

A nos collaboratrices, Melles Wavre.

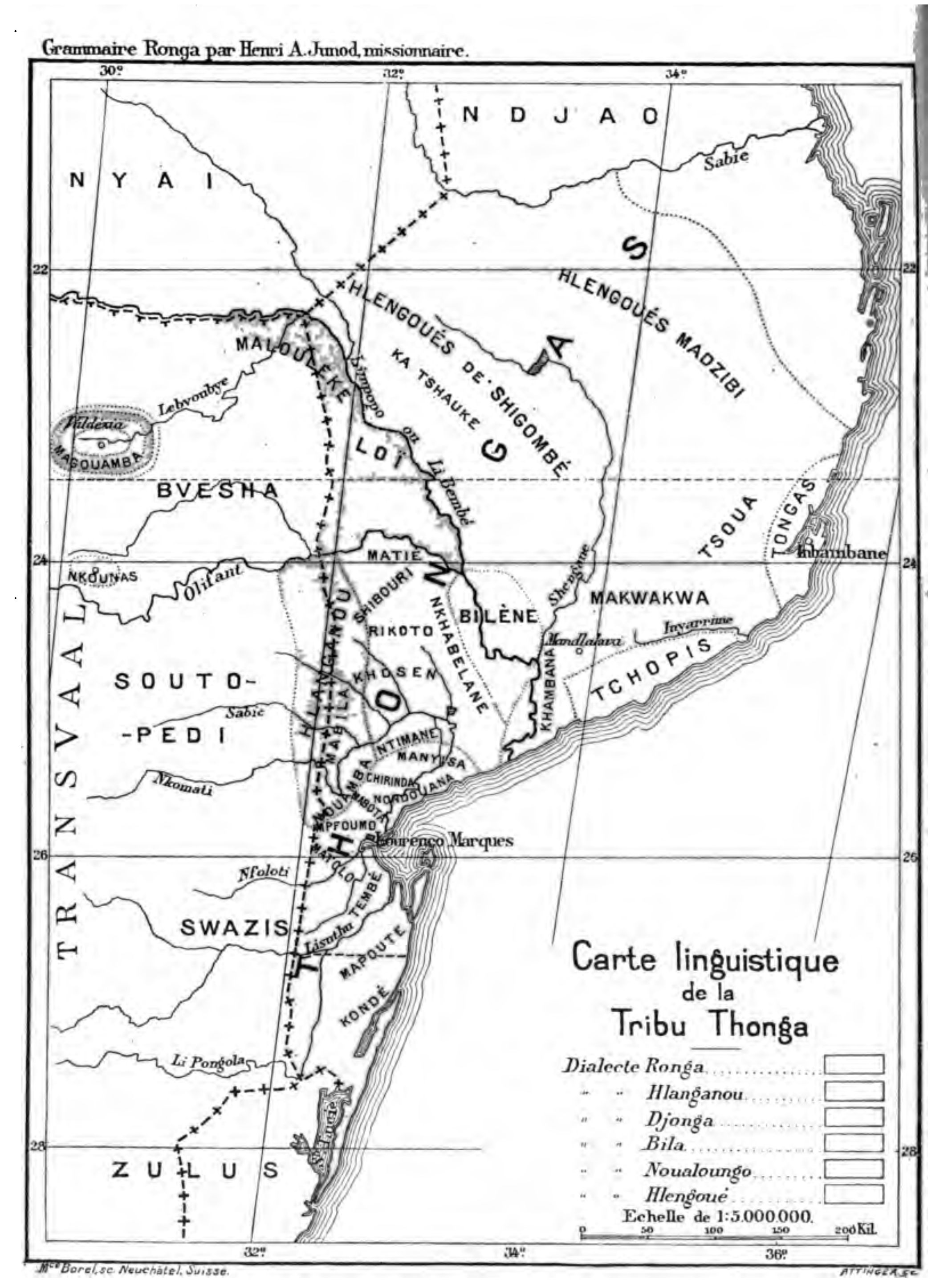
Hommage reconnaissant de H. A. Junod.

12 Nov. 1896.

(a 10)



GRAMMAIRE RONGA



TYP. DELACHAUX & NIESTLÉ - NEUCHÂTEL.

GRAMMAIRE RONGA

SUIVIE D'UN

MANUEL DE CONVERSATION

ET D'UN

VOCABULAIRE

ronga-portugais-français-anglais,

POUR EXPOSER ET ILLUSTRER

LES LOIS DU RONGA

langage parlé par les indigènes du district de Lourenço-Marquès

PAR

HENRI A. JUNOD

missionnaire suisse.

Publié par les soins du Gouvernement portugais.

LAUSANNE

IMPRIMERIE GEORGES BRIDEL & Cie

—

1896

A Leurs Excellences

Monsieur ANTONIO ENNES

Commissaire royal de la Province de Mozambique

et

Monsieur ALFRED FREIRE D'ANDRADE,

Capitaine du génie, son Secrétaire.

Monsieur le Commissaire,

Vous avez été envoyé au milieu de nous dans un moment de grands troubles. Le blanc était fatigué du noir et le noir ne voulait plus du blanc. Les relations d'amitié séculaires avaient cessé et une guerre à mort sévissait aux environs de Lourenço-Marques. Votre mission était de rétablir la paix, et, si possible, de réconcilier les deux races ennemies. Pour arriver à votre but, vous avez usé de douceur autant qu'il était possible. Vous avez cherché à comprendre l'indigène et tâché de regagner sa confiance par la justice et la bonté, unies à une indispensable fermeté. Désireux de favoriser tout progrès et pour encourager la bonne entente entre blancs et noirs, vous avez bien voulu vous charger de l'impression du présent ouvrage. Permettez-moi de vous le dédier aujourd'hui.

Répandre la paix et, si possible, l'amour entre les hommes de toutes couleurs, a toujours été notre chrétienne ambition. C'est cette pensée qui a inspiré tous nos travaux, c'est elle qui constitue la raison dernière de ce livre. Puisse-t-il, en permettant aux deux

races de se mieux comprendre, contribuer à rendre leurs relations meilleures.

Nous serions bienheureux et suffisamment récompensé s'il nous était donné d'aider ainsi à la réalisation de votre mission.

Monsieur le Capitaine,

Vous êtes militaire et avez dirigé habilement des campagnes. Mais vous êtes aussi géologue, et, durant vos voyages dans ce district, vous avez réuni un grand nombre de roches qui vous ont permis de reconstituer l'histoire antique et encore inconnue de cette contrée.

Les recherches linguistiques ressemblent, en plus d'un sens, à celles du paléontologue. Si les révolutions cosmiques des temps passés se laissent deviner encore aujourd'hui par l'étude des terrains, l'histoire de l'homme, de ses migrations, se révèle à celui qui sonde les langages et les traditions des peuples primitifs.

Permettez-moi donc, au commencement de ce livre, d'associer votre nom à celui de Monsieur le Commissaire et de vous remercier pour l'intérêt que vous nous avez toujours si aimablement porté.

Puisse cette grammaire, comme vos études géologiques, fournir à la science quelques lumières sur le passé de cette contrée et être accueillie avec faveur par ceux qui aiment les langages éminemment pittoresques, naïfs et riches des peuples bantous.

Lourenço-Marques, juillet 1895.

Henri-A. Junod.

INTRODUCTION

CHAPITRE PREMIER

LA LANGUE THONGA ET SES DIVERS DIALECTES

I. Le ronga est l'un des dialectes de la langue thonga.

Celle-ci est parlée par une tribu ou un assemblage de tribus considérable, et son area s'étend du 28° de latitude sud au 21°, sur la côte orientale de l'Afrique et jusque plus ou moins loin dans l'intérieur.

II. Cette appellation *thonga* nous semble devoir être adoptée, bien qu'elle ne soit pas sans offrir certains inconvénients. Elle en offre pour les savants européens, car c'est malheureusement le nom de plusieurs tribus africaines, sans parler du groupe des îles Tonga dans l'océan Pacifique. Pas plus loin qu'Inhambane, une peuplade, se rattachant probablement au groupe tchopi, s'intitule aussi tonga, et près des chutes du Zambèze se rencontre la tribu des Ba-Tonga ou Ba-Toka, dont le père Torrend a fait connaître récemment le langage dans sa *Grammaire comparée des idiomes bantous*. Néanmoins si, à la suite des Zoulous de Manoukoçi, nous appelons notre tribu Thonga, nous introduisons à la suite du *t* un *h* aspiré qui suffira pour distinguer les *Thonga* de tous les autres *Tonga* du monde.

III. Malheureusement le mot thonga présente aussi des inconvénients pour les oreilles et le cœur des noirs. C'est un terme de mépris équivalent à peu près au mot de « vassal » que les Zoulous ou Ngoni ont appliqué aux tribus du Littoral, lorsqu'ils ont commencé, dès 1819, à faire des incursions dans ces contrées. Ne trouvant que peu de résistance parmi les aborigènes, ils les vainquirent sans peine et établirent leur suprématie sur tout le pays s'étendant de Mapoute à la Sabie et même au Zambèze. Le conquérant principal est Manoukoçi (1820-1859).

Son fils Mozila lui a succédé et son petit-fils Goungounyane est encore le souverain de la plus grande partie des Thonga [1].

IV. Quelque désagréable que puisse être cette appellation de thonga pour les principaux intéressés, nous ne croyons pas devoir nous laisser arrêter par leur sentiment. Plusieurs tribus africaines ont eu le même sort. Les termes : Souto, Koua sont aussi des noms plus ou moins insultants. Actuellement on n'y pense plus. Il en sera de même pour le mot thonga. D'ailleurs ce terme a été adopté déjà par tous les géographes pour désigner les tribus au sud de la baie. Or, il n'y a pas de raison pour le restreindre au clan de Mapoute. Déjà en 1873, le consul anglais à Zanzibar, F. Elton, parlait, dans un rapport à son gouvernement, des « Amathonga, tribu nombreuse et agricole qui, sous différents noms, s'étend de la baie de Sainte-Lucie presque jusqu'aux bords du Zambèze. » Une étude plus approfondie nous amène à proposer à la science ce terme-là, sous sa forme exacte : « les Thonga, » quitte à désigner chacun des clans par le nom spécial qu'il s'est donné.

V. Il existe, il est vrai, un autre nom que les Portugais appliquent depuis longtemps aux natifs de ces contrées, c'est le mot *landim* ou *landin*. L'auteur de la description anonyme de la baie de Lourenço-Marquez, dans le dernier quart du siècle passé dit déjà : « Tous ces nègres sont landins [2]. » Mais on ne peut guère avoir confiance dans ses déterminations ethnographiques, car il ajoute : « Tous les habitants de ces contrées sont Hottentots et n'ont aucune religion, » deux affirmations tout à fait erronées. Le terme « landin » est appliqué au langage de la tribu, par le notaire Rosario, dans un document du 2 avril 1805. (Document N° 16, p. 13.) Actuellement, il semble que les géographes portugais désignent sous ce nom notre tribu thonga à l'exception de

[1] La situation que nous supposons ici est celle qui existait avant la guerre de 1894. Politiquement parlant, les *Ronga* ne dépendent plus de Goungounyane. Ils ont été cédés aux Portugais de Lourenço-Marquez par Mozila, en signe de reconnaissance pour l'aide que les blancs prêtèrent à ce chef dans sa lutte avec son frère Maouéoué (Maouéva). (Août 1862.) — Il y a aussi au nord du Transvaal, dans le district des Spelonken, des Thonga (*Ma-Gouamba*) de divers clans qui s'y sont établis à la même époque, durant les troubles auxquels donna lieu cette guerre mémorable (1860-1862). Ils sont indépendants du chef ngoni. Il en est de même des *Tsoua*, des environs d'Inhambane, anciens sujets du chef Bingouane, qui, bien que décimés par les expéditions des souverains ngoni, ne se sont jamais laissé soumettre entièrement.

[2] Voir *Mémoire portugais,* document VI, p. CXVII.

toute autre[1]. D'où vient ce terme? Malgré nos recherches, nous n'avons pu le découvrir. Il n'a pas été emprunté aux natifs et paraît avoir eu à l'origine le sens de : indigène, noir. Les Ronga des environs de Lourenço-Marquez l'emploient encore dans cette acception générale; ils l'appliquent à tous les noirs sans distinction. On dit que les indigènes des bouches du Zambèze sont aussi appelés Landins par les Portugais. Il est donc difficile d'adopter ce terme, d'autant plus qu'il est totalement ignoré dans l'intérieur, n'étant guère connu qu'aux alentours de la ville. Si cependant il était destiné à se répandre avec cette signification réduite, nous n'aurions pas d'objection de principe à son emploi : Kafir était aussi un nom commun à l'origine. Il l'est même encore dans certaines bouches, et cependant les linguistes n'ont pas craint d'appliquer cette appellation à la langue xosa (variété du zoulou).

VI. Cette tribu thonga qui couvre un territoire si considérable, et que le monde savant connaît encore si peu, n'a aucune conscience de son unité. Les Ronga de Delagoa-Bay ne croient pas qu'ils soient beaucoup plus proches parents des Khoça du Nkomati et des Hlengoué du Limpopo que des Zoulous ou des Soutos. Et, à y regarder de près, on s'apercevra vite que tous ces clans formant le peuple thonga n'ont en commun que quelques coutumes tendant à disparaître. (§ XIX.) La seule chose qu'ils possèdent en propre, c'est un langage bien caractéristique, antique, riche. L'unité de cette tribu est bien plus linguistique que nationale. Nous sommes donc en droit de grouper les divers clans thonga en partant, non de leur histoire, de leurs circonstances ethnographiques assez obscures, mais de leur langue, et une étude, qu'il faudra sans doute approfondir encore, nous permet d'établir que l'idiome thonga possède cinq ou six dialectes plus ou moins éloignés les uns des autres, et dont nous avons cherché à déterminer les area respectives dans la carte ci-jointe[2].

[1] Voir, par exemple, la carte de M. C. Xavier dans le *Bulletin de la Société de géographie de Lisbonne*. (IIe série, No 3, 1894.) L'épithète « landin » est appliquée à tous les clans thonga sauf aux Hlengoué et aux Mapoute.

[2] Nous avons emprunté de nombreux renseignements à l'excellente carte des districts du Zoutpansberg et de Lourenço-Marquez publiée par M. H. Berthoud dans l'*Afrique explorée* d'octobre 1886. M. Berthoud a élucidé plusieurs problèmes géographiques et ethnographiques au cours de ses voyages. Mais c'est des natifs eux-mêmes que nous avons obtenu la plupart des faits exposés dans notre introduction.

VII. 1° Au sud, les royaumes de Mapoute, Tembé, Matolo, Mpfoumo, Mabota, Nondouana, Chirinda et Manyisa parlent le *ronga*, dialecte principal du district de Lourenço-Marquez. Les « Kondé, » du royaume de Manabé, à l'extrémité sud de Mapoute, parlent, dit-on, un langage intermédiaire entre le ronga et le zoulou.

2° Au sud-ouest, dans les monts du Lebombo, mais au nord du Nkomati, le *hlanganou* est parlé par les populations de ce nom. Les Ronga de Nouamba, au sud du Nkomati, ont un langage déjà fortement influencé par le hlanganou.

3° Entre le Nkomati et l'Olifant, du Lebombo aux collines du Limpopo, se trouvent les divers clans *djonga :* Khoça, Rikoto, Shibouri, Mathié, Nkouna, Nkhabelane, parlant le dialecte djonga (c'est-à-dire celui du sud, par rapport à l'Olifant).

4° Tandis que le *noualoungo* (c'est-à-dire celui du nord) est parlé par les Loï (Ba-Loi), tribu venue du nord, et qui demeure dans le triangle formé par l'Olifant et le Limpopo, avec les monts Longoué (prolongement du Lebombo) comme base. Le clan malouleke, à la jonction du Limpopo et du Pafouri, parle aussi le noualoungo.

5° De l'autre côté du fleuve, sur une area considérable, s'étend le groupe *hlengoué*, parlant le dialecte de ce nom. Le berceau de la tribu se trouve sur la rive orientale du fleuve, vis-à-vis du pays loï, dans le pays de Tchaouké. Ce clan considérable paraît avoir deux branches principales : les Hlengoué de Chigombé, qui s'étendent au nord-ouest jusqu'à la tribu des Nyaï (qu'ils ont refoulée) et à la Sabie, et les Hlengoué de Madzibé, qui remplissent tout le pays de Gaza, au sud de la Sabie, s'étendant tout le long de la Chengane jusqu'à Inhambane, où ils sont connus sous le nom de Tsoua. Les Makouakoua (au nord de Mandlakazi) et les Khambana (embouchure du Limpopo) parlent des sous-dialectes du hlengoué. Nous ignorons jusqu'à quel point ils s'éloignent de la langue souche.

6° La grande plaine du Limpopo inférieur, dite Bilène, est occupée par les *Bila* dont le dialecte est probablement une forme intermédiaire entre le djonga et le hlengoué. Mais il a été fortement influencé par le tchopi de la Côte et surtout corrompu grâce à la présence des Ngoni, qui ont toujours eu dans cette plaine un de leurs principaux quartiers.

VIII. Telle est l'extension actuelle de la langue thonga. Il est difficile d'évaluer le nombre d'indigènes qui la parlent. Certaines parties du pays sont très peuplées (vallées du Limpopo, Cossine, environs d'Inhambane), d'autres sont presque désertes (nord du pays hlengoué). Nous estimons le nombre des Ronga à 100 000 environ. En admettant le même chiffre pour chacun des clans djonga, noualoungo et bila, en donnant 25 000 âmes au Hlanganou, et en attribuant à la grande por-

tion hlengoué une population au moins égale à celle de tout le reste de la tribu, nous arriverions à un total d'environ 1 million pour une area qui est le tiers de celle de la France. Mais c'est un minimum.

D'où viennent toutes ces populations? Est-il possible de savoir quelque chose de leur histoire?

CHAPITRE II

L'HISTOIRE DE LA TRIBU THONGA ET DU CLAN RONGA EN PARTICULIER

IX. L'histoire des tribus sud-africaines ne remonte pas à une très haute antiquité[1]. Les peuples bantous sont illettrés. Ils n'avaient pas l'écriture. Or l'écriture est la mère de l'histoire. Des généalogies, des traditions héritées des pères, parfois déformées au point de devenir des légendes, voilà tout ce qu'ils peuvent nous offrir pour déchiffrer leur passé. C'est la principale source à laquelle nous puiserons; il en résulte que l'exposé ci-dessous ne peut prétendre à une rigueur absolument scientifique et qu'il demeure ouvert à toute correction que des études ultérieures pourraient démontrer être nécessaire. Pour la tribu thonga nous avons cependant une seconde source à consulter. Ce sont les rapports des explorateurs ou plutôt des naufragés portugais dès le seizième siècle. Comme on le verra, cette source *écrite* complète fort heureusement la première et elle nous permet de faire rentrer certains événements de la tradition dans la chronologie universelle.

X. Nous commencerons par indiquer brièvement le dossier des *documents portugais* à nous connus qui peuvent nous aider à faire l'histoire des races indigènes de ces contrées. Ils sont consignés dans le *Mémoire* fort intéressant adressé au président de la République française à propos du différend entre l'Angleterre et le Portugal au sujet de la possession de la portion sud de la baie. (Lisbonne, *Imprensa nacional,* 1873.)

La baie de Delagoa fut découverte entre 1497 et 1506 par un inconnu[2]. Mais elle ne fut réellement connue que dès 1544, moment

[1] Nous laissons entièrement de côté ici l'histoire ancienne de la race bantou (à laquelle appartiennent les Thonga) telle qu'on a pu la reconstituer avec plus ou moins de probabilité au moyen des écrits des Arabes (Masoudi) et du moine égyptien Cosmas. Voir pour cela introduction de la *Grammaire comparée*, de Torrend, p. XXXIII-XLIII.

[2] Elle fut appelée « de Lagoa » (du lac), parce que les premiers explorateurs croyaient que le fleuve Manyisa (Nkomati) venait d'un grand lac dans l'intérieur, lac d'où sortaient aussi le Nil et d'autres rivières.

où Lourenço Marquez et son compagnon Antonio Caldeira entreprirent des relations commerciales avec les indigènes. Ils paraissent avoir été bien reçus dans l'île d'Inyak tout particulièrement. Le cuivre, l'ivoire étaient les principales marchandises des natifs, et ils réussirent si bien que le roi don João III donna l'ordre au premier, en 1546, de retourner à la baie pour y établir définitivement le commerce. Il n'y demeura pas longtemps. En 1552, le galion *Saint-Jean* faisait naufrage aux environs ; les marins, parmi lesquels Manuel de Souza et sa femme, arrivaient à Inyak, mais ne trouvaient plus Lourenço Marquez à la baie qui portait déjà son nom. Ils étaient massacrés misérablement dans le pays de Manyisa. (Rapport d'Alvare Fernandez, dans l'*Historia tragico-maritima de Gomes de Brito.*) La perte du *Saint-Benoît* en 1554 sur la côte de Natal nous valut une description fort intéressante de l'un des naufragés, Manuel de Mesquita Perestrello. Elle est de 1564 et nous y reviendrons ci-dessous. Deux autres relations de naufrages, de 1591 et de 1611, fournissent quelques détails de plus. Mais la plus complète de toutes, c'est la description d'un commandant militaire de Lourenço-Marquez, envoyée au prélat de Mozambique dans le dernier quart du siècle passé. A côté d'erreurs manifestes, cette narration assez naïve contient des indications curieuses sur le commerce de la baie et même de l'intérieur, du pays de Cossine (Khocène).

Dès le commencement de ce siècle, l'occupation portugaise devint plus effective et il ne manque pas de documents, dans les archives de Mozambique, sur les relations des blancs avec les noirs. Plusieurs sont cités dans le mémoire de 1873 et nous fournissent quelques dates que nous citerons ci-après.

XI. Quant aux sources indigènes, elles consistent, ainsi que nous l'avons dit plus haut, en traditions orales conservées par certains individus, surtout par les vieux, par ceux qui ont la bosse de l'histoire.

Ce sont avant tout des *généalogies* des dynasties actuellement régnantes dans les divers clans de la tribu. Il faut dire dès l'abord que la plupart des noms de pays, parmi les noirs, sont purement et simplement les appellations du premier des monarques du pays, souche de la famille royale. Tembé, Mapoute, Mpfoumo, Khoça, Nkouna sont des hommes qui ont existé. Ils sont les ancêtres des rois actuels et peut-être même d'une bonne partie de leur tribu : chaque ressortissant de leur pays s'envisage comme leur descendant et s'attribue leur nom comme une sorte de nom de famille (Šibongo).

Voici quelques-unes de ces généalogies :

Pays du Tembé.

1. Tembé.
2. Nkoupou.
3. Nouangobé.
4. Mouhari.
5. Mayeta (proclamé en 1823).
6. Bangouana.
7. Boukouté (proclamé en 1857).
8. Mabaï (déposé en 1890).

Pays de Mapoute.

(Soumis aux rois du Tembé jusqu'à ce que Mapoute, frère cadet de Mouhari, se rende indépendant et fonde une dynastie qui l'emporte bientôt sur celle de la branche aînée.)

1. Mapoute.
2. Mouaï.
3. Makasana (1800-1850).
4. Tlouma.
5. Mousongi (proclamé en 1850). En zoulou : Nozililo.
6. Ngouanazi (roi actuel).

Pays de Mpfoumo et Matolo.

1. Nhlarouti a eu deux fils :
2. Mpfoumo — Matolo
3. Fayi. — Matolo se rend indépendant et fonde le royaume de ce nom.
4. Maromana.
5. Chiloupana.
6. Hasana.
7. Hamoule.
8. Zihlahla.
9. Nouamantibyane.

Pays du Noudouane (Magaïa).

1. Ribombo.
2. Masinga.
3. Ngomana.
4. Matinana.
5. Makouakoua.
6. Mapounga.
7. Mahazoule.

Pays de Mabota (Mahota).

1. Ribombo a eu pour fils :
2. Mabota.
3. Magouenyana.
4. Laoulana.
5. Magoumbin.
6. Mbakana.
7. Nouatonga.

Pays de Nouamba.

1. Kopo-nouamba.
2. Rihati.
3. Sindjini.
4. Malengana.
5. Nkolele.
6. Mangoro.
7. Moudlayi.
8. Nouangoundouane.

Pays de Cossine.*

1. Khoça.
2. Ripanga.
3. Mabone.
4. Molelemane.
5. Ripindjé.
6. Magoudjoulane.
7. Nchalati.
8. Poukouana.
9. Magoudjou.
10. Manabe (Chonguèle).

Pays des Nkouna.

1. Nkouna.
2. Nono.
3. Nkouachou.
4. Mbangoua.
5. Chiloubana.
6. Mouhlaba.

(Chiloubana a émigré au Transvaal.)

Pays des Hlengoué.

1. Tchaouké.
2. Chi-oki-cha-houmba.
3. Nkangandjela-ribyène.
4. Bangouana.
5. Mantsena.
6. Chigombe.
7. Chikouala-Kouala.
8. Mahouhouché.

* Nous sommes redevables pour cette généalogie de dix noms à M. A. Grandjean, missionnaire à Antioka (pays de Cossine).

XII. Quelle est la valeur de ces généalogies et à quelle distance nous reportent-elles dans le passé ?

Remarquons qu'elles ont toutes à peu près le même nombre de noms : huit à dix tout au plus. Ce fait-là les rend déjà suspectes : il signifie probablement que retenir huit à dix noms de suite, c'est là tout ce dont une mémoire indigène est capable, dans l'état primitif. Il est très probable que plusieurs échelons sont sautés. Certains individus en connaissent davantage que d'autres ; mais comme, à leur sens, le petit-fils est fils de son grand-père aussi bien que le fils lui-même, ils ne s'embarrassent pas beaucoup de ces omissions. Les rois actuels de Mpfoumo, Magaïa, Mabota sont des jeunes gens qui venaient d'être proclamés avant la guerre de 1894. Il y a donc seulement sept générations à considérer, et en les comptant à quarante ans chacune, nous serions ramenés à deux cent quatre-vingts ans en arrière, soit à 1615 environ... pour le moment où les têtes de ligne, Tembé, Mpfoumo, Ribombo, etc., vivaient.

XIII. Or, que dit le chroniqueur portugais Perestrello dans son rapport daté de 1554 : « Dans cette baie débouchent trois fleuves assez grands.... Le premier du côté sud s'appelle *Zembé ;* il sépare les terres d'un roi ainsi nommé de celles du roi Inyaka avec lequel nous nous rencontrâmes par la suite. Le second est celui du Saint-Esprit ou de Lourenço-Marquez ; il sépare les terres de Zembé de celles de deux autres chefs dont les noms sont *Roumo* et *Mena Lebombo*. Le troisième et dernier est le Manhisa, ainsi nommé d'un Cafre de ce nom qui y gouverne, » etc. Que sont ces noms ? Zembé c'est évidemment Tembé. Roumo c'est Foumo (ou plus exactement Mpfoumo) et Mena Lebombo nous paraît être Ribombo tout simplement, l'un des premiers chefs du Nondouane. Il aura dit à Perestrello : « Hi mena Lebombo, » (c'est-à-dire : « C'est moi Lebombo » (forme parallèle de Ribombo), et le voyageur portugais, auquel on aura mal expliqué cette phrase, aura pris Mena pour un prénom. L'identification de Roumo avec Mpfoumo ne peut laisser de doute, car, en 1597, le chroniqueur Lavanha cite Foumo avec la bonne orthographe.

Que résulte-t-il de ces documents ? Est-ce à dire que Tembé, Mpfoumo, Ribombo régnaient réellement, eux-mêmes, au milieu du seizième siècle ? On ne saurait l'affirmer, car ce peuvent fort bien être déjà de leurs descendants qui se sont appelés du nom de leurs ancêtres, comme ils le font toujours. Le fait que le *fleuve* du Tembé s'appelait déjà ainsi en 1550 nous semble prouver que le personnage de ce nom appartenait au passé, à ce moment-là, et nous serions disposé à admettre pour les souches de ces généalogies une antiquité plus grande encore. Un fait

est certain, c'est qu'elles sont antérieures à 1550. Ces noms se sont donc conservés plus de trois siècles dans la tradition populaire.

XIV. Avant l'arrivée de ces chefs envahisseurs, il y avait une *population primitive* que certains représentent comme inférieure en civilisation. A Cossine, c'étaient les Ntimba et les ba-ka-Chibambo dont on raconte que pour étendre une peau de bœuf ils se mettaient tout autour, la saisissaient avec leurs dents et tiraient chacun de leur côté, en dehors, jusqu'à ce qu'elle fût sèche. Au Nondouane, on dit que cette race ancienne n'avait pas d'armes de fer, mais seulement des bâtons et que les éléphants pullulaient dans le pays, parce que les habitants ne pouvaient les tuer.

Ces préhistoriques furent aisément vaincus par les rois dont l'histoire nous a conservé les noms et qui semblent leur avoir été supérieurs en sagesse. Khoça, dit mon informant, un vieillard de ce pays, montra aux gens de Chibambo à sécher une peau en perçant les bords avec des chevilles plantées en terre, et ils se soumirent en présence de cette manifestation d'intelligence !

XV. Mais encore *d'où venaient ces chefs* qui paraissent avoir fondé à la même époque, par exemple entre 1400 et 1500, les diverses dynasties encore régnantes sur les clans thonga ?

D'après la tradition, ces migrations auraient suivi deux courants différents : certaines tribus viennent du nord et appartenaient aux groupes Nyaï et Kalanga, au delà du Limpopo, d'autres viennent du sud ou plutôt du sud-ouest et auraient été des Zoulous.

Les tribus qui viennent du nord sont celles du Tembé et des Loï.

XVI. Celle du *Tembé*, tout d'abord. Il y a, auprès du confluent du Lebvoubyé (Pafouri) avec le Limpopo, un plateau qui, actuellement encore, porte le nom de Pembé et c'est peut-être de là qu'est parti Tembé dans sa migration vers le sud. Il aurait suivi les monts Lebombo et, arrivé au fleuve qui a été baptisé du nom de cet antique chef, l'aurait traversé et aurait conquis la plaine au pied des monts Souazis jusqu'à la mer. La tradition a conservé le souvenir de ce passage et de cette conquête dans une sorte de proverbe qui a cours encore aujourd'hui :

Phaṇḍe-phaṇḍe wa nala ?
Tembe nkulu a wela.

(*Trad.* De même que la feuille de palmier aux nombreuses folioles, ainsi fit l'ancêtre Tembé lorsqu'il passa le fleuve.)

Il étendit sa domination de toutes parts en plaçant, dans toutes les directions, ses fils ou ses conseillers.

Un autre fait qui prouve cette origine, c'est la salutation : « Nkalanga, » que les gens de cette contrée s'adressent les uns aux autres.

L'une des folioles de cette palme, c'est le royaume de Mapoute (Maputu). Mapoute était le frère cadet de Mouhari, fils de Nouangobé, roi du Tembé. Il secoua la tutelle de son aîné et fonda un royaume indépendant, relativement récent, et, en effet, les documents portugaîs de 1500 à 1600 ne contiennent pas son nom ; ils appellent ce pays *Anzete* (fleuve Lisoutou ?). La description de la fin du dix-huitième siècle, la première, mentionne la rivière de Mapouto. Le roi Makasana, qui régna cinquante ans, augmenta de beaucoup la puissance du royaume des Amathonga proprement dits, et son petit-fils Musongi (en zoulou : Nozililo) battit le chef du Tembé, Boukouté, en 1870 et diminua son prestige.

XVII. La tribu des *Loï*, au nord de l'Olifant, sur le bord occidental du Limpopo, vient aussi du nord, de l'autre côté du Limpopo, c'est-à-dire du pays des Nyaï et des Ba-Kalanga. La légende a amplifié considérablement les événements de cette migration et elle raconte que les Loï sont venus comme une armée bien ordonnée, marchant plusieurs de front, frayant une route large comme un chemin à wagons ; et désormais, sur tout le parcours de cette route, l'herbe ne croît plus. Cette route ne meurt pas (a yi fi). C'est le chemin de Ngouambé, le premier homme, celui qui est sorti du roseau[1] ! Au bord du ruisseau nommé Hlantŝa-buhlalu, les Loï campèrent ; ils posèrent leurs mortiers et leurs pilons sur le roc, les empreintes en demeurent jusqu'à ce jour, et l'on voit même dans le rocher les traces de leurs pieds ! Au reste, les envahisseurs ont adopté toutes les coutumes et la langue de la tribu primitive. Il ne leur reste de leur origine kalanga que la salutation : « Mounyai » (et par exemple certains mots, comme « djena, » expression d'étonnement). Avec les Malouleke, leurs voisins du nord, ils parlent le dialecte noualoungo, aisément reconnaissable au son *nda* (ou d'autres clans disent ndja (nḍa) ou ndza), et, trait caractéristique, le dialecte de Mapoute et du Tembé présente le même phénomène. D'après l'un de mes informants, beaucoup d'antiques expressions sont communes aux Loï et aux gens du Tembé, ce qui s'explique parfaitement si les deux clans viennent des mêmes parages.

XVIII. Quant aux autres clans ronga et aux djonga et bila, ils paraissent venir du sud-ouest. Il semble que, de tous temps, la plaine de Delagoa et surtout la vallée du Limpopo inférieur, dite Bilène, a exercé

[1] Pour les Thonga, comme pour les Zoulous, l'ancêtre de notre race est sorti d'un roseau.

une grande attraction sur les peuplades des montagnes. Et, après tout, malgré la tradition universelle qui fait venir les races noires du nord, cette provenance du sud-ouest n'a rien qui étonne. Lorsque les Zoulous et les Soutos eurent occupé l'extrémité méridionale de l'Afrique, refoulant les Hottentots devant eux, il n'y avait plus moyen pour les nouveaux arrivants ou pour les aventuriers zoulous eux-mêmes de pousser plus au sud, et ils devaient commencer à revenir vers le nord. Ce mouvement de retour, qui s'est dessiné plus clairement après les guerres de Tchaka, lorsque Mosilékatsi alla fonder le pouvoir Tébélé et Manoukoçi, celui des Ngoni dans le Gaza, peut fort bien avoir commencé déjà dans les siècles antérieurs. D'après mes informants, les *Hlabi* de Bilène, les *Nkouna* du confluent de l'Olifant et du Limpopo, les *Khoça* du Nkomati déclarent tous venir du pays des Swazi. (Les Khoça demeurèrent au nord du lac Chualé avant de conquérir leur pays actuel. Mais auparavant ils seraient descendus des montagnes sous la conduite du chef Santine.) Les gens du *Nondouane* m'ont affirmé aussi venir de l'ouest, conduits par Ribombo ou Lebombo qui était chef dans les collines de de ce nom. Mais ici plusieurs invasions semblent s'être produites successivement et Lebombo a été réduit au rang de chef secondaire. (Il y a encore un vieux bois sacré plein de tombeaux, près de Rikatla et nommé Ka-Ribombo). Enfin les Ronga de *Mfoumo*, quand on leur demande d'où ils sont venus, montrent sans hésitation les montagnes du Swaziland. L'ancêtre de leur race, Nhlarouti, aurait eu deux fils, l'un Mpfoumo, l'autre *Matolo* (Matolo), souches des deux dynasties de ce nom.

XIX. Les *Hlanganou* paraissent avoir été la plus stable des tribus thonga. On ne dit pas qu'ils soient venus d'ailleurs. C'est aussi le cas des *Hlengoué* qui, de temps immémorial, demeurent sur le bord oriental du Limpopo ; c'est de là qu'ils se sont répandus du côté de la Chengane, formant le clan madzibé, puis vers le littoral d'Inyambane (tsoua), puis au sud (makouakoua) et jusqu'à l'embouchure du Limpopo (khambane), refoulant probablement vers le littoral les tribus tchopi et tsonga qui ont un tout autre langage et des mœurs très différentes. On raconte une jolie légende à propos de l'origine de cette grande tribu. Les Hlengoué ne connaissaient pas le feu. Ils mangeaient de la farine de maïs mélangée d'eau (ce qu'on nomme mbila). Or le chef Tchaouké épousa la fille du roi d'une autre tribu, celle des Sono, qui, eux, savaient cuire les aliments. Son fils ramassa une grande coquille, y mit du sable, y introduisit un charbon ardent et revint chez lui. Nouveau Prométhée, il apportait le feu à sa tribu. Irrités, les Sono firent la guerre aux Hlengoué ; mais, ayant trouvé une nouvelle force dans les aliments cuits, ceux-ci furent victorieux et les assujettirent. Dès lors le feu sacré

ne s'est plus éteint et le bienfaiteur de la race a été nommé : Šioki ša humba (c'est-à-dire : celui qui met le feu dans une coquille). Cette tradition est d'accord avec les autres pour prouver que, au moment où les dynasties actuelles commencèrent, il se produisit un progrès dans la civilisation d'ailleurs fort primitive de ces contrées. Les envahisseurs se mélangèrent aux aborigènes, prirent leurs filles en mariage et adoptèrent certaines de leurs mœurs et en tous cas leur langage : le plus ancien et le plus vénérable monument de l'activité humaine dans ces contrées.

XX. Nous envisageons, en effet, comme très probable que la *langue thonga* ou *landin* existait déjà, peu différente de ce qu'elle est aujourd'hui, lorsque les envahisseurs de 1500 (ou 1400?) se répandirent par tout le pays. La raison sur laquelle nous nous fondons pour faire cette hypothèse est la suivante : 1° d'un côté, la tradition nous représente les divers clans parlant thonga, actuellement, comme venant de *contrées fort éloignées* les unes des autres (Kalanga, Nyaï, Souazi, Hlanganou). De là l'absence complète d'unité politique entre eux : ils ne forment pas un peuple, car il leur manque la communauté d'origine. 2° D'autre part, l'étude des divers dialectes thonga, et même l'étude d'un seul d'entre eux, nous révèle une *régularité* presque *mathématique* dans la succession géographique des divers sons qui les caractérisent. Un dialecte passe à un autre dialecte par une série de transformations, de nuances insensibles à mesure qu'on s'éloigne du centre où le premier dialecte est parlé purement et qu'on traverse les districts qui le séparent du second dialecte, son voisin. Entre les deux, il existe une bande neutre où le langage tient des deux dialectes à la fois. Les pays du Nondouane, de Chirinda et de Ntimane forment ainsi la transition entre le ronga de Mpfoumo et le djonga de Cossine ; le langage du Nondouane étant plus ronga, celui de Ntimane plus djonga. Celui de Nouamba est un intermédiaire entre le ronga et le hlanganou, etc. Nous avons donné aux §§ 26 et 27 de la grammaire la démonstration de ce phénomène au moyen du son r de Khosen qui devient r plus roulé à Chirinda, ṛ (et ḍ) au Nondouane, ṛ, ḍ et l à Mpfoumo, š, ḍ et l à Mapoute et enfin l seul en zoulou. Plus on étudie les divers dialectes, plus on est frappé de la parfaite ordonnance des sons, dont la succession phonétique correspond à la position géographique des divers clans, à tel point que, en entendant un indigène, on pourrait presque, à priori, dire d'où il vient.

Mettons ces deux faits en relation. Si les envahisseurs du Tembé, Mpfoumo, Khoça, etc., avaient conservé chacun la langue particulière du pays dont ils venaient, nous constaterions tout autre chose que cette régularité dans la succession géographique des sons. D'undia -

lecte souazi nous passerions à un dialecte nyaï fort différent, et même si les rapports de vicinalité avaient fait naître aux frontières des formes et des sons intermédiaires, ce phénomène se produirait en petit pour quelques cas seulement. Le fait de cette régularité s'explique beaucoup mieux si l'on admet que chaque dialecte s'est formé sur place, d'une langue unique préexistante, selon les lois fixes d'une évolution très lente. Chacun d'eux aurait peu à peu acquis son caractère propre, comme des frères, qui sortent tous d'une souche commune, se ressemblent durant la première enfance, mais se distinguent les uns des autres et forment enfin des individualités séparées. Les langues aussi sont des organismes vivants et d'antiques organismes qui naissent, vivent et meurent non en deux ou trois, mais en vingt ou quarante siècles. C'est donc par les langues que nous pénétrerons le plus avant dans l'histoire de l'esprit des peuples.

Que les envahisseurs primitifs aient aussi introduit dans le langage adopté par eux certaines particularités de leur ancien idiome, c'est fort possible et même probable, comme nous l'avons constaté à propos des Ronga du Tembé et des Loï.

Il se produisit en tous cas, par suite du mélange de la population aborigène avec cette race nouvelle, un ensemble de coutumes, un certain état de civilisation qui durèrent au moins trois siècles, à savoir de la fondation des dynasties actuelles à l'*invasion zouloue*.

XXI. Celle-ci vint tout bouleverser. A la suite du remue-ménage terrible que l'ambition et les exploits militaires de Tchaka (ce Napoléon du sud de l'Afrique) produisirent dans le Zoulouland et à Natal, deux des généraux de ce chef l'abandonnèrent : l'un, Mosilékatsi, alla s'établir dans le pays des Nyaï et des Mashona ; l'autre, *Manoukoçi,* chef d'un clan ngoni, descendit dans la plaine de Delagoa en 1819[1], ravagea les contrées aux environs de la baie, suivit le Lebombo, vint battre les Khoça et de là se dirigea vers la plaine de Bilène ; de concert avec son rival *Songandaba,* il vainquit un autre envahisseur zoulou nommé Nqaba qui les avait poursuivis et le chassa bien loin au nord. Puis il se prit de querelle avec Songandaba, le refoula lui aussi dans le pays des Ndjao, jusqu'au Zambèze et peut-être au Nyassa, et il demeura le

[1] Un rapport du gouverneur de Lourenço-Marquez, Lupi de Cardenas, écrit le 28 octobre 1823, nous permet de fixer exactement la date de l'invasion zouloue. Il dit : « Il y a près de quatre ans, les Vatouas (Zoulous) ayant attaqué Tembé, Caetano Mattoso qui était ici gouverneur a racheté de ses propres deniers les terres occupées par les Vatouàs pour les remettre de nouveau au pouvoir de Capella » (titre donné par les Portugais au roi du Tembé).

chef incontesté de tout le peuple thonga. Son règne fut de longue durée. Il s'établit pour un temps à Mousapa, au nord de la Sabie, pour fortifier son autorité sur la tribu ndjao elle-même. En 1859, il mourait. La guerre éclatait en 1860 entre ses fils *Maouéoué* (Maouéva) et *Mozila* (Mouzilla.) Le premier, homme sanguinaire dont les partisans se recrutaient surtout dans la partie ouest du pays, chassa son frère qui se réfugia au nord du Transvaal. Il en revint le 1er décembre 1861 solliciter le secours des blancs qui lui aidèrent à réduire Maouéoué, à la condition qu'il se reconnaîtrait vassal et tributaire du Portugal. Le pouvoir de Maouéoué fut brisé dans les batailles qui eurent lieu du 17 au 20 août 1862 dans les plaines de Nouamba. (Voir *Proclamation du gouvernement de Lourenço-Marquez*, 20 septembre 1862.) Le pouvoir de Mozila alla croissant jusqu'à sa mort. Il fut remplacé par son fils Goungounyane qui règne actuellement à Mandlakazi.

De père en fils, les souverains ngoni firent tous leurs efforts pour supplanter les coutumes thonga et les remplacer par celles des Zoulous. Ils y réussirent presque complètement. Sous leur influence, la tribu changea d'apparence du tout au tout. Pour le prouver nous allons chercher à reconstituer l'ancien ordre de choses, tel qu'il est encore attesté par quelques témoins et montrer comment il s'est transformé sous l'influence zouloue. Quelles étaient les coutumes nationales au siècle dernier? Quel aspect présentait la tribu ?

XXII. Le trait le plus frappant c'était le *tatouage* spécial qu'on faisait subir aux jeunes gens et surtout aux jeunes filles. Un homme demandait-il une jeune fille en mariage, il était d'usage de soumettre la fiancée à l'opération du tatouage (tlhabela tinhlanga). Pour cela, on prenait un hameçon, on soulevait la peau des joues, du front, du menton et on la coupait. La plaie se cicatrisait et produisait une protubérance pointue, un bouton. Ces protubérances formaient des séries parallèles sur les tempes et les joues, en travers du front et sur la ligne médiane du visage. Les hommes n'avaient que ces dernières. Les Boers ont nommé les Thonga *Knobneusen* à cause de cette particularité. Disons que cette coutume est aussi répandue chez les Tchopi qui se défigurent avec des boutons beaucoup plus gros et vraiment hideux. Ce tatouage était donc probablement le caractère distinctif de toutes ces tribus du Littoral, cela très anciennement, et les premiers envahisseurs dont nous avons parlé, Nkouna, Tembé et autres durent s'y soumettre à cause des moqueries de la population primitive qui disait : « A hi šone tinhompfu ta ku lulama » (c'est-à-dire : ce n'est pas beau d'avoir un nez plat !). Vinrent les Ngoni de Manoukoçi. Un temps, certains d'entre eux adoptèrent cette coutume, non par peur des moqueries, mais pour sauver leur vie. En effet, un autre chef zoulou envoyé par Tchaka avait

suivi Manoukoçi pour le tuer. Il parcourut les pays du Nkomati et de l'Olifant, cherchant les Zoulous et les reconnaissant à l'absence de boutons au visage. Plusieurs se soumirent à l'opération pour éviter d'être reconnus. Mais une fois le danger écarté, les Ngoni se refusèrent absolument à se tatouer. Leurs moqueries, à eux, les conquérants, finirent par avoir raison de cette antique coutume, et dès 1859 elle a disparu, du moins quant au tatouage du visage ; celui de la poitrine et de la taille est encore assez répandu.

Cet ornement (?) national a été remplacé dès lors par le *percement des oreilles* (ku ţunya ka tindlebe) signe distinctif de la tribu zouloue. Pour ressembler aux maîtres du pays et n'être pas reconnus comme « mathonga », les vassaux pratiquèrent ces larges ouvertures peu esthétiques dans la partie inférieure du pavillon de l'oreille. Ils y suspendent des ornements, y passent leurs tabatières allongées : ainsi cet objet indispensable se trouve toujours à portée. L'opération se fait tout d'abord au couteau : on pratique une fente à travers la peau, un petit roseau y est introduit ; on le remplace bientôt par un plus gros pour augmenter le trou, jusqu'à ce qu'il ait la grandeur voulue[1].

XXIII. Quant au *vêtement national* des Thonga, celui qu'on portait universellement, surtout dans l'intérieur du pays, c'était, pour les hommes, le *mbaya*, simple tuyau tressé en feuilles de palmiers mélala, qui répondait à peine aux exigences de la décence la plus élémentaire ! Les femmes se vêtaient d'un morceau de peau ou d'étoffe suspendu à la ceinture. Les mœurs n'en étaient pas plus mauvaises ; au contraire, d'après ce qu'on nous dit, il y avait beaucoup plus d'innocence qu'aujourd'hui. Est-ce peut-être parce qu'il s'agit du « bon vieux temps ? » Le fait est que lorsque les Zoulous arrivèrent portant *leurs ceintures de queues de civettes et de renards* (maḑyobo) qui forment un vêtement relativement fort décent, les Thonga adoptèrent tout de suite la mode nouvelle et, actuellement, le « mbaya » est absolument abandonné ; seuls quelques vieillards dans le pays des Hlengoué l'ont conservé jusqu'à ce jour. Ce changement constitue, sans aucun doute, un progrès.

Les sandales de peau qu'on fixait au moyen de lanières pour les voyages, mais avec lesquelles il était interdit d'entrer dans les villages, et des chapeaux, aussi en peau, étaient fréquemment portés jadis. Ils sont tombés en désuétude, surtout les chapeaux.

[1] Les Ronga des environs de Lourenço-Marquez avaient depuis longtemps l'habitude de pratiquer au pendant de l'oreille une petite ouverture avec une simple aiguille ou une épine. Cette coutume, qui doit être antérieure à l'invasion zouloue, a été conservée par les femmes, tandis que les hommes ont adopté la mode nouvelle.

XXIV. Les *ornements* dont on se parait étaient les *ndjalama*, les *masindana* et les *bagues*. Les *ndjalama* étaient des *disques de métal* poli qu'on se fixait sur la tête et aux bras et qui reflétaient les rayons du soleil et se voyaient de très loin. Le chef en donnait aux guerriers qui avaient bien mérité du pays. Actuellement ces ornements de fer et de cuivre ont entièrement disparu et ont été remplacés par la *couronne de cire* noire, lisse (ngiyana, šidlodlo) des Zoulous, qu'on porte comme un diadème sur la tête et qui tient aux cheveux mêmes.

Les *masindana* sont de grands anneaux très semblables à ceux qu'on trouve dans les stations lacustres de l'âge de cuivre, qui présentent une ouverture et qu'on peut introduire soit aux bras, soit aux jambes. Ils ne sont plus portés que par les riches et sont communément remplacés par des bracelets en fil de fer tressé qui sont aussi une importation zouloue (*nsenga, busenga*). Certaines femmes s'en chargent les bras. Enfin les *bagues* nommées *šitleṅwana* se voient encore actuellement. Elles étaient fort prisées jadis et avaient une valeur symbolique. Il était de coutume que le jeune homme en fît cadeau aux parents de la fiancée le jour du mariage, comme le dit le vieux chant populaire que voici[1]. Il représente les amis du fiancé arrivant au village de la jeune fille pour la noce. Ils craignent que ses parents ne cherchent à gâter les affaires et s'approchent en chantant :

	[affairés ?
Bukiṭi-kiṭi tšini, tšini, m'ambaka ?	Qu'est-ce donc que vous discutez si
Hina hi ba-khombo !	Nous sommes des gens de malheur !
Tšini, tšini, m'ambaka ?	Qu'est-ce donc que vous discutez ?
Šingwabila šiṅwe....	Voici un anneau....
U ya nyika ka ba-nhlonge.	Va le leur donner, à ceux qui déchi-
Oho ! oho !	Oho ! oho ! [rent notre peau.

La jeune fille prend l'anneau, va le remettre à ses parents, et ceux-ci ne s'opposent plus à ce que la fête ait lieu.

Nous avons parlé des *ndjalama*. Ce mot-là désigne, outre les disques de métal brillant, des *perles* de la grandeur d'une pièce de 10 francs, qu'on se procurait à Inhambane et qui étaient employées pour un usage superstitieux fort curieux. Les sorciers en mettaient une dans de la viande de chèvre et la faisaient avaler au chef. Il devait la garder dans son intérieur pendant toute sa vie. Si elle reparaissait au jour, il devait l'avaler de nouveau. Si elle persistait à revenir, trois ou quatre fois de suite, c'était un présage de mort. Le roi devait appeler ses enfants, prendre congé d'eux, choisir son successeur et se préparer à la mort.

[1] Ce chant nous a été communiqué par un Nkouna. Šingwabila a le même sens que šitleṅwana.

Cette coutume existait dans tous les pays djonga, noualoungo et hlengoué. Poukouane, le père de Magoudjou, avant-dernier roi de Cossine, a encore avalé la ndjalama.

XXV. La tribu thonga était et est encore *essentiellement agricole.* Elle a peu l'instinct guerrier. Les Ngoni, après avoir assujetti les Thonga, ont cependant su habilement réveiller en eux le goût des batailles et les faire s'entre-tuer pour le plus grand profit de leurs tyrans. Ils formaient des bataillons de Thonga qu'ils envoyaient en avant, probablement là où il y avait le plus de horions à recevoir, et ils leur donnaient le nom honorifique de « *mabunandlela* » (ceux qui fraient le chemin). Cette appellation est encore passablement employée à l'intérieur. Néanmoins la guerre n'est pas dans les goûts et les aptitudes des Thonga ; ils sont très pacifiques de nature.

Les grandes plaines du Nkomati et du Limpopo se prêtent admirablement à l'élève du bétail, employé de toute antiquité pour payer les femmes, « lobola » (plus tard on s'est servi de pioches, que les livres sterling remplacent maintenant), puis à la culture du maïs, sorgho, millet, riz, courges, haricots, patates, pois, arachides et autres légumes divers qui fournissent aux indigènes une nourriture variée. Les fruits divers sont pressurés et procurent, à diverses saisons, les bières légères dont on absorbe des quantités inouïes. C'est surtout le cas pour le *bokagne,* sorte de limonade verdâtre préparée avec les fruits du *nkanye* (kafir-plum). La tribu tout entière est en liesse durant le mois de février, moment où mûrissent ces fruits au fort goût de térébenthine.

La *fête nationale* se célébrait en automne, mai ou juin, après la récolte. Alors les hommes se réunissaient au village du chef avec leurs cornes d'antilope (timhalamhala) et exécutaient une musique étrange et sonore, dite *bunanga.* Nous l'avons encore entendue au Nondouane. Tous les petits chefs des environs de Rikatla appelaient leurs hommes pour ces exercices de fanfare, et chacun à son tour allait à la capitale, chez le régule, montrer de quoi ils étaient capables. En même temps on battait un gros tambour (mutšintši) dont le bruit s'entendait très loin. Ces mélodies fort monotones ne sont pas sans une sauvage grandeur. Dans les pays soumis à Goungounyane, la coutume de la bunanga a disparu et la fête nationale est maintenant le *nq'waya,* la grande danse du mois de février, à laquelle toute l'armée assiste et où les guerriers retrempent leur courage dans des rites mystérieux[1]. Ils se préparent ainsi aux razzias annuelles qui se font à la *lune* suivante.

[1] D'après le Dr Liengme, qui a assisté plusieurs fois à ces fêtes et qui en publiera la description, nous l'espérons, les sacrifices humains ne seraient pas étrangers à ces rites nationaux des Ngoni.

XXVI. La comparaison des deux fêtes nationales, celle des Thonga, sorte de fête des moissons, et celle des Zoulous, grande démonstration militaire où le chef est exalté, nous révèle le caractère des deux races. La bunanga, conservée chez les Ronga, prouve aussi que le *goût musical* est très prononcé dans notre tribu. Elle possède des foules de chants, parfois assez insignifiants, d'autres fois très jolis, toujours sur des mélodies étranges, bien rythmées, mais composées selon des lois d'harmonie absolument différentes des nôtres. Rien de plus difficile que de les noter. Il faut indiquer ici les chants de Rongué, particuliers au clan ronga, puis ceux qu'on exécute pour exorciser les possédés, le chant de guerre de Mapoute qui est d'un grand effet et les innombrables refrains dont sont parsemés les contes qu'on se narre durant les veillées. Ces *contes*, de genres divers, sont très pittoresques. Les uns sont de petites histoires moralisantes. D'autres racontent des aventures merveilleuses où les faibles l'emportent sur les forts, grâce à leur intelligence. Certains de ceux qu'on entend aux environs de Lourenço-Marquez témoignent d'une influence européenne. Enfin il en existe tout un cycle qui célèbre les louanges, la sagesse friponne du lièvre, héros de malice, qui trompe tour à tour l'éléphant, l'hippopotame, la gazelle et finit toujours par tuer le chef. Ce *folk-lore* très riche témoigne *d'aptitudes littéraires* véritables d'un bout à l'autre de la tribu.

XXVII. Si la tribu thonga est peu guerrière, elle possède, en revanche, un don remarquable pour le *commerce*. Ces gens-là sont marchands dès leur enfance, et les petits garçons savent à peine marcher qu'ils s'amusent déjà à négocier un échange! Comme, d'autre part, ils sont très disposés à améliorer leur situation, ils entrèrent volontiers en relations avec les blancs pour se procurer les objets merveilleusement utiles qui viennent d'Europe. De là l'accueil plein d'amabilité que les Portugais reçurent dans ces contrées, dès le seizième siècle, particulièrement à Inyak et à Mapoute.

La relation anonyme du siècle dernier dont nous avons parlé plus haut nous donne une description intéressante du commerce du pays tel qu'il se pratiquait il y a plus de cent ans. L'auteur *voit grand*, il faut le dire dès l'abord. Il décrit tour à tour les cours royales du Tembé, de Matola, de Mabote (Mauote). « Tous ces chefs sont très puissants, pleins d'honneur et de générosité, respectés. » Mais voici le plus splendide : « En remontant le fleuve Manhissa (Nkomati) trente ou quarante jours, on arrive chez le « Grand Caxa » (prononcez Cacha, sans nul doute Khoça, roi de Cossine), qui est comme une sorte d'empereur. Ce monarque est très puissant et très riche, il a un grand nombre d'esclaves. C'est là que se rendent tous les navires de commerce; ce roi donne l'hospitalité aux marchands qui y vont acheter l'ivoire, l'or,

les cornes de rhinocéros, les dents d'hippopotames et le cuivre, ce qu'ils ont à très bon marché. Le grand village du roi est composé de plus de six cents cases ; il est bien approvisionné, très fort et a bonne apparence. Un grand nombre de nègres du royaume de Quitevé (?) descendent de la montagne et viennent à ce village pour y faire des échanges ; ils apportent une grande quantité d'or. Ce grand Caxa et son peuple se sont trouvés en relations suivies avec les impériaux (les Autrichiens qui ont été établis à Lourenço-Marquez et Inyak de 1778 à 1781), qui en retiraient de grands profits. Tous les deux ou trois mois des vaisseaux chargés de vêtements noirs et de verroterie s'y rendaient pour les échanges. Ces deux fleuves (le Manhissa et le Mapoute) peuvent fournir chaque année plus de douze bâtiments chargés d'ivoire, d'or et de cornes de rhinocéros et de dents d'hippopotames....» D'où les Khoça de ce temps-là avaient-ils toutes ces marchandises ? Ils en trouvaient sans doute une partie dans leur propre pays où les éléphants abondaient, et ils étaient grands chasseurs, comme le prouvent encore leurs chants populaires. Le cuivre, ils l'exploitaient dans les montagnes du Hlanganou, aux environs de l'Olifant. Mais l'or venait de plus loin et il est très probable que de vrais voyages de commerce étaient entrepris par des bandes de marchands qui se faisaient ainsi les entremetteurs entre les tribus de l'intérieur et les blancs. Les gens du Hlanganou étaient réputés pour ces expéditions lointaines et ils s'appelaient pour cette raison : « Bana ba ku hlomula fumo, ba tlhaba misaba. » (C'est-à-dire : ceux qui prennent l'assagaie en mains en guise de bâton et percent la terre, non des ennemis, au cours de leurs voyages.)

XXVIII. Ces troupes arrivaient jusque chez les Bvécha du Transvaal, les Kalanga, au nord du Limpopo, et même les Tchuana du Kalahari. Elles furent baptisées *Ma-Gouamba* et voici la raison qu'on en donne : quand ils arrivaient près des villages, pour attirer les chalands, les marchands dansaient. Ils espéraient ainsi se faire donner gratis la nourriture et le gîte. Une bande qui venait de chez Gouambé (Dounndouli) au bord de l'Olifant chanta un jour ces paroles : « Mamana wa Gwamben ! ši tekana šidyuhati, » c'est-à-dire, en expliquant ces paroles énigmatiques : « Nous autres de chez Gouambé, nous acceptons même les vieilles femmes.... Si une vieille nous reçoit avec bonté, nous lui dirons volontiers : « Nkata'nga (mon épouse) pour lui faire plaisir ! » De là le nom de Ma-Gouamba qu'on appliqua non seulement aux gens de chez Gouambé, mais à tous ceux qui avaient des tatouages à la thonga. C'est l'appellation avec laquelle on désigna les fugitifs qui se rendirent aux Spelonken en 1860 et 1861. (Voir § IV, note.) Cette colonie thonga au milieu des Bvécha est encore nommée ainsi. Ces marchands se procuraient donc l'or et les défenses d'éléphants au moyen de quelques

perles et des étoffes dites nkanangari, les premières qu'on ait vendues dans ces contrées[1].

L'instinct commercial n'a pas disparu de la race ; mais l'arrivée des négociants maures plus intelligents a rendu le métier moins profitable et l'on ne parle plus guère de commerçants indigènes ambulants. D'ailleurs les Ngoni, qui font passablement de brigandage et de rapine, ne se gênent pas d'enlever aux Thonga leurs richesses. Ce système de domination a sensiblement appauvri la tribu.

XXIX. Une question se pose encore à propos de cette revue des anciennes coutumes thonga et de la manière dont elles se sont transformées sous la domination zouloue : « Quelle a été l'influence du langage ngoni (sous-dialecte du zoulou) sur l'idiome thonga ? » Cela varie beaucoup selon les endroits. La langue du pays, après avoir vaincu dans les siècles précédents les idiomes des envahisseurs, n'a pas capitulé devant le ngoni. Sans doute, partout, les hommes ont adopté la mode de parler zoulou, seul langage toléré à Mandlakazi pour la discussion des affaires. Mais les femmes qui représentent toujours l'élément conservateur, n'en ont rien fait, et comme ce sont elles qui font l'éducation des enfants, ceux-ci commencent toujours par apprendre la langue nationale, la langue maternelle.

Le système suivi par Mozila et Goungounyane de transporter les habitants d'un pays dans un autre a eu pour résultat de former des colonies de gens parlant un dialecte dans l'area d'un dialecte différent. Le remue-ménage causé par les expéditions meurtrières et par les migrations des Ngoni a produit le même phénomène sur une plus large échelle encore, et l'on comprendra que notre classification a avant tout une valeur schématique. Le voyageur rencontre des populations parlant ndjao en plein pays hlengoué ou même djonga, car Goungounyane, en revenant de Mousapa, a pris avec lui autant de Ndjao que possible, conformément à sa politique de transplantation, et ce mélange d'idiomes

[1] Il existe de nombreux chants populaires composés par les marchands. En voici un qu'ils chantaient quand, fatigués de leur course, ils commençaient à avoir l'ennui de la maison :

Hoho ! hoho ! maringele wa mamano.
Hoho ! hoho ! dla nkambana, hi muka !
Hulukati ya ndlopfu yi nga siyi ṅwana !

(*Trad.* Oho ! oho ! toi qui nous conduis au nom de notre mère, — Casse le plat et retournons à la maison. — La femelle de l'éléphant n'abandonne pas son enfant. — Casse le plat : nous n'aurons plus rien à manger et devrons bien nous en retourner pour ne pas mourir de faim. Comp. § 53, le nom du huitième jour à partir d'aujourd'hui.)

sera sans doute d'autant plus remarquable qu'on se rapproche davantage de la sphère où les conquérants ngoni ont exercé une action prépondérante. Le dialecte bila paraît avoir perdu plus que d'autres sa pureté primitive. Le pays ronga, indépendant des Ngoni dès 1862, a, en revanche, bien conservé son langage particulier.

XXX. En résumé, voici le résultat auquel nous amène notre étude :

1° Les divers clans thonga se sont formés, il y a plus de trois siècles et demi, en partie par suite d'invasions de Kalanga et de Zoulous (Swazis?), qui ont adopté la langue de la population primitive.

2° Cette population primitive paraît avoir été inférieure en civilisation à celle des envahisseurs.

3° L'invasion des Ngoni de Manoukoçi et autres chefs de bandes zouloues dès 1819 amena une transformation complète dans l'état politique et social des Thonga; plusieurs des anciennes coutumes disparurent, mais la langue se conserva.

XXXI. Actuellement la tribu passe par une période critique et elle va sans doute entrer dans une nouvelle phase de son développement. Ces *relations avec les indigènes* que le roi don João III chargeait Lourenço Marquez d'établir fermement en 1544, elles ont été passablement extérieures et intermittentes jusqu'ici. Mais maintenant la race blanche a jeté son dévolu sur ce pays. Delagoa-Bay aspire à devenir l'un des ports les plus importants du sud de l'Afrique. Pour lui procurer la sécurité dont le commerce a besoin, pour permettre aux entreprises agricoles et industrielles de se poursuivre, il faut réduire la puissance des natifs, les mettre dans l'impossibilité de nuire. Plût à Dieu que la civilisation et le christianisme eussent réussi par la seule voie de la persuasion à faire de ces peuples des amis et des serviteurs! Tel n'a pas été le cas. Espérons du moins que, de ce contact plus intime avec les blancs, il résultera un progrès nouveau pour la tribu thonga. L'histoire nous montre que, par deux fois, l'arrivée d'éléments étrangers lui a fait faire un pas en avant. Notre expérience de tous les jours nous enseigne qu'elle n'est point réfractaire à une civilisation supérieure. Souhaitons qu'aujourd'hui encore il en aille ainsi, et que, dans ces parages comme dans d'autres, la race blanche qui s'honore du beau nom de chrétienne, ne manque pas à son noble devoir d'élever à un degré supérieur de moralité et de bonheur les membres les plus humbles de la famille humaine.

CHAPITRE III

La littérature thonga et le présent livre.

XXXII. Nous traitons ici des tentatives qui ont été faites jusqu'à ce jour par les Européens pour mettre le thonga par écrit et pour découvrir ses lois.

Disons dès l'abord que cet idiome, bien que parlé sur une area considérable, dans un pays d'abord facile et parcouru depuis longtemps, est presque entièrement inconnu du monde savant. La *Grammaire comparée des langages bantous* de Torrend, l'ouvrage le plus moderne et qui contient le plus de renseignements sur les langues de l'Afrique, ignore presque complètement le thonga. En effet, voici à quoi se réduisent, en dehors des travaux des missionnaires, les publications scientifiques relatives à cette langue.

XXXIII. Bleek, l'initiateur génial de la linguistique bantou, a publié un dictionnaire des langages de Mozambique, dressé par le Dr Peters au cours de ses voyages, et il a cherché à en extraire les principaux caractères du tekeza (comme il appelait notre thonga, nous ne savons pas trop pourquoi). Ses matériaux étaient peu nombreux (« our scanty vocabularies, » dit-il) et rien d'étonnant si les inductions phonétiques qu'il a cru pouvoir faire ne sont pas toutes correctes. Néanmoins il est remarquable de voir quel parti le sagace linguiste du Cap, trop tôt enlevé à ses études de prédilection, a pu tirer de ces quelques listes de mots. Il a même positivement deviné le préfixe du pluriel de la classe ši-ši (psi comme il l'écrit). — (Voir § 168, *Comparative Grammar*, Cape Town, 1869.) Ce livre classique ne saurait cependant prétendre à donner une description approfondie du tekeza (c'est-à-dire du ronga et de ses sous-dialectes).

XXXIV. Parmi les dictionnaires sans prétention scientifique, publiés plutôt à titre de curiosité, nous signalerons William White, *Journal of a Voyage from Madras to Columbo and Delagoa Bay*, comme étant probablement le premier ouvrage au sujet de notre idiome, puis le vocabulaire portugais-français-ronga inclus dans les documents relatifs au procès de Delagoa en 1873, et un court vocabulaire portugais-landim publié à Lisbonne en 1894.

Il faut accorder une mention spéciale à un *Shironga Vocabulary* publié en 1893 par le consul anglais d'alors. (E. W. Smith-Delacour, London, Harrison and Sons.) Cet ouvrage de 31 pages est destiné à

faciliter la conversation avec les indigènes de la ville de Lourenço-Marquez. Il ne contient pas une description scientifique du langage et pèche malheureusement par une orthographe empirique et fort compliquée. C'est l'orthographe imaginée par un indigène, nommé Robert Machaba, évangéliste wesleyen, qui a fourni ses renseignements à l'auteur du *Shironga Vocabulary*. Lui-même a publié deux autres petits livres de lecture à l'usage de ses écoliers, où l'on retrouve la même manière d'écrire, mais qui sont fort intéressants à lire, car ils donnent la photographie exacte du langage, tel que le parle un natif intelligent dans l'inconscience complète des lois grammaticales qui régissent son discours. (*First and Second Thonga Reader*, Lovedale.)

XXXV. Nous ne pensons faire de tort à personne en disant que ce sont les missionnaires de la Suisse romande qui, les premiers, se sont livrés à une étude scientifique approfondie du thonga.

En 1875, MM. Paul Berthoud et E. Creux venaient du Basutoland commencer au nord du Transvaal, aux Spelonken, l'œuvre de la Mission suisse. Ils y trouvaient une peuplade encore non évangélisée, les Ma-Gouamba, qui formaient là une colonie de réfugiés thonga. (Voir § IV, note.) Grâce à la connaissance du souto qu'ils avaient préalablement acquise, ils déchiffrèrent ce nouvel idiome et, en 1883, M. Paul Berthoud publiait à Lausanne ses *Leçons de shigouamba*, petite grammaire autographiée contenant tous les traits essentiels de la langue des Ma-Gouamba. (Lithographie J. Chappuis.) Dès lors chaque missionnaire a apporté sa pierre à l'édifice et plusieurs ouvrages ont été publiés en *chi-gouamba*, c'est-à-dire dans le dialecte djonga que parle la majorité des réfugiés. L'an passé, le Nouveau Testament dans son entier est sorti des presses de la maison Georges Bridel et Cie à Lausanne, œuvre de bien des années de labeur patient. Les missionnaires américains fixés à Inhambane ont fait paraître, de leur côté, une traduction tsoua des quatre évangiles et quelques brochures qui nous font connaître le dialecte du Hlengoué parlé dans ces contrées.

XXXVI. En 1886 et 1887, une congrégation se forma à Lourenço-Marquez et aux environs, ensuite de la prédication de chrétiens indigènes des Eglises des Spelonken. Les missionnaires suisses vinrent en prendre la direction en 1887. Tout d'abord ils enseignèrent en dialecte djonga qu'ils connaissaient et qui était assez facilement compris des habitants ronga du pays. Mais bientôt ils s'aperçurent que les différences étaient assez considérables pour nécessiter d'autres livres, une autre littérature (1893), et ils se mirent plus directement à l'étude du ronga. La connaissance du djonga les aida dans cette œuvre comme celle du souto avait aidé leurs prédécesseurs à déchiffrer le gouamba.

Nous offrons aujourd'hui aux amis des langues bantoues et au public de Lourenço-Marquez le résultat de notre travail de plusieurs années. Mais l'exposé ci-dessus montrera combien nous sommes redevables à nos aînés. L'édifice de la science s'élève par le concours de tous. Nous posons notre modeste pierre sur celles que nos collègues ont apportées avant nous, avec l'espoir que nous pourrons aussi être utile à d'autres[1].

XXXVII. Cette grammaire est avant tout destinée à faire connaître le dialecte ronga, le plus nécessaire à posséder pour les Européens habitant ces contrées. Si on le parle, on sera compris *grosso modo* d'un bout à l'autre de la tribu. Nous chercherons, en outre, à donner une idée des différences existant entre le ronga et le djonga que nous avons commencé par apprendre ; nous ferons aussi des références au hlengoué dont nous avons quelque connaissance et espérons que cet ouvrage pourra être utile à tous ceux qui désirent apprendre le thonga sous quelque forme que ce soit. Enfin nous ne nous interdirons pas quelques comparaisons avec les grands langages sud-africains qui nous entourent, spécialement le zoulou et le souto, pour fixer la place qui revient à notre idiome dans la géographie linguistique de l'Afrique. Les ouvrages de : 1° Torrend (*Comparative Grammar*, London, 1891, Trübner) pour la grammaire comparée des peuples bantous ; 2° Jacottet (*Elementary Sketch of Se-Souto Grammar*, Morija, 1892) pour le souto ; 3° Grout (*The Isizulu,* Boston, 1893) pour le zoulou, nous ont été particulièrement utiles, et nous en remercions leurs auteurs.

XXXIII. Nous avons développé passablement la première partie de la grammaire intitulée : *Phonologie ou science des sons*, persuadé qu'il est fort important de fixer avec précision les divers sons, simples et composés, dont les mots sont formés, afin d'arriver à une orthographe satisfaisante. En effet, avec le système que nous employons, l'orthographe est phonétique : on écrit comme on parle. Il est donc important de bien entendre comment on parle et de savoir quels signes correspondent aux divers sons. Mais l'étudiant voudra se hâter d'arriver à la seconde partie : les *mots*, pour s'initier aux lois du langage lui-même. Quant à la syntaxe, nous n'avons pas jugé avantageux d'en faire une

[1] Nous pouvons affirmer que notre exposé des lois du langage a été fait ensuite de consultations nombreuses, innombrables, avec ceux qui sont les seules autorités dans ce domaine, à savoir les indigènes. Nous croyons donc la plupart de nos résultats scientifiquement avérés. Néanmoins on sait combien le déchiffrement d'un nouvel idiome est une opération délicate et nous accepterons avec reconnaissance toutes les observations ou rectifications qui pourraient nous être présentées.

exposition complète, et nous avons indiqué, au fur et à mesure, les règles les plus importantes non seulement de formation, mais aussi d'emploi des diverses parties du discours.

Comme appendice à cette grammaire, on trouvera quelques produits du folk-lore indigène, puis un manuel de conversation et un court vocabulaire à l'usage des habitants portugais, français et anglais de Lourenço-Marquez. Nous exprimons ici notre reconnaissance aux personnes bienveillantes qui nous ont accordé leur collaboration pour la partie portugaise et anglaise de ce manuel.

XXXIX. Voici comment nous engagerions une personne désireuse d'apprendre le langage rapidement à procéder :

1° Se rendre bien compte de la valeur des lettres en apprenant l'alphabet à fond.

2° Mémoriser parfaitement les formes du singulier et du pluriel des huit classes de substantifs.

3° Parcourir les adjectifs et les pronoms et les temps principaux du verbe pour se rendre compte en gros de leur formation.

4° Apprendre les phrases les plus simples du manuel de conversation, lequel est gradué, et aller de l'avant en étudiant soigneusement les références qui y sont faites aux paragraphes de la grammaire.

Sur cette voie-là les principales difficultés seront vite vaincues; l'étude de la grammaire dans ses détails et des diverses publications ronga [1] intéressera sans nul doute, surtout si l'on a un indigène intelligent pour aider à la compréhension et à la prononciation.

Ainsi il y aura quelque espoir de voir l'odieux « kitchen-kafir » disparaître pour être remplacé par un parler plus digne de l'intelligence européenne et des langages bantous.

[1] Nous avons à la disposition des amateurs, au siège de la Mission, à Lourenço-Marquez et à Lausanne, les publications suivantes en ronga : 1° Un livre de lecture dit : *Šipele ša Šiṛonga ;* 2° une feuille contenant les dix commandements et l'oraison dominicale ; 3° une brochure intitulée : *Mamana Lois ;* 4° un livre de 120-150 cantiques ; 5° l'évangile de saint Jean, suivi de la première épître aux Corinthiens.

PREMIÈRE PARTIE

PHONOLOGIE

CHAPITRE PREMIER

L'ALPHABET RONGA

I. Signes à employer.

1. C'est une question fort importante et mainte fois discutée que celle des signes à employer pour écrire les nouveaux langages. Vivant à la fin du siècle, nous sommes au bénéfice des dissertations et des expériences des savants. Il serait coupable de n'en pas tenir compte. Sans doute il est beaucoup plus simple — à première vue du moins — pour un Européen, d'appliquer au langage nouveau les lettres auxquelles il est accoutumé, en leur conservant la valeur qu'elles ont dans sa langue maternelle. Mais deux inconvénients ne tarderont pas à se produire : — 1° Certains sons se refuseront à être exprimés par les lettres en cours dans les langages européens. Il tentera de les rendre au moyen de combinaisons de lettres plus ou moins arbitraires, qui chargeront l'écriture et auront peut-être à être revisées. Or rien n'est plus incommode que la revision d'un alphabet. — 2° De plus, certaines lettres européennes ont une valeur différente d'un langage à l'autre, et celui qui appartient à une autre nationalité sera facilement induit en erreur en lisant ces signes-là.

2. Ces deux raisons et beaucoup d'autres encore ont engagé le savant professeur Lepsius à concevoir et à proposer un alphabet typique[1] qui, partant de l'analyse de tous les sons que le gosier humain peut produire, prévoit pour chacun d'entre eux un signe clair, unique. Son système, si simple et minutieux, a été adopté par la Mission romande dès le commen-

[1] *Standard Alphabet*, 2e édit. — London, Williams et Norgate, et Berlin, W. Hertz, Behrenstrasse 7, 1863.

cement, et nous avons eu lieu de nous féliciter de l'avoir suivi. Nous ne regrettons qu'une chose, c'est que tant d'auteurs excellents, de travailleurs sérieux n'aient pas tenu compte du *Standard Alphabet*. Quel avantage ce serait pour la science et la mission si un système unique d'écriture avait prévalu ! Nul palliatif plus efficace n'avait jamais été trouvé pour remédier à la confusion de Babel ! Espérons — malgré tout — qu'il finira encore par devenir d'un usage commun.

II. Les vingt-neuf lettres de l'alphabet ronga et leur prononciation.

3. Chacune des lettres ci-dessous correspond à un son simple, conformément au principe de Lepsius : une lettre, un son [1].

a, long et bref. Ex. a famba (= ă fāmba) il marche.

b, *fort* dans ku ba (battre), *faible* dans busiku (la nuit). (§ 11.)

d, (comme dans dix). Ex. dubi, écume.

ḍ, (d cérébral) comme un dj où le j serait très atténué. Ex. ḍiḍiša, secouer les branches (= djidjicha).

e, long ou bref. Ex. wene (= wēnĕ) toi.

f, (comme dans fil). Ex. ku fa, mourir.

g, (comme dans gaffe). Ex. gama, épervier.

h, toujours aspiré (comme dans héron). Ex. ku haha, voler.

i, bref dans mati (eau), long dans mita (avale).

k, (comme dans kyste). Ex. ku kukula, balayer.

l, (comme dans liste). Ex. ku lota, aiguiser.

m, (comme dans mimique). Ex. mamana, mère.

n, (comme dans nuque). Ex. nkonono, sorte de saule.

[1] Pour nommer les consonnes, dans l'opération de l'épellation, nous les faisons suivre, selon la suggestion de Lepsius, de la voyelle la plus répandue dans le langage. En ronga c'est *a*. Nous disons donc : *ba*, *fa*, *ta*, etc.

ṅ, (comme ng dans l'anglais singing). Ex. ku ṅunuṅuta, murmurer.

o, long dans nkomu (merci), bref dans nomo, bouche.

p, (comme dans pipe). Ex. pala, crâne.

ṛ, (r cérébral) comme rj où le j serait très atténué. Ex. ṛole, veau.

s, (comme dans suc). Ex. ku susa, enlever.

š, comme ch (chapeau) en français. Ex. šigugu, petite hutte.

ŝ, son labial, un peu comme ps (lèvres disposées comme pour siffler dans une clef). Ex. ŝiḍilo, gémissements.

t, (comme dans tas). Ex. ku tota, enduire.

ṭ, (t cérébral), comme un tj où le j serait très atténué. Ku ṭeṭelela, avoir pitié.

u, (français ou). Ex. mumu, chaleur (pron. moumou).

v, (comme dans vin). Ex. ku vika, parer un coup.

w, semi-voyelle, comme le w anglais. Ex. Mawewe, prononcer Maouéoué (nom).

y, semi-voyelle (comme dans Mayence). Ex. ku yeyisa, défier.

z, (comme dans zèle). Ex. lihlaza, couleur verte.

ž (j français, comme dans joli). Ex. ku džika, écraser le maïs.

ẑ, (son analogue à ŝ. Il est à ž, ce que ŝ est à š). Ex. ku bẑabuta, cligner.

III. Remarques sur les sons simples.

A. Voyelles.

4. Nous n'avons adopté que les cinq signes ordinaires pour les voyelles du ronga : a, e, i, o, u. Ce n'est pas que ces sons-là soient toujours prononcés de la même manière. Néanmoins nous n'avons pas jugé que les différences fus-

sent suffisantes pour nécessiter l'emploi de nouveaux signes qui chargeraient l'écriture.

Chacune des voyelles peut être longue ou brève selon la position qu'elle occupe dans le mot et dans la phrase. Elle est généralement longue si l'accent tombe sur elle (c'est-à-dire à la pénultième), et brève dans les autres cas.

5. A, u, e, i, sont susceptibles d'une *nasalisation* particulière rappelant celle des voyelles espagnoles et portugaises. Nous avions même pensé représenter cette modification par le ~, signe employé ad hoc dans les littératures du sud de l'Europe. Mais comme la nasalisation n'atteint pas partout et chez tous les individus le même degré de clarté, nous avons préféré ne pas l'indiquer quand elle n'est que légère, et introduire un n quand elle devient plus forte.

Exemples : hikwabu (tous) propr. hĩkwabu ; nkhinsi (la vallée) propr. nkhĩsi ;
namunhla (aujourd'hui) propr. namũhla ;
henhla (en haut) propr. hẽhla ;
hansi (en bas) propr. hãsi.

6. Nous avons en thonga un son intermédiaire entre e et i et un autre entre o et u. Dans les dialectes du nord ils semblent se rapprocher davantage de e et de o (plus exactement de é et ô). Mais en ronga ils sont beaucoup plus près de i et de u. Nous les représentons donc par i et u pour plus de simplicité et parce que cette orthographe satisfait mieux les natifs.

Exemples : h*i*, c'est ; m*i*, vous ; m*i*ne, moi ; h*i*ne, nous ; m*i*ti, les villages ; mb*i*lw*i*n, dans le cœur ; M*u*, lui ; a k*u*, il dit ; B*u*gam*u*, la fin ; M*u*lung*u*, un blanc.

B. Consonnes.

7. Pour classer les consonnes rationnellement, on envisage trois choses : 1° la *place* où elles sont prononcées (gosier, palais, dents, lèvres) ; 2° la *manière* en laquelle elles sont exprimées : ou bien la cavité

buccale a été complètement fermée et s'ouvre soudain pour l'*explosion* du son (explosives) ; ou bien elle n'a été que rétrécie et le son ainsi produit a un caractère continu (continues) ; ou bien le son n'est ni vraiment explosif ni vraiment continu (douteuses) ; 3° la *force* avec laquelle les consonnes sont prononcées (fortes, douces, nasales, semi-voyelles). En appliquant aux consonnes du ronga ce triple principe de classification, nous obtenons le tableau suivant :

	Explosives			**Continues**			**Douteuses**
	Fortes	Douces	Nasales	Fortes	Douces	Semi-voyelles	
Gutturales . .	k	g	ṅ	h	—	y	—
Palatales . . .	—	—	—	š	ž	—	—
Cérébrales . .	ṭ	ḍ	—	—	—	—	ṛ
Dentales . . .	t	d	n	s	z	—	l
Labiales . . .	p	b	m	f ŝ	v ẑ	w	(v̌)

8. Parmi ces 25 signes, 16 sont identiques à ceux qu'emploient généralement les alphabets européens : k, g, h, y, t, d, n, s, z, l, p, b, m, f, v, w. Nous n'avons rien de plus à dire à leur égard. Remarquons que h est toujours aspiré.

9. Six signes, étrangers aux alphabets ordinaires, ont été adoptés conformément au *Standard* de Lepsius : ṅ (= ng dans singing), š (= ch français), ž (= j français) et les trois cérébrales ṭ, ḍ, ṛ.

Nous devons une explication relativement à ces *sons cérébraux*. Lepsius (2e édit., 1863, p. 73) les décrit de la manière suivante : « Sons produits en ramenant le bout de la langue en arrière et en haut dans les environs du point palatal, de manière à produire dans cette région explosion ou friction. » Cette description nous paraît s'appliquer parfaitement à certains sons que nous avons écrits *dh* et

th tout d'abord[1] mais que nous représentons dès maintenant, selon Lepsius, par ṭ, ḍ et ṛ. Pour en donner une idée, on peut les comparer à un dj, tj, rj où le j serait très atténué, presque escamoté. Ḍ équivaudrait à peu près au j anglais dans *juice* ou au g dans *agent* (en anglais aussi). Ṛ serait un r roulé très haut, très en arrière dans le palais.

10. *Deux signes nouveaux* ŝ et ẑ ont dû être inventés, Lepsius ne les ayant pas prévus. Ce sont deux sibilantes labiales que le thonga possède en commun avec certains langages voisins (le kalanga et le tchopi). Les lèvres, dans la prononciation de ces sons doivent être placées comme quand on veut souffler dans une clef ou dans une flûte. Un sifflement de nature forte (ŝ) ou faible (ẑ) est alors produit. Il faut dire que les grosses lèvres des indigènes arrivent plus facilement que celles des Européens à produire ces ŝ et ẑ qu'on ne peut apprendre que par l'habitude. *Ps* et *bz* sont, dans nos langages, les sons qui s'en rapprochent le plus. Disons que ẑ paraît plus répandu dans le hlengoué d'Inhambane que ŝ; en ronga ẑ est très rare, ŝ en revanche, très commun. Les Mapoutes et les Hlanganou simplifient souvent ŝ en s.

11. Nous avons introduit dans le tableau un signe ɤ̌ qui n'est pas dans l'alphabet. Il représente un son intermédiaire entre b et w (b faible) variant beaucoup selon les individus et les dialectes. Il paraît répandu dans plusieurs langages africains. (Cf. Torrend., § 7.)

---

[1] Nous avons abandonné cette orthographe dans nos livres ronga, car elle offre de nombreux inconvénients : 1° elle est contraire au principe fondamental : un son, une lettre ; 2° le *h* dans ces combinaisons (th et dh) n'a plus la valeur d'aspirée que l'alphabet lui attribue ; 3° le ṭ est fréquemment suivi d'une aspiration qu'il devient presque impossible de représenter, puisque le son originel, non aspiré, s'écrit déjà th !

Parmi les Thonga, ce sont les Hlengoué-Tsoua d'Inhambane qui l'atténuent le plus. Dans bien des cas, il devient un vrai w. Ils disent wulawula (parler), wona (voir). Chez les Djonga-Khoça le b faible se rapproche davantage d'un b ordinaire, mais est plus fluide, et c'est ce son qui est rendu par ษ dans les livres gouamba (ษulaษula, ษona). Chez les Ronga de Lourenço Marques, le ษ existe certainement[1]. Mais, dans la plupart des cas, il est moins atténué et ressemble à notre b français. De plus, beaucoup de mots qui en djonga se prononcent avec ษ ont décidément un b fort en ronga (ษeka, poser ; ษuya, revenir ; ษika, faire savoir, en djonga, font beka, buya, bika en ronga). Si nous allons encore plus au sud, à Mapoute, le b est presque toujours fort. Certains mots qui ont b faible en ronga l'ont fort dans le sous-dialecte de Mapoute (ษandla, peler, ษumba, modeler, en ronga, font bandla, bumba au sud). On remarquera donc que le b va en s'atténuant à travers les dialectes thonga à mesure qu'on remonte vers le nord, de Mapoute à Inhambane, en passant par Lourenço Marques et Khoçène (Cossine).

En présence de cette grande variété, nous nous sommes décidés à abandonner pour le moment le ษ dans l'écriture ronga et à représenter toujours ce son par le b étymologique, bien que celui-ci ne soit pas adéquat dans de nombreux cas.

---

[1] L'orthographe portugaise des noms landins supprime cette lettre ou la remplace par u (w) ou h. Ainsi Mabota, contrée au nord de la ville, est écrit : Mauote ou Mahota. Il est vrai que parfois le b faible disparaît presque, c'est le cas surtout dans les substantifs commençant en *bu*. Même à Mapoute leur b est faible.

IV. **Remarques sur les sons composés.**

A. Voyelles composées ou diphtongues.

12. Elles sont tout à fait absentes du ronga. Lors donc qu'on rencontrera au (nḍau, le lion), eu (mbeu, la graine), on lira nḍa-u, mbe-u.

En revanche, l'union d'une voyelle avec une ou deux semi-voyelles est très fréquente :

Exemples : huwa, cri ; ku weta, ramer ; wini ? lequel ? ku woma, être sec ; ku wumeta, menacer ; ku ya, aller ; ku yeta, être profond ; ku yisa, conduire ; yo ! hélas ! guywa-guywana, rotule.

12 *b.* Si, dans la composition des mots, une voyelle en rencontre une autre : 1° ou bien elle disparaîtra (i devant i); 2° ou bien elle se transformera en une demi-voyelle (bu-a — bya ; mu-a — ṅwa) ; 3° ou bien elle se combinera avec la seconde pour en produire une nouvelle (a-i — e ; u-e — wi ; a-u — o ; voir § 111).

B. Combinaisons de consonnes.

13. Il existe, dans les langages sud-africains, certaines consonnes composées (que certains envisagent même comme des sons simples) et qu'on appelle *sons latéraux*, car ils se prononcent aux côtés de la bouche. Le ronga en compte trois : *dl* (prononcez comme *de là*, le e étant élidé), *tl* (comme dans *matelas*, en passant rapidement sur le e) et *hl*[1] (c'est le son welche ll, comparable au *chl* allemand). *Tlh* se rencontre aussi fréquemment ; c'est *tl* suivi d'une aspiration.

Exemples : ku dlaya, tuer ; ku tlula, sauter ; ku hlaya, dire ; ku tlhoma, prendre les armes.

---

[1] Lepsius représente hl par ᶜl. Nous nous en sommes tenus sur ce point à l'orthographe universellement employée au sud de l'Afrique.

14. Plusieurs consonnes sont susceptibles d'être suivies d'une *aspiration*. Nous la marquons toujours par h quand elle existe clairement. (L'orthographe zouloue n'en tient pas compte.)

Exemples : mheṛa, sauterelle ; nhoba, la brousse ; ku kholwa, être convaincu ; ku thuka, cracher ; bhanu, les hommes ; goṅho, le lis ; phaphalati, papillon ; ku ţhaba, être heureux. De même : ku tlhokola, concasser le maïs.

15. Un grand nombre de combinaisons naissent de l'union entre une consonne et l'une des semi-voyelles w et y.

Exemples : 1° avec y : ku byala, semer ; nyanyana, oiseau ; ḑyaha, jeune homme ; liţyonḑo, ergot de coq ; pyaţa, tremblement.

2° Avec w : gwabu, goulu ; hweti, lune ; kwakwa, fruit rond ; ku lwela, délivrer ; ku nwa, boire ; ṅwana, enfant ; ṛwala, porter ; ku šwenga, être pur ; ku twalisa, glorifier ; ku ţwambuluta, enlever ; ku dlwaba, battre les branches ; nhutlwa, girafe ; ku hlwela, tarder.

L'introduction d'une aspirée dans ces combinaisons-là donne lieu aux formes suivantes :

Nhwanyana, jeune fille ; nkuṅhwini, sur l'arbuste ; ţhyuṛi, mortier ; Baţhwa, les Zoulou ; ku khwašuka, se durcir ; ku tlhwabaša, chasser les oiseaux.

16. Les nasales n et m entrent très fréquemment dans la combinaison des sons pour fortifier d'autres consonnes, comme c'est le cas dans maints autres langages bantou. On obtient par là les combinaisons suivantes :

1° Avec n : ngati, le sang ; ntimu, le cimetière ; nţaţe, sorte d'arbre ; nḑi, je ; ku lanḑa, suivre ; nkeenkana, caille ; tinsiba, les plumes ; tinšaka, les espèces ; nhlana, dos ; šintlontlo, casque ; ndlela, route.

2° Avec m : humba, escargot ; mpala, trou, terrier ; mumfana, garçon.

Quelques-uns de ces sons se compliquent encore par l'adjonction d'une aspirée ou d'une semi-voyelle :

Exemples : nghala, lion (en djonga) ; nkhabi, bâton ; ntlhanu, cinq ; mphuri, une belle fille ; nḑyombo, bonheur ; ku nţhunša, délier ; ntwa-

nyi, brin d'herbe ; nṭwamba, lait ; ngwaza, guerrier ; nkwakwa, arbre strychnos ; mbyana, chien ; mphinyi, manche ; ku mphyinša, gagner (au jeu.)

17. D'autres combinaisons plus ou moins fréquentes sont les suivantes :

Bv : ku bvonyongeta, arracher de force ; pf : ku pfuba, pétrir ; dz : dzana, cent ; dž : ku džika, écraser avec force ; ts : ku tsika, inventer ; tš : ku tšikela, arriver ; tŝ : ku tŝala, mettre au monde. (Le son tŝ devient parfois presque pŝ.)

A leur tour, ces sons-là peuvent être renforcés par un n ou un m initial, ou par un h aspiré ou une demi-voyelle :

Exemples : mpfula, la pluie ; ku pfhumba, deviner ; ntsena, seulement ; ku tshinya, gronder ; ku yentshemula, éternuer ; ku tšhaba, craindre ; ntšhumu, une chose ; ku tšyumeketa, jeter de côté ; ku yentšya, faire ; ku hlantŝa, laver ; ntŝha, nouveau.

18. On remarquera, dans ces listes de noms, l'absence de consonnes redoublées. Le ronga, comme la plupart de ses congénères, ne connaît pas le double l (malléole), le double s (possession), etc. De même certaines combinaisons de consonnes très familières au gosier européen, ne se rencontrent jamais en ronga, et si celui-ci veut s'annexer les mots où ces sons se trouvent, il introduira des voyelles entre les diverses consonnes de la combinaison. Voici quelques exemples de la manière en laquelle certains de ces sons sont *ronghisés*.

Sk (school, école) šikolo ; st (store, magasin) šitulu ; sl (slate, ardoise) šihleleti ; kn (knop, boutonner) kunupela ; pr (prato, assiette) paratu ; pl (plank, planche) pulangu, etc.

CHAPITRE II

SYSTÈME SYLLABIQUE ET ACCENTUATION

19. Les consonnes doubles étant absentes du ronga et les nasales n et m se fixant presque toujours *devant* les autres consonnes pour les fortifier, et non après les voyelles pour les nasaliser (sauf dans les quelques cas indiqués au § 5), il en résulte que les syllabes sont toujours *ouvertes*, c'est-à-dire qu'elles se terminent par une voyelle. Il est important de noter ce fait pour lire et prononcer correctement le langage. Par exemple : tindlela (routes) devra être lu: ti-ndle-la ; Ṅwanṭanganṭangana = Ṅwa-nṭa-nga-nṭa-nga-na.

20. Il existe une exception à cette règle : les *locatifs* des substantifs et les *impératifs* au pluriel se terminent par les syllabes fermées : an, en, in. (Ex. : misaben, sur la terre, prononcez misabène ; nkhisin, dans la vallée ; famban, allez.) Mais cette exception n'est qu'apparente. La vraie forme des locatifs et impératifs est ani, eni, ini, et le i final ne disparaît que dans le parler rapide. (Voir § 111.)

21. Quant à l'*accentuation*, elle est très marquée (quoique moins qu'en zoulou) et elle tombe presque toujours sur l'*avant-dernière syllabe*. Exemple : masíku, les jours ; bunyamenyáme, minutie. Ce fait joue un rôle important dans la phonologie et explique plusieurs problèmes grammaticaux.

22. Les *monosyllabes*, en présence de cette loi, sont forcés de se rendre à l'une des trois alternatives suivantes : 1° ou bien ils se transforment en dissyllabes, s'ils ont une importance suffisante dans la phrase pour mériter une

accentuation (cas des impératifs des verbes monosyllabiques — tána, viens, de ku ta ; yana, va, de ku ya; voir § 232), ou si leur constitution grammaticale permet de leur ajouter une syllabe (cas des substantifs monosyllabes des classes ḍi-ma et yi-ti, conservant leur préfixe étymologique; voir § 68 et 79.) 2° Ou bien ils deviennent enclitiques ou proclitiques, ce qui est le cas du plus grand nombre des particules. 3° Ou bien ils forment à deux ensemble une unité phonétique (sinon grammaticale), le premier des monosyllabes prenant l'accent. C'est le cas surtout des pronoms personnels employés comme possessifs (nga, ku, kwe, bu) et précédés pour cette raison de la particule génitive. (Ex. : tiko ḍá nga, le pays de moi, mon pays, ḍá-nga forme une unité phonétique et est traité comme s'il était un seul mot, l'accent tombant sur la pénultième.)

23. Il y a quelques exceptions à la règle de l'accentuation sur la pénultième :

1° Certains monosyllabes peuvent prendre un accent, ainsi l'adverbe *le,* là-bas, *la*, ici, et tous les adverbes descriptifs. (§ 378-380.) 2° Les locatifs et impératifs pluriels en *en*, *in*, *an* (ène, îne, âne) ont l'accent sur la dernière. Exemple: fambán, allez; nkhinsín, dans la vallée; misabén, sur la terre. Mais ici aussi, l'exception n'est qu'apparente, car les syllabes an, en, in sont en réalité des pénultièmes, puisque la forme complète est ani, eni, ini.

Accentuer, bien accentuer, c'est une des conditions essentielles d'un parler correct et compréhensible. L'expérience seule peut enseigner cet art difficile.

24. C'est ici le lieu de discuter une question sur laquelle les grammairiens bantou paraissent fort divisés : comment, d'après quel principe faut-il séparer les mots du discours, quand on les écrit? Les uns

(les Anglais) tenant compte uniquement de l'accentuation, réunissent en un seul mot tous les *ensembles de mots* qui n'ont qu'un seul accent ; ils écriront, par exemple : en zoulou : owokuqala, se composant de o, lettre euphonique ; wo, pronom conjonctif ; ku, particule de l'infinitif ; qala, verbe, c'est-à-dire celui du commencement, le premier ; ngaselwandhle, se composant de nga, préposition (par) ; se, adverbe (là) ; lwandhle, substantif, la mer : par là à la mer, etc. C'est là *l'orthographe synthétique*.

D'autres grammairiens tenant compte plutôt de la valeur grammaticale des mots, les séparent selon leur sens propre, indépendamment de la question de leur accentuation, comme on le fait, du reste, pour les langues européennes. C'est la *méthode analytique* et grammaticale. Nous nous rattachons à ce second système, lequel nous paraît plus scientifique, plus clair pour chacun, et nous écrirons : lwe wa ku sungula, celui du commencement, — nous contentant d'écrire en un seul mot ou d'unir par le moyen de traits-d'union certaines expressions qu'on pourrait assurément décomposer en leurs éléments, mais que l'usage a consacrées comme unités positives. — Exemple : leŝaku, c'est-à-dire (propr. le ŝa ku) ; ŝanga, comme (propr. ŝa nga, cela ressemble) ; wa-le-kweṛu, notre prochain (propr. celui de là chez nous).

CHAPITRE III

COMPARAISON PHONOLOGIQUE DU RONGA AVEC LE DJONGA ET LE HLENGOUÉ

25. Nous laissons de côté dans cette comparaison certains des dialectes du thonga, tout d'abord parce qu'ils nous sont moins connus, puis parce qu'ils peuvent être ramenés aux trois principaux que mentionne notre titre. (Le hlanganou est proche parent du ronga, le noualoungo se rapproche du djonga, et le bila est intermédiaire entre le djonga et le hlengoué.) Il suffira donc de considérer rapidement les rapports phonétiques de nos trois grands dialectes.

Pareil sujet est du plus haut intérêt. La grammaire comparée des langages bantou montre quelle relation presque mathématique existe entre les diverses branches de l'arbre linguistique africain. (Comp. l'ouvrage de Torrend.) Si nous considérons un seul rameau, nous trouverons dans ses subdivisions même, un rapport du même genre, et cette étude, pour n'être pas aussi vaste, n'en sera pas moins surprenante. On pourrait comparer les divers dialectes du thonga aux carrés multicolores d'un damier ; mais chaque couleur passe dans la suivante par une suite de

nuances délicates et la transition s'accomplit sans brusquerie, sans saut. (Comp. Introd. § XX.)

26. C'est à propos du son *r* que ce phénomène apparaît le plus clairement. Considérons la nature de ce son dans le ronga et dans le djonga. A l'extrémité sud du pays ronga, r est totalement absent, et les mots où il devrait se trouver présentent soit l, soit ḍ, soit une sorte de š. A Khocène, où le djonga est parlé le plus purement, le r se trouve dans tous ces mots : c'est la lettre caractéristique du dialecte. Entre deux se trouvent les Ronga de Delagoa, ceux de Mpfoumo, autour de Lourenço Marques, et du Nondouane plus au nord. Ces tribus-là présentent un son intermédiaire entre l et r et entre š et r, à savoir le ḍ cérébral et le ṛ cérébral, et nous obtenons ainsi le tableau suivant où la dégradation linguistique du l et du š au r correspond parfaitement à la position géographique des divers dialectes.

		L'amour du père	Les paroles	Convoquer
1° Ronga de Mapoute . .	l š ḍ	lišandu la tatana	maḍito	šamba
2° Ronga de Lço. Marques	l ṛ ḍ	liṛanḍu {la / ḍa} tatana	{maḍito / maṛito}	ṛamba
3° Ronga du Nondouane .	ṛ ḍ	liṛanḍu ḍa tatana	maṛito	ṛamba
4° Djonga de Khocène . .	r r r	riranḍu ra taṭana	marito	ramba

On voit par là que, dans le ronga lui-même, il y a une différence au sujet de ce son. Le ṛ semble une forme de transition qui tend à disparaître. Les jeunes gens de Mpfoumo le remplacent par ḍ dans beaucoup de mots où les vieux disent encore ṛ[1].

27. Ce tableau, où nous voyons divers sons du ronga correspondre à un seul et unique dans le djonga, que prouve-t-il quant à l'âge comparé des dialectes ? Est-ce le r qui est antique et qui s'est diversifié dans les dialectes du sud, ou ce r unique proviendrait-il au contraire de l'unification des sons multiples ḍ, ṛ, l, que le ronga aurait conservés ? La dernière alternative est la plus probable si la loi de simplification, qui régit

[1] Il devient même un simple h aspiré dans šihunḍu (panier conique) (langage de Mpfoumo) qui est širunḍu à Khocène et šišundu à Mapoute ; il est affaibli en y dans bayisanyana, pl. de wanḍisanyana, jeune garçon, qui se dit : barisanyana en djonga.

les langages indo-germaniques, s'applique aussi aux idiomes bantou, ce qu'il est naturel de supposer ; et l'on peut présumer que la phonologie du ronga est plus primitive, celle du djonga plus moderne.

Le hlengoué possède le r. Mais il le remplace dans plusieurs cas par l, à l'instar du ronga. Sous ce rapport, il occupe une position intermédiaire entre le ronga et le djonga.

28. *Cas du d et du t*. Ces deux sons, communs aux dialectes ronga et djonga, se présentent sous une forme toute différente en hlengoué. Ils deviennent dz et ts (nḍi ṭuṭuma, je cours, devient ndzi tsutsuma). La présence de ces sons dentaux composés est le caractère essentiel, le schibbolet du hlengoué et de ses dialectes (et aussi du bila)[1].

29. *Cas du son dy en djonga*. Ce son-là est *d* en ronga, g en hlengoué et dl dans certains clans bila. Exemple :

	Djonga.	*Ronga.*	*Hlengoué.*	*Bila.*
Manger :	ku dya	ku da	ku ga	ku dla
Soleil :	dyambo	dambu	gambo	dlambo

Nous pouvons remarquer que la présence du g dans l'orthographe et les formes grammaticales du hlengoué est caractéristique aussi et provient peut-être d'une influence tchopi et du thonga d'Inhambane : le g étant très fréquent dans ces langues contiguës au hlengoué.

30. *Sons latéraux*. Tous les dialectes les possèdent. Mais *hl* djonga est souvent remplacé par tl et tlh en ronga. Les livres du hlengoué présentent fréquemment la forme *kl* qui n'est probablement que tl autrement interprété. Exemple :

Ronga : ntlhanu, cinq ; tlhamula, répondre ; tlhela, revenir.
Djonga : nhlanu, » hlamula, » tlela, »

A propos du b fort et du b faible (v̌), voir § 11.

31. Le ronga se distingue encore de ses frères par sa répugnance à commencer les mots (les verbes surtout), par une voyelle ; c'est pour cela que les verbes commençant par e ou par a en djonga, débutent par ye et ya en ronga ; ceux en o et u par wo et wu. Exemple :

D. : ku enta, être profond ; ku aka, bâtir ; ku oša, rôtir ; ku upfa, mûrir.
R. : ku yeta, » ku yaka, » ku woša, » ku wupfa, »

---

[1] Voir aussi, à ce sujet, le § XVII dans l'Introduction : nda pour nḍa au Tembé et chez les Loï.

32. Si nous voulions donc rechercher les lettres caractéristiques de chacun des trois dialectes, nous dirions : Pour le ronga, c'est ṛ ; pour le djonga, c'est r ; pour le hlengoué, c'est ts, dz et g. Il suffit de savoir cela pour pouvoir reconnaître tout de suite le clan auquel appartient un Thonga. Voici une phrase qui permettra d'en juger mieux encore :

Ronga	Liḍimi	ḍa nga	ḍi tiṛile,	ḍi donḍile ku bulabula.
Djonga	Ririmi	ra mena	ri tirile,	ri dyonḍile ku v̌ulav̌ula.
Hlengoué	Lirimi	la mina	li tirile,	li gondzile ku wulawula.
Sens :	La langue	de moi	elle a travaillé,	elle a appris à parler.

CHAPITRE IV

COMPARAISON PHONOLOGIQUE DU THONGA AVEC LES AUTRES LANGAGES SUD-AFRICAINS

33. Dans sa grammaire comparée, Torrend cherche à prouver que le chwana (souto) et le kafir (zoulou) sont deux langages appartenant à des groupes tout différents. Cela n'apparaît pas très clairement dans son livre. Or on peut dire que la comparaison du thonga avec ces deux langages apporte de nouvelles évidences contre cette thèse. En fait, plusieurs caractères de toute première importance sont communs à ces trois langages en opposition aux autres et nous permettent de les constituer en groupe bantou méridional-oriental, comme Bleek le proposait. Nous mentionnerons plus tard (§ 118) les caractères grammaticaux sur lesquels nous fondons notre assertion. Il nous suffit d'examiner ici le rapport phonologique de ces trois langages.

34. Le trait commun à tous trois, c'est la présence et la fréquence de *ces sons latéraux* ou liquides composées (comme les appelle Torrend) qui sont les suivants :

Thonga : dl, tl, hl.
Zoulou : — — hl, dlh.
Souto : — tl, hl.

Ces sons-là, ainsi qu'on l'a fait remarquer, ne se rencontrent que dans les racines verbales et les radicaux de substantifs, et non dans les éléments grammaticaux (préfixes ou terminaisons) de ces langages. Il sem-

blerait qu'ils se sont introduits dans leur sein en des temps relativement modernes, sous l'influence d'une cause difficile à préciser. Une chose curieuse, c'est que certains mots de vieux bantou septentrional qui se rencontrent, dans les langages sud-africains, transformés sous cette influence, ont conservé en thonga leur forme antique. C'est le cas de l'adjectif « joli, beau » qui est, en thonga du Zambèze et en suahili : *nono;* en karanga : *naki;* qui devient : *hle* en zoulou et*tle* en souto, et demeure *nene* en thonga. Le pronom « tout » qui est *nse* en tonga du Zambèze, et devient tlhe en souto, demeure nke en zoulou, et la forme thonga : hikwa est parente de celle du zoulou. Il semble donc, par ces exemples-là, que l'influence qui a transformé certains sons en latéraux s'est exercée davantage sur le souto que sur les deux autres idiomes du sud de l'Afrique.

35. Si l'origine des sons latéraux dans les langages sud-africains est difficile à expliquer, celle des *clicks* dans le zoulou et le souto peut très probablement être rapportée à l'influence hottentote. Or celle-ci n'a pas agi jusqu'à la plaine de Delagoa : les clicks sont totalement absents du thonga. Néanmoins on les connaît dans tout le pays, car le zoulou est fréquemment parlé par les hommes et certains mots zoulou, contenant ces curieux sons, s'emploient couramment dans les contrées limitrophes (qala, commencer ; nxa, non, etc).

Après ces considérations générales, nous nous contenterons de mentionner quelques-unes des rapports du ronga avec le souto et le zoulou.

36. 1° *Avec le souto.*

La parenté est assez lointaine. Mentionnons cependant comme trait commun la présence fréquente du *ṅ* et la transformation de mu en ṅu devant les voyelles (mu-ana devient ṅwana en thonga comme en souto, tandis qu'en zoulou, mu devient ny : nyana).

37. 2° *Avec le zoulou.*

La parenté est beaucoup plus étroite. Les deux langages forment deux branches parallèles se confondant même à leur base. Beaucoup de mots sont communs à tous deux ; d'autres diffèrent très peu. Il faut dire aussi que l'influence zouloue s'exerce depuis longtemps sur le thonga et particulièrement depuis les conquêtes de Manoukosi. Le zoulou est plus accentué, plus aspiré, plus chantant que le thonga. Il est peut-être moins preste, moins vif. On le reconnaît du premier coup à la grande quantité des z, le thonga en a beaucoup moins.

Voici un petit tableau qui permettra de se rendre compte du rapport phonétique des deux langages.

Zoulou		Ronga	Exemple en Zoulou.	Exemple en Ronga.	Français.
z	devient	t	ku ta	ku za	venir
			timbambo	zimbambo	les côtés
z	»	ŝ	ŝihono	izono	les péchés
t	»	ṛ	makaṛi	phakati	parmi
			weṛu	wetu	de nous
v	»	pf	mpfula	imvula	la pluie
dhla	»	dl	ndlala	ndhlala	famine
		tl	tlula	dlhula	dépasser

38. Nous avons vu que les sons ŝ et ẑ sont communs au thonga et au tchopi et au karanga, ses voisins du nord et de l'est. Le tchopi se distingue par la prédominance du g. Le son thonga by y devient gw (byela, dire = gwela).

Quant au koua de Mozambique, il s'éloigne déjà beaucoup. Il nous paraît à première vue que notre langage pourrait constituer une transition entre le koua et le chwana (souto), dont Torrend a décrit les rapprochements étonnants. Mais il serait anticipé de fixer déjà la place définitive de ces divers idiomes. La science linguistique est encore bien peu informée de tous les dialectes qui se parlent de Natal à Zanzibar, tout le long de la côte africaine. Quand elle sera renseignée suffisamment, elle pourra se lancer avec plus de sûreté dans des hypothèses relatives à l'histoire ancienne de ces peuples, leur origine, leurs migrations, leur degré de parenté réciproque, les influences européennes ou asiatiques qui se sont exercées sur eux.

SECONDE PARTIE

LES MOTS ET LEUR ACCORD

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE

LA CLÉ DES LANGAGES BANTOU ET DU RONGA EN PARTICULIER

39. Comme Bleek le dit dans sa grammaire, on peut diviser les langages en deux grands groupes : 1° Les langages à classification sexuelle et 2° les langages à classification non sexuelle. Les premiers sont ceux qui classent les divers objets de la nature en leur appliquant la notion de sexe, faisant de chaque chose un masculin ou un féminin (ou un neutre). Ces langages-là dérivent d'une conception du monde très poétique sans doute, mais essentiellement subjective : le caractère sexuel des êtres supérieurs est appliqué — à tort ou à raison — aux objets inanimés. Ce principe de classification, qui paraît si naturel à l'esprit européen, comble d'étonnement le noir intelligent. Sa

langue maternelle appartient en effet à un tout autre groupe de langages. (Voir § 114[a] : les genres en ronga.)

40. Ceux-ci, les idiomes bantou, répartissent les êtres en un certain nombre de classes dans lesquelles le caractère sexuel n'a rien à faire. Sur quel principe se base ce groupement? C'est bien difficile à dire pour le moment. Les langages actuels sont trop éloignés de la souche primitive pour permettre de découvrir, dans chaque cas, pourquoi tel ou tel objet a été rapporté à telle ou telle classe. Toujours est-il que chaque substantif appartient à une classe déterminée, et qu'il faut la connaître pour se rendre compte de la forme même de ce substantif et de la manière en laquelle il s'accorde avec les autres mots de la phrase. En ronga, il y a huit de ces classes.

Les huit classes et leurs préfixes.

41. Chaque classe de substantifs se distingue par *deux lettres caractéristiques* (consonnes ou demi-consonnes) : l'une pour le singulier, l'autre pour le pluriel. Ces lettres-là servent à former : 1° un *préfixe du singulier et un préfixe du pluriel* qui se mettent devant le substantif[1], celui du singulier au singulier, celui du pluriel au pluriel; 2° toutes les *particules nécessaires pour marquer l'accord* du substantif avec les autres mots de la phrase.

Considérons d'abord ces huit classes, leurs caractéristiques et les préfixes singuliers et pluriels de leurs substantifs :

[1] C'est du moins la règle. Dans certaines classes, cependant, la vraie caractéristique a disparu du préfixe ; mais on n'a qu'à consulter les particules d'accord, surtout celles qui unissent l'adjectif au substantif, pour le voir reparaître.

PRÉFIXES			EXEMPLES			CARACTÉRISTIQUES	
Classes.	Sing.	Plur.	Singulier.		Pluriel.	Sing.	Plur.
I	ṁu	ba	*Mu*hloti	(le chasseur)	*Ba*hloti	m	b
II	mu	mi	*Mu*ṛi	(l'arbre)	*Mi*ṛi	m	m
III	yi	ti	*Yi*ngwe	(le léopard)	*Ti*yingwe	y	t
IV	li	ti	*Li*hohe	(la paupière)	*Ti*hohe	l	t
V	ḍi	ma	— *B*omu	(le citron)	*Ma*bomu	ḍ	m
VI	bu	ma	*Bu*nene	(la bonté)	*Ma*byanyi (les herbes)	b	m
VII	ši	ŝi	*Ši*fambo	(le soulier)	*Ŝi*fambo	š	ŝ
VIII	ku	—	*Ku* da	(le manger)	(*manque*)	k	—

42. Quant à l'*ordre* de ces huit classes, nous l'avons fixé en partant de la classe la plus concrète et la plus personnelle pour aboutir à la plus abstraite et la plus neutre. Plus on s'éloigne de la première, et plus on se rapproche de la dernière, plus on avance dans l'abstraction et dans l'impersonnel, à prendre les choses en gros, comme cela apparaît dans le tableau suivant :

I.	Classe	mu-ba	classe des	personnes
II.	»	ṁu-mi	»	arbres
III.	»	yi-ti	»	animaux
IV.	»	li-ti	»	organes
V.	»	ḍi-ma	»	fruits
VI.	»	bu-ma	»	notions
VII.	»	ši-ŝi	»	instruments
VIII.	»	ku	»	actions

Nous avons aussi rapproché, comme de juste, les classes qui ont l'un ou l'autre de leurs préfixes identiques. Au reste, l'ordre des classes est de moindre importance, et nous croyons que c'est avec raison que Torrend les désigne non plus par leur numéro (qui change d'un auteur à l'autre), mais par leurs deux préfixes réunis. Nous adoptons ce système qui épargne d'ailleurs à l'étudiant un exercice de mnémonique inutile.

43. Mais les lettres caractéristiques des classes ne servent pas seulement à former les préfixes du substantif et

à mettre par là sur lui l'empreinte de la classe à laquelle l'esprit bantou le rapporte. Elles entrent encore dans la composition de toutes les particules qui dépendent de ce substantif, établissant ainsi un rapport intime, une unité très visible entre ce mot et ses acolytes et réalisant un système d'accord dont la perfection saute aux yeux.

Ex. *Ši*fambo le*ši* i *ša* nga ; *ši* tiyile ; hi *ši*ni
Trad. Le soulier celui-ci est celui de moi ; il est solide ; c'est lequel

le'*ši* fanaka na *š*one ? I *ši*nene.
qui ressemble à lui ? Il est bon.

En considérant cet exemple, on constatera que la caractéristique š a servi à former : 1° le préfixe du substantif : ši ; 2° le pronom démonstratif : leši ; 3° la relation génitive : ša ; 4° le pronom personnel simple : ši ; 5° le pronom interrogatif : šini ; 6° le pronom relatif : le'ši ; 7° le pronom personnel absolu : šone ; 8° la particule d'accord de l'adjectif : ši (nene).

Avec ce système, aucune équivoque ne demeure ; on sait, dès l'abord, grâce à la répétition du š d'un bout à l'autre de la phrase, qu'il s'agit de šifambo tout du long.

Autre ex. : *Ti*homu to*le*ti hi *ti*ni ? *Ti*nene !
Trad. Les bœufs ceux-ci mêmes c'est lesquels ? Ils sont beaux.

Hi *t*one le*ti* *ta* makweru, le*ti* a *ti* šabiki.
Ce sont eux ceux de mon frère que il a achetés (c'est-à-dire : ces bœufs-ci, quels sont-ils ? Ils sont beaux. Ce sont ceux de mon frère, qu'il a achetés).

Ces remarques préliminaires suffisent à faire comprendre le mécanisme du ronga et montrent à quel point il est nécessaire de mémoriser parfaitement les préfixes, afin de savoir, dès l'abord, à quelle classe chaque substantif appartient.

CHAPITRE PREMIER

LES SUBSTANTIFS

SECTION I — LES CLASSES

I° CLASSE MU-BA. — CLASSE DES PERSONNES.

a) Forme des substantifs de la classe mu-ba.

44. 1° Les préfixes types sont : mu au singulier, ba au pluriel. On les retrouve toujours sous cette forme régulière :

a) Dans les noms de *nationalité.*

Exemples : Muronga, un Ronga. Baronga, des Ronga. Muṭhwa, un Zoulou. Baṭhwa, des Zoulou, etc.

b) Dans les substantifs verbaux appartenant à cette classe :

Exemples : Mufambi, un marcheur [1] ; pl. bafambi (de : ku famba, marcher). Muhloti, un chasseur ; pl. bahloti (de ku hlota, chasser), etc.

c) Dans certains mots au radical polysyllabique, comme : Mukoṅwana, gendre ou beau-père, pl. bakoṅwana [2].

45. 2° Le préfixe mu se change en ṅw si le radical auquel il est accolé commence par une voyelle, cela en vertu de la loi selon laquelle il faut éviter les diphtongues (§ 12^{b}.)

Ex. : Mu-ana	devient :	ṅwana, enfant ;	pl. bana.
Mu-engi	»	ṅwingi, belle-fille ou belle-mère ;	pl. bengi.
Mu-enyi	»	ṅwinyi, maître ;	pl. benyi.

Ce même préfixe ṅwa se retrouve devant certains noms de pays, surtout ceux qui désignent un ancien chef (et par là le pays où il a régné).

---

[1] Dans ce cas, le préfixe mu a le même sens que le suffixe français : *eur*.

[2] A signaler parmi les mots de ce genre : muyeni, l'étranger, pl. bayeni.

Il sert alors à désigner ou à saluer un individu qui vient de ce pays-là et qui est envisagé comme *descendant* (*ṅwana*) *du chef* en question.

Exemple : Ṅwakhosa, Ṅwatembe.

Ce ṅwa est peut-être une abréviation de ṅwana, fils, enfant, et peut être préfixé devant d'autres mots encore que des noms de pays, dans les *salutations et les surnoms* :

Exemples : Śawan, ṅwamulungu, salut, homme blanc (propr. fils d'homme blanc), ou : Ṅwalibungu, le fils de la couleur jaune, le blond. On l'emploie plus fréquemment encore, au commencement des noms d'animaux, *dans les contes* fort nombreux où le lièvre, l'éléphant, etc. sont personnalisés :

Ṅwandlopfu, c'est l'éléphant. (L'éléphant non personnalisé, c'est ndlopfu.)
Ṅwampfundla-wa-Mpfundla, c'est le lièvre (mpfundla).
Ṅwašinana, la rainette (šinana), etc.

46. 3° Le préfixe mu subit une transformation plus complète encore dans les mots dont le radical a plus d'une syllabe. Etant donné la loi de l'accentuation sur la pénultième (voir § 21), le ronga a la tendance à abréger ou escamoter les syllabes qui la précèdent, cela surtout dans la formation des substantifs. Le mu préfixé à un radical qui a déjà deux ou trois syllabes et possède par conséquent déjà son accent, s'élide. Il perd sa voyelle et le *m* restant se conserve seulement devant les labiales (p, b) et devant h. Partout ailleurs, il devient *n*.

Ex. : *N*káta, époux (pr. *mu*káta) ; pl. bakata.
*N*sati, femme, épouse (pr. *mu*sati) ; pl. basati.
*N*tukulu, petit-fils (pr. *mu*tukulu) ; pl. batukulu.

47. *Si le radical commence par l*, cet l disparaît entièrement au singulier, et le mu se transforme en n de la même façon, mais au pluriel le *l* reparaît.

Exemple : mu-lala donne nala, l'ennemi ; pl. balala.

48. 4° Enfin dans un assez grand nombre de mots, surtout ceux qui indiquent les relations de famille, le préfixe mu manque tout à fait. Mais au pluriel, ba se retrouve régulièrement.

Ex. :	pl.		pl.
tatana, père ;	batatana ;	ŗaŗana, tante paternelle ;	baŗaŗana ;
mamana, mère ;	bamanana ;	nuna, mari ;	banuna ;
kokwana, grand-père ;	bakokwana ;	makweru, mon frère ;	bamakweŗu ;
malume, oncle maternel ;	bamalume ;	nakuloŗi, mon compagnon ;	banakulori.

Le même cas se produit dans les salutations familières.

Nanḑuwe, toi, l'ami ; pl. bananḑuwe, (ou banḑuwe) vous, les amis.
Mbuten, mon camarade ; pl. bambuten. (Mbuyangana, pauvre ami !)
Mbuya, mon amie ; pl. bambuya. (Mbalaku, mon vieux !)

49. 5° Quelques mots de la classe mu-ba ont pour préfixe au singulier : *wa*, au pluriel *baba* ou *ba*.

Ex. : wanuna, homme (vir) ; pl. babanuna ;
wansati, femme (mulier) ; pl. babasati ;
wanhwana, jeune fille ; pl. banhwana ;
wanḑi-sanyana, jeune garçon ; pl. bayisanyana.

A considérer ces mots de plus près, on peut supposer que le préfixe wa n'est autre que la *particule génitive* de la classe mu-ba, et que la vraie explication de wanuna, c'est : wa (celui qui tient de) nuna (le mari), c'est-à-dire l'homme, etc. De là : ba-banuna, ceux qui tiennent des maris. (Le premier *ba* est le signe de la relation génitive, au pluriel.)

50. 6° Enfin il est un mot qui forme exception à toutes les règles ci-dessus : c'est le mot caractéristique des langages *bantou*, le mot *ntu*, pl. *bantu*, qui se retrouve sous différentes formes dans toutes les tribus pour dire : hommes (*homines* en latin). C'est en ronga qu'il se présente sous la forme la plus curieuse et le djonga nous aide à la comprendre. En djonga, le radical *ntu* devient *nhu* (comme dans d'autres langages bantou, du reste) et l'on obtient *monhu*, *banhu*. En ronga, l'aspiration passe dans le préfixe et le mot devient : *mhunu*, pl. *bhanu* (avec b très faible). — (En hlanganou, mohu, bahu.)

Tableau typique des modifications du préfixe mu.

1. Mufambi - bafambi (régulier).	5. Tatana - batatana (mu absent).
2. Ǹwana - bana (mu-a = ǹwa).	6. Wanuna - babanuna.
3. Nkata - bakata (muk = nk).	7. Mhunu - bhanu.
4. Nala - balala (mul = n).	

b) Genre des mots appartenant à la classe mu-ba.

51. 1° C'est la classe des personnes. A elle appartiennent les noms propres, ceux des divers membres de la famille ; tout ce qui est *humain* y rentre : l'homme blanc (mulungu), comme le noir (mhunu wa-ntima), l'homme âgé (nkulu), comme le jeune (nṭongwana) ; si, prenant un verbe qui indique une action (comme yiba, voler), on veut indiquer *l'homme* qui commet cette action, on préfixera au verbe le *mu* caractéristique de la classe des personnes, on transformera l'*a* final en i, et on obtiendra : *muyibi*, le voleur, pl. *bayibi.* Presque tous les verbes se prêtent à cette formation. On a ainsi un excellent moyen de désigner les hommes de métier, les artisans :

Ex. : mubatli, le charpentier (de ku batla, travailler le bois) ;
mupendi, le peintre (de ku penda) ;
muluki, le vannier (de ku luka, tresser), etc.

52. 2° Quelques *animaux* rentrent dans cette classe, non seulement ceux qu'on poétise dans les contes en préfixant ǹwa à leur nom, mais d'autres encore : *a*) un certain nombre d'oiseaux aquatiques ; kukholwa, pl. bakukholwa, échassier ; ǹwanṭinṭina, sorte de canard ; *b*) certains poissons ou animaux marins : ǹwankokela, pl. baǹwankokela, anguille ; *c*) des quadrupèdes, comme : mangulwe, sorte d'antilope, hlate, renard (en djonga), etc.

Les noms de *fleuves* aussi se construisent comme des substantifs de la classe mu-ba, soit qu'ils présentent le

préfixe caractéristique de la classe (Nkomati, Nfoloti (= Umbelosi), soit qu'ils commencent par *li* (Lisuthu, fleuve de Mapoute, Limbelule, rivière des éléphants, Libembe ou Limpopo), soit qu'ils n'aient aucun préfixe particulier (Sabi). — (Comp. § 114[b].)

53. 3° Un autre groupe de mots suivent les règles d'accord de la classe mu-ba ; ce sont ceux qui indiquent les jours en avant et en arrière du moment où l'on parle.

1. Namunhla, aujourd'hui.
2. Munḍuku, demain.
3. Mundlwana, après-demain.
4. Pambaṛi, le jour après demain.
5. Wa lweyo, le jour après après-demain.
6. Wa nṭhati, le troisième jour après demain.
7. Wa tikitiki, le quatrième jour après demain.
8. Wa dla nkambane, le cinquième jour après demain.

Il faut remarquer dans cette liste, que peu d'indigènes savent au complet, deux mots qui sont plus adverbes que substantifs. C'est d'abord *namunhla* formé du substantif munhla et de na, sorte de préfixe temporel et locatif. Il a perdu son caractère de substantif, grâce à cette adjonction et ne peut se construire ; c'est tout à fait comme notre mot « aujourd'hui. » Aussi quand on veut l'employer avec le pronom démonstratif, on dit : « namunhla leši » et non « namunhla lwe, » se servant ainsi du pronom neutre, cl. ši-ši et non de celui de la cl. mu-ba. Il en est de même de *pambaṛi*. Le préfixe locatif *pa*, très répandu dans certains langages bantou, s'est conservé dans quelques mots ronga.

1. Tolo, hier.
2. Tolwen, avant-hier.
3. Tolwen wa halahaya, le jour avant hier.
4. Tolwen wa halahayani, le jour avant avant-hier.

2° CLASSE MU-MI — CLASSE DES ARBRES

a) *Forme des substantifs appartenant à la classe mu-mi.*

54. La forme typique d'un mot de la classe mu-mi, c'est muṛi-miṛi. Elle se rencontre telle quelle chez les substantifs à radical monosyllabique.

Ex. : musi, le pilon ; pl. misi ; mukwa, le couteau ; pl. mikwa ; muti, le village ; pl. miti.

55. Cependant certains mots qui, au singulier, semblent parfaitement identiques à musi, muṛi, font au pluriel : *mimu*.

Ex. : mumu, chaleur ; pl. mimumu ; muṛu, sauce ; pl. mimuṛu ;
musi, fumée ; pl. mimusi ; moya, vent, esprit ; pl. mimoya.

Cela provient peut-être de ce que la forme complète, au singulier, serait : mu-mumu, mu-musi, mu-muṛu, mu-moya, le préfixe serait tombé par raison d'euphonie, et il reparaîtrait au pluriel ?

56. Enfin quelques mots forment la transition, ayant au pluriel soit mi (comme dans § 54), soit mimu (comme dans § 55).

Ex. : muṭu, racine ; pl. miṭu ou mimuṭu ;
muṭhu, forêt ; pl. miṭhu ou mimuṭhu ;
mutwa, épine ; pl. mitwa ou mimutwa

57. En ronga, le mot qui désigne *le corps*, c'est *miṛi*, toujours employé au pluriel, soit qu'il s'agisse d'un seul corps, soit qu'il s'agisse de plusieurs. On le distingue de miṛi, les arbres, par une nuance très fine d'accentuation. Dans miṛi, les arbres, la syllabe ṛi est pourvue d'un accent qui va en montant ; dans miṛi, corps, l'accent va en descendant. En djonga, le singulier est m'meri (pour mumeri), et le pluriel meri, le mi du préfixe étant absorbé par le me du radical.

Le mot muzimba (zoulou) est assez souvent employé pour miṛi.

58. Quelques mots dont le radical est *polysyllabique*, présentent aussi les deux préfixes mu-mi régulièrement :

mubalu, couverture ; pl. mibalu ; mubangu, guerre ; pl. mibangu ;
mukhuba, coutume ; pl. mikhuba.

Mais il est à remarquer que ce sont des mots soit modernes, soit provenant du zoulou.

59. Le vrai système ronga consiste à traiter les mots de la cl. mu-mi dont le radical est polysyllabique, comme ceux de la cl. mu-ba. (Voir § 46.) Le *u* du préfixe tombe, le *m* se transforme en *n* devant toutes les consonnes, sauf b, p, h. Dans ce cas-là, le m et le n se conservent la plupart du temps au pluriel, après le préfixe mi, comme pour renforcer la syllabe initiale du radical.

Ex.:	*n*tuṛu	(pr *mu*-tuṛu), mouchoir ;	pl. *min*tuṛu ;
	*n*dangu	(pr *mu*-dangu), train de maison ;	pl. *min*dangu ;
	*n*kosi	(pr *mu*-kosi), deuil ;	pl. *min*kosi ;
	*n*hlana	(pr *mu*-hlana), dos ;	pl. *min*hlana ;
	*m*hanḍu	(pr *mu*-hanḍu), fruit ;	pl. *mi*hanḍu ;
	*m*bomu	(pr *mu*-bomu), citronnier ;	pl. *mim*bomu ;
	*m*pimu	(pr *mu*-pimu), mesure ;	pl. *mim*pimu.

Dans plusieurs mots, le n n'est pas conservé au pluriel. Dans d'autres, il est presque insensible (nsisi, cheveu ; pl. misisi ; ntiṛo, travail ; pl. mintiṛo).

60. Ici, comme dans la classe mu-ba, les substantifs à radical polysyllabique commençant étymologiquement par l, perdent leur l au singulier, le préfixe étant d'ailleurs conservé sous la forme du n. Au pluriel, le l reparaît après le préfixe mi :

Ex. : nanḍu, faute, dette (pr mu-lanḍu) ; pl. milanḍu ;
noti, sifflement ; pl. miloti ; noṛo, rêve ; pl. miloṛo ;
nenge, jambe ; pl. milenge ; nambu, fleuve ; pl. milambu.

61. Enfin, le préfixe paraît parfois entièrement retranché, lorsque le radical commence par n et une voyelle (à moins que ce n lui-même ne soit le préfixe).

Ex. : nyuku, sueur ;	pl. minyuku, le temps des sueurs, l'été ;
nyamaṛi, sorte de grand arbre ;	pl. minyamaṛi ;
nembe-nembe, arbrisseau (cassia petersiana)	pl. minembe-nembe.

Tableau typique des transformations des préfixes mu-mi.

1. Muti, miti.	5. Nkosi, minkosi.
2. Mutwa, mitwa ou mimutwa.	6. Mhanḍu, mihanḍu.
3. Mumu, mimumu.	7. Mbomu, mimbomu.
4. Mukhuba, mikhuba.	8. Noṛo, miloṛo.

b) Genre des mots appartenant à la classe mu-mi.

62. Les Bantou font rentrer dans cette classe toutes sortes de choses fort disparates :

Exemples : nanḍu, la faute ; nkuku, le coq ; muṛi, l'arbre ; moya, l'esprit.

Vouloir chercher une unité parmi tous ces objets, c'est tenter l'impossible. Reconnaissons cependant que la classe mu-mi comprend :

63. 1° *Tous les noms d'arbres.* C'est le fait le plus certain. Aussi l'appelons-nous la classe des arbres.

Exemples : mpheṛwa, le goyavier ; nkonono, sorte de saule ; mphama, sorte de figuier, et des centaines d'autres.

64. 2° Certains objets de grande dimension, remarquables par leur légèreté, *leur insaisissabilité :*

Exemples : moya, l'esprit et le vent ; nṭhuti, l'ombre ; nkama, l'espace, puis le temps (djonga : nkari) ; nambu, le fleuve ; mumu, la chaleur ; nḍilo, le feu.

65. 3° *Le corps humain* et certaines de ses parties :

Exemples : miṛi, le corps ; nomo, la lèvre (pl. milomo) ; nenge, la jambe ; nsisi, le cheveu, etc.

66. 4° *Des substantifs verbaux* formés en transformant la terminaison a de l'infinitif en o ou u et en préfixant n ou m selon les cas, indiquant soit l'objet avec lequel on accomplit l'action du verbe,

Exemples : nkukutu, filet (de ku kukuta, pêcher au filet) ; mpimu, mesure (de ku pima, mesurer).

soit la notion même du verbe, substantivée :

Exemples : nḍingo, la tentation (de ku ḍinga, tenter) ; ntšhabu, la panique (de ku tšhaba, craindre) ; ntalo, l'abondance (de ku tala, être nombreux) ; nṭhungo, la couture (de ku ṛunga, coudre), etc.

67. 5° Le mot *ṅwaka*, antique expression pour dire : année, et ceux qui indiquent : l'an passé (ṅwašemo), l'an avant-dernier (ṅwakalowo), l'an après le prochain : ṅwakana, forment eux aussi une classe temporelle, parallèle à celle que nous avons vue § 53.

Naṅwaka, l'année présente, et hašau, l'an prochain, sont des adverbes comme namunhla et pambaṛi.

3° CLASSE YI-TI (n) — CLASSE DES ANIMAUX

a) Forme des mots appartenant à la classe yi-ti.

68. Ici, de même que dans les classes précédentes, ce sont les substantifs à radical monosyllabique qui se comportent le plus régulièrement. Les deux préfixes yi et ti s'y retrouvent au complet, le yi du singulier étant généralement conservé au pluriel.

yi-ndlu, pl. ti-yindlu, la maison ;	yi-nso, pl. ti-nso, le rein ;
yi-ngwe, pl. ti-yingwe, le léopard ;	yi-nhlu, pl. ti-yinhlu, sorte de baie ;
yi-mpi, pl. ti-yimpi, l'armée ;	yi-mbya, pl. ti-yimbya, chien (Mapoute).

Partout ailleurs, le préfixe du singulier yi tombe. Il n'est conservé dans les mots ci-dessus qu'en raison de la loi de l'accentuation. (Voir § 22.)

Ce fait apparaît très clairement dans le cas du mot yimbya, le chien. Certaines portions de la tribu emploient cette forme-là (Mapoute, Bilène). Dans la plupart des clans, cependant, on dit : mbyana, en ajoutant à la racine mbya, le diminutif ana. (Voir § 114.) Il en résulte que le préfixe yi disparaît, l'accent pouvant désormais tomber sur la syllabe mbya devenue pénultième.

69. Dans tous les mots à radical polysyllabique, le préfixe *yi* tombe ; mais *ti* se rencontre régulièrement au pluriel.

Ex.		pl.			pl.
nhlonge,	peau ;	tinhlonge ;	nhamu,	nuque ;	tinhamu ;
ntlhamu,	piège à poissons ;	tintlhamu ;	ṅanga,	médecin ;	tiṅanga ;
ndlebe,	oreille ;	tindlebe ;	nfungwe,	requin ;	tinfungwe;
nhwala,	pou ;	tinhwala ;	mbuti,	chèvre ;	timbuti ;
nḍobo,	hameçon ;	tinḍobo ;	mpopyi,	ivrogne ;	timpopyi ;
ntŝele,	femelle d'un animal ;	tintŝele ;	mhanḍe,	perche ;	timhanḍe [1].

Un coup d'œil jeté sur cette liste d'exemples nous révèle un fait important à noter, c'est que tous ces mots commencent par une nasale : m, devant b, p, h ; ṅ devant g (lorsque ce g s'est fondu avec n, produisant ainsi ṅ ; ainsi nganga (dialecte de Senna) devenant ṅanga en thonga), et n devant les autres consonnes. Même dans les mots à radical monosyllabique, nous pouvons remarquer ce phénomène, et cette nasale se maintient après le préfixe du pluriel.

Comment l'expliquer ? Ces nasales appartiennent-elles au préfixe ou sont-elles simplement destinées à fortifier la première syllabe du radical selon le goût et les besoins de l'euphonie des Bantou ? Nous examinerons cette question plus tard. (Voir § 106.)

70. Il y a toute une catégorie de mots commençant par hu, ho (hw, quand la voyelle u rencontre une autre voyelle) qui suivent les lois de l'accord de la classe yi-ti :

huku, poule ;	pl. tihuku ;	hoṭo, amphore ;	pl. tihoṭo ;
homu, bœuf ;	pl. tihomu ;	hosi, chef ;	pl. tihosi ;
hweti, lune ;	pl. tihweti ;	hwama, sacoche ;	pl. tihwama ;
huhlu, girafe ;	pl. tihuhlu ;	hamba, brebis ;	pl. tihamba, etc.

[1] Nsimu, le champ, est de la cl. yi-ti au singulier (nsimu yiṅwe, un champ) et de la cl. ḍi-ma au pluriel (masimu la'manene, de bons champs). De même : nhlomulo, mahlomulo, douleur, affliction.

Quelle est l'origine de ce *h* initial ? Il n'est probablement que l'abréviation de nh (hweti, ronga, correspond à ṅhweti, djonga) ou une transformation du son *nk* qui s'est conservé dans les langages voisins pour les mots correspondant à ceux-ci (hosi, en zoulou : inkosi ; homu, inkomo, etc.). — (Voir § 74, likunye ; pl. tihunyi ; likambu, pl. tikambu ou tihambu, exemples de la transformation de nk en h.)

b) Genre des mots qui appartiennent à la classe yi-ti.

71. Ce sont tout d'abord les *animaux*. Si la première classe comprend le règne humain et la seconde, le règne végétal, celle-ci renferme le règne animal [1], surtout les animaux domestiques, les bêtes des champs de grande taille, quelques insectes, coquilles, poissons, reptiles comme:

Mbongolo, l'âne ;	mpfubu, l'hippopotame ;	humba, l'escargot ;
homu, le bœuf ;	nyoka, le serpent ;	nhlongo, coquille de mer ;
nyaṛi, le buffle ;	mheṛa, la sauterelle* ;	nhlampfi, le poisson ;
mhunti, la gazelle ;	nyoši, l'abeille ;	nkhalana, la langouste ;
ndlopfu, l'éléphant ;	* *humbi* celle des invasions.	nyanyana, l'oiseau [2].

[1] Torrend a supposé que le préfixe pluriel de la cl. mu-ba pouvait venir du vieux mot *bala* (ronga, *beleka*) qui signifie : enfanter, quand il s'agit des humains. Le préfixe ti (zi), dans la cl. yi-ti, viendrait de *ziala* (ronga *tšala*) signifiant : mettre bas, employé surtout quand il s'agit d'animaux. Mais en ronga beleka et tšala se disent indistinctement des bêtes et des gens. Il est vrai que tšala désigne la fonction de parturition dans son sens le moins noble. L'observation de Torrend pourrait bien être fondée. Le *mu* et mi de la classe mu-mi pourrait être rattaché au verbe *mila*, croître, qui désigne surtout la croissance végétale.

[2] Certains noms d'animaux appartiennent à d'autres classes : mawukuwuku, les corbeaux ; masowa, les moineaux, etc., rentrent dans la cl. ḍi-ma, probablement parce que ces espèces-là vont en troupes (idée fréquente dans les mots de la cl. ḍi-ma, voir § 86). Ṅwambyebu-mbyebu = le coiffeur, est de la cl. mu-ba. C'est le nom de la mante prie-Dieu dont la posture particulière et passablement humaine a donné aux noirs l'idée d'un coiffeur prêt à couper les cheveux (byebula, tondre). Une idée de personnalité ayant été appliquée à cet insecte, il est introduit dans la cl. mu-ba. De même, *gadlen*, le curieux copride qui fait des boules de fumier et les roule avec une habileté qui dépasse le niveau ordinaire de l'animalité !

72. Certaines catégories de personnes : métiers, rôles, relations de famille :

Ex. : nsulaboya, voleur de grand chemin ; mpopyi, ivrogne ; mboni, témoin ; mbuye, prostituée ; mphuṛi, une beauté ; namu, femme du frère aîné ; nḍisana, frère cadet ; nhombe, belle-sœur ; ṅanga, médecin.

73. Enfin un grand nombre d'objets divers que nous ne tenterons pas de classer, et dont la variété apparaîtra dans les exemples ci-dessous :

Nyama, chair ; nyeleti, étoile ; mpfula, pluie ; mbilu, cœur ; ndlela, route ; nsinya, tronc ; ngoti, ficelle ; nhompfu, nez, etc.

4° CLASSE LI-TI (djonga RI-TI) — CLASSE DES ORGANES

a) Forme des substantifs appartenant à la classe li-ti.

74. Cette classe contient un nombre assez peu considérable de mots ayant li au singulier (djonga ri, hlengoué le) et ti ou tin au pluriel. Il ne paraît pas s'y trouver de substantifs à radical monosyllabique, et la seule particularité phonétique à relever, c'est la présence de la consonne n (ou m devant les labiales b et p) au pluriel, pour renforcer la première syllabe du radical, comme dans la classe mu-mi et yi-ti. Cependant l'oreille ne paraît pas réclamer la nasale ici aussi absolument que dans la classe yi-ti. Elle manque assez souvent.

1° lišaka, espèce ; pl. tinšaka ;
lisiba, plume ; pl. tinsiba ;
likambu, branche ; pl. tinkambu ou tihambu ;
2° lihonḍo, corne ; pl. timhonḍo ;
lipapa, aile ; pl. timpapa ;
3° liṛama, joue ; pl. ti*nh*ama ;
4° lihohe, paupière ; pl. tihohe ;
lihlanga, roseau ; pl. tinhlanga ;
liḍimi, langue ; pl. tinḍimi ;
libala, plaine ; pl. timbala ;

Dans le mot : likunyi, morceau de bois, le pluriel est toujours ti*h*unyi.

b) Genre des mots appartenant à la classe li-ti.

75. 1° L'idée de *longueur*, d'extension, contenue dans l'antique racine *le* (ku leha, être long) pourrait bien avoir donné naissance au préfixe li. On la retrouvera dans la plupart des mots de cette classe. Elle comprend en tous cas plusieurs des *organes* du corps humain ou des animaux. (Nous l'appelons pour cette raison classe des organes, bien que nombre d'entre eux appartiennent à d'autres classes.) Outre ceux indiqués plus haut, nous indiquerons :

Likhongotlo, l'épine dorsale ; libambu, le côté ; pl, timbambu ; liso, la face ; litiho, le doigt ; pl. tintiho, etc.

76. 2° Les *forêts* ou bosquets composés d'une seule espèce d'arbres. On prend le nom de l'arbre : *nkanye*, par ex. On remplace son préfixe par li : *likanye* et on aura indiqué le bois formé par l'assemblage des *nkanye*. Pas de pluriel à ces mots collectifs.

(C'est une formation analogue à celle de notre mot : chênaie, de chêne.)

De même : lihlapfuta, bois d'acajou ; lisala, forêt de nsala, etc.

77. 3° Certaines notions abstraites, qualités permanentes, *sentiments*, passions (généralement sans pluriel) :

Libengo, haine (de ku benga, haïr) — (signifie aussi : la rate) ; liṛandḍu, amour (de ku ṛanḍa, aimer) ; tintŝalu, tendresse (de ku tŝala ; enfanter) amour maternel. (Le djonga a le singulier : ritŝalo), lilonḍo, pitié ; lifisa, avarice.

78. Cette classe semble en train de disparaître : il n'en reste plus que quelques traces dans le Souto (voir Jacottet, p. 14), et, au dire de Torrend, il en est de même en Angola, Senna, Mozambique et Quilimane. Elle a la tendance à se fondre dans la classe ḍi-ma. Ce procès-là s'est effectué dans le dialecte djonga pour le préfixe singulier : en effet, le djonga a *ri* pour cette classe aussi bien que pour celle des fruits (ri-ma). Dans le ronga lui-même, nous saisissons les premiers symptômes de

cette évolution. Le préfixe est bien *li* partout, aussi bien à Mapoute qu'à Lourenço Marques et au Nondouane. Mais la caractéristique de la classe, c'est-à-dire la lettre qui préside à la formation des particules d'accord est *l* à Mapoute et ḍ au Nondouane, tandis qu'à Lourenço Marques, entre ces deux points extrêmes, elle est tantôt ḍ, tantôt l. Or ḍ est aussi la caractéristique de la classe ḍi-ma.

Ex. :	Mapoute :	linhi	liṅwe, une baguette ;
	Nondouane :	linhi	ḍiṅwe ;
	Lourenço Marques :	linhi	ḍiṅwe ou liṅwe ;
	Khocène :	rinhi	riṅwe.

(Comp. § 117 pour les conclusions à tirer de ces faits.)

5° CLASSE ḌI-MA — CLASSE DES FRUITS

(Djonga : RI-MA. Hlengoué : GI-MA. Bila : LI-MA.)

a) *Forme des substantifs de la classe ḍi-ma.*

79. 1° L'immense majorité des substantifs de cette classe a perdu toute trace du préfixe au singulier. Apparemment, elle ne compte pas de mots à radical monosyllabique. Seuls quelques substantifs commençant par ḍi à Mapoute, ṛi à Lourenço Marques et ri à Khocène, pourraient être de vrais monosyllabes précédés d'un préfixe (à la manière de yi-ngwe).

ṛibye (ṛi-bye), ḍibye, ribye, la pierre ; pl. maṛibye ou mabye ;
ṛito (ṛi-to), ḍito, rito, la parole ; pl. maṛito ou mato[1] (Khocène).

80. Foule de substantifs dysyllabes aux formes les plus variées et finissant volontiers en o se rencontrent dans cette classe.

khala, charbon ;	pl. makhala ;	khombo, malheur ;	pl. makhombo ;
katla, épaule ;	pl. makatla ;	phulo, partie de chasse ;	pl. maphulo ;
boko, main ;	pl. maboko ;	bibi, herbe sèche ;	pl. mabibi ;
bito, nom ;	pl. mabito ;	ṛole, veau ;	pl. maṛole.

[1] A y ajouter, par exemple, tanḍa, pl. manḍa, œuf.

Un fait caractéristique, c'est l'absence presque complète de *n* au commencement des substantifs de cette classe. Nous ne connaissons guère que nkonyana, veau, mot zoulou, et nkuṅhu, arbrisseau (pl. mankonyana, mankuṅhu) où n se rencontre.

81. Il y a fort peu de trisyllabes dans la classe ḍi-ma, à part les substantifs verbaux dont nous parlerons ci-dessous.

82. Cette classe est celle dans laquelle les divers dialectes du thonga présentent le plus de différences. La lettre caractéristique de la classe varie de l'un à l'autre. En ronga c'est *ḍ*, en djonga, *r*, en hlengoué *g*, en bila (ou du moins dans certaines parties de Bilène) *l*. Peut-être ce *l* est-il un emprunt au ngoni. En outre, certains mots commençant par *da* en ronga sont transformés selon la loi phonétique indiquée § 29.

Caractéristique du singulier.	RONGA	DJONGA	HLENGOUÉ	BILA
	ḍ	r	g	l
Exemple : Une pierre	ṛibye ou ḍibye ḍiṅwe	ribye riṅwe	ribye giṅwe	ribye liṅwe
Un soleil	dambu ḍiṅwe	dyambo riṅwe	gambo giṅwe	dlambo liṅwe

b) Genre de mots appartenant à la classe ḍi-ma.

83. 1° *Les fruits.* Prenez le nom d'un arbre. Enlevez à ce mot son préfixe m ou n. Vous obtiendrez le nom du fruit de cet arbre, et le pluriel se formera par l'adjonction du préfixe *ma*.

Le fruit du nkanye (kafir plum), c'est le kanye ; pl. makanye.
Le fruit du mbomu (citronnier), c'est le bomu ; pl. mabomu.
Le fruit du mpfilu (sorte de néflier), c'est le pfilu ; pl. mapfilu.
Le fruit du mphimbi (abricotier sauvage?), c'est le himbi ; mahimbi, etc.

Exceptions : le fruit du *nkuhlu* s'appelle : huhlu ; pl. tihuhlu (graine oléagineuse).

Celui du *muhlu*, c'est le yinhlu ; pl. tiyinhlu (baie succulente). Ces deux noms de fruits appartiennent à la classe yi-ti.

84. 2° Certains *objets de la nature, durs, brillants*, éveillant dans l'esprit l'idée de non-productivité ou même de mort :

Ex. : pala, le crâne ;
ŗambu, l'ossement ;
hlampfu, šwabi, rameau sec ;
fumu, tlhari, arme, assagaie ;
bibi, herbe sèche ;
ŗibye, pierre.

85. 3° *Dambu*, le soleil, appartient aussi à la classe ḑima, en vertu du même principe. L'« astre du jour, » dans tous les pays tropicaux ou subtropicaux est le destructeur, tandis que l'astre de la nuit est le principe féminin, fécond (hweti, la lune, terminaison *ati*, par exemple, en relation avec tŝala, enfanter. Voir § 114[b]).

Les mots qui indiquent les diverses *mesures du temps* empruntées aux mouvements du soleil, rentrent dans cette même classe :

Exemples : siku, le jour ; pl. masiku ; lembe, l'année ; pl. malembe.

86. 4° A cette classe aussi appartiennent les objets qu'on peut réunir en *groupes plus ou moins organisés*, les animaux ou les hommes qui vont par bandes, les peuples disciplinés, guerriers.

Buţhu, le régiment ;
bandla, le bataillon ;
khume, une dizaine ;
dzana, une centaine ;
hanši, cheval[1] ;
sowa, moineau ;
Makhosa (ou Ba ka Khosa), les Khoça ;
Mapotukizi (ou Bapotukizi), les Portugais ;
Mangizi (ou Bagoḑi), les Anglais ;
Mantšyangana, les gens de Bilène[2] ;
mabunandlela (voir § XXV) guerriers d'avant-garde ;
ḑyaha, jeune homme ; pl. maḑyaha, la classe des jeunes gens.

---

[1] Non le cheval sauvage, le zèbre, qui se dit : mangwa, timangwa, mais le cheval du blanc (horse), accoutumé à cheminer avec d'autres, soit au travail, soit dans les armées.

[2] De Tšyangana (Soshangane), l'un des noms de Manoukosi.

La forme *Ma* représente la tribu ou le peuple plutôt en tant que guerrier.

Certains faits significatifs s'expliquent ainsi : le mot anglais « soldier » est rendu par sotšha ; pl. masotšha. Le mot nanḍa (mu-lanḍa, le sujet, celui qui suit le chef), qui appartient au singulier à la classe mu-ba, fait malanḍa[1] au pluriel et est rattaché ainsi à la classe ḍi-ma, parce qu'alors il indique une classe dans le peuple, celle des sujets.

87. 5° Il existe aussi dans cette classe un curieux groupe de mots indiquant des *travers de caractère*, des difformités mentales :

Ex. : singe, pl. masinge, imbécile ; gugu, pl. magugu, un présomptueux ;
tsolo, pl. matsolo, un pédant ; gwabo, pl. magwabo, un goulu ;
futa, pl. mafuta, un maladroit (et aussi la maladresse).

88. 6° Le mot *ṛito, parole* et ses congénères : bito, nom ; maḍimi, mensonges ; maṛengu, tromperie.

89. 7° Enfin on peut former de diverses manières des substantifs verbaux qui se rattachent à cette classe et qui désignent *l'ensemble des circonstances ou la manière en laquelle se réalise l'idée du verbe.* On peut partir soit du verbe simple (ku hanya, vivre) et former le substantif en transformant la finale a en o : hanyo ḍa mhunu, la manière de vivre d'un homme (pl. mahanyo). Ou bien (et c'est plus fréquemment le cas) on prend le dérivé applicatif en ela (voir § 302) et on le traite sans aucune transformation, ainsi qu'un substantif de la classe ḍi-ma :

Hanyela, pl. mahanyela, la manière de vivre.

C'est de cette manière qu'une foule de *notions abstraites* sont exprimées. On emploie plus volontiers le pluriel.

---

[1] Il y a fort peu de substantifs qui soient d'une classe au singulier et d'une autre au pluriel. A citer cependant le mot très fréquent nsimu, qui est de la classe yi-ti au singulier et fait masimu (cl. ḍi-ma) au pluriel.

Mayimbelela, la manière de chanter (de ku yimbelela, chanter);
mafambelela, la démarche (de ku famba, marcher);
madonḍela, la manière d'apprendre (de ku donḍa, apprendre), etc.

Il faut remarquer que certains substantifs en o formés du verbe simple, ont un sens particulier et concret : ḍimo (de ku ḍima, labourer), c'est la troupe de laboureurs qu'un individu appelle pour lui aider un jour ou deux à faire ses champs, quitte à les régaler et à leur rendre la pareille un autre jour; ŝeko (de ku ŝeka, cuire), c'est la pierre ou le pot cassé sur lesquels on place la marmite, etc.

90. Foule de substantifs abstraits se rencontrent encore avec le préfixe ma et seulement au pluriel et l'on ne saurait dire s'ils appartiennent à cette classe ou à la suivante (bu-ma), qui a aussi ma au pluriel et où le singulier manque très souvent.

Ex.: madlodlo, précipitation; mahlunḍu, colère;
magolo, gloutonnerie; mašobo, habileté à cuire, etc.

6° CLASSE BU-MA — CLASSE DES NOTIONS

a) Forme des substantifs de la classe bu-ma.

91. Dans le préfixe *bu*, le b est très souvent atténué au point de ressembler à un w ou de disparaître entièrement. Le signe ǔ serait parfaitement en place ici. (Voir § 11.) Par contre, lorsque le radical du substantif commence par une voyelle, le u se transforme en la demi-consonne y (selon la loi phonétique exposée § 12^b), et le b se renforce. Ex. le radical aṭhu donne : bu-aṭhu = byaṭhu, bateau.

92. Il y a peu de mots à radical monosyllabique dans cette classe. (Ex. bu-ša, l'aurore, de ku ša, l'apparition du jour.)

Le pluriel se forme dans les dysyllabes en ajoutant ma devant le préfixe du singulier bu, conservé. Dans les trisyllabes, le ma remplace le bu, qui disparaît au pluriel. Dans beaucoup de mots il n'y a pas de pluriel du tout.

Ex. : Dysyllabes :	byani, l'herbe ;	pl. mabyanyi ;
	buŝa, le morceau de polenta ;	pl. mabuŝa ;
	byala, la bière indigène ;	pl. mabyala ;
	bongwe, le cerveau ;	pl. mabongwe.
Trisyllabes :	bugamu, la fin ;	pl. magamo (djonga) ;
	bulongo, le fumier ;	pl. malongo.

b) Genre de mots appartenant à la classe bu-ma.

93. 1° Ce sont avant tout les *notions abstraites* obtenues soit d'adjectifs, soit de verbes, soit d'autres substantifs, soit d'adverbes par la préfixation de bu :

Ex. : Adjectifs :	fani, mauvais ;	bufani, la méchanceté ;
	nene, bon ;	bunene, la bonté ;
	kulu, grand ;	bukulu, la grandeur ;
	biṛi, deux ;	bubiṛi, le second rang (voir § 199) ;
Verbes :	ku tlhariha, être habile ;	butlhaṛi, l'habileté.
Substantifs :	nhena, guerrier ;	buṛena, la vaillance ;
	mbilu, cœur ;	bumbilu, bon cœur ;
	toya, un peureux ;	butoya, pusillanimité ;
	hosi, chef ;	buhosi, royauté.
Adverbe :	khale, anciennement ;	bukhale, l'ancienneté.

Le préfixe *bu* correspond ici aux suffixes français : té, eur, esse, ance.

94. 2° *Les liquides divers* appartiennent aussi à la classe bu-ma, à commencer par byala, la bière alcoolique ; bupuṭu, la bière non ou peu alcoolique ; pour nommer les diverses *bières* obtenues au moyen des fruits du pays, on prend le nom du fruit, on y préfixe bu.

Les kanye donnent le bukanye, les himbi donnent le buhimbi, etc.

Le vin de palmier, busuṛa, et même le miel, bulom'be, rentrent dans la même catégorie.

Le nom de certains liquides a toujours la forme pluriel : mati, l'eau ; madleka, bière non fermentée ; mafuṛa, l'huile, la graisse, etc.

95. 3° *Des ensembles, des collectivités :*

Buluba, les fleurs (toutes celles d'un arbre ; une fleur c'est šiluba) ;
busukoti, les fourmis, la gent fourmi, une troupe de fourmis (une fourmi, c'est nsukoti) ;
busenga, les bracelets en grand nombre qu'on porte aux mains et aux pieds (un seul, nsenga) ;
buntlhantlha, les miettes (de ku ntlhantlha, défaire).

96. 4° De là, par une transition assez aisée, le préfixe bu en arrive à désigner l'*ensemble d'un pays*, puis une *partie de l'espace*, enfin un *endroit déterminé :*

Buronga, le pays ronga ;
Buthwa, le pays zoulou ;
buša, l'orient, l'endroit où on voit ku ša, l'apparition du jour ;
bupeladambu, l'occident, l'endroit où le soleil (dambu) se couche (pela) ;
bugamu, le point où l'on arrive au bout (ku gama), le terme ;
busiso, l'endroit où l'air est calme (ku sisa, être calme) ;
bunanu, le lit.

97. 5° Enfin, certains *objets déterminés* dont on trouvera plusieurs dans les exemples ci-dessus (§ 92). Nous ne saurions dire pourquoi ils appartiennent à la classe bu-ma, pas plus qu'on ne peut expliquer pourquoi route est un mot féminin et chemin un masculin.

7° CLASSE ŠI-ŜI — CLASSE DES INSTRUMENTS

a) Forme des substantifs appartenant à la classe ši-ŝi.

98. C'est la plus simple, la plus régulière de toutes. Les deux préfixes se retrouvent toujours et s'accolent au radical sans amener aucun changement. La formation des diverses particules au moyen des caractéristiques š et ŝ se fait aussi avec une régularité parfaite.

b) Genre de mots rentrant dans la classe ši-ŝi.

99. 1° C'est la vraie classe *neutre*. Elle contient cependant certains substantifs désignant des *êtres humains*, mais

justement des êtres humains chez lesquels la personnalité est réduite à son minimum.

Ex. : šilema, un estropié ; šiduhati, un vieillard ;
šifuta, une personne maladive ; širombe, un orphelin.
šisiwana, un misérable (comme on dit : une misère).

100. 2° Par un contraste assez marqué, le préfixe ši peut servir à former des substantifs verbaux désignant des personnes qui accomplissent *habituellement et avec supériorité* l'action indiquée par le verbe.

Ex. : šidi (de ku da), grand mangeur ;
šifambi, grand marcheur (de ku famba) ;
šibatli, charpentier de talent (de ku batla, travailler le bois) ;
šiyaki, architecte distingué (de ku yaka, bâtir), etc.

Ce sont des *augmentatifs*. L'idée de personnalité a bien disparu quelque peu, car les individus en question dépassent la mesure humaine ordinaire ; ils deviennent pour ainsi dire des machines accomplissant leur œuvre sans les faiblesses du commun peuple.

101. 3° Mais le préfixe ši est plus volontiers employé pour les *diminutifs* aussi bien des hommes que des animaux ou des objets, le plus souvent de concert avec le suffixe ana ou anyana (décrit § 14).

Ex. : mbyana, chien, donne : šimbyananyana, petit chien ;
mhunu, homme, » šimhunwanyana, petit homme (pl. šibhanwana) !
mbuti, chèvre, » šimbutanyana, chevreau ;
hamba, brebis, » šihambana, agneau.

102. 4° La signification caractéristique du préfixe ši se retrouve avant tout dans les substantifs verbaux en o et en u auxquels il donne naissance et qui désignent *les instruments* employés pour exécuter l'action.

Ex. : ku famba, marcher : šifambu[1], le soulier ;
ku tota, oindre : šitoto, le pinceau ;
ku siba, fermer : šisibo, le bouchon ;
ku losa, saluer : šiloso, le surnom ;
ku doha, pécher : šidoho, le péché, etc.

102ᵃ. Beaucoup de *mots étrangers* désignant des instruments, ont été incorporés de cette manière dans le ronga par l'adjonction du préfixe ši, surtout s'il se trouvait qu'ils commençassent par un s.

Ex. : scissor est devenu šidzoro, ciseaux ;
stove » šitovi, fourneau ;
steamer » šitimela, vaisseau.

103. 4° Une *foule d'objets*, instruments ou autres, appartiennent à cette classe sans qu'on puisse remonter au verbe dont ils dérivent :

Ex. : šibya, ustensile ; šilutana, courge ;
šikhumba, peau ; šisaka, nid d'oiseau ;
šitlhangu, bouclier ; šihaṛi, bête sauvage ;
šikomu, pioche ; šifambi, rhumatisme ;
šilembe, chapeau ; šibiti, amertume ;
šiṭama, épi de maïs ; šiṛami, froid ;
šipha, régime de bananes ; šilonḍa, plaie ;
šihangu, tempête ; šihahlu, poulailler, etc.

104. 5° Plusieurs des *organes* du corps humain :

šibinḍi, le foie ; šikosi, la nuque ; šifuba, la poitrine
šitlongo, la tempe ; šiṛo, membre ; šifunga, ceinture ;
šikangana, bout du sternum ; šinṭinṭi, sternum ; šipapa, paume de la main.

105. 6° Le préfixe ši ajouté au nom d'un peuple, désigne *le langage* et les habitudes de la nation :

Ex. : šiṛonga, le langage ronga (et aussi les mœurs, le genre ronga).
šilungu, le langage des blancs (puis leur manière de vivre et aussi leur ville).

---

[1] On pourrait expliquer šifambu par : ša ku famba ha šone : ce avec quoi on marche.

8° CLASSE KU — CLASSE VERBALE OU DES ACTIONS.

106. Cette classe n'a pas de pluriel. Elle se compose de tous les infinitifs des verbes, lesquels tous sont susceptibles d'être substantivés. Ils indiquent alors *l'action* exprimée par le verbe.

Ex. : ku famba, marcher et la marche ;
ku Iwa, combattre et le combat.

Il est très rare que les mots de cette classe en arrivent à signifier, comme en zoulou, l'objet ou l'instrument de l'action.

Parfois cependant ku da, manger, peut être pris dans le sens de « nourriture. » Cet emploi des infinitifs comme substantifs est fort utile. Grâce à cette ressource, nous pouvons rendre aisément un grand nombre de notions abstraites qui ne se laissent pas exprimer par les substantifs des autres classes.

Ainsi : ku šonga, la beauté ; ku khinyela, l'effort ; ku tiya, la solidité, etc.

APPENDICE A LA PREMIÈRE SECTION

La consonne n ou m dans les préfixes des substantifs.

106ª. On aura remarqué que cette consonne se rencontre : 1° au pluriel de la cl. mu-mi, dans les polysyllabes ; 2° au singulier et au pluriel de la cl. yi-ti, dans la plupart des mots, à l'exception du groupe des mots en *hu ;* 3° au pluriel de la cl. li-ti (du moins dans la plupart des cas). Comment faut-il envisager cette consonne ?

I. Est-elle introduite purement par motif *d'euphonie*, uniquement parce que l'oreille des natifs éprouve le besoin de fortifier (nasaliser) ainsi la consonne initiale ? On ne saurait l'admettre. Si l'oreille est satisfaite par ma-kanyi et par ši-kalana (tique), pourquoi exigerait-elle le n dans mi-nkanye ?

II. Serait-elle alors une *partie intégrante du préfixe*, absolument

nécessaire à l'idée qu'il exprime, dans les classes où elle se rencontre ? Mais pourquoi alors ce n disparaît-il dans de nombreux cas au pl. de la cl. mu-mi et de la cl. li-ti ? Pourquoi dans la cl. yi-ti, où il semble de rigueur plus qu'ailleurs, manque-t-il dans toute la catégorie des mots en hu. Dans nhoba, la brousse ; nhamu, la nuque, n s'est bien conservé. Pourquoi serait-il tombé dans les autres cas, si le n était absolument nécessaire ?

La présence de ce n ou m, surtout dans la cl. yi-ti, dans la grande majorité des langages bantou prouve son ancienneté et son importance, et nous sommes disposé à lui attribuer une valeur plus grande que celle de simple lettre euphonique. Cependant remarquons que la nasale en question ne paraît dans aucune des particules d'accord (pas même dans celles des adjectifs) et n'a pas, dans la composition du préfixe, la valeur de la première consonne ou demi-consonne que nous appelons la caractéristique.

SECTION II — LES CAS

107. A proprement parler, il n'y a pas de déclinaison dans les substantifs des langages bantou. Le rôle que joue le nom se reconnaît à la place qu'il occupe dans la phrase : le sujet (nominatif) est avant le verbe ; l'objet direct (accusatif) le suit ; les relations de cause, d'instrumentalité, d'avantage (datif, ablatif) s'expriment soit par une modification du verbe même, soit par des prépositions invariables. Seules la relation génitive et la relation locative donnent lieu à des transformations grammaticales dont il faut s'occuper ici.

1° LE GÉNITIF

108. En ronga, la relation génitive s'exprime par la préposition *a*, laquelle se combine avec la lettre caractéristique du préfixe du premier substantif (celui qui indique le possesseur). Le second substantif reste invariable. Il y a donc quinze manières d'exprimer le génitif, puisqu'il existe quinze préfixes avec lesquels *a* peut se combiner.

109. En voici le tableau.

	Singulier.	Pluriel.
Cl. mu-ba	muhloti *wa* tiko, le chasseur du pays	Bahloti *ba* tiko
Cl. mu-mi	muṛi *wa* tiko, l'arbre du pays	Miṛi *ya* tiko
Cl. yi-ti	yingwe *ya* tiko, le tigre du pays	Tiyingwe *ta* tiko
Cl. li-ti	lihlanga *la* ou *ḍa* tiko, le roseau du pays	Tinhlanga *ta* tiko
Cl. ḍi-ma	bito *ḍa* tiko, le nom du pays	Mabito *ya* tiko
Cl. bu-ma	byanyi *bya* tiko, l'herbe du pays	Mabyanyi *ya* tiko
Cl. ši-ŝi	šisiwana *ša* tiko, le misérable du pays	Ŝisiwana *ŝa* tiko
Cl. ku	ku šonga *ka*[1] tiko, la beauté du pays	

110. En considérant ce tableau, on constatera sans peine que la caractéristique *m*, dans les classes *mu*-ba, *mu-mi*, ḍi-*ma*, bu-*ma*, est tombée et a été remplacée, au singulier par w, au pluriel par y. L'instabilité de cette caractéristique se retrouve aussi dans la formation des pronoms, plus particulièrement dans le dialecte djonga. Toutes les autres consonnes et demi-consonnes des préfixes se sont conservées, et dans la classe bu-ma la voyelle u du préfixe singulier n'est point tombée comme les voyelles des autres préfixes, mais s'est transformée en la demi-consonne y devant a. (Cette particularité se retrouve dans les pronoms dérivant de bu, et elle a pour effet, peut-être même pour but, d'empêcher la confusion entre les dérivés du préfixe *ba* et ceux du préfixe bu.)

D'aucuns expliquent la particule de la relation génitive comme composée de la préposition *a* et du pronom personnel simple. Yingwe ya tiko devrait être expliqué : yingwe yi a tiko, le tigre lui du pays. On peut l'envisager ainsi si l'on veut.

---

[1] Ce *ka* devient *kwa* devant les pronoms nga, ku, kwe, en ronga (§ 164) ; il demeure ka en djonga même alors.

2° LE LOCATIF

a) Formation du locatif.

111. La manière la plus habituelle d'exprimer le locatif consiste à ajouter au substantif le *suffixe* ini ou in : la forme complète est ini ; mais la plupart du temps, le i terminal est escamoté dans le langage courant, surtout au milieu des phrases.

112. Cette apposition a pour conséquence certains changements phonétiques de la voyelle terminale du substantif. En voici le tableau :

1°	A	devient	en ou eni. Ex. : misaba, la terre, misaben[1] (sur, dans la terre).
2°	E	»	en ou eni. Ex. : moṭe, la lumière, moṭen.
3°	I	»	in ou ini. Ex. : dubi, l'écume, dubin.
4°	O	»	wen ou weni. Ex. : ntiṛo, le travail, nṭirwen.
	Mo	»	ṅwen ou ṅweni. Ex. : nomo, la bouche, noṅwen.
	Bo	»	byen ou byeni. Ex. ; mombo, le front, mombyen.
5°	U	»	win ou wini. Ex. : nau, la loi, nawin.
	Mu	»	ṅwin ou ṅwini. Ex. : nsimu, le champ, nsiṅwin.
	Bu	»	byin ou byini. Ex. : nkhubu, la fête, nkhubyin.

Exception : Nambu fait nambyen.

b) Sens du locatif.

113. « Mišaben » peut signifier *sur* la terre, *dans* la terre, *vers* la terre, *hors de* la terre, in, ad, ex, supra, la *position* sur ou dans, le *mouvement* hors ou vers, parfois même à travers, tout cela s'exprime par le simple suffixe locatif, lequel est, par conséquent, d'un emploi excessivement fréquent. Le contexte indique lequel de ces sens il faut choisir.

---

[1] Nous rappelons (voir § 23) que en, in, dans les locatifs, sont accentués et se prononcent ène, îne (avec e muet). Pour cette raison, le mot yindlu fait au locatif ndlwini, abrégé ndlwin : le *yi* tombe, car le radical devient susceptible de recevoir un accent. (Comp. § 68.)

Nous verrons dans le chapitre des prépositions, la manière de rendre les autres relations locatives.

113ª. Certains mots contenant déjà une idée de lieu, ne se mettent pas au locatif. Ex. : mbangu : le lieu et dans ce lieu ; kaya : le *home* et à la maison ; mananga : le désert et dans le désert ; ntsinḍa : la capitale et dans la capitale. Les locatifs : manangen et ntsinḍen s'entendent parfois.

APPENDICES

1° *Les diminutifs.*

114. Tout substantif est capable d'être transformé en diminutif par l'adjonction du suffixe *ana*, pour le diminutif simple et surtout de *anyana* ou *nyana* pour le diminutif renforcé. On peut multiplier les nyana pour renforcer encore la diminution. L'adjonction de ana et anyana entraîne des changements phonétiques dans la voyelle finale, si elle est e, i, o, u. Nyana s'appose tout simplement.

1°	nkila,	queue ;	nkilana,	petite queue,	nkilanyana, très petite queue.
2°	moṭe,	lumière ;	moṭana,	moṭanyana,	moṭenyana ;
3°	mhisi,	loup ;	mhisana,	mhisanyana,	mhisinyana ;
4°	tiko,	pays ;	tikwana,	tikwanyana,	tikonyana ;
	nomo,	bouche ;	noṅwana,	noṅwanyana,	nomonyana ;
	mombo,	visage ;	mombyana,	mombyanyana,	mombonyana ;
5°	yindlu,	maison ;	yindlwana,	yindlwanyana,	yindlunyana ;
	ntimu,	bois sacré ;	ntiṅwana,	ntiṅwanyana,	ntimunyana ;
	nambu,	fleuve ;	nambyana,	nambyanyana,	nambunyana.

Nṭongwana-nyana-nyana-nyana ! un tout tout petit enfant !

2° *Les genres en ronga.*

114 . Nous avons expliqué (§ 39) comme quoi le ronga appartient à un groupe de langages qui ne connaissent pas la classification sexuelle des objets de la nature. Ce n'est pas à dire que l'idée d'indiquer les sexes par un changement de la terminaison ou plutôt par une terminaison spéciale soit absolument absente des langages bantou. En général, il est vrai, la détermination : sexe mâle ou femelle, est ajoutée au mot ; ex. :

mbongolo ya nṭune, âne du sexe mâle ; mbongolo ya ntšele, âne du sexe féminin, ânesse.

Mais dans certains mots, on rencontre la particule *ati*, ajoutée au mot pour lui conférer une idée féminine. Ainsi le vieux mot ṛaṛa (conservé sous cette forme en djonga et devenu ṛoṛwa en ronga, voir § 165) signifiant : père, donne naissance à ṛaṛakati, la sœur du père, la tante paternelle (le père féminin). Cette terminaison se retrouve dans nsati, l'épouse ; wansati, la femme ; bukati, l'état de mariage pour une femme ; hulukati, éléphant femelle, etc.

Cette terminaison ati est même appliquée à quelques êtres inanimés, envisagés sans doute comme producteurs de vie, dans les temps reculés où l'esprit bantou avait encore une tendance mythologique. Ainsi hweti, la lune, l'élément féminin, chez tous les peuples du sud. Nyeleti, l'étoile, lui est associée. Puis : *mati*, l'eau et divers fleuves comme : Nkomati, Nfuloti. (En zoulou, la terminaison correspondante est azi. Elle est plus fréquente encore.)

Outre ces mots en ati, il en existe quelques-uns qui, par eux-mêmes, emportent l'idée de sexe, sans qu'il soit besoin d'ajouter une désignation spéciale pour cela. De ce nombre sont les appellations familières que jeunes garçons et jeunes filles se disent entre eux : Nanḍuwe, pl. banḍuwe ou bananḍuwe (venant de *na*, sorte de préfixe personnel masculin ; nḍu = nḍi ku, je dis, we, toi = toi que j'appelle), mon ami ; mbuten, pl. bambuten, même sens (provenant de la racine mbu) sont employés par un jeune homme pour appeler ses égaux ou ses inférieurs, jamais une jeune fille ; tandis que : ṅwawene, pl. baṅwine ; mbu, mbuya (pl. bambuya) sont les divers mots par lesquels les jeunes filles s'appellent.

Il faut noter aussi les expressions : ṅwa-manyana et mi-manyana ; la première signifiant : fils de tel ou tel, la seconde : fille de telle ou telle. *Ṅwa* est ici un préfixe masculin, *mi* un préfixe féminin. *Mi* abonde au commencement des noms et surtout des surnoms de femmes. Il est très rare dans les noms d'hommes.

Le fleuve du Tembe est appelé : *Mi-Tembe*. Ce préfixe *mi* a la même valeur que le suffixe *ati* dans *Nkomati*.

SECTION III — GRAMMAIRE COMPARÉE DES SUBSTANTIFS

COMPARAISON DU RONGA AVEC LES AUTRES DIALECTES THONGA ET DU THONGA AVEC D'AUTRES LANGAGES BANTOU

115. Comparons les préfixes des diverses classes dans quelques langages africains.

	THONGA			ZOULOU	SOUTO		TONGA DU ZAMBÈZE
	RONGA	DJONGA	HLENGOUÉ		SOUTO	CHWANA	
I	mu - ba	mo[1] - ba	mu - ba	umu - aba	mo - ba	mo - ba	mu - ba
II	mu - mi (n)	mo - me[1]	mu - mi	umu - imi	mo - me	mo - me	mu - mi
III	yi (n) - ti (n)	yi (n) - ti (n)	yi (n) - ti (n)	i (n) - izi (n)	(n) - li (n)	(n) - li (n)	i (n) - zi (n)
IV	li - ti (n)	ri - ti (n)	li - ti (n)	ulu izi (n)	*manque*	lo - li (n)	lu - zi (n)
V	ḍi - ma	ri - ma	gi - ma	ili ama	le - ma	le - ma	li - ma
VI	bu - ma	bo - ma	bu - ma	ubu —	bo - ma	bo - ma	bu - ma
VII	ši - ŝi	ši - ŝi	ši - ŝi	si - zi	se - li	se - li	ci - zi
VIII	ku	ko	ku	uku	ho	ho	ku
IX							ku - ma
X							ka - tu
XI							Pa } locatives
XII							Ku } locatives
XIII							Mu } locatives

[1] Les livres djonga écrivent avec **o** les préfixes : mu bu et ku, et avec **e** le préfixe mi. Il semble qu'il y ait en effet une petite différence entre les dialectes à cet égard.

116. 1° Le tonga du Zambèze (comparez la grammaire de Torrend) a cinq classes de substantifs de plus que nos langages sud-africains : les cl. ku-ma (contenant quelques organes du corps humain) et ka-tu, contenant des diminutifs, classes peu nombreuses, puis trois classes locatives.

Les deux premières (ku-ma, ka-tu) ont entièrement disparu du ronga.

Quant aux *trois classes locatives*, en pa, ku et mu, elles constituent un phénomène curieux, particulier aux langages bantou centraux. Torrend donne l'exemple suivant : inganda signifie : maison (en tonga). Muganda signifie : dans la maison (locatif) ou plutôt : l'intérieur de la maison. Inganda se construit comme un substantif de la classe i(n)-zi(n). Mais muganda appartient à une autre classe, la classe locative en mu ayant aussi son système d'accord. Ainsi : *mu*ganda *mu* lasia, « l'intérieur de la maison il est obscur. » Ce mu préfixe locatif a donné naissance au pronom *mu*. On peut ainsi le préfixer à certains substantifs pour leur conférer une notion locale. De même de ku et pa. *Mu* signifierait l'intérieur de ; *ku*, le mouvement vers ; *pa*, la proximité de. Mais il semble que, même dans le tonga du Zambèze, ce système de préfixes locatifs qui peuvent déterminer des particules d'accord n'est plus très parfait. Il est en train de dégénérer. Dans les langages sud-africains, la dégénérescence est plus complète encore : le locatif s'exprime par des suffixes.

Il est fort intéressant néanmoins de connaître ces faits, car ils nous permettent de mieux comprendre plusieurs mots importants du ronga. En effet, ces trois classes ont laissé dans notre langage des traces évidentes :

1° Celle en *pa* se retrouve dans le mot pambari (voir § 53) et dans plusieurs adverbes de lieu, lesquels ont complètement perdu leur caractère de substantif : pa s'y transforme en ha : hansi, dessous ; handle, en dehors ; henhla, dessus ; puis hašau, l'an prochain ; hambe, quoique. Ha se transforme à son tour en na, dans la forme parallèle : nambi. On dit : handle ka yindlu, en dehors de la maison.

2° Celle en *ku* se retrouve encore, si nous ne faisons erreur, dans deux substantifs : kaya, à la maison, le home, encore employé au singulier (kaya kwa (ku-a) nga, mon home) et présentant la forme pluriel makaya ; puis kaṛi, inusité au singulier, employé seulement dans la forme pluriel : makaṛi ou šikaṛi, signifiant, au milieu de... ; puis dans quelques adverbes commençant par ce préfixe-là : kule, loin de ; kuǹwe, ensemble ; kusuhi, près de (se construisant tous trois avec la préposition *ni* (kule ni tiko, loin du pays) ; puis dans l'adverbe *ku* signifiant : ce lieu-ci (a nḍi ku tibi : je ne connais pas cet endroit), qui pourrait bien n'être que le pronom correspondant à ce préfixe locatif dans kwini ? où ? etc.

3° La classe locative en *mu* a disparu plus complètement, sans doute,

parce que le préfixe mu, dans nos langages sud-africains, s'est transformé dans le suffixe *ini*, ainsi que le pense Torrend. Il n'y a que deux mots, à notre connaissance, où il se retrouve, c'est l'adverbe *lomu*, ici dans ce pays, et le substantif, *mbangu*, signifiant : lieu, qui ne se met jamais au locatif (mbangwini), probablement parce qu'il est déjà un locatif. Ex. : A nga yanga mbangu = il n'est allé nulle part. On met parfois ce mot au pluriel (ex. : mimbangu leyi mi šongile, ces endroits sont beaux).

Bref, on peut dire que les classes locatives comme telles ont disparu du ronga. Mais leurs préfixes ont donné lieu à un certain nombre de formes adverbiales invariables, ne se construisant plus comme des substantifs.

117. 2° *a*) Si maintenant nous comparons entre eux le souto, le zoulou et le ronga, nous verrons que le premier (dialecte souto proprement dit) a une classe de moins que les deux derniers (la cl. li-ti, lu-zi(n) de Torrend). Et si nous rapprochons le souto proprement dit du dialecte frère, le chwana, nous constaterons que ce dernier a conservé cette classe-là. Certains vestiges aisément reconnaissables en sont restés même dans le souto, quoique l'on puisse dire que, maintenant, cette cl. lu-zi(n) s'est fondue dans la cl. li-ma (ḓi-ma). (Voir Jacottet, *Elem. Sketch of se-Suto Grammar*, p. 14.)

b) Quel est le sort de cette classe parmi les dialectes du thonga ? En ronga et en hlengoué, elle a un préfixe bien caractéristique : li. En djonga, en revanche, son préfixe ri (qui est toujours exprimé, il est vrai) est identique avec celui de la cl. ri-ma (lequel est rarement exprimé au singulier). Il semble donc évident que, dans le djonga aussi, cette cl. li-ti, passablement instable de sa nature, a fait un grand pas en avant dans la fusion avec la cl. ri-ma. Au pluriel, elle s'est déjà jointe à la cl. yi-ti dans la plupart des langages bantou, tandis qu'au singulier, elle a la tendance à se fondre avec la cl. ḓi-ma.

118. 3° Quelle conclusion pouvons-nous tirer de ces phénomènes de linguistique comparée ?

a) Il semble y avoir, dans l'évolution des langages bantou, *une loi de simplification*, d'après laquelle le nombre des préfixes va en diminuant, les classes se fondant les unes dans les autres. Il est probable qu'elles étaient plus nombreuses autrefois, alors que les préfixes étaient encore, peut-être, des mots indépendants, ayant tous leur sens propre, précis, s'additionnant aux diverses racines primitives pour varier leurs notions. Plus tard, lorsque les préfixes sont devenus de purs éléments grammaticaux, conservant plus ou moins leur sens et leurs fonctions, mais perdant en individualité, en valeur propre, ils ont pris la tendance

à s'unir, à se confondre les uns dans les autres. Le système bantou se rapproche du système indo-germanique consistant à exprimer les diverses relations par des inflexions, des transformations de terminaison (par exemple, les suffixes locatifs des langages sud-africains) et par des prépositions ou locutions prépositives invariables; (qu'on pense au sort des préfixes locatifs dans les langages méridionaux). Il en résulterait que : plus le système des préfixes est complet et complexe, plus la langue aurait conservé le caractère archaïque et vice versa : moins les préfixes sont variés, plus l'idiome est moderne. A ce point de vue, nous pourrions conclure tout de suite que les langages sud-africains sont des formes plus jeunes du bantou, et, quant aux dialectes : que le djonga est plus jeune que le ronga et le souto plus jeune que le chwana.

b) Quant aux langages sud-africains, nous retrouvons entre eux, ici, l'étroite parenté que leurs caractères phonologiques nous ont déjà révélée : l'absence des cl. ku-ma et ka-tu, la disparition plus ou moins complète des trois classes locatives, la similarité de la formation du locatif par suffixe [1], sans parler de la grande ressemblance des préfixes des diverses classes. Tous ces caractères confirment la classification de ces langages en un groupe sud-africain (méridional oriental) comme Bleek le proposait. Il est juste d'ajouter que le thonga a plus d'affinités avec le zoulou qu'avec le souto. Transformez les z en t, enlevez les voyelles qui précèdent les préfixes (et dont nous rechercherons plus tard la vraie nature) et vous aurez obtenu un ensemble de formes presque identiques.

CHAPITRE II

LES ADJECTIFS

Dans les langages bantou, il faut distinguer les adjectifs proprement dits des locutions adjectives, dont l'essence grammaticale est toute différente.

---

[1] Il est vrai que le dialecte chwana, d'accord en cela avec les langages de Mozambique, exprime le locatif à la fois par le préfixe mo et le suffixe ṅ (Mozambique mw et ṅi). Ex. : mu-tleṅ, dans la maison. Le souto, plus moderne, a perdu cette forme évidemment intermédiaire et n'a plus que le suffixe locatif ṅ, correspondant au ini du zoulou et du thonga.

SECTION I — LES ADJECTIFS PROPREMENT DITS

a) *Leur nature.*

119. En ronga, comme dans les autres idiomes congénères, ils sont fort peu nombreux : une vingtaine tout au plus, même si l'on compte parmi eux les adjectifs numéraux, un, deux, trois qui se construisent de la même manière qu'eux.

Nous les classons en deux séries.

Première série.

kulu, grand (deux variétés : kulukumba et hulu) ;
ṭongo, petit (en djonga aussi : ṭanana) ;
nene, bon, joli ;
fani, mauvais ;
tomi, sain ;
ntŝha, nouveau, jeune ;
manti, en sève (se dit du bois vert) ;
bisi [1], cru.

Seconde série.

ṅwe, un ;
biṛi, mbiṛi, deux ;
ṛaṛu, nhaṛu, trois ;
ṅwana, un autre (dimin. de ṅwe) ;
ṅwanyana, un autre (dimin. de ṅwe) ;
mbe, différent ;
nyingi, nombreux ;
ngani, combien nombreux ?

120. Quelle est l'idée commune à tous ces mots-là, les seuls qui soient vraiment des adjectifs en ronga ? Il semble qu'ils indiquent *les stages divers* par lesquels un être peut passer, les formes diverses qu'il

[1] Les adjectifs : long (lanfo), court (fuefui), bon (botu), mauvais (bi), qui se retrouvent encore dans d'autres langages, ont disparu du ronga, où ils sont remplacés par des locutions adjectives. Le radical *bi* se retrouve dans ku biha, être mauvais, et nous possédons l'équivalent : fani, dont nous ne rencontrons de traces nulle part ailleurs.

revêt dans l'évolution vitale : d'abord petit, puis grand..., tour à tour sain, bon, mauvais.... De même *un* être se *double* par le mariage, se *triple* (ŗaŗu), se *multiplie* par la reproduction ?

b) La manière en laquelle les adjectifs se construisent.

121. L'adjectif n'est rien par lui-même. Il ne prend une valeur que lorsqu'il est uni au substantif qu'il qualifie. En bantou, cette union s'accomplit par la répétition du préfixe du substantif (sous sa forme régulière ou modifiée) devant l'adjectif. L'accord est ainsi établi d'une manière très claire et intime : l'idée même de la classe du substantif est imprimée sur l'adjectif.

Tout adjectif est donc susceptible de revêtir quinze formes différentes selon qu'il est appelé à adopter l'un ou l'autre des quinze préfixes des substantifs. Mais ce système d'accord présente deux variétés selon que l'adjectif est employé comme prédicat (l'arbre est grand) ou comme qualificatif (le grand arbre).

1° *Les adjectifs employés comme prédicats.*

122. C'est le cas le plus simple. Le préfixe est répété *tout seul* devant l'adjectif, la particule-copule i ou hi (est) étant généralement exprimée.

Si elle ne l'est pas, l'adjectif doit être prononcé séparément et fortement accentué pour bien montrer qu'il est en état d'apposition au substantif.

Ex. : *Singulier.*

Cl. mu-ba : *mu*tiŗi i *mu*nene[1], le travailleur est bon.

[1] Dans les adjectifs kulu, ţongo, tomi, le mu de la première classe se transforme en n, selon la loi dont nous avons vu l'application § 46.

Ex. : mutiŗi i nkulu, le travailleur est grand.
ṅwana i nţongo, l'enfant est petit.
ntukulu i ntomi, le petit-fils est en bonne santé.

Avec nene, le préfixe mu est parfois complètement retranché. Ex. : mutiŗi lwe i nene, ce travailleur est bon.

Cl. mu-mi :	*muṛi*	i *wu*kulu[1], l'arbre est grand.
» yi-ti :	- nyama	i *yi*bisi, la viande est crue.
» li-ti :	*li*tiho	i *li*ṭongo (ou *ḍi*ṭongo), le doigt est petit.
» ḍi-ma :	*ṛi*to	i *ḍi*nene, la parole est bonne.
» bu-ma :	*by*ala	i *by*intŝha, la bière est nouvelle.
» ši-ŝi :	*ši*gugu	i *ši*fani, la petite hutte est mauvaise.
» ku :	*ku* famba	i *ku*kulu, la marche est longue.

Ex. : *Pluriel.*

Cl. mu-ba :	*ba*tiri	i *ba*nene.	Cl. ḍi-ma :	*ma*ṛito	i *ma*nene.
» mu-mi :	*mi*ri	i *mi*kulu.	» bu-ma :	*ma*byala	i *ma*ntŝha.
» yi-ti :	*ti*nyama	i *ti*bisi.	» ši-ŝi :	*ŝi*gugu	i *ŝi*fani.
» li-ti :	*ti*ntiho	i *ti*ṭongo.			

123. Quand l'adjectif est employé négativement comme prédicat, on introduira l'adverbe de négation devant la copule qui sera toujours hi. (Voir § 208.)

Ex. : Baṛonga a hi bafani, les Ronga ne sont pas mauvais.

2° *Les adjectifs employés comme qualificatifs.*

124. Ils s'accordent avec leur substantif au moyen de l'insertion du pronom composé, lequel correspond à notre pronom relatif. Ex. : les bons travailleurs, cela se dira : les travailleurs qui (sont) bons. Batiṛi laba banene ou batiṛi la'banene (l'apostrophe représentant le premier ba élidé ; voir § 172). Dans ce cas, on prononcera très rapidement toute la phrase, afin de bien montrer que « banene » est consécutif et non apposé. Si l'on disait : batiṛi laba (pause) banene, cela voulait dire : ces travailleurs sont bons.

---

[1] Avec les adjectifs mbe, ṅwe, on répète le préfixe mu dans son intégrité : il ne devient pas wu. Ex. : moya lo i mumbe, ce vent est différent.

En djonga, où le m du préfixe est moins stable qu'en ronga, wu remplace mu partout dans la première et dans la seconde classe.

125. Ex. : *Singulier.*

Cl. mu-ba :	mutiṛi	lwe'munene[1], le bon travailleur.
» mu-mi :	muṛi :	lo'wukulu, le grand arbre.
» yi-ti :	nyama	le'yibisi, la viande crue.
» li-ti :	litiho	lo'liţongo (ou le'ḍiţongo), le petit doigt.
» ḍi-ma :	ṛito	le'ḍinene, la bonne parole.
» bu-ma :	byala	le'byintŝha, la bière nouvelle.
» ši-ŝi :	šigugu	le'šifani, la mauvaise hutte.
» ku :	ku famba	lo'kukulu, la grande marche.

Ex. : *Pluriel.*

Cl. mu-ba :	batiṛi	la'banene.
» mu-mi :	miṛi	le'mikulu.
» yi-ti :	tinyama	le'tibisi.
» li-ti :	tintiho	le'titongo.
» ḍi-ma :	maṛito	la'manene.
» bu-ma :	mabyala	la'mantŝha.
» ši-ŝi :	ŝigugu	le'ŝifani.

126. Il faut remarquer que les adjectifs de la seconde série, employés comme qualificatifs, se construisent simplement comme des prédicats, avec le préfixe du substantif seulement, et sans le pronom composé.

Ex. : mhunu muṅwe, un homme ; bhanu bambe, d'autres hommes.

tihomu tiṅwana, d'autres bœufs ; ŝigugu ŝiṛaṛu, trois petites huttes.

SECTION II — LES LOCUTIONS ADJECTIVES

Les adjectifs proprement dits étant si peu nombreux, le ronga possède le moyen d'exprimer les divers qualificatifs d'une autre façon.

---

[1] Remarquons ici que le pronom composé singulier de la classe mu-ba, c'est : lweyi a (lw'a, l'a) ; le *a*, pronom personnel est remplacé, dans la construction des adjectifs, par le préfixe pur et simple mu.

127. Il peut les rendre par des verbes, mis volontiers au temps parfait, *ile* (pour indiquer la permanence de la qualité; voir § 227).

Ex. : mhunu a tlhaṛihile, l'homme est intelligent (de ku tlhariha, être intelligent) ;
tilo ḍi basile, le ciel est pur (de ku basa, être pur) ;
tiko ḍi šongile, le pays est beau (de ku šonga, être beau).

128. 2° Un moyen plus fréquent encore, c'est de prendre un *substantif* et de le mettre au génitif de qualité au moyen de la préposition *a*.

Ex. : homu ya ntamu = un bœuf fort (de force).

C'est ainsi qu'on exprime les couleurs :

Ex. : byanyi bya lihlaza, l'herbe (de couleur) verte ;
huku ya ntlhohe, la poule (de couleur) blanche ;
ṛibye ḍa ntima, la pierre (de couleur) noire ;
šiluba ša libungu [1], la fleur (de couleur) rouge.

Les *infinitifs substantivés* fournissent la plus grande partie des adjectifs :

Ex. : mhanḍe ya ku lulama = une perche droite (prop. de être droite)
muṛi wa ku šonga, un bel arbre.

Le djonga a la faculté de contracter ces wa ku, ya ku, etc., en wo, yo, (o franc), ce que le ronga ne peut faire. Au reste le djonga peut aussi dire wa ku, tandis que le hlengoué semble employer la forme contractée seule :

Ronga : muṛi wa ku leha, un arbre long ;
Djonga : mori wa ko leha, ou wo leha ;
Hlengoué : mori wo leha

[1] Si l'on ajoute à ces quatre mots : nkuše, algue, désignant certains *bleus*, et nkwalala, certains gris, on aura tous les principaux noms des couleurs en ronga. Certaines nuances pourront être rendues par l'adjonction du diminutif *nyana* : ntimanyana, nuance plus claire du noir ; libungwanyana, rouge clair ou jaune. Le langage indigène ne va pas plus loin dans ses distinctions, bien que l'œil des indigènes perçoive des nuances beaucoup plus nombreuses.

On peut employer concurremment ces divers moyens de rendre l'adjectif, mais on verra alors que chacun exprime une nuance :

Ex. : muṛi lo'wukulu, un grand arbre ;
muṛi lo'wu kuliki, un arbre qui a grandi, qui est devenu grand ;
muṛi wa ku kula, un arbre dont la nature est d'être grand.

129. Ces locutions adjectives se construisent de la même manière, qu'elles soient prédicats ou qualificatifs.

Ex. : lwandle i ḍa hombe = la mer est belle (prédicat) ;
lwanḍle ḍa hombe = la belle mer (qualificatif).

Cependant, dans le second cas on dira volontiers, comme dans le cas des adjectifs proprement dits : lwandle le'ḍa hombe (comme lwandle le'ḍikulu).

130. La préposition ni (na) que le ronga emploie pour le verbe « avoir » (voir § 256) servira aussi à rendre maintes fois nos adjectifs, surtout quand ils sont prédicats :

Ex. : le chef est puissant, hosi yi ni ntamu (littér. le chef il avec force) ;
il est avare, a ni ku felela (il est avec avarice).

SECTION III — DEGRÉS DE COMPARAISON

DANS LES ADJECTIFS

131. L'adjectif et les locutions adjectives ne sont pas susceptibles d'exprimer les degrés de comparaison par un changement de terminaison, comme c'est le cas dans les langages européens. Le bantou recourt pour cela à des circonlocutions plus ou moins compliquées.

132. 1° Le moyen le plus simple pour rendre le comparatif et le superlatif est fourni par la préposition *ku* (djonga ka) « vers, quant à, » cela de la manière suivante :

Comparatif : khondlo ḍikulu ku nyoši, la souris est grande par rapport à l'abeille (c'est-à-dire plus grande que) ;
nyoši yiṭongo ku khondlo, l'abeille est petite par rapport à la souris (c'est-à-dire plus petite, moindre).
Superlatif : mhunu lwe i nkulu ku hikwabu, cet homme est grand par rapport à tous (c'est-à-dire le plus grand de tous).

133. 2° On arrive à plus de clarté encore en employant le verbe *ku tlula*, dépasser.

Ex. : miṛi ma pfuna ku tlula byanyi [1], les arbres sont utiles pour dépasser (c'est-à-dire plus que) l'herbe ;
ndlopfu hi šihaṛi le'šinene ku tlula hikwašu, l'éléphant est une bête belle plus que (pour dépasser) toutes (c'est-à-dire est la plus belle des bêtes).

Le comparatif d'infériorité (moins) se rend par le même verbe ku tlula mis au passif (tluliwa).

L'habitude du langage enseignera la manière de se servir naturellement de ces formes.

CHAPITRE III

LES PRONOMS

Remarques préliminaires. Formation des pronoms.

134. Le système pronominal des langages bantou diffère du tout au tout de celui des langages indo-germaniques. Dans ces derniers, les pronoms dérivent originairement des suffixes des substantifs ; chez les Bantou, ils dérivent des préfixes. C'est là une différence fondamentale, à tel point que Bleek a cru pouvoir partir d'elle pour

---

[1] On peut dire aussi en employant une tournure qui ne manque pas d'élégance : miṛi ma pfuna *ku ni* byanyi.

classer les idiomes humains, les uns (européens) étant suffixe-pronominaux, les autres préfixe-pronominaux.

135. Dans le thonga, comme chez ses congénères, tous les pronoms sont, en effet, des reproductions manifestes du préfixe du nom auquel ils se rapportent, uni à diverses particules soit démonstratives, soit personnelles, soit interrogatives qui leur donnent leur signification spéciale. (Voir § 43.) Ces éléments grammaticaux, que nous avons étudiés préfixés aux substantifs et qui, chacun, représentent une idée quelque peu obscurcie dans le cours des siècles, ils reparaissent sous leur forme nue *à la place* des substantifs. L'oreille trouve du charme au retour de ces sons identiques, lequel n'est point monotone ; l'esprit est satisfait par la clarté que ce système très simple donne au discours ; l'intelligence du grammairien admire la perfection avec laquelle l'accord du substantif et des mots qui dépendent de lui est exprimé, et peut-être le philosophe fera-t-il une place honorable à ces langages où le pronom est la syllabe même qui a donné au nom sa signification, sa valeur concrète : nulle expression n'était plus digne d'être mise « à la place du nom » que ce préfixe qui a fait d'une racine vide de sens un être, un objet classifié.

136. On a remarqué que les langages bantou les plus purs sont ceux qui ont le mieux conservé leur construction pronominale. Car il semble que l'action des idiomes étrangers ait pour premier effet de porter atteinte à la régularité et à l'intégrité de ce système d'accord. A ce taux-là, on peut dire que le thonga est indemne de toute trace de corruption, Il possède au complet tout son appareil de pronoms. Bleek et Grout pensent que le zoulou est, de tous les idiomes bantou, celui qui possède, dans ce

domaine, les formes les plus nombreuses, les plus mélodieuses et les plus originales. L'exposé ci-dessous prouvera que le thonga, et spécialement le dialecte ronga, n'a pas grand'chose à lui envier.

Nous commencerons par les pronoms démonstratifs, comme étant ceux où, tout bien considéré, le système de formation apparaît le plus clairement.

SECTION I — PRONOMS DÉMONSTRATIFS

137. Sous leur forme la plus simple, les pronoms et adjectifs démonstratifs (car ils ne diffèrent en rien) sont composés du préfixe du substantif auquel ils se rapportent, adjoint à la *particule démonstrative* le (ou lo, la, lwe). Ex. : *ti*homu le*ti*, ces bœufs , hi le*ti*, ce sont ceux-ci.

138. Cette particule démonstrative le est très curieuse et probablement antique. Elle n'appartient qu'au zoulou et au thonga. Dans les autres langages, même en xosa, elle est réduite à une simple voyelle, comme si la consonne l était tombée. Il faut remarquer que, en ronga aussi, on laisse volontiers disparaître le l, dans le langage courant, pour les formes leḍi (eḍi), leti (eti), leši (eši), leŝi (eŝi), lebyi (ebyi), comme si l'on prononçait avec paresse, sans se donner la peine de dire tout le mot. Néanmoins les natifs savent très bien encore qu'ils abrègent en parlant ainsi. Ce phénomène nous montre quelle est la tendance du langage. Il ne se rencontre pas dans les autres dialectes, à notre connaissance du moins.

Ce *le* est peut-être originairement identique avec *le*, adverbe de lieu, « là-bas, » lequel a une valeur très fortement démonstrative ; il reparaît dans les adverbes *la* (ici), laha, laho, halen. Sa présence et son emploi fréquent sont un des traits caractéristiques du thonga.

139. Cette forme simple letí est susceptible de se transformer selon deux principes : 1° selon la position de l'objet montré ; 2° selon l'intensité qu'on donne à la démonstration.

1° Selon la distance ou la position dans laquelle se trouve l'objet.

Ex. : tihomu le*ti*, ces bœufs-ci ; tihomu le*to*, ces bœufs-là, là plus loin, ou, aussi très fréquemment, là où tu es, toi avec lequel je parle ; tihomu le*tiya* : ces bœufs là-bas, loin ; tihomu le*tiyan*, ces bœufs tout là-bas, très loin ; tihomu le*tiyaaa*,... ces bœufs-là, très, très loin !

D'où la règle que la finale i (ou u dans d'autres classes), qui indique l'objet rapproché, près de moi, se transforme en o pour montrer l'objet plus éloigné, près de mon interlocuteur, et en iya (uya) pour montrer celui qui est plus loin que lui, en iyan pour indiquer un degré d'éloignement de plus ; iyaaaa... avec le a final prolongé aussi longtemps qu'on veut avec une mimique expressive, désigne celui qui est à l'horizon.

140. 2° Selon l'intensité qu'on donne à la démonstration. Quand la forme simple leti devient toleti par le redoublement de l'élément substantif du pronom, elle prend le sens d'un démonstratif renforcé.

Ex. : tihomu toleti, ces bœufs-ci mêmes !
De là : toleto, toletiya, toletiyan, toletiyaaa....

Ces formes redoublées peuvent devenir : toti, toto, totiya, etc., par la chute de la particule déterminative. (Djonga : teti, teto tetiya, etc.)

141. Nous obtenons donc le tableau suivant des diverses formes démonstratives du pronom pluriel de la classe yi-ti.

Démonstratif	simple	rapproché	: leti, ceux-ci ;
»	»	éloigné	: leto, ceux-là (vers toi) ;
»	»	très éloigné	: letiya, letiyan, letiyaaa, ceux-là là-bas,
Démonstratif	renforcé	rapproché	: toleti, ceux-ci-mêmes, abrégé toti ;
»	»	éloigné	: toleto, ceux-là-mêmes, » toto ;
»	»	très éloigné	: toletiya, etc., ceux-là-mêmes là-bas, abrégé totiya, etc.

142. Cette grande richesse de formes se retrouve pour tous les préfixes. Mais ceux qui contiennent la lettre m la

perdent tous dans la composition de leurs pronoms démonstratifs respectifs et la remplacent par w ou y.

143. *Classe mu-ba.*

Singulier :

mufambi lwe ou lweyi,	ce voyageur-ci	(djonga : lo ou loyi);
mufambi lweyo,	ce voyageur-là	(» loye);
mufambi lwaya,	ce voyayeur là-bas	(» luya);
mufambi lwayan,	ce voyageur tout là-bas	(» luyan).

De là : yelwe ou yelweyi, yelweyo, yelwaya, etc.
(Djonga : yolo ou yoloyi, yoloye, yoluya, etc.)

Pluriel :

bafambi laba, labo, labaya, labayan ;
» bolaba, bolabo, bolabaya, bolabayan (djonga balaba, etc.)
Pas de formes redoublées sans la particule déterminative *la*.

144. *Classe mu-mi.*

Singulier :

muṛi lo ou lowu, cet arbre-ci ;
muṛi lowo, cet arbre-là (près de toi) ;
muṛi lowuya, lowuyan, cet arbre là-bas.
De là : wolo ou wolowu, wolowo, wolowuya, wolowuyan.

Pluriel :

miṛi le ou leyi, ces arbres-ci ; leyo, leya, leyan.
Formes redoublées : yoleyi, yoleyo, yoleya, yoleyan.

Classe yi-ti.

Les formes du *singulier*, préfixe yi, sont les mêmes que celles du pluriel de la classe mu-mi, car le m de mi s'étant transformé en y, mi est devenu yi. Voir donc ci-dessus.

Quant au *pluriel*, nous avons vu et expliqué toutes les formes démonstratives du préfixe ti. (§ 139-141.)

14ç. *Classe li-ti.*

Singulier. Double série de formes démonstratives selon que la caractéristique est la lettre transitoire ḍ (Mpfoumo, Nondouane et au nord) ou l (Mpfoumo, Tembé, Mapoute).

Ex. : lišaka leḍi ou loli ou lolu, cette espèce-ci (djonga : rišaka leri) ;
lišaka leḍo ou lolo cette espèce-là (» rišaka lero) ;
lišaka leḍiya ou lolwiya, cette espèce-là, là-bas (djonga : rišaka leriya).

Formes redoublées : ḍoleḍi ou lololu, ḍoleḍo ou lololo, ḍoleḍiya ou lololwiya.
» abrégées : ḍoḍi, ḍoḍo, ḍoḍiya.
(Djonga : roleri ou reri, rolero ou rero, roleriya ou roriya.)

Pluriel. Comme pour le préfixe *ti* de la classe précédente.

146. *Classe ḍi-ma.*

Singulier. Comme pour le préfixe singulier de la classe précédente, lorsque la caractéristique est ḍ.

Pluriel. La caractéristique m devient w en ronga.

Ex. : maṛibye lawa (ces pierres-ci), lawo, lawaya ;
wolawa, wolawo, wolawaya.

En djonga, la caractéristique devient soit w, soit y, et l'on rencontre, outre les formes du ronga, les suivantes : laya[1], layo. Au pluriel : walawa et wolawa.

147. *Classe bu-ma.*

Singulier :

byanyi lebyi (cette herbe-ci), lebyo, lebyiya ;
» byolebyi, byolebyo, byolebyiya (byobyi, byobyo, byobyiya).
(Djonga : byebyi byebyo, byebyia.)

Pluriel : Comme dans la classe précédente.

148. *Classe* ši-ŝi.

Singulier :

šiḍilo leši (ce gémissement-ci), lešo, lešiya
šoleši (šoši), šolešo (šošo), šolešiya (šošiya).

Pluriel : Mêmes formes, sauf que š devient ŝ. (Leŝi signifie souvent : cela.)

En djonga on a aussi les formes letši, letšo, etc., et au pluriel letŝi, letŝo, etc.

---

[1] En ronga, le mot *mali*, argent (employé seulement au pluriel), a pour pronom démonstratif lawa et aussi laya et leyi. Cette caractéristique y se rencontre aussi dans la formation des autres pronoms et dans l'accord des adjectifs. Ex. : yinyingi ! c'est bien cher (sous-ent. mali).

Formes abrégées du pronom renforcé : šeši, šešo, šešiya (ou tšetši);
šeši, šešo, šešiya (ou tšetši).

149. *Classe ku.*

Ex. : ku famba loku (cette marche-ci), loko, lokuya lokuyan;
koloku, koloko, kolokuya, kolokuyan.

Emploi des pronoms démonstratifs.

150. Dans la règle, ils suivent le substantif, à l'encontre de ce qui se passe en zoulou, où la plupart du temps ils précèdent le nom. Cependant on dit parfois leḓi tiko, leḓi siku, et cette tournure a même une certaine grâce. Quand on dit : lwe mhunu, il y a parfois une légère nuance de dédain : un certain individu.

SECTION II — PRONOMS PERSONNELS

151. Tous les langages bantou sont d'accord pour traiter les pronoms de première et de seconde personne tout autrement que ceux de la troisième. Ceux de première et de seconde, en effet, sont invariables selon les classes, tandis que ceux de troisième ont une forme distincte pour chaque classe, forme dérivée du préfixe de la classe à laquelle se rapporte leur substantif. En fait, les pronoms de première et de seconde appartiennent à la première classe (mu-ba), celle des personnes, car les personnes seules peuvent dire « moi » et l'on ne peut dire « toi » qu'à des personnes. Si l'on fait parler quelquefois les animaux ou les arbres, ce sont des anthropomorphismes ; ces objets-là, transformés en êtres personnels, pourront se servir naturellement des pronoms de la classe mu-ba.

152. Les pronoms personnels se présentent sous trois formes : la simple, l'absolue, la possessive (ou génitive) ; en français : je, moi, de moi (mon). Nous étudierons

d'abord ceux de la classe mu-ba, les plus compliqués, puisqu'il y a trois personnes, puis ceux des sept autres classes.

A. PRONOMS PERSONNELS DE LA CLASSE MU-BA.

153. *Pronoms de première personne.*

		Formes simples	Formes absolues complète	Formes absolues abrégée	Formes possessives
I. Singulier	Sujet et objet	nḍi[1], ndi, ni (je) nḍa, nḍo,	mine,	mi (moi)	nga (de moi, mon)
II. Pluriel	Sujet et objet	hi, ha, ho (nous)	hine,	hi (nous)	iṛu (de nous, (eṛu) notre)

Ex: : nḍa famba, mine, tikwen ḍa nga ;
je marche, moi, dans le pays de moi (dans mon pays) ;
hi fambile, hine, hi ndlela yeṛu (ya-iṛu = yeṛu) ;
nous avons marché, nous, par la route de nous (par notre route).

154. *Pronoms de seconde personne.*

		Formes simples	Formes absolues complète	Formes absolues abrégée	Formes absolues après *na*	Formes possessives
Singulier	Sujet. . . .	u, ku (tu) wa, ka, wo	wene	we	ṅhu (toi)	ku (de toi, tien)
	Objet. . . .	ku (te)				
Pluriel	Sujet et objet	mi, ṅwi (vous) ma, ṅwa, mo, ṅwo	ṅwine	ṅwi,	ṅhwenu (vous)	inu (de vous, (enu) votre)

[1] *Nḍi* (nḍa, nḍo) se dit à Lourenço Marques, au Nondouane, à Khocène, etc. *Ndi* (nda, ndo) au Tembé et à Mapoute (conformément au § 22), mais aussi à Mabota et ailleurs, dans la bouche des jeunes. *Ni* (na, no) se rencontre partout : c'est une forme paresseuse de ndi.
Les Hlanganou disent *nri* (r très roulé). Les Hlengoué et Bilas *ndzi*.

Ex. :

u sukile, wene ;	nḍi ku bonile ;	a ku nḍi byelanga ;
tu es parti, toi ;	je t'ai vu ;	tu ne m'as pas dit ;
yingelan ṅwine :	ha fambi na ṅhwenu ;	a ma hi sibelanga ;
écoutez, vous :	nous sommes allés avec vous ;	vous ne nous avez [pas empêchés.

155. *Pronoms de troisième personne.*

		Formes simples	Formes absolues			Formes possessives
			complète	abrégée	après *na*	
Singulier	Sujet. . . .	a (il, elle) awa (iwa) o	yene	ye (lui)		kwe (de lui Tembé : ke son)
	Objet. . . .	mu (le)				
Pluriel	Sujet et Objet	ba, bo (ils)	bone	bo (eux)	bu	bu (d'eux leur)

Ex. : awa ku losa, yene ; ba mu bonile ; hi ye, makwenu.
il te salue, lui ; ils l'ont vu ; c'est lui, ton frère.

a) Remarques sur les formes simples.

156. Comme on le voit, le ronga a une foule de manières d'exprimer nos pronoms : je, tu, il, le, me, te et leurs pluriels. Nous aurons à donner, dans le chapitre des verbes, des explications sur l'emploi de ces formes. Pour qu'on s'y retrouve plus aisément dans ce dédale, nous dirons cependant dès l'abord qu'on y peut distinguer trois séries : 1° *les primitives* nḍi, u, a, hi, mi, ba employées dans la narration au présent, au passé, au futur dans les cas détaillés § 223 et suivants.

Ex. : nḍi sukile ; a sele ; hi ta tlhangana ; mi ta bona ;
je suis parti ; il est resté ; nous nous rencontrerons ; vous verrez.

Ṅwi à la seconde personne plurielle est une modification de *mi*, usagée surtout au sud de la baie.

157. *Les formes en a* (nḍa, wa, awa, ha, ma, ba) sont employées quand le verbe est au présent-présent ou au passé-passé.

Ex. : nḍa kaṛateka ; wa nḍi bile, tolo ; nḍa fa ;
je suis ennuyé ; tu m'as battu, hier ; je meurs.

158. *Les formes en o* proviennent de la contraction des formes en a avec l'auxiliaire *ku*, employé pour décrire vivement l'action.

Ex. : nḍa ku (ou nḍo) suka ; nḍo bona nala ; o nḍi tlhaba ;
voici, je partis ; je vis un ennemi ; il me transperça.

La forme non contractée nḍa ku est aussi fréquente que nḍo, et l'on entend aussi un intermédiaire : nḍau (pron. ndja-ou). Au passé nḍo devient nḍe ku.

159. La seconde et la troisième personnes du singulier ont une forme particulière pour l'accusatif : ku et mu (*djonga ṅwe* ou *ṅo* ou *m' devant les verbes commençant par b*).

Ex. : ba ku ṛanḍa ; ba mu benga ;
ils t'aiment ; ils le haïssent.

N.-B. Les formes en *a* et en *o* ne peuvent jamais être employées comme objet direct.

b) Remarques sur les formes absolues.

160. Correspondant à nos pronoms : moi, toi, nous, etc., elles dérivent sans doute des formes simples, mais se terminent par la syllabe *ne* (na en djonga), qui ajoute au pronom une idée d'individualité, d'indépendance et fait de lui un véritable « pronom substantif » (Torrend).

Ex. : hi mine, c'est moi. — Hine, ha fa ; bone ba hanya ; nous, nous mourons ; eux, ils vivent.

161. Les pronoms personnels absolus se présentent dans certains cas sous une forme abrégée. Quelques grammairiens (Grout entre autres) pensent que c'est non une abréviation de la forme complète, mais la racine d'où dérive celle-ci. Nous ne le croyons pas. En effet, les formes abrégées sont employées au lieu des complètes, lorsqu'elles sont suivies d'un substantif en apposition et lorsque le parler est rapide. Il est très aisé de voir que la dernière syllabe *ne* a été escamotée. C'est le cas surtout après la particule copule hi. On dira : hi mine, hi wene, c'est moi, c'est toi; mais : hi mi, tatana wa kwe, c'est moi, son père; hi we, ṅwana, c'est toi, l'enfant. Le pronom a perdu de son absoluité : de là la chute du *ne*.

Ces pronoms abrégés sont aussi employés après les prépositions na, ku, ka, etc., lorsqu'il y a lieu de laisser tomber la syllabe *ne*.

162. Il faut en distinguer trois formes que les dialectes hlanganou et ronga ont conservées et qui, en djonga, ne s'entendent que dans la bouche des femmes ; ce sont évidemment des archaïsmes : *ṅhu, ṅwhenu, bu*, employés après la préposition *na* quand elle signifie avec.

Ex. : nḍi ta lwa na ṅhu ; hi ta famba na ṅwhenu ;
je lutterai avec toi ; nous partirons avec vous ;
a suki na bu ;
il est parti avec eux.

163. *En djonga*, les formes absolues se terminent par *na* (mena, wena, yena, ṅwena, bona, kona, etc.).

A Khocène, Ntimane et jusqu'à Chirindja, il existe une collection complète de formes abrégées dont l'usage est très fréquent et donne au djonga de ces contrées un caractère très spécial. On peut les écrire : mee, wee, yee, hee, ṅwee, boo, et dans les autres classes yoo, woo, šoo, koo. Elles sont prononcées en relevant la voix sur la dernière voyelle avec une intonation chantante.

Ex. : he ṅwee, c'est vous ; ŝa mee, ŝa boo, c'est à moi, à eux.

c) Remarques sur les formes possessives.

164. Certains dialectes du thonga, surtout celui des environs d'Inhambane, disent : muri wa mena, wa wena, wa yena (mon, ton, son arbre), employant les pronoms absolus au génitif pour rendre le possessif. Le ronga se sert toujours des formes possessives proprement dites (ce qui est évidemment un signe d'antiquité). Ces petits mots : nga, ku, kwe, iṛu, inu, bu sont enclitiques et constituent avec la particule génitive qui les précède une unité phonétique (mais non grammaticale, et c'est pour cela que nous les séparons dans l'orthographe (voir § 23), l'accent tombant sur le son a de la préposition. Iṛu, inu se transforment en eṛu, enu par la fusion du i initial avec le a de la préposition et nous les unissons pour cette raison à la particule génitive, en un seul mot.

Le djonga emploie à choix les formes absolues ou les formes possessives. Il dit aussi bien muri wa mena que muri wa nga.

165. Un certain nombre de substantifs ont la faculté de s'adjoindre ces pronoms possessifs sans la préposition génitive. Ou plutôt, il est probable que, dans ces cas-là, la préposition a été élidée, et la seule trace qui en demeure, c'est un accent prolongé sur la syllabe qui précède le pronom. Pour marquer cette élision, nous écrivons un apostrophe.

Ce sont tout d'abord deux mots qui signifient père et mère : ṛoṛo, père, ṅwa, mère, lesquels ne se rencontrent jamais sous cette forme-là, mais seulement accollés au pronom possessif.

Singulier :

Ex. :	ṛoṛw'anga ;	ṛoṛw'aku ;	ṛoṛw'akwe ;
	mon père ;	ton père ;	son père ;

Pluriel :

ṛoṛw'eṛu ;	ṛoṛw'enu ;	ṛoṛw'abu ;
notre père ;	votre père ;	leur père.

De même . ṅwa'nga, ṅw'aku, ṅw'akwe, ṅw'eṛu, ṅw'enu, ṅw'abu.

Le mot *ṅwana*, enfant, se construit de la même façon (ṅwan'a-nga, etc.). Au pluriel, on peut employer la forme élidée (ban'anga) ou la forme complète (bana ba nga).

D'autres substantifs s'adjoignent seulement les formes plurielles, parfois même transformées.

Ex. : 1° nakuloṛi[1], mon compagnon ; nakuloni, ton compagnon, nakulobye, son compagnon.

Pluriel : banakuloṛi, etc. (Probablement : *na*, celui qui ; *kulo* (de ku kula, grandir), a grandi ; *eṛu,* avec nous.)

2° makweṛu, mon frère ; makwenu, ton frère ; makwabu, son frère.

Pluriel : bamakweṛu, etc. (Probablement : *ma,* l'homme de ; *ku*, l'endroit de ; *eṛu*, nous = l'homme de notre maison, mon frère.)

3° hikweṛu, nous tous ; hikwenu, vous tous ; hikwabu, eux tous. (Probablement : *hiku*, la totalité ; *a-eṛu*, de nous ; nous tous.)

166. Certaines prépositions (ku, chez) et pronoms (ŝa, cela) en font autant.

4° kwanga, chez moi ; kwaku ; kwakwe ; kweṛu ; kwenu ; kwabu.

Peut-être le mot kaya (voir § 116), la maison, le home est-il sous-entendu ici : (kaya) kwanga = à la maison de moi.

5° ŝa nga signifie : moi seul, proprement : cela de moi ; ŝa ku, toi seul ; ŝa kwe, lui seul ; ŝeṛu, nous seuls ; ŝenu, vous seuls ; ŝa bu, eux seuls. (Voir § 191.)

Thème sur les pronoms personnels de la classe mu-ba.

Nakulobye	a	mu	siyile	ŝa kwe	le	mutin	wolowo.
Son ami	il	l'	abandonna	seul	là-bas	dans ce	village-là.

Yene,	a	ba	bitana	bhanu	ba	kone,	a	ku	:	Yo !	nḍi
Lui,	il	les	appelle	les gens	de	là,	il	dit	:	Hélas !	je

lahlekile ;	ba	nḍi	tŝyukumetile.	N'	ta	fa	ntsena
suis perdu ;	ils (on)	m'	ont jeté de côté.	Je	mourrai		simplement

[1] Cette terminaison : kuloṛi peut s'ajouter aux substantifs et introduit l'idée de : mes compagnons. Ex. : maḍyahakuloṛi, les jeunes gens, mes compagnons ; babasatikuloni, les femmes, tes compagnes (à toi femme !).

tikwen leḍi. Kasi a tikwen ḍa kweŗu, hikwabu ba
dans ce pays. Tandis que dans le pays de chez nous, tous ils

da, ba šuŗa. Mawaku ! nḍi nabela ku mi bona,
mangent, ils se rassasient. Si seulement ! Je désire de vous voir,

ǹwi ba-le-kweŗu, nḍi ţhaba na ǹhwenu.
vous, les gens de chez nous, (pour que) je me réjouisse avec vous.

Mhunu lwe a nḍi wongile ; a ku famba, o nḍi siya ;
Cet homme il m' a trahi ; (voici) il est parti, il m' a abandonné ;

mine, nḍi nga mhunu wa ku babya ; bo nḍi hleka
moi, (qui) je suis un homme malade ; ils me rient (au nez)

hikwabu ; bo nḍi ţekeţela. Ǹwi ta dlawa, hikwenu, ku leḍi
tous ; ils me ridiculisent. Vous serez tués, vous tous, dans ce

siku mi taka kumiwa. — Sala, makweŗu ; nḍi hambana
jour (où) vous serez pris. — Adieu, mon frère ; je me sépare

na ǹhu, nḍi ku : ku wene, a ku be ni nḍyombo. Nḍa
d'avec toi, je dis : Pour toi, qu'il y ait du bonheur. Je

ku ŗanḍa. U nḍi ŗanḍile na wene, we, muŗanḍiwa wa nga.
t' aime. Tu m' as aimé aussi, toi, toi, bien-aimé de moi.
Nḍa famba. Nḍa muka.
Je m'en vais. Je retourne à la maison.

B. PRONOMS PERSONNELS DES SEPT AUTRES CLASSES.

167. Ces pronoms ne présentent que deux formes : la simple et l'absolue. La possessive n'existe pas et est remplacée par l'absolue (complète).

Les trois séries se retrouvent ici dans les formes simples (1° primitives, 2° en a, 3° en o) aussi bien que dans les absolues (1° complètes, 2° abrégées, 3° après *na*). On remarquera que la forme abrégée ordinaire se distingue de celle qui suit *na* en ce que la première se termine en o, la seconde en u.

Les formes simples primitives peuvent seules être employées à l'accusatif, à l'exclusion de celles en a et en o.

		Formes simples.			Formes absolues.		
		Primitives	En a	En o	Complètes	Abrégées	Après na
Cl. mu-mi	Singulier . .	u. wu	wa	wo (il, le)	wone	wo	wu (lui)
	Pluriel. . . .	mi (Dj. yi)	ma (ya)	mo (ils, les) (yo)	yone	yo	yu (eux)
Cl. yi-ti	Singulier . .	i. yi	ya	yo	yone	yo	yu
	Pluriel. . . .	ti	ta	to	tone	to	tu
Cl. li-ti	Singulier . .	li (ḍi) (Dj. ri)	la (ḍa)	lo (ḍo)	lone (ḍone)	lo (ḍo)	lu (ḍu)
	Pluriel. . . .	ti	ta	to	tone	to	tu
Cl. ḍi-ma	Singulier . .	ḍi (Dj. ri)	ḍa	ḍo	ḍone	ḍo	ḍu
	Pluriel. . . .	ma (Dj. ya. a)[1]	ma	mo	wone	wo	wu
Cl. bu-ma	Singulier . .	byi	bya	byo	byone	byo	byu
	Pluriel. . . .	ma (Dj. ya, a)	ma	mo	wone	wo	wu
Cl. ši-ŝi	Singulier . .	ši	ša	šo	šone	šo	šu
	Pluriel. . . .	ŝi	ŝa	ŝo	ŝone	ŝo	ŝu
Cl. ku.		ku	ka	ko	kone	ko	ku

[1] Le djonga qui, comme nous l'avons vu, conserve encore moins que le ronga le *m* dans la formation des particules d'accord, présente ma, ya, et même a au pluriel des cl. ḍi-ma et bu-ma.

168. Quant aux *règles de l'emploi* de ces divers pronoms, nous devons signaler les suivantes.

La forme simple, qu'on a appelée aussi pronom conjonctif ou connectif, *est de rigueur partout,* non pas seulement à la place du substantif quand celui-ci n'est pas exprimé, mais aussi immédiatement après lui pour l'unir au verbe dont il est le sujet.

Ex. : tihomu *ta* da ; *ti* tele ngopfu : les bœufs (*ils*) mangent ; *ils* sont très nombreux.

Lorsque les substantifs sont employés comme objet direct, ces formes simples sont aussi volontiers répétées, comme suit :

Ṅḍi *wu* ţemile, muṛi ;
Je l' ai coupé, l'arbre.

Mais ce n'est pas de rigueur. On dit plus souvent : nḍi ţemi muṛi.

169. Certains de ces pronoms, ensuite d'un usage très fréquent, sont employés sans que le substantif auquel ils se rapportent ait besoin d'être articulé.

Ex. : ḍi pelile : il (le soleil) s'est couché (sous-ent. dambu, cl. ḍi-ma) ;
le'ḍa ka Manyisa : celui (le pays) de Manyisa (sous-ent. tiko, cl. ḍi-ma) ;
byi šile, il (l'orient) s'est éclairci (sous-ent. buša, cl. bu-ma) ;
ya twala, elle (l'affaire) est claire (sous-ent. mhaka, cl. yi-ti) ;
ta twala, elles (les affaires) sont claires (sous-ent. timhaka) ;
ba li, hi ta dlawa, ils (les hommes) ou : on dit que nous serons tués (sous-ent. bhanu) ;
ši hi pfunile, il (Dieu) nous a aidés (sous-ent. Šikwembu, langage chrétien).

Il en est de même des deux pronoms neutres ŝi et ku. Ŝi signifie *cela* et se rapporte à une pluralité d'objets :

Ex. : ŝi hi kaṛatile : cela nous a ennuyés (cela = ces choses).

Ku correspond à notre *il* neutre. Mais il est employé volontiers quand il y a une idée de détermination *locative*.

Ex. : ku šongile, kone, c'est beau, là ;
ku ni bhanu, il y a des gens.

170. Le pronom personnel, forme absolue, a parfois un sens intensif, prégnant, qu'on peut rendre par le mot véritablement.

Ex. : muhloti lw'a nga yene ;
un chasseur qui est lui, c'est-à-dire qui est véritablement tel ;
tihomu le'ti nga tone, de véritables, de beaux bœufs.

C'est en vertu de cette particularité qu'on peut dire : *hi šone* (propr. ces choses sont elles) dans le sens de : c'est bien, c'est juste ; et : *hi wone* (sous-ent. maṛito, ces paroles sont elles) dans le sens de : c'est vrai.

171. Quant *à l'accord* des pronoms personnels, il se produit parfois des irrégularités :

a) Quand il est question du mot *hosi*, chef, par exemple, lequel appartient à la classe yi-ti, on abandonne assez souvent le pronom *yi* pour le remplacer par *a* (cl. mu-ba) à cause du caractère fortement personnel du mot. De même, quoique plus rarement, pour : Šikwembu, Dieu.

b) Si le verbe a plusieurs sujets appartenant à des classes différentes, le pronom qu'on emploie pour les résumer devant le verbe sera le neutre ŝi.

Ex. : maṛanga ni timbawen ŝa nanḍika ;
les courges et les haricots sont bons.

SECTION III — PRONOMS RELATIFS (OU COMPOSÉS)

172. En ronga, les pronoms relatifs n'existent pas à proprement parler. Si on les examine de près, on constatera que les formes correspondant à nos expressions indo-

germaniques : « qui, lequel, » sont un amalgame du pronom démonstratif et du pronom personnel que nous baptiserions volontiers du nom de « pronom composé. » La vraie manière d'exprimer la *relation* consiste dans l'adjonction au *verbe* d'un auxiliaire particulier ka (ou nga) placé avant ou après le verbe. Nous verrons plus loin (§§ 245-253) les règles de cette très curieuse formation, plus développée en thonga que dans n'importe quel autre langage bantou.

Ce pronom composé se construit différemment selon qu'il est sujet ou objet.

a) *Pronom relatif sujet.*

173. Tihomu *leti ti* fambaka.
Les bœufs qui marchent.

La plupart du temps le *ti* du pronom démonstratif se confond avec celui du pronom personnel, et nous indiquons cette suppression, véritable élision, par une apostrophe, laquelle sert à distinguer le pronom composé (le'ti) du pronom démonstratif (leti).

Ex. :
Cl. mu-ba : Mhunu *lweyi* a *(lwe a, lw'a)* fambaka = L'homme *qui* [marche
» Bhanu *la'ba* fambaka = Les hommes *qui* marchent.
Cl. mu-mi : Muṭhu *lo'wu* (ou *lo*) šongiki = La forêt *qui* est belle.
» Miṭhu *leyi mi* (ou *le'mi*) šongiki = Les forêts *qui* sont [belles.
Cl. yi-ti : Nḍau *le'yi* lebyaka = Un lion *qui* est sauvage.
» Tinḍau *le'ti* lumaka = Les lions *qui* mordent.
Cl. li-ti : Litiho *lolu li* (= *lo'li*) ou *le'di* babisaka = Le doigt [*qui* fait mal.
Cl. di-ma : Plur. Maŗito lawa ma (= la'ma) pfunaka = Des paroles *qui* aident. (Djonga : lawa ya = la'ya ou l'a), etc.

174. Quand l'antécédent du pronom relatif est à la première ou à la seconde personne on adjoint le pronom per-

sonnel de première ou seconde au pronom démonstratif de la classe mu-ba.

Moi qui, se dira : mine lweyi nḍi.
Toi qui, » wene lweyi u.
Nous qui, » hine laba hi, ou la'hi.
Vous qui, » ṅwine laba mi, ou la'mi, ou ṅwi mi.

Mais souvent le pronom démonstratif est supprimé et la relation n'est plus indiquée que par le suffixe du verbe.

Ex. : Hi wene *lwe u* yentšiki lešì : C'est toi *qui* as fait ceci ;
Ku hle mine, *nḍi* tibaka timhaka : C'est moi qui l'ai dit, *moi qui* sais les affaires.
Ṅwine, bamakweṛu, *ṅwi mi* babyaka : Vous, mes frères, *qui* êtes malades.

b) Pronom relatif objet direct et indirect.

175. Lorsque le pronom relatif est à l'accusatif, la seule différence, c'est que la portion personnelle du pronom composé est séparée de la portion démonstrative et placée après le sujet du verbe.

Ex. : Tihomu *leti* hi *ti* šabiki ;
Les bœufs ceux-ci nous les avons achetés, c'est-à-dire : Les bœufs *que* nous avons achetés.
Wene, makweṛu, *lweyi* ba *ku* biki ;
Toi, mon frère, celui on (t') a battu = *qu*'on a battu.

176. Si le verbe a un régime indirect pronominal en plus du pronom relatif objet direct, celui-ci devra être construit un peu différemment. La portion personnelle sera rendue par la forme absolue et placée après le verbe.

Ex. : Siku *leḍi* ba hi bekeliki *ḍone ;*
litt. : Le jour celui il à nous ont fixé lui ;
c'est-à dire : Le jour *que* l'on nous a fixé.

C'est toujours le cas quand le pronom relatif est *à un cas indirect* (génitif, datif ou ablatif) et doit être précédé

d'une préposition. On emploie la forme absolue (ou possessive pour le génitif) et la préposition est mise devant.

Ex. : Siku	*leḍi*	hi tšikeliki *ha ḍone ;*
Le jour	*auquel*	nous sommes arrivés.
Mhunu	*lwe*	nḍi yingeliki timhaka *ta kwe ;*
L'homme	*dont*	j'ai entendu les affaires.
Hosi	*leyi*	nḍi yiki *ku yone ;*
Le chef	*chez lequel*	j'ai été.
Muṛi	*lowo*	šisaka ši nga kone *henhla ku wone;*
L'arbre	*sur lequel*	le nid est.
Tingwaza	*leti*	hi lwaka *na tu ;*
Les guerriers	*avec lesquels*	nous luttons.

SECTION IV — PRONOMS INTERROGATIFS

177. Le pronom *quel* se rend par le suffixe *ni* (djonga : *hi*[1]) ajouté au préfixe (complet ou modifié) du substantif auquel il se rapporte. Il y a donc quinze formes du pronom interrogatif, selon les classes et les nombres.

Cl. mu-ba : Wini ? Bani ?

Ex. : Makwenu hi wini ? Quel est ton frère ? — Balala hi bani ? Quels sont les ennemis ?

Cl. mu-mi : Wini ? Yini ?

Ex. : Nanḍhu hi wini ? Quelle est la faute ? — Miṛi leyi hi yini ? Quels sont ces arbres ?

Cl. yi-ti : Yini ? Tini ?

Ex. ? Nḍobo ya ku hi yini ? Quel est ton hameçon ? — Tihomu teṛu hi tini ? Quels sont nos bœufs ?

Cl. li-ti : Lwini (ou ḍini) ? Tini ?

Ex. : Lišaka lwini ? Quelle espèce ? — U ḍyula tinsiba tini ? Quelles plumes cherches-tu ?

Cl. ḍi-ma : Ḍini ? Wani ?

Ex. : Siku ḍini ? Quel jour ? — Malepfu wani ? Quelle barbe ?

---

[1] En djonga, le suffixe interrogatif est partout *hi* (wihi, byihi, šihi, etc.), mais *ni* s'est conservé dans le mot yini, qui signifie quoi ? et est devenu un vrai pronom neutre, indépendant. Ce fait semble indiquer que la forme *ni* est l'ancienne.

Cl. bu-ma : Byini ? Wani ?
Ex. : Busiku byini ? Quelle nuit ? — Mabyanyi wani ? Quelles herbes ?
Cl. ši-ŝi : Šini ? Ŝini ?
Ex. : Šibongo ša ku hi šini ? Quelle est ta descendance ? — Ŝiloso ŝini ? Quels surnoms ?
Cl. ku : Kwini ?
Ex. : Ku ruketela loku hi kwini ? — Quelle est cette insulte ?

178. Certains de ces pronoms interrogatifs sont fréquemment employés seuls, en sous-entendant le substantif. Alors ils prennent un sens plus ou moins adverbial.

Ex. : Yini ?	veut dire :	Quoi ?	(s.-ent. : mhaka yini : Quelle affaire ?) De là : Hi yini ? Q'est-ce ? Ha yini ? Comment ? Hi ku yini ? Pourquoi ? Comment ? Sa ku yini ? Qu'est-ce à dire ? Yini s'abrège souvent en yi.
Ŝini ?	»	quoi ?	(avec un sens pluriel. S.-ent. : Ŝilo[1] ŝini : Quelles choses ?)
Ḑini ?	»	quand ?	(s.-ent. : Siku : Quel jour ?)
Kwini ?	»	où ?	(s.-ent. : l'idée de *lieu* se trouvant dans le pronom *ku*.)

179. Le pronom *qui ?* se rend par *mani* (abrégé en man), pluriel bamani (baman) constamment précédé de la particule copule i ou hi.

Ex. : Hi mani ? Qui est-ce ?

Il a un sens fortement personnel et ne s'applique qu'à des êtres humains.

180. Il existe un troisième pronom interrogatif, absolument invariable. C'est le mot *mune*, qui signifie : *de quelle espèce.*

Ex. : Nhlampfi mune, leyi ? Quelle espèce de poisson est-ce ?

---

[1] Šilo, chose, le mot neutre par excellence, n'existe plus en ronga, mais est fréquemment employé en djonga. Le ronga dit : ntšhumu (mumi) pour « chose. »

Il s'emploie surtout dans l'expression : **Mali mune?** Combien d'argent? (ou p. e. **originairement**: Quelle espèce de pièce d'argent?)

181. Le pronom qui signifie : *combien nombreux?* c'est *ngani*, lequel se construit comme un adjectif de la seconde série. (§ 119.) Il signifie proprement : en certain nombre, assez nombreux. (Voir § 185.) Dans les phrases interrogatives, il prend le sens de combien?

Ex. : Bhanu bangani? Combien d'hommes?
Tihomu tingani? Combien de bœufs?

L'exemple ci-dessous illustrera l'emploi de ces divers pronoms interrogatifs :

Muhloti hi wini? Quel est le chasseur? (montre-le!)
Muhloti i man? Qui est le chasseur? (dis son nom!)
Muhloti mune? Quelle sorte de chasseur?
Bahloti bangani? Combien de chasseurs?

182. Une sorte d'*adverbe interrogatif* correspondant au français : est-ce que? est généralement introduit au commencement ou à la fin de la phrase lorsqu'il y a question. C'est le mot *šana* qui peut se réduire à *ša*, au commencement, ou à *na*, à la fin de la phrase, ou au contraire se redoubler en *šana-na*, lorsqu'on insiste dans l'interrogation.

Ex. : Šana u ya kwi? ou Ša u ya kwi? Où vas-tu?
Wa nḍi ḍyula na? Est-ce que tu me cherches?
Šana u yalile, šana-na? Est-ce que tu as refusé?

SECTION V — PRONOMS INDÉFINIS. DIVERS.

183. I. *Quiconque.* Le pronom interrogatif *man?* qui? peut devenir indéfini et signifier : tout le monde et quiconque, quand il se présente sous la forme *man na man.*

Ex. : Man na man a ḍyula butomi = Tout le monde recherche la vie.
Man na man l'wa dyulaka butomi, a ta byi kuma = Quiconque recherche la vie la trouvera.

L'adjectif ṅwana redoublé sous la forme : *muṅwana ni muṅwana* a le même sens.

Enfin l'on peut aussi rendre « quiconque » par le pronom interrogatif redoublé.

Ex. : šifaniso šini ni šini, une image quelconque.

184. II. *Un tel. Man* a aussi le sens de : un tel, ou : tel ou tel, dans l'expression : nḍi boni man, j'ai vu tel ou tel. Mais c'est surtout sous sa forme diminutive *manyana* qu'il est employé dans ce sens.

Ex. : Nḍi byeliwi hi manyana = Je l'ai appris de tel ou tel.

Une expression plus familière encore c'est *nasikana*, mot fort commode quand on ne se rappelle pas le nom de celui dont on parle.

Ex. : Nḍi butisi nasikana = J'ai interrogé un tel (ou *chose*, comme les enfants disent entre eux).

Certains individus émaillent leurs discours de ce nasikana, pour désigner toutes sortes d'objets et même d'actions qu'ils ne se donnent pas la peine de nommer.

185. III. *Peu* se rend au moyen de *ngani*, par la périphrase suivante : ils ne sont pas nombreux.

Ex. : Bhanu ba nga li bangani = litt. Des hommes qui ne sont pas nombreux, c'est-à-dire peu d'hommes.
Miṛi mi nga li (ou mi nge) mingani = Peu d'arbres.

Certaines circonlocutions aboutissent au même sens, par exemple :

La'ḇa nga talangakiki, ceux qui ne sont pas nombreux (du verbe ku tala, être nombreux), ou simplement : baṭongo (de l'adjectif ṭongo, *petit,* qui a aussi le sens subsidiaire de *peu*).

186. IV. *Quelqu'un* se rend par *mhunu*, homme.

Ex. : Il y a quelqu'un ku ni mhunu.
Quelques-uns se dira : bhanu bańwana.
Personne (négatif) » a ku na mhunu.
Rien (négatif) » a ku na ntšhumu.

La construction de ntšhumu, mot de la classe mu-mi, offre ici une irrégularité. Quand on dit, par exemple : Il n'y a rien qui manque, on oublie la classe de ntšhumu pour se rappeler seulement le caractère neutre de l'expression et l'on construit comme si ce mot appartenait à la classe neutre ši-ši (comme šilo § 178, note). A ku na ntšhumu *le'ši* pfumalekaka = Rien ne manque. Mais si l'idée *d'objet concret* est proéminente, comme dans : il n'y a pas un objet qui se soit perdu, on dira : A kuna ntšhumu *lo'wu* lahlekiki.

187. V. *L'un*, muńwe ou muńwana, *l'autre*, muńwana.

Ex. : Muńwe a fambile, muńwana a sele : L'un est parti, l'autre est [resté.
Dińwana siku : Un certain jour.

Muńwe sert aussi à rendre *le même*, cela de la façon suivante :

Hi mhunu *muńwe ni* lweyi nḍi mu boniki (litt. : C'est un homme *un avec* celui que j'ai vu, c'est-à-dire c'est *le même*).

Ńwe prend le pluriel quand le sens l'exige.

Ex. : Mine na Tatana hi bańwe : Moi et le Père nous sommes un.

188. *Pas un* se rend par : ni un seul, ou non, quand même il est un !

Ex. : A ku tšikelanga nala *ni muńwe* ou *nambi a li muńwe* : Il n'est pas arrivé un seul ennemi (litt. : Il n'est pas arrivé d'ennemi, ni un, ou quand même ce serait un).
A ku fanga homu ni yińwe : Il n'est pas mort un seul bœuf.

189. *L'un l'autre* se rend non par un pronom spécial, mais par une modification du verbe, c'est-à-dire par l'adjonction de *ana* au verbe simple. On obtient ainsi le *dérivé mutuel*. (Voir § 320.)

Ex. : ku nabela, désirer; ku nabelana, se désirer l'un l'autre; ku bona, voir ; ku bonana, se voir l'un l'autre.

Soi-même, le pronom réfléchi, se rend d'une façon analogue, par la préfixation de la syllabe ti au radical du verbe pour obtenir le *dérivé réfléchi*. Ku *ti*bona, se voir soi-même. Le fait que ce *ti* est invariable à tous les nombres et à toutes les classes nous engage à l'envisager non comme un pronom, mais comme une modification verbale. (Voir § 324.)

190. VI. *Tout*. Ce pronom paraît revêtir une forme très particulière et originale en ronga. Dans les autres langages bantou, il consiste en un radical variable (onke, onso, etc.) qui se construit comme un adjectif en *préfixant* le pronom du substantif auquel il se rapporte. (Ex. : en zoulou : a*b*elungo *b*onke, tous les blancs ; i*z*inkomo *z*onke, tous les bœufs, etc.) En ronga et dans les dialectes thonga, il se rend au moyen de la forme *hikwa*, à laquelle se suffixent les pronoms abrégés des diverses personnes et des diverses classes. On obtient donc :

mu - ba	hikweṛu, nous tous.	
	hikwenu, vous tous.	
	hikwabu, eux tous.	
mu - mi	muṛi hikwawu,	tout l'arbre.
	miṛi hikwayu,	tous les arbres.
yi - ti	ndlopfu hikwayu,	tout l'éléphant.
	tindlopfu hikwatu,	tous les éléphants.
li - ti	liṛanḍu hikwalu,	tout l'amour.
	tintiho hikwatu,	tous les doigts.
ḍi - ma	tiko hikwaḍu,	tout le pays.
	matiko hikwawu,	tous les pays.
byi - ma	busiku hikwabyu,	toute la nuit.
	malongo hikwawu,	tout le fumier.
ši - ŝi	šikomu hikwašu,	toute la pioche.
	ŝikomu hikwaŝu,	toutes les pioches.
ku	ku famba hikwaku,	toute la marche.

Il semble évident que nous avons ici un substantif, dont le radical est *ku* (comme *ke* en zoulou). Il est précédé de *hi*, qui est soit la particule-copule, soit la préposition hi, lesquelles sont toutes deux rendues parfois par *n* en zoulou (de là *n*ke). Enfin ce hiku devient *hikwa* par l'adjonction de la préposition a : les pronoms personnels étant mis au génitif. Hikweṛu (hiku-a-iṛu) signifierait : la totalité de nous, nous tous, etc. (Voir § 165.)

191. VII. Le pronom *seul* peut se rendre de deux manières: en djonga, il existe une forme *še*[1] qui s'accolle aux pronoms abrégés des diverses classes: mhunu yeše, l'homme seul; tihomu toše, les bœufs seuls; weše, toi seul. En ronga, cette expression n'existe plus. On se sert d'une périphrase employée d'ailleurs dans toute la tribu et qu'on peut traduire littéralement : « il est cela de lui. »

Ex. : Mhunu a li *ŝa kwe*, l'homme seul; Bhanu ba li *ŝa bu*, les hommes seuls ; hi li *ŝeṛu*, nous seuls ; mi li *ŝenu*, vous seuls, etc. ; Nḍi ta famba ŝa nga, je partirai seul.

Dans les classes des choses (II-VIII), on emploie les pronoms personnels absolus :

Muṛi wu mila ŝa wone = L'arbre croît seul.
Tihomu ti da ŝa tone = Les bœufs mangent seuls.
On pourrait traduire cela par = Pour leur propre compte. (Voir § 166.)

192. VIII. De cette forme ŝa nga... (etc.) est dérivée la locution *ha ŝa nga* signifiant : *par moi-même*, moi tout seul.

Ex. : Hi ta famba ha ŝeṛu = Nous irons par notre propre force (tandis que : hi ta famba ŝeru, signifie : Nous irons seuls).

On entend aussi : ha bya nga, ha bya kwe, auquel cas le mot *bhunu*, humanité, personnalité est probablement sous-entendu :

Ex. : A tikulisa ha bya kwe : Il s'enorgueillit de lui-même (de sa propre personnalité).

193. IX. Le pronom *si grand! tant!* est rendu par la forme neutre : *kunhati* (djonga : kungasi) ou *kunhasi*, ou *kunhasu*, mise au génitif :

Ex. : Muṛu wa kunhasu : Un tel assaisonnement! Maṛito ya kunhati : de si grandes paroles ! Liṛanḍu la kunhasi : un si grand amour ! etc.

D'une telle manière ! ou *tant!* (adverbe) se dira : ŝa kunhasi.

---

[1] Appartenant surtout au dialecte de Bilène.

Ex. : Ba tele ŝa kunhasi : ils sont si nombreux (djonga ŝongasi) ! (Voir § 268.)

194. Une autre de ces formes neutres (adjectives ou verbales ?) c'est ***kaṛi*** (kukaṛi) qui signifie : certain, tel et tel.

Ex. : Hosi ya kukari = Un certain chef.
Famba hi ndlela ya kukaṛi = Va par telle ou telle route.
Ka kukaṛi = Dans un certain lieu.

La répétition de kukaṛi signifie : quel qu'il soit, n'importe lequel.

Ex. : Šiluba ša kukaṛi ni kukaṛi ši šongile : Toute fleur est belle.
Kukaṛi ni kukaṛi, employé adverbialement signifie : partout.

SECTION VI — LES NOMS DE NOMBRE

195. En voici le tableau :

1. (yi) ṅwe. Adjectif
2. (ṭi) biṛi ou (ṭi) mbiṛi ou (ṭi) biḍi ou (ṭi) mbiḍi[1]. »
3. (ti) ṛaṛu ou (ti) nhaṛu. »
4. Mune } Substantifs (cl. mu-mi).
5. Ntlhanu } Substantifs (cl. mu-mi).
6. Ntlhanu na (yi) ṅwe.
7. Ntlhanu na (ti) biṛi.
8. Ntlhanu na (ti) ṛaṛu.
9. Ntlhanu na mune.
10. Khume (substantif cl. ḍi-ma).
11. Khume na (yi) ṅwe.
12. Khume na (ṭi) biṛi.
13. Khume na (ti) ṛaṛu.
14. Khume na mune.

---

[1] Les gens âgés, à Lourenço-Marquez, disent seulement biṛi ; les jeunes et les adultes disent biḍi, ce qui est la règle au Tembé : Ṛ est un son de transition.

15. Khume na ntlhanu.
16. Khume na ntlhanu na (yi) ṅwe.
17. Khume na ntlhanu na (ti) biṛi.
18. Khume na ntlhanu na (ti) ṛaṛu.
19. Khume na ntlhanu na mune.
20. Makume mabiṛi.
21. Makume mabiṛi na (yi) ṅwe.
30. Makume maṛaṛu.
40. Mune wa makume.
50. Ntlhanu wa makume.
60. Ntlhanu wa makume na khume ḍiṅwe.
70. Ntlhanu wa makume na makume mabiṛi.
80. Ntlhanu wa makume na makume maṛaṛu.
90. Ntlhanu wa makume na mune wa makume.
99. Ntlhanu wa makume na mune wa makume na ntlhanu na mune.
100. Dzana (substantif, cl. di-ma).
150. Dzana na ntlhanu wa makume.
200. Madzana mabiṛi.
300. Madzana maṛaṛu.
400. Mune wa madzana.
500. Ntlhanu wa madzana.
900. Ntlhanu wa madzana na mune wa madzana.
1000. Khume ḍa madzana, etc.

196. La numération bantou est manifestement basée sur l'usage des doigts de la main. Il arrive souvent que les indigènes indiquent simplement le nombre des objets comptés en montrant le nombre de doigts équivalent. Ex. : Trois hommes arrivent par le chemin. Un noir demande à son interlocuteur combien il y en a : Ba ku ehn (hê) répondra-t-il en élevant trois doigts en l'air, c'est-à-dire : Ils font cela (ehn-hê, adverbe descriptif fort difficile à écrire, consistant en un simple son nasal aspiré et signifiant : ainsi).

Il est donc aisé à comprendre que les Bantou n'aïent de mots particuliers que pour les cinq premiers nombres, puis pour 10 (la totalité des

doigts), puis pour 100 (dix fois cette totalité). Plusieurs langages n'ont pas 100. D'autres disent simplement : kulu, grand. Six, ce sera 5 doigts d'une main plus 1 de l'autre ; 7 : 5 plus 2, etc. L'imagination des natifs ne va guère plus loin que 10 fois 100, 1000. Passé ce chiffre, on déclare très vite que : A ŝi nkontiwi, c'est-à-dire : Cela ne se compte plus, ou que le nombre en question, c'est : Nhlulabankonti (djonga : Nṭanḍabahlayi), Celui qui dépasse les compteurs !

197. Avec un peu de réflexion, cependant, on arrive à exprimer, au moyen de ces quelques nombres, des chiffres très élevés :

Ainsi : 1 550 336 sera :

»	1 000 000	»	khume ḍa madzana le'ḍi yanḍisiwaka hi khume ḍa madzana (1000 × 1000).
»	500 000	»	na khume ḍa madzana le'ḍi yanḍisiwaka hi ntlhanu wa madzana (1000 × 500)
»	50 000	»	na ntlhanu wa makume ya makume ya madzana (50 × 1000)
»	336	»	na madzana maṛaṛu, na makume maṛaṛu, na ntlhanu na yiṅwe.

Mais les indigènes un peu instruits, qui seuls peuvent éprouver le besoin de se servir de pareils chiffres, se sont mis à notre système de numération et l'emploieront toujours plus volontiers au delà de 1000.

198. *Système d'accord des noms de nombre.*

Ṅwe, biṛi, ṛaṛu, sont des adjectifs et se construisent comme ceux de la seconde série.

Ex. : Yindlu yiṅwe, une maison ; mimpala mimbiṛi, deux trous ; tihomu tiṛaṛu, trois bœufs.

Mune, ntlhanu, khume (pl. makume, sans aspiration), dzana, sont des substantifs signifiant proprement : une quartaine, une cinquaine, une dizaine, une centaine. Khume et dzana sont aussi des substantifs dans les autres langages bantou. Par contre le ronga diffère de ses congénères quant à la nature des mots quatre et cinq. Partout ailleurs, ces deux mots sont traités comme des adjectifs, de même que un, deux, trois. (Zoulou : nne, hlanu ; souto :

nne, tlanu, etc.) Dans notre langage, comme dans les autres dialectes du thonga, l'adjectif est devenu substantif par la préfixation de la caractéristique de la classe mu-mi (*mu* devant le monosyllabe *ne*, mune, *n* devant le dissyllabe tlhanu, ntlhanu. Voir § 44 et 46).

Etant des substantifs, ces mots peuvent se construire de deux manières :

Ex. : dix hommes = khume ḑa bhanu ou bhanu ba khume ;
cinq serviteurs = ntlhanu wa malanḑa ou malanḑa ya ntlhanu ;
quatre doigts = mune wa tintiho ou tintiho ta mune.

Lorsque les nombres sont composés de plusieurs mots, chacun de ceux-ci s'accordera à sa manière, selon qu'il est adjectif ou substantif :

Ex. : Tihomu ta ntlhanu na tibiṛi, sept bœufs ;
ou ntlhanu wa tihomu na tihomu tibiṛi.

199. *Les noms de nombre ordinaux* dérivent des cardinaux. On met devant ceux-ci le préfixe de la classe bu-ma, indiquant la place (comme nous l'avons vu § 96) : ils deviennent par là des substantifs qu'on emploie alors au génitif.

Ex. : le second bœuf = homu ya bubiṛi (litt. le bœuf du second rang) ;
le troisième arbre = muri wa buṛaṛu ;
le dixième chef = hosi ya bukhume.

Si le nombre cardinal est composé en ronga, le premier mot seul aura le signe ordinal *bu* et les autres seront accordés comme s'il s'agissait d'un cardinal :

Ex. : le douzième jour : siku ḑa bukhume na mabiṛi.

Le mot *premier* est rendu par la circonlocution : celui du commencement, au moyen du verbe ku sungula, commencer.

Ex. : le premier jour : siku ḑa ku sungula.

Dernier : celui de la fin, wa bugamu.

Ces formes en *bu* sont employées dans un autre sens pour signifier : *tous deux*, tous trois, etc.

Ex. : Ba famba hi bubiṛi bya bu : Ils marchent tous deux ;

Deux à deux se rend au moyen de la préposition distributive ha :

Ex. : Ba famba ha babiṛi : Ils marchent deux à deux ;
Ba longoloka ha mune : Ils se suivent quatre à quatre.

CHAPITRE IV

L'ARTICLE ET LA PARTICULE-COPULE

200. Pour comprendre les langages bantou, il faudrait pouvoir faire abstraction de la plupart de nos notions grammaticales européennes, oublier les termes auxquels nous sommes accoutumés, puis, envisageant en lui-même cet étrange parler africain, en chercher les lois propres, en découvrir le génie. L'emploi de notre schématisme grammatical a nui déjà beaucoup à une compréhension vraie du caractère de ces langages. Rappelons-nous que l'esprit du peuple noir est bien différent du nôtre et qu'il faut nous attendre à trouver dans ses langages, c'est-à-dire dans le monument le plus authentique, le plus antique de son activité, des manières de dire, des moyens d'exprimer la pensée auxquels nous n'aurions jamais songé.

Il importe, en particulier, d'oublier toute définition de grammaire européenne, lorsqu'on traite des deux phénomènes linguistiques que nous avons désignés ci-dessus par les mots d'article et particule-copule.

I. *L'article.*

201. Les grammairiens ont baptisé du nom d'article une voyelle qui se trouve préfixée aux substantifs dans un certain nombre de langages bantou. Cette voyelle existe en thonga : en ronga c'est *a*, en djonga *e*. En zoulou, chose curieuse, cette voyelle diffère selon les préfixes, et si l'on y fait attention, on verra qu'elle n'est autre que la voyelle du préfixe répété devant lui.

1° Umu-ntu, aba-ntu (homme) ; 2° um-fula, imi-fula (rivière) ; 3° inkomo, izinkomo (bœuf) ; 4° *u*limi (pour ululimi, izilimi) (langue) ; 5° ilizwe, amazwe (parole) ; 6° ubuso (visage) ; 7° ukudlha (nourriture). Voir Torrend, § 317, à propos de l'article dans d'autres langages.

Cette voyelle mérite-t-elle le nom d'article? Nous ne le croyons pas, et nous prouverons notre dire en examinant successivement : quand on l'emploie et quel est son sens ?

1° *L'emploi du a.*

202. *a*) Il apparaît le plus souvent devant le *substantif* au nominatif, surtout au commencement des phrases ou après une *pause*. Il est fréquent au locatif, mais manque souvent quand le nom est à l'accusatif. Il ne se rencontre jamais devant le substantif quand celui-ci est accompagné d'une préposition (comme ku, ka, na, ni, hi, ha).

b) On le retrouve aussi devant les adjectifs (ex. : a ḍiṅwe siku, un autre jour ; a miṅwana minkama, quelques fois), puis devant des pronoms (entre autres : a wa ou iwa, il, pron., 3me pers. au présent-présent), devant des adverbes, au commencement des phrases (a khale, autrefois, a henhla, dessus), devant certains auxiliaires verbaux (particulièrement : afa ou ifa, anha ou inha).

c) Ajoutons que certains individus l'introduisent plus souvent que d'autres dans leur discours.

203. Tous ces faits s'expliquent si l'on admet que ce *a* est une *pure voyelle euphonique,* prononcée au moment où la bouche s'ouvre pour commencer une phrase, ou un bout de phrase, après une pause (fût-elle même très courte). On la trouvera surtout au nominatif (lequel est généralement au début), au locatif, indiqué incidemment pour compléter une idée, moins souvent à l'accusatif, lequel, étant plus immédiatement lié au verbe, ne comporte pas de pause,



d'arrêt avant lui, jamais après des prépositions : car celles-ci exigent qu'on les fasse suivre sans aucun retard du mot qu'elles régissent. Si *a* était un article, il devrait partout et toujours être exprimé. D'autre part, le fait qu'on le rencontre devant des adverbes, des particules verbales où un article n'aurait que faire, montre qu'il n'est nullement un article.

204. Un fait significatif prouve la même chose. Si un natif peu accoutumé à écrire rédige une histoire, les *a* abonderont; de même s'il explique lentement, en réfléchissant pour chaque mot, car les pauses seront fréquentes. Si par contre on écrit sous sa dictée, rapidement, en le laissant parler couramment, les *a* disparaîtront : ils ne lui seront plus nécessaires.

2° *Le sens du a.*

205. Aux considérations précédentes ajoutons que la voyelle *a* n'a pas le *sens* de l'article. Qu'est-ce que l'article ? C'est un mot qui sert à indiquer si le substantif est pris dans un sens défini ou dans un sens indéfini. Or *a* n'a nullement cette valeur. A mhunu peut être aussi bien *l'*homme que *un* homme.

En fait, le ronga n'éprouve pas le besoin d'un mot spécial pour dire si le substantif est défini ou non. Le sens général de la phrase, l'accent avec lequel elle est prononcée lui suffisent pour cela. Il y a beaucoup plus de divination et moins de logique et de précision dans le bantou que dans les langages européens. Les mêmes mots peuvent signifier des choses diamétralement opposées, selon la manière en laquelle ils sont prononcés. L'interlocuteur ne s'y laissera jamais induire en erreur. Il devinera sans aucune peine le sens vrai.

205[a]. C'est la particule démonstrative qui, en ronga, nous fournit parfois un moyen d'exprimer l'article défini quand il le faut absolument.

Ainsi : Mbyana leyi i yinene = Ce chien est un bon chien.
Mbyana leyi hi *le'yinene* = Ce chien est *le* bon chien.

206. Notre conclusion est donc que :

En ronga il n'y a pas d'article à proprement parler. La voyelle *a* préfixée parfois aux substantifs n'en a ni le sens ni l'emploi et n'est actuellement qu'une voyelle euphonique.

207. Nous disons *actuellement*. Voici pourquoi : si nous considérons le fait que, en zoulou, la voyelle euphonique varie selon les classes, tour à tour u, i, a, nous serons portés à lui accorder une valeur *grammaticale* plus grande. C'est ce que Bleek a fait. Il suppose que ces u, i, a sont les abréviations d'un élément grammatical plus complet, d'un véritable pronom, placé devant le préfixe du nom et qui aurait eu, anciennement, la puissance d'un article. Dans ce cas, il faudrait admettre que notre *a* ronga est un reste plus défiguré de cet ancien article, lequel se serait mieux conservé en zoulou. Mais nous doutons beaucoup de cette explication et préférons voir dans la différenciation de la voyelle en zoulou une attraction euphonique de la voyelle du préfixe. La loi de l'accord euphonique, laquelle est si évidemment à la base de tout le système grammatical des langages bantou, aurait produit aussi cette allitération dans l'idiome cafre qui est l'un des plus mélodieux. Cependant nous estimons que la question demeure ouverte. Un travail de comparaison plus approfondi révélera peut-être la vraie nature et l'étymologie de cette curieuse voyelle. Il faut remarquer que les indigènes tiennent passablement à sa présence en certains cas et paraissent y trouver plus qu'une satisfaction d'euphonie.

II. *La particule-copule hi ou i (c'est).*

1° *Son emploi et ses formes.*

208. **S'il est malaisé de définir grammaticalement le *a* euphonique, il est plus difficile encore de déterminer le hi ou i si fréquemment employé en ronga.**

Sous sa forme *i* (djonga e), il signifie purement et simplement l'existence et correspond à la troisième personne du verbe substantif être.

Ex. : Mhunu lwe *i* munene : Cet homme *est* bon.

Sous sa forme *hi* (djonga he), il prend une puissance démonstrative et signifie *c'est.*

Ex. : Hi yene : C'est lui. Hi khondlo : C'est une souris.

Hi apparaît donc devant les pronoms personnels, démonstratifs et parfois devant les interrogatifs. Il est de rigueur dans les phrases négatives.

Ex. : Mhunu lwe a *hi* munene : Cet homme n'est pas bon.

209. Il existe une autre forme, probablement archaïque, de la copule, laquelle est employée fréquemment en djonga, c'est un simple *n* devenant *m* devant les labiales et qui se préfixe au mot qui suit la copule.

Ex. : En djonga : Ku fuma *n*'kwa ku : Le royaume *est* à toi.
Bhanu laba *m*'baman : Ces hommes, quels *sont*-ils ?

En ronga on ne retrouve cette forme de la copule que dans les expressions interrogatives : n'yini ? n'šini ? (ou n'tšini) n'ŝini ? qu'est-ce ?

2° *Sa nature.*

210. Dans le dialecte de Mapoute, la copule se présente sous une forme curieuse, quand elle est employée devant les substantifs ; elle se transforme en pronom personnel simple :

Ḍi ḍyaha :	C'est un jeune homme	(pour hi ḍyaha) (ḍi-ma).
Ti tihomu :	Ce sont des bœufs	(pour hi tihomu) (yi-ti).
Wu nkama :	C'est une distance	(pour hi nkama) (mu-mi).

Le zoulou présente le même phénomène : la copule change selon les classes et ressemble aux préfixes eux-mêmes. On serait donc tenté de conclure qu'elle est uniquement un pronom dégénéré.

211. D'autre part, quand on veut l'employer à l'imparfait, ce petit mot *hi* se transforme soudain en une forme verbale complète.

Ex. : *C'était* une souris : Afa *ḍi li* khondlo (litt. verbe être ; voir § 254). Afa *ti li* tihomu : *C'étaient* des bœufs.

De même, si l'on veut donner au *hi* la puissance descriptive que ku ajoute aux verbes (§ 223), il se transforme dans le verbe ku ba.

Ex. : Leŝi hambaka pongwe, *ḍa ku ba* khondlo : Ce qui fait du bruit, *c'est* une souris.

Il semble dans ces deux cas que la copule soit un véritable verbe.

Nous avons donc affaire ici à une spécialité des langages bantou, à une sorte de *pronom verbalisé.* Nos idiomes n'ont rien d'analogue à cela.

Au reste l'usage n'en est point difficile. Cette particule-copule rend de grands services.

Elle nous fournit une transition toute marquée entre les pronoms et les verbes.

CHAPITRE V

LES VERBES

Remarques préliminaires.

212. Si les langages bantou n'ont pas lieu d'envier les autres quant à la richesse de leurs formes substantives et pronominales, ils supportent la comparaison avec n'importe quel groupe quant aux verbes. On peut même affirmer que les idiomes indo-germaniques actuels sont moins riches en moyens d'exprimer les plus petites nuances de temps et d'action. Prenons le verbe *ku bona*, voir, qui plus que d'autres se prête aux multiples combinaisons inventées par l'esprit bantou pour rendre les variétés infinies dont cette notion est susceptible : un grammairien zoulou a compté plusieurs milliers de formes verbales se rattachant à cette racine-là.

213. Ce n'est pas que les *formes de la conjugaison* bantou soient fort nombreuses. Le radical du verbe subit fort peu d'inflexions, et nos langages aryens sont mieux partagés à cet égard. Cela saute aux yeux si l'on considère que la terminaison ne change pas avec les classes, ni avec les personnes, ni avec les nombres (sauf à l'impératif où le pluriel diffère du singulier). Elle peut se transformer néanmoins dans trois cas : selon que la phrase est au passé, au négatif ou au relatif, et voici les douze uniques formes que peut revêtir la terminaison du verbe bona :

Au négatif.	*bona*,	pour l'impératif, le présent, l'infinitif.
	bonan,	pour le pluriel de l'impératif.
	bonile ou *boni*,	pour le passé.
	bone,	pour le subjonctif, *bonen* au pluriel.
	bonaka,	pour le présent relatif.
	boniki,	pour le passé relatif.
Au positif.	*boni*,	présent négatif.
	bonanga,	passé négatif.
	boniki,	présent négatif relatif.
	bonangakiki,	passé négatif relatif.

214. La grande variété des formes verbales qui expriment les nuances du temps est obtenue par l'usage d'*auxiliaires*, parfois véritables verbes très reconnaissables, parfois dégénérés, devenus de simples particules, parfois même ces particules se combinent avec les pronoms personnels sujets du verbe et ne peuvent être reconnus que par la comparaison linguistique. Voici quelques-uns de ces auxiliaires avec leur sens primitif :

Ta, venir ; ya, aller ; ka (ou kala), être assis, être ; ba, être ; fa (pfa), venir de ; ku, faire ; sa, paraître ; nga, pouvoir (et autres nombreux sens) ; tšhuka, tressauter ; tlhela, recommencer ; buya, revenir, etc.

Le verbe principal joint à l'un ou plusieurs de ces auxiliaires s'enrichit alors d'une nouvelle notion temporelle, et le nombre de combinaisons possibles est considérable. En fait, ces auxiliaires sont constamment employés là où nous introduirions des adverbes et des conjonctions.

215. Un troisième élément de variété est le suivant : la forme primitive *bona* donne lieu à un certain nombre de *dérivés* qui (comme le remarque finement Torrend) expriment plutôt les différences de *relation* dont la notion verbale simple est susceptible. *Boniwa* (le passif), être vu. *Bonela* (l'applicatif), voir en faveur de, en relation avec. *Bonisa* (le causatif), faire voir, montrer. *Boneka* (le qualificatif), être visible. *Bonisisa* (l'intensitif), voir parfaitement. *Bonana* (le mutuel), se voir l'un l'autre. *Tibona* (le réfléchi), se voir soi-même. Certains verbes présentent d'autres dérivés encore (en eta, uka, uša, ula, ala, ata), qui chacun ont leur signification spéciale. (Voir section III, *Les dérivés*, §§ 290-327.) En outre il existe des dérivés doubles ou triples, dans lesquels la notion primitive du verbe s'est enrichie de deux ou trois notions secondaires. Ex : ku ţala, écrire ; ku ţa*le*la, écrire à quelqu'un ; ku ţa*lelana*, s'écrire l'un à l'autre ; ku ţa*lelisana*, faire qu'on s'écrive l'un à l'autre.

216. On comprend qu'il soit impossible de donner ici un tableau complet de toutes les formes d'un verbe ronga, avec ses auxiliaires et ses dérivés. Pour rendre l'étude plus facile, nous commencerons par donner le tableau des formes qui correspondent à notre conjugaison, cela dans un but pratique et sans oublier qu'il n'existe rien d'équivalent à la conjugaison d'un verbe français ou latin en ronga. Nous aurons à faire une place spéciale aux formes relatives, très développées en thonga. Puis nous aurons à préciser le sens des auxiliaires (2e section) et celui des dérivés (3e section).

SECTION I — CONJUGAISON DU VERBE KU BONA, VOIR

Nous aurons à distinguer : 1° la conjugaison simple positive ; 2° la conjugaison simple négative ; 3° la conjugaison relative positive et négative, et nous y ajouterons 4° les formes qui correspondent à nos verbes *être* et *avoir*.

I. *Conjugaison simple positive.*

217. A. *Temps simples.*

PRÉSENT		
Nḍi bona, je vois [1] *(présent indéfini)*	Nḍa bona, je vois *(présent présent)*	Nḍi ku bona, je vois (Nḍa ku bona ou Ndo bona) (Djonga : Ndi lo bona) *(présent descriptif)*
PASSÉ		
Nḍi bonile (abrégé : boni)[2] (Djonga : bone) J'ai vu, je vis *(passé récent)*	Nḍa bonile (boni) (Djonga : manque) *(passé passé)*	Nḍe ku bona *(passé descriptif)*

[1] Nous donnons à la page suivante le tableau des diverses formes pronominales déjà indiquées §§ 153, 154 et 167, pour rendre plus clair leur emploi avec le verbe.

[2] La forme bonile est régulièrement abrégée en *boni* à l'intérieur des phrases, lorsque le verbe est suivi d'un autre mot prononcé immédiatement après.

	Formes du pronom en *I*		Formes du pronom en *A*		Formes du pronom en *O*	
	PRÉSENT INDÉFINI		PRÉSENT-PRÉSENT		PRÉSENT DESCRIPTIF	
	Singulier.	Pluriel.	Singulier.	Pluriel.	Singulier.	Pluriel.
Cl. mu-ba	Nḍi bona, je vois	Hi bona, nous voyons	Nḍa bona	Ha bona	Nḍo bona	Ho bona
	U bona, tu vois	Mi, ṅwi bona, vous voyez	Wa bona	Ma, ṅwa bona	Wo bona	Mo, ṅwo bona
	A bona, il voit	Ba bona, ils voient	A, Wa, awa, iwa bona	Ba bona	O bona	Bo bona
Cl. mu-mi	U, wu bona, »	Mi bona, »	Wa bona	Ma bona	Wo bona	Mo bona
Cl. yi-ti	I, yi bona, »	Ti bona, »	Ya bona	Ta bona	Yo bona	To bona
Cl. li-ti	Li, ḍi bona, »	Ti bona, »	La, ḍa bona	Ta bona	Lo, ḍo bona	To bona
Cl. ḍi-ma	Ḍi bona, »	Ma bona, »	Ḍa bona	Ma bona	Ḍo bona	Mo bona
Cl. bu-ma	Byi bona, »	Ma bona, »	Bya bona	Ma bona	Byo bona	Mo bona
Cl. ši-ŝi	Ši bona, »	Ŝi bona, »	Ša bona	Ŝa bona	Šo bona	Ŝo bona
Cl. ku	Ku bona, »	—	Ka bona	—	Ko bona	—

FUTUR		
Nḍi ta bona, je verrai[1] (propr. : je viens voir) *(futur simple)*	Nḍa ta bona, je verrai (litt. : je viens venir voir) *(futur renforcé)*	Nḍi ta ku bona, je verrai *(futur descriptif)*
INFINITIF		
Ku bona, voir		Ku ku bona, voir
POTENTIEL		
Nḍi nga bona je puis voir		Nḍi nga ku bona *id.*
SUBJONCTIF		
A nḍi bone, que je voie		
IMPÉRATIF		
Bona, vois Bonan, voyez A hi bonen, voyons A ba bonen, qu'ils voyent		

[1] Nḍi ta bona s'abrège très fréquemment en n'ta bona.

218. B. *Temps composés.*

1° *Avec l'auxiliaire imparfait afa, ifa (Djonga a), j'étais* (*ou temps imparfaits*)		
IMPARFAIT (ou présent imparfait)		
Afa nḍi bona, je voyais		Afa nḍi ku bona

PLUS-QUE-PARFAIT (ou passé imparfait)		
Afa nḍi bonile, j'avais vu	Afa nḍa bonile	Afa nḍe ku bona
CONDITIONNEL PRÉSENT (ou futur imparfait)		
Afa nḍi ta bona, je verrais	Afa nḍa ta bona	Afa nḍi ta ku bona
POTENTIEL		
Afa nḍi nga bona, je pourrais voir		
2° *Avec l'auxiliaire optatif nha (anha, inha) (Djonga ngi)*		
CONDITIONNEL PASSÉ 1re forme : Anha nḍi bonile, j'aurais vu 2e forme : Afa nḍi ta ba nḍi bonile, litt. je serais j'ai vu = j'aurais vu		
3° *Avec l'auxiliaire ku ba, être*		
FUTUR ANTÉRIEUR Nḍi ta ba nḍi bonile ; litt. je serai j'ai vu = j'aurai vu.		

Quelques explications sur l'emploi de ces formes sont nécessaires :

219. On remarquera que, au présent et à d'autres temps encore, le pronom se présente sous trois formes diverses : nḍi, nḍa, nḍo.

Nḍi est la forme primitive. *Nḍa* est une combinaison de nḍi avec l'auxiliaire *ya*, aller. *Nḍo* est le résultat de la fusion de nḍa et de l'auxiliaire ku. La forme complète nḍi ku ou nḍa ku se rencontre encore souvent ; on entend

aussi le son intermédiaire nḍau. Nḍo est la forme contractée.

Il existe entre nḍi, nḍa, nḍo une nuance de sens qu'il est important de saisir.

220. *a*) *Nḍi bona*, c'est, disons-nous, un présent indéfini, c'est-à-dire que, dans cette expression-là, il n'y a pas nécessairement une indication précise du temps actuel.

1° On emploie les formes en i (u) pour désigner des *faits ou des actions habituels*, des idées générales.

Ex. : Tihomu ti tlula timbuti : Les bœufs sont plus grands que les chèvres.
Buṛena byi pfuna yimpin : La vaillance est utile à l'armée.

2° On s'en sert aussi dans la narration de faits passés quand on ne tient pas à insister sur le caractère prétérit de l'action : c'est là *le temps historique.*

Ex. : Ku bona makweṛu, a suka, nḍi mu lanḍa : A cette vue mon frère partit, je le suivis.

3° Enfin ces formes de la première série sont toujours préférées dans les *phrases relatives*, après la conjonction *loko*, volontiers aussi après une phrase contenant une forme en a.

Ex. : Leŝi nḍi kahlulaka, nḍi ta hatla nḍi tlhasa : Puisque je me hâte, je me dépêcherai d'arriver.

221. *b*) *Nḍa bona*, c'est un présent-présent qui indique avec force l'*actualité* du fait ou de l'action. La comparaison avec la forme zoulou correspondante (ngi ya bona) nous montre qu'elle est une contraction de nḍi ya, je vais (je vais voir, je vois !).

Ex. : Nḍa famba, je marche (maintenant même).

Cependant, dans certains cas où le verbe est manifestement au présent-présent et où l'on s'attendrait à la forme en a, celle en i reparaît si le verbe est suivi d'un cir-

constanciel quelconque. Cela ressort avec évidence des exemples suivants :

Šana wa nḍi tlula? Me dépasses-tu? — Šana u nḍi tlula ha yini? En quoi me dépasses-tu? — Šana wa nḍi benga? Me hais-tu? — U nḍi benga ngopfu, šana? Est-ce que tu me hais beaucoup? — Nḍa ŝi bona : Je le vois. — Nḍi ŝi bona hi mahlu ya nga : Je le vois de mes yeux.

222. A la troisième personne du présent-présent, le pronom est awa ou iwa (ou wa) au singulier, tandis qu'au passé-passé il est *a* ou *aa* (un a très allongé).

223. *c*) *Nḍi ku bona* ou nḍa ku bona, selon que le caractère présent de l'action doit être indiqué ou non, est une forme très couramment employée dans les narrations et qui a un *pouvoir descriptif* particulier. (Le djonga emploie l'auxiliaire *lo* dans ce sens. Il est parent de *ku*; voir § 262.)

224. Quelquefois cet auxiliaire *ku* ajoute l'idée de : tout simplement, seulement.

Ex. : Nḍi ku ta! = Je viens! (sans raison particulière)

On trouvera une explication plus détaillée de cet auxiliaire ku § 262.

225. *Au passé*, le caractère spécial de ces trois séries de formes se retrouve plus ou moins :

226. *a*) *Nḍi bonile* (u bonile, *a* bonile; djonga *o* bonile) n'indique pas non plus un fait et une action absolument passés. On emploie cette forme pour désigner des événements qui ont eu lieu *aujourd'hui même*. De là notre appellation : passé récent.

Ex. : Nḍi suki ni mišu : Je suis parti ce matin.

227. *b*) On l'emploie aussi dans le sens du parfait grec pour indiquer une action ou un fait qui ont eu lieu autre-

fois, mais dont les conséquences appartiennent encore au présent : donc un état, et dans ce cas on doit souvent traduire ce passé par un présent.

Ex. : Tiko ḍi ţhamisekile : Le pays est en repos (litt. : s'est assis et l'est encore).
Tilo ḍi šongile : Le ciel est beau.
Mati ma tele[1] : L'eau est haute (ku tala : être plein).

c) Enfin les pronoms en i (u) sont aussi employés dans toutes les phrases relatives et toujours après la conjonction loko, lorsque.

228. *Nḍa bonile* (wa bonile, a ou aa bonile) est le véritable parfait (soit passé défini, soit passé indéfini) et indique une action entièrement passée, cela dès hier ou plus tard qu'hier.

Ex. : Nḍa fambi tolwen : Je suis parti avant-hier.

Il serait possible que ce nḍa au parfait provînt de la contraction de nḍi avec l'auxiliaire *ha*, et non ya.

Le djonga ignore cette forme.

229. *Nḍe ku bona* est le passé de nḍa ku bona ou nḍo bona : le o est remplacé par e dans toute la série des formes. Ce *e* est probablement une terminaison parfaite, la forme complète étant : *nḍa yi* ku bona, contracté en *nḍe* ku bona. Le sens est descriptif ou restrictif, comme nous l'avons décrit à propos du présent.

Ex. : A ba ha li kone, be ku fa ! Ils n'y sont plus, ils sont morts (tout simplement !)

---

[1] *Mati ma tele* se dit de la marée quand elle est haute : l'eau est venue avec abondance et la mer est pleine ; *mati ma tala* se dit quand la marée est en train de monter : l'eau vient en abondance.

230. Le *futur* se forme au moyen de l'auxiliaire *ta*, venir. Ex. : Nḍi *ta* bona : Je viens voir, par là je verrai, car l'action est encore future. Nḍa ta bona pour nḍi ta ta bona renforce encore la notion future et signifie aussi : Je viendrai voir. Nḍi ta ku bona est aussi descriptif et intensif.

231. Le *subjonctif :* a nḍi bone, se reconnaît à sa terminaison e (à distinguer soigneusement de i négatif) et à son auxiliaire exhortatif ou subjonctif *a* (à distinguer de l'auxiliaire négatif a). — (A ndi boni signifie : Je ne vois pas [1].)

232. *a*) L'*impératif* n'a que quatre formes particulières : celles du pluriel en *en* et *an* contenant un véritable suffixe n ou ni.

On ne saurait le considérer comme le pronom de la seconde personne suffixé, comme le dit Torrend, § 835, puisque ce *eni* se rencontre aussi pour la première et la troisième personne. Il s'agit plutôt d'un auxiliaire exhortatif *na* que l'on retrouve dans le tchopi sous sa forme originelle.

b) Dans les monosyllabes, l'impératif se forme par l'adjonction de la terminaison na (ou nani au pluriel) qui transforme le mot en dyssyllabe et le rend par conséquent

---

[1] Il faut mentionner ici une différence assez importante entre le ronga et le djonga : en ronga, la forme subjonctive, proprement dite en *e*, n'est jamais employée que lorsque l'auxiliaire exhortatif *a* est exprimé. Partout ailleurs, la forme indicative en *a* est préférée, même si la phrase a un sens subjonctif ou optatif. En djonga, la forme en *e* est beaucoup plus fréquente : elle se rencontre même si *a* est supprimé, pour peu qu'il y ait quelque idée impérative, ou subjonctive, ou optative de la phrase :

Ronga : Nḍi kombela u nḍhi fambis*a* ; u nḍhi twel*a* busiwana : Je prie que tu me conduises ; aie pitié de moi.

Djonga : Nḍi kombela u nḍi fambis*e* ; u nḍi twel*e* busiwana : Je prie que tu me conduises ; aie pitié de moi.

capable de recevoir l'accentuation nécessaire pour le commandement [1].

Ex. : ku ka, puiser.	Impératif :	kana, kanan,
ku da, manger.	»	dana, danan.
ku ya, aller.	»	yana, yanan.
ku ta, venir.	»	tana, tanan, etc.

c) Pour la première et la troisième personne du pluriel, on peut dire : a hi ten, a ba ten (venons ! qu'ils viennent). Mais cette forme est aussi susceptible d'un redoublement : a hi tenen, a ba tenen.

d) A ce propos, il faut mentionner la présence d'une forme *duel* à l'impératif, première personne du pluriel. Si deux individus disent : *Marchons*, il faut traduire : A hi fambe ; s'ils sont trois ou davantage, on emploie le régulier : A hi famb*en*. C'est le seul cas de duel que nous connaissions en ronga.

e) La forme *bona*, vois, devient *bone* quand elle est précédée d'un pronom personnel à l'accusatif. Ex. : Mu bone. Vois-le. Il en est de même dans le dérivé réfléchi : Tibone : Prends garde à toi. Au pluriel, par contre, le *a* se conserve. Ex. : Mu bonan : Voyez-le ; tibonan : Prenez garde à vous (djonga : mu bonen).

233. *Le potentiel.* L'auxiliaire *nga* a bien des sens. Le principal, c'est celui de : je puis. Ex. : Nḍi nga bona : Je puis voir. Le genre de possibilité indiqué par là est plutôt *intérieur*, *moral :* J'ai la liberté, rien ne m'empêche de voir.... La capacité physique et intellectuelle sera plutôt rendue par le verbe : ku kota. Nḍa ŝi kota ku bona signi-

[1] Ce *na* n'est probablement autre que l'auxiliaire exhortatif conservé dans les monosyllabes à cause des besoins de l'accent.

fierait : J'ai des yeux assez bons pour voir. A la seconde personne, ce nga a souvent le sens d'un impératif renforcé.

Ex. : U nga famba, c'est : Tu peux aller,... ne refuse pas,... tu n'as aucune raison pour ne pas aller.... Va !

234. *Les temps imparfaits* sont composés au moyen de l'auxiliaire fa (ou afa, ifa, voir § 202). Le dialecte du hlanganou paraît avoir conservé une forme plus complète de cette particule ; on l'entend aussi parfois en ronga, c'est *pfa*, et ce *pfa* est quelquefois traité comme un véritable verbe muni de son sujet propre : Nḍi pfa nḍi bona (au lieu de afa nḍi bona). Ce fait-là nous révèle l'étymologie de l'auxiliaire imparfait : il s'agit ici du verbe ku pfa, très fréquemment employé d'une manière indépendante avec le sens : venir de. (Ex. : U pfa kwi ? D'où viens-tu ?) Dans la composition, il prend la signification de : être en route, et s'applique naturellement aux actions qui sont en cours d'exécution, non terminées, imparfaites. Trois *temps* à cette sorte de *mode imparfait :* présent, passé et futur, correspondant à nos imparfait, plus-que-parfait et conditionnel présent.

Le djonga présente une abréviation plus complète encore de pfa, aux temps imparfaits : c'est *a*.

235. L'auxiliaire *nha* (anha, inha) contient l'idée de : si seulement ! il est désirable ! et aussi : vraiment ! et dans la composition aide à former le conditionnel passé.

236. Enfin l'auxiliaire *ku ba*, être, peut être employé dans une foule de combinaisons et exprimer des nuances très délicates. Nous n'indiquons ici que la plus importante : Nḍi ta ba nḍi bonile, qui correspond à notre futur antérieur.

II. *Conjugaison simple négative.*

237. A. *Temps simples.*

PRÉSENT

A nḍi boni, je ne vois pas. Nḍi nga boni, je ne vois pas.
(Négatif déclaratif. Discours direct.) (Négatif subjectif. Discours indirect.)

PASSÉ

A nḍi bonanga, je n'ai pas vu. Nḍi nga bonanga. A nḍa bonanga.
(Djonga : bonange.) (Passé passé.)

FUTUR

Nḍi nga ka nḍi nga boni, je ne verrai pas. Nḍi nga ti bona.
(Négatif déclaratif. Discours direct.) (Négatif subjectif. Discours indir.)

INFINITIF

Ku nga boni, ne pas voir.

POTENTIEL

Nḍi nga boni, je ne puis pas voir ou Nha nḍi nga boni.

SUBJONCTIF

Nḍi nga bone, que je ne voie pas. (Djonga : A nḍi nga bone).

IMPÉRATIF

1re forme : U nga bone, ne vois pas[1].
Hi, mi, ba-nga boneni.
2e forme : U nga bi bona.
3e forme : U nga tšhuke u bona.

238. B. *Temps composés. — Avec afa et anha.*

IMPARFAIT (présent imparfait)

Afa nḍi nga boni, je ne voyais pas.

PLUS-QUE-PARFAIT (passé imparfait).

Afa nḍi nga bonanga, je n'avais pas vu.

CONDITIONNEL PRÉSENT (futur imparfait).

1re forme : Afa nḍi nga ti bona, je ne verrais pas
2e forme : Afa nḍi nga ka nḍi nga boni, »
3e forme : Afa nḍi ta ka nḍi nga boni, »
4e forme : Anha nḍi nga boni, »

[1] Le verbe ku ba, être, fait, par exception : U nga bi (i au lieu de e) : Ne sois pas.

CONDITIONNEL PASSÉ

1re forme :	Anha nḍi nga bonanga, je n'aurais pas vu.
2e forme :	Anha nḍa kali nḍi nga boni, »
3e forme :	Anha nḍa koti nḍi nga boni, »
4e forme :	Anha nḍi konḍi nḍi nga boni, »
Variantes :	Anha nḍi kala nḍi nga bonanga.
	Anha nḍi ki (pr kali) nḍi nga boni.
	Anha nḍa koti na (pr nḍa) ka nḍi nga boni, etc.

Remarques sur la conjugaison négative.

239. On remarquera qu'il y a deux particules ou auxiliaires négatifs : a et nga. *A*, c'est la négation déclarative, en fait. Ex. : a ba tanga : ils ne sont pas venus. *Nga*, c'est la négation subjective, en pensée. Ex. : U li u nga ye : Tu dis que tu ne vas pas (c'est-à-dire que tu n'as pas l'intention d'aller).

En fait, a est employé surtout dans le discours direct, mais aussi dans les interrogations (selon les cas) et parfois après la conjonction leŝaku.

Nga se rencontre toujours dans les phrases relatives, et après la plupart des conjonctions (loko, si ; akuba, afin que ; nambi, quoique ; suka, de peur que ; leŝi, puisque etc.), et dans toutes les phrases où le subjonctif est employé.

Exemples illustrant l'emploi de a et de nga.

A nḍi bonanga ntŝhumu : Je n'ai rien vu.
Nḍi tiyisa leŝaku *a* nḍi boni ntŝhumu : J'affirme que je ne vois rien.
Šana *a* u ŝi boni ? Est-ce que tu ne le vois pas ?
Nḍi *nga* ŝi boni ha yini ? Comment ne le verrais-je pas ?
Ku ḍyuleka leŝaku ba *nga* fambe : Il faut qu'ils ne partent pas.
A nḍi bohile akuba nḍi *nga* ye : Il m'a emprisonné afin que je n'aille pas.
Loko u *nga* donḍi, u ta lahleka : Si tu n'apprends pas, tu te perdras.

Il est bon de remarquer que « nḍi nga boni » est aussi le potentiel négatif.

240. A la *seconde personne*, à côté de la forme régulière a u boni (tu ne vois pas) on rencontre : a ku boni ; au passé, à côté de a u fambanga (tu n'as pas marché) et a wa fambanga, on trouve : a ku fambanga et a ka fambanga. Il semble que cette transformation du pronom ait pour effet de donner une certaine emphase.

241. La *troisième personne* du singulier est toujours : *a nga boni* (il ne voit pas) et non a a boni, cela probablement pour une raison d'euphonie et pour éviter la confusion avec a a bone, subjonctif positif. Nga dans ce cas est la négation, a le pronom.

On entend aussi parfois : a ka boni, ka étant un nga durci.

242. Le *futur négatif nḍi nga ka nḍi nga boni* (je ne verrai pas) est formé au moyen de l'auxiliaire *ka*, lequel n'est autre que l'abréviation de *kala* (idée d'existence et de propre détermination, § 260) et le premier nga est probablement celui du potentiel. L'explication de cette forme, avec sa traduction complète serait donc: Je puis me déterminer, je ne vois pas, c'est-à-dire : Je ne verrai pas.

Nḍi nga ti bona, est employé (de même que nḍi nga boni) quand la négation est subjective et dans les phrases subjonctives.

Ex. : Nḍa mu dlayile nḍi nga ti dlaya hi yenc : Je l'ai tué (afin que) je ne sois pas tué par lui (propr. : Je ne serai pas tué).

243. On remarquera l'abondance de formes pour rendre nos *conditionnels* présent et passé au négatif. Les trois auxiliaires kala, kota, konḍa expriment chacun une nuance (kala, se déterminer ; kota, faire acte de, pouvoir ; konḍa, arriver à) et aucune de ces formes verbales n'est tout à fait

équivalente aux autres. Les orateurs intelligents et puristes ne s'y trompent pas.

244. Il faut signaler ici un *emploi* curieux des formes négatives. Mises à l'interrogatif, le plus souvent sans le mot šana, uniquement par une légère différence d'intonation, elles prennent un *sens affirmatif renforcé*.

Ex. : A ba fambi? A ba tlhangani ni mhunu ndleleni? A ba mu bubutisi? A nga ba byeli? Litt. : Ne partent-ils pas? Ne rencontrent-ils pas un homme en chemin? ne l'interrogent-ils pas? ne leur dit-il pas? etc. Pour dire : Ils partirent... rencontrèrent un homme, etc.

Certains individus peuvent raconter de longues histoires sous cette forme interrogative-négative.

III. *Conjugaison relative (positive et négative).*

245. Nous arrivons ici à l'une des particularités les plus intéressantes du thonga. Tous les langages bantou du Sud possèdent une terminaison verbale spéciale (zoulou *yo*, souto *ṅ*) qui s'ajoute au verbe dans les phrases relatives et après certaines conjonctions. On l'explique généralement comme constituant une sorte de *participe* ou même comme un locatif du verbe. (Grout dit : un suffixe pronominal euphonique.) Les formes relatives du thonga, plus développées que dans aucun autre langage, nous mettent sur une autre voie : il s'agit bien là d'un *auxiliaire* dont les formes sont soit suffixées, soit préfixées au radical du verbe.

Ex. : Hi mine lweyi nḍi bona*ka* : C'est moi qui vois.
Leŝi u mu hlongo*liki* : Puisque tu l'as chassé.

246. Les *formes suffixées* sont, dans les divers dialectes thonga, les suivantes :

	CONJ. AFFIRMATIVE		CONJ. NÉGATIVE
	Présent.	**Passé.**	**Présent et Passé.**
Ronga Mpfoumo .	ka	iki	kiki ou kikiki
Ronga Mapoute. .	ku	iki	koko ou kokoko
Djonga	ka	eke	ike iki
Hlengoué	ko	ileke ileko	iki
Zoulou	yo	—	—
Souto.	ǹ	—	—

La seule *forme préfixée*, en ronga, c'est *nga*, au parfait affirmatif. En djonga, elle se retrouve au futur encore, et elle est tantôt préfixée, tantôt suffixée. Le djonga nous présente aussi la forme *ngi* à l'imparfait relatif.

247. Au reste, en voici le tableau :

	CONJUGAISON AFFIRMATIVE		CONJ. NÉGATIVE
Présent.	Nḍi bonaka, (celui que) je vois. (Mapoute : bonaku).		Nḍi nga bonikiki, (celui que) je ne vois pas. (Mapoute : bonikokoko). (Djonga : bonike).
Passé.	Nḍi boniki (passé récent). (Djonga : boneke). (Hlengoué : bonileke, bonileko).	Nḍi nga bona (passé passé). (Dj. id.). (Hl. nḍi nga bonile).	Ndi nga bonangakiki. (Mapoute: bonangakoko). (Djonga: bonangiki).

248. Ces diverses terminaisons relatives, dans les temps où se trouvent des auxiliaires, se suffixent aux auxiliaires eux-mêmes. Le *nga* potentiel seul n'admet pas de terminaison relative.

CONJUGAISON AFFIRMATIVE		
Futur	Nḍi taka bona, (celui que) je verrai.	(Djonga { nḍi nga ta bona.) ou nḍi ta nga bona.)
Potentiel	Nḍi nga bonaka, (celui que) je puis voir.	
Imparfait	Afaka nḍi bona, (celui que) je voyais. ou Ifiki nḍi bona.	(Djonga : ngi nḍi bona.)
Plus-que-parfait	Afaka nḍi bonile, (celui que) j'avais vu. ou Ifiki nḍi bonile.	(Djonga : ngi nḍi bonile.)
Conditionnel présent	Afaka nḍi ta bona, (celui que) je verrais. ou Afa nḍi taka bona.	(Djonga : ngi nḍi ta bona.)
Conditionnel passé	Anhaka nḍi bonile, (celui que) j'aurais vu.	(Djonga : ngi nḍi bonile.)

CONJUGAISON NÉGATIVE	
Futur	Nḍi nga tiki bona, (celui que) je ne verrai pas. ou Nḍi taka kala nḍi nga boni.
Imparfait	Afaka, ifiki nḍi nga boni, (celui que) je ne voyais pas.
Plus-que-parfait	Afaka, ifiki nḍi nga bonanga, (celui que) je n'avais pas vu.
Conditionnel présent	Afaka, ifiki nḍi ta kala nḍi nga boni, (celui que) je ne verrais pas.
Conditionnel passé	Anhaka, ifiki nḍi nga bonanga, (celui que) je n'aurais pas vu.

249. Toutes ces formes doivent appartenir à un seul et même auxiliaire, *ka* (parfait kile, abrégé ki ou ke) avec variantes ku pour le présent, ko pour le passé et le présent. Quant au *nga* du parfait, il doit se rapporter à la même racine : nga n'est en effet qu'un adoucissement de ka [1].

Qu'est-ce que ce ka ? Est-il en relation avec les divers *ka* que nous trouvons employés d'une manière indépendante en ronga ?

Que l'on considère ces deux manières, absolument équivalentes quant au sens, de dire : Celui qui n'est pas beau :

Lwe wa ku *ka* a nga šongi, litt. : celui de être : il n'est pas beau ;
Lwe » *a* nga šonganga *kiki :* Celui qui n'est pas beau ;

et l'on ne pourra se refuser à identifier le ka (ki, ko) du relatif avec le ka ou kala dont il sera question § 260 et qui signifie : être.

Il semble donc que lorsqu'une action est présentée comme étant *relative* à quelque personne ou à quelque autre action ou à quelque lieu, l'esprit ronga éprouve le besoin d'indiquer d'abord qu'elle est (ka) et seulement ensuite ce qu'elle est : 1° wa ku ka ; 2° a nga šongi.

250. Quant à l'*emploi de ces formes relatives*, il est très fréquent.

1° Il est de règle après les *pronoms relatifs.*

Ex. : Tihomu le'ti daka : Les bœufs qui mangent.
Mhunu lw'a fiki namunhla : L'homme qui est mort aujourd'hui.
Maḑyaha la'ma nga fa nwešemo : Les jeunes gens qui sont morts l'an passé.

251. 2° Certaines *conjonctions* exigent aussi la forme relative, ce sont celles qui communiquent à la phrase dépendante d'elles une idée de subordination relative, surtout leŝi, puisque. Hikuba, « parce que » est tantôt suivi du simple, tantôt du relatif, selon qu'il y a ou non subordination relative dans la phrase. De même certains adverbes de lieu signifiant : là où (lomu, laha) veulent être suivis du

---

[1] L'identité de nga et ka apparaît d'ailleurs clairement dans le cas du futur relatif, si l'on compare le ronga et le djonga :

Djonga : L'a nga ta bona : Celui qui verra.
Ronga : Lw'a taka bona : »
Forme intermédiaire : L'a ta nga bona : » (en djonga.)

relatif. Hi laha, conjonction dérivée de l'adverbe de lieu laha et signifiant : selon ou comment, exige doublement le relatif.

Ex. : *Leši* u nḍi holobela*ka*, nḍi byele *laha* nḍi *nga* hoša tolo.
Puisque tu me grondes, dis-moi où j'ai manqué hier.
Nḍi hakele *hi laha* u hlay*iki* ha kone.
Paie-moi selon que tu as dit.

252. 3° Enfin parfois les formes relatives sont employées sans que la phrase soit précédée d'un pronom ou d'une conjonction de ce genre.

Ex. : Ba sukiki, ba ya tlhasa : Ils partirent, ils arrivèrent, ou, pour mieux rendre en français : Étant partis, ils arrivèrent.

La forme relative met la première phrase dans un état de subordination vis-à-vis de la seconde.

Ce phénomène se remarque surtout avec l'auxiliaire ti. (§ 267.)

253. En vertu de cette puissance de subordination qu'il possède, le relatif peut à lui seul remplacer la conjonction parce que, ou puisque (ou même le pronom composé).

Ex. : Nḍi mu nyiki mali, a nḍi pfuniki.
Je lui ai donné de l'argent (parce qu')il m'a aidé.
A tiki a ya tlhasa, a byela lw'a yimiki nyaŋgwen, a ku :
Lorsque il fut arrivé, il dit à celui qui était debout à la porte :
Nḍi pfulele leši nḍi ŗwaliki, nḍi nga kotikiki
Ouvre-moi, puisque je suis chargé, (puisque) je ne puis pas
ku pfula ha ša nga.
ouvrir de moi-même.

IV. *Les verbes être et avoir.*

1° *Verbe substantif être.*

254. Il se rend généralement en ronga par *ku ba*.

Mais l'emploi de ce ku ba est assez délicat : *au présent de l'indicatif* aux première et seconde personnes du sin-

gulier et du pluriel, il est supprimé ; le verbe être ne se traduit pas.

Ex. : Nḍi nkulu : Je suis grand (u nkulu, hi bakulu, mi bakulu).

A la troisième personne, on dit : I nkulu : Il est grand ; I bakulu : Ils sont grands, et ce i est la particule-copule. Mais dans certains cas, spécialement après la conjonction loko, le verbe substantif se rend à toutes les personnes par le verbe défectif *ku li.*

Ex. : Loko ndi li nkulu : Si je suis grand.
Loko u li nkulu : Si tu es grand.
Loko a li nkulu ou en abrégeant : e nkulu : S'il est grand.
Loko ba li (abrégé be) bakulu : S'ils sont grands.

Ce li est très souvent supprimé aux première et seconde personnes ; à la troisième il se contracte avec le a du pronom qui se transforme en e.

Il est aussi employé à l'*imparfait* : Afa ndi li nkulu : J'étais grand, et se retrouve au *présent relatif négatif* sous sa forme régulière liki :

Ex. : La'ba nga liki bakulu : Ceux qui ne sont pas grands.

On emploie cependant aussi la forme nḍi ba au présent, mais elle a un sens subjonctif comme dans la phrase :

Ŝa ḍyuleka nḍi ba nkulu : Il faut que je sois grand.

La *forme relative* de li, au présent affirmatif est *nga :*

Ex. : Lweyi a nga nkulu : Celui qui est grand.

Aux autres temps, le verbe ku ba se comporte assez régulièrement.

Nous donnons ci-dessous le tableau des principales formes du verbe substantif :

255	CONJUGAISON AFFIRMATIVE	CONJUGAISON NÉGATIVE
Présent	Nḍi nkulu, je suis grand.	A nḍi nkulu, je ne suis pas grand.
	U nkulu, tu es grand.	A u nkulu.
	I, E nkulu, il est grand.	A nga li (nge) nkulu — ou a hi nkulu.
	Hi bakulu, nous sommes grands.	A hi bakulu (hi = pron, 1re pers. plur.).
	Mi bakulu, vous êtes grands.	A mi bakulu.
	I, Be, Ba bakulu, ils sont grands.	A ba nga li, bakulu — ou a hi bakulu. (hi-copule § 208.)
Passé	Nḍi bile (bi) nkulu, je fus grand.	A nḍi banga nkulu.
	Nḍa bile (bi) nkulu.	A nḍa banga nkulu.
Futur	Nḍi ta ba nkulu, je serai grand.	Nḍi nga ka nḍi nga bi nkulu, etc.
Subjonctif . . .	Nḍi ba nkulu, que je soie grand.	Nḍi nga be nkulu.
	A nḍi be nkulu.	
Potentiel . . .	Nḍi nga ba nkulu, je puis être grand.	
Infinitif	Ku ba nkulu, être grand.	Ku nga bi nkulu.
Impératif . . .	Bana nkulu, sois grand.	U nga bi nkulu.
	Banan bakulu.	Mi nga bi bakulu.
Imparfait . . .	Afa nḍi li nkulu, j'étais grand.	Afa nḍi nge nkulu.
	etc.	etc.

A ajouter les deux formes relatives :

Hi mine lweyi nḍi *nga* nkulu : C'est moi qui suis grand (djonga : nge).

Hi yene lwe a nga *liki* (ou *a ngeke*) nkulu : C'est lui qui n'est pas grand.

2° *Verbe avoir.*

256. Il n'existe pas en ronga et se rend au moyen du verbe être, suivi de la préposition *ni* ou *na* (avec).

Ex. : Nḍi ni mali : J'ai de l'argent (litt. : Je suis avec de l'argent).
Nḍa bi ni mali khale : J'ai eu de l'argent autrefois.
Lw'a ngeke na nanḍu : Celui qui n'a point de faute.

Il y a, il existe, se rend par le verbe substantif et l'adverbe *kone,* là.

Ex. : S'il y a des bœufs : Loko tihomu ti li kone.
Il y aura une guerre : Fumu ḍi ta ba kone.

Il n'y a, se rend par : A ku na.

Ex. : Il n'y a personne : A ku na mhunu.
Il n'y a rien à craindre : A ku na ntšhumu ša ku tšhaba.

SECTION II — LES AUXILIAIRES

Les diverses conjugaisons du verbe ku bona, celles de ku ba et ku li nous ont déjà révélé l'usage de quelques auxiliaires. Nous allons chercher à comprendre leur nature et celle de leurs congénères. Pour cela nous commencerons par les *particules auxiliaires,* débris plus ou moins reconnaissables de verbes défectifs. Nous examinerons ensuite quelques-uns des *verbes auxiliaires* proprement dits.

I. *Particules auxiliaires.*

257. 1° *Ku ta, venir.*

Lorsque *ta* est employé pour indiquer le futur, simplement, le verbe qu'il accompagne le suit immédiatement. Ta n'est alors qu'une *particule* dont le sens originel s'est oblitéré.

Ex. : Nḍi ta bona, je verrai.

Mais *ku ta* peut aussi être employé comme verbe auxiliaire en conservant son sens de « venir » et voici alors sous quelle forme il se présente :

Présent : Nḍi ta ku ta bona : Je viens voir
ou Nḍi ta nḍi ta bona.

Dans ce cas, le verbe ta possède ses propres pronoms, et ils sont répétés devant le verbe qui dépend de lui, ou celui-ci est mis à l'infinitif.

On peut employer aussi le futur renforcé dans le second membre de phrase et l'on obtient (ce qui est même préférable) :

Nḍi ta *ku ta ta bona*, ou nḍi ta *nḍi ta ta bona* abrégé en : *nḍa ta bona* : Je viens voir.

258. 2° *Fa* (ifa, afa [1]), *fi* (ifi), paraissent être la forme présente et la forme passée de l'auxiliaire imparfait. Elles correspondent à une nuance infinitésimale de la pensée. En djonga, il y a une seule forme : *a*, sans doute abréviation encore plus avancée du *pfa* primitif.

---

[1] De même que *li* (§ 263) afa, afaka est susceptible de se transformer et de s'élider de plusieurs manières. La consonne f ne disparaît jamais, mais la voyelle *a* peut devenir i ou u, par attraction.

Ex. : Laha *afaka u* ta ya kone, donne : Laha *ufuk'u* ta ya kone : Là où tu irais.

259. 3° Un autre auxiliaire imparfait c'est : *ana* ou *na* qui ajoute à la notion qu'une action n'est pas finie, la notion de la *simultanéité* avec une autre action. Cet auxiliaire s'emploie volontiers après afa, ou même redoublé.

Ex. : Afa ana nḍi bulabula, loko a tlhasa : *J'étais justement* à parler quand il vint.

Ba mu kuma na ana (n'ana) a ḍyula ku famba.
Ils le trouvèrent alors justement qu'il allait partir.

Mis au futur, *ana* prend le sens de : encore (comme aujourd'hui).

Ex. : Ba ta ana ba hi kaṛata : Ils nous ennuieront encore.

Il y a une parenté étroite entre na, auxiliaire de simultanéité et na, ni, préposition avec, ou conjonction et.

260. 4° et 5° : *Ku ba* et *ku ka*[1], *être.*

---

[1] **261**. Pour rendre plus facile l'identification de ce mot ka, l'un des plus répandus et des plus caractéristiques du ronga, nous donnons le tableau suivant de ses diverses significations et leur explication grammaticale. Ka peut être :

1° Particule génitive des substantifs verbaux, cl. ku. Ex. : Ku šonga ka tatana : La beauté de mon père.

2° Pronom personnel, série en a, de la même cl. Ex. : Ku weta ka kaṛata : Ramer, cela fatigue.

3° Pronom personnel, seconde personne, passé-passé, pour wa, au négatif. Ex. : A ka fambanga : Tu n'es pas parti.

4° Ku ka, être, abréviation de kala. Ex. : Sa ku ka ŝi nga talanga : Ce qui n'est pas nombreux.

5° Pour *nga*, forme relative présente du verbe substantif. Ex. : Lw'a ka kone : Celui qui est là.

6° Pour nga, particule négative. Ex. : A ka kone : Il n'est pas là.

7° Préposition : Dans le pays de, auprès. Ex. : Ka Mpfumu : Dans le pays de Mpfoumo.

8° Contraction de ku ya, aller.

9° Ku ka, puiser.

10° Ku ka, abréviation d'un autre kala qui signifie « manquer » et est surtout employé dans l'expression : Ša ku *ka* ndlela : Ce qui marque la route, c'est-à-dire mauvais.

Nous avons déjà vu que ku ba signifie : être et se produire. Le verbe ku ka, abréviation évidente de ku kala, peut aussi se traduire par « être, » quoique sa signification primitive soit, d'après Torrend, être assis.

A l'infinitif, mis au génitif, ku ba et ku ka sont fort utiles pour rendre des propositions relatives, des adjectifs et même des adjectifs mis au négatif. On remarquera par les exemples suivants que ku ka exige toujours le négatif à sa suite, tandis que ku ba peut se dire aussi bien si la phrase qui suit est positive que si elle est négative.

Mhunu wa ku ba a kaṛata : Un homme — de être il ennuie, = qui ennuie.
Mhunu wa ku ka a nga yingeli : Un homme — de être il n'écoute rien, = qui n'écoute rien.
Nsinya ya ku ka yi nga tiyi : Un arbre — de être il n'est pas solide, = non solide.
Ndlela ya ku ba yi šongile : Une route — de être elle est belle, = belle.

L'emploi du ka est passablement limité par le fait qu'il ne se rencontre que dans les phrases négatives. Voici encore une ou deux phrases typiques où il se rencontre :

1° Ba kone nyana ; bo ka[1] ba nga si na tlhasa hikwabu : Ils sont là quelques-uns, (mais) ils ne sont pas tous arrivés.
2° Ŝa ku yini-ke loko u ka u nga nḍi byeli ntšhumu : Qu'est-ce à dire que tu ne me dises rien?

Quant à ku ba, il est employé beaucoup plus fréquemment. Joint à la conjonction loko, il aide à former certaines locutions conjonctives.

Ex. : Loko nḍi nga di, ka ku ba loko nḍi babya.
Lorsque je ne mange pas, c'est seulement quand je suis malade.
Loko nḍi ta holoba, ku ta ba loko u nḍi kanganyisile.
Litt. : Quand je me fâcherai, ce sera quand tu (m'auras) trompé.

---

[1] bo ka = ba ku ka, 3me pers. plur. présent descriptif de ka : ils sont.

Même sans être uni à loko, *ba* s'emploie pour rendre certaines notions conjonctives.

Ex. : A nḍi kombela ku ya ; nḍi yala, nḍi ba nḍi mu tshinya.
Il me demanda d'aller ; je refusai *et de plus* je le grondai.

C'est ainsi que ba nous fournit la combinaison qui correspond le mieux à notre futur antérieur.

Ex. : Nḍi ta ba nḍi mu kumile, munḍuku.
Litt. : Je serai je l'ai trouvé, demain, c'est-à-dire je l'aurai trouvé.

262. 6°, 7°, 8°. *Ku li ; ku ku ; ku ti.*

Ces trois particules ont ce trait commun qu'elles peuvent servir à rendre la notion de *dire* et de *faire.*

1° *Dire.* Le vrai mot pour dire, c'est ku hlaya (djonga ku bula), se conjuguant comme bona, et ku byela, dire à quelqu'un. Mais dans certains cas, l'une ou l'autre de ces trois particules remplace avec avantage ku hlaya qui désigne un discours, une parole déclarative, tandis que li, ti, ku décrivent très bien le parler ordinaire, la parole fugitive.

Li est présent. Ex. : U li yini ? Que dis-tu ?

Ti est passé. Ex. : U ti yini ? Qu'as-tu dit ?

Ku, c'est le temps historique. Ex. : A ku ku mine : Il me dit.

Ce ku est constamment employé après byela, uniquement pour introduire et comme pour décrire les paroles prononcées :

A nḍi byela, a ku : Famba : Il me dit, (il fit) : Pars. Dans ce cas, il ne se traduit pas.

En hlengoué, on introduit après byela non seulement ku, mais aussi re (= li) ou même re redoublé. Ex. : A nḍi byela, a ku re ou a ku rere.

2° *Faire.* Li, ti, ku signifient encore faire, mais non pas faire dans le sens de fabriquer (ku hamba) ou d'agir (ku

yentšya). De même qu'ils décrivaient bien une sorte de minimum de parole, ils désignent aussi un minimum d'action (un peu comme *to do* en anglais) et c'est comme tels qu'ils s'emploient avec les adverbes descriptifs. (§ 379.)

Ex. : A ku yingeli tihuku ti li kwee ?	N'entends-tu pas les poules qui font koué ?
A ka yingelanga tihuku ti ti kwee ?	(id. au passé.)
A yingela tihuku ti ku kwee :	Il entendit les poules qui font koué (temps historique).

De même :

Homu ya ku, leši faka i babya tolo, yi li yini namunhla ?
Ton bœuf, puisqu'il était malade hier, que dit-il aujourd'hui ?
Mabala ya homu ya ku, ma ti yini ?
Les couleurs de ton bœuf, que disent-elles (ou que sont-elles, que font-elles) ?

A côté de ces deux significations que ces particules ont en commun, elles en ont de spéciales.

263. *Li* (relatif *liki*), — (djonga re, relatif reke), signifie aussi *être* et sert à rendre le verbe substantif dans les cas que nous avons indiqués § 254. Mais c'est un mot des plus inconstants et qui donne lieu à des élisions, ensuite desquelles il devient méconnaissable. Le l tombe, i se combine avec la voyelle du pronom. Si c'est a, a et i deviennent e, et ce e, par un phénomène d'allitération, transforme à sa ressemblance les voyelles voisines :

Ex. : Lwe a nga ha liki kone : Celui qui n'est plus là, devient :
Lw'a nge heke kone (tout d'abord : lw'a nga *he*ki, puis :
Lw'a n*ge* he*ke*, par l'attraction exercée sur le premier a et sur le i).

264. Les deux particules *ti* et *ku* servent constamment à rendre nos conjonctions : alors, et lorsque, dans le lan-

gage pittoresque des indigènes. Elles leur permettent d'exprimer des nuances excessivement fines de temps et de pensée, et il est bien difficile pour un cerveau européen, sinon de comprendre, du moins de reproduire toutes ces nuances ! Ces conjonctions-là, uniformes dans nos langages, sont susceptibles, en ronga, d'être mises au présent, au passé-récent, au passé-passé, au futur, au potentiel même. D'autre part, si *ti* et *ku* sont précédés du pronom ku, la conjonction prend un sens neutre ; s'ils sont précédés du pronom personnel, elle prend un sens personnel. On jugera de l'étonnante variété de ces locutions conjonctives par les exemples suivants qui présenteront les principales combinaisons.

265. Manière de rendre : *alors*.

Temps narratif :

Afa nḍi famba, namunhla ; *ku ku*, a hansi ka nkuwa, nḍi wa.
Je marchais, aujourd'hui ; *alors*, sous un figuier, je tombai.

Passé-passé :

Afa nḍi famba, tolo ; *ka ku* (ou *ka ti*), a hansi ka nkuwa, nḍi wa.
Je marchais, hier ; *alors*, sous un figuier, je tombai.

Formes personnelles :

Afa nḍi famba namunhla ; *nḍi ti*, a hansi ka nkuwa, nḍi wa.
Afa nḍi famba tolo ; *nḍa ti*, a hansi ka nkuwa, nḍi wa.

Nḍi ti (passé récent), nḍa ti (passé-passé), cela veut dire, littéralement : Je fis, je tombai, alors je tombai.

Il faut remarquer ici que, après les formes ci-dessus, signifiant *alors*, il est nécessaire qu'un circonstanciel quelconque de temps ou de lieu soit introduit avant le verbe consécutif, sinon on lirait tout d'un trait : ku ku ndi wa, ce qui signifierait : lorsque je fus tombé, et l'on attendrait l'apodose plus loin. L'apodose, dans les phrases ci-dessus est à nḍi wa ; la protase est ku ku, ka ku, etc., et la présence du circonstanciel « a hansi ka nkuwa » aide à le mieux comprendre.

266. Manières de rendre : *lorsque.*

Présent : Ŝoŝi, *u ku wa* nḍi byela leti, nḍa tlangela,
ou Soŝi, *ku ku loko u* nḍi byela leti, nḍa tlangela.
Maintenant, lorsque tu me dis ceci, je remercie.

Passé récent : Namunhla, ndlelen, *nḍi ti* nḍa mu bona, ou *ku*
Aujourd'hui, sur la route, lorsque je l'eus vu,
ti loko nḍi mu bona, nḍi losana na'ye.
j'échangeai un salut avec lui.

Passé-passé : Tolo, *nḍa ti nḍa mu* bona, nḍi mu losa,
ou *ka ti loko* nḍi mu bona, nḍa mu losile.
Hier, lorsque je l'eus vu, je le saluai.

Futur : Munḍuku, *u ta ku wa* famba, u nḍi tibisa,
ou Munḍuku, *ku ta ku loko* u famba, u ta nḍi tibisa.
Demain, lorsque tu partiras, tu me l'annon-[ceras.

Potentiel : Matoya, ma nga ku (ou ku nga ku) loko ma bona
Les peureux, lorsque ils voient
tlhaṛi, ma ṭuṭuma.
une arme, ils s'enfuient.

On remarquera que, après les formes personnelles, le verbe qui suit immédiatement est au présent-présent. Après les formes neutres en ku, il faut introduire loko, conjonction qui signifie déjà lorsque et qui exige le pronom en i du présent. On peut aussi introduire *laha*, s'il est désirable d'ajouter une idée de lieu, plutôt que de temps.

Ex. : Ku ti laha a tlhasiki, a ya wisa.
Lorsque il fut arrivé, il alla se reposer (s.-ent. dans cet endroit-là) [1].

---

[1] **267.** Pour aider à l'identification de ce *ku*, petit mot aussi fréquemment employé que ka, nous donnons aussi le tableau de ses diverses significations : Ku peut être :

1° Préfixe de la cl. verbale. Ex. : Ku bona, la vue.

2° Pronom personnel, troisième personne de la cl. ku. Ex. : Ku tiṛa ku ŝongile : Travailler est beau.

268. 9° *Nha* (anha, inha,) — (relatif anhaka) — (djonga ngi). Cet auxiliaire est en général une particule optative, contenant l'idée de désirabilité.

Ex. : Anha nḍi famba ! Je partirais volontiers !
Anha nḍi fambile ! Si seulement j'étais parti !
Anha nḍi ta famba ! J'aimerais bien partir, ou certes je partirais.

A ce titre, elle sert à former le conditionnel passé.

Mais employé à l'infinitif ou après loko, si, nha prend un sens différent, celui de : En vérité, s'il est vrai que.

Ex. : Ŝa ḍyuleka ku nha nḍi famba : Il faut que vraiment je parte.
Loko nha u yibile, ŝi ta boneka nṭhaku : Si, en vérité, tu as volé, cela se verra plus tard.
Loko nha nḍi yile, hi ta butisa la'ba nḍi boniki : S'il est vrai que je suis allé (ce que je nie), nous questionnerons ceux qui m'ont vu.

269. 10° *Nga* (et ngi) a une foule de sens. Nous rappelons pour mémoire qu'il est 1° pronom possessif de première personne. Ex. : Hosi ya nga : Mon chef.

Dans le domaine des verbes, il est :

2° Auxiliaire négatif (pour exprimer la négation subjective.) — (Voir § 239.)

3° Pronom locatif de la cl. locative en ku. Ex. : Nḍi ku bonile : J'ai vu *cet endroit.*
4° Pronom personnel, seconde personne négatif. Ex. : A ku yi : Tu ne vas pas.
5° Pronom possessif, seconde personne. Ex. : Yindlu ya ku : Ta maison.
6° Particule de l'infinitif. Ex. : Ku bona, voir.
7° Verbe défectif signifiant dire. Ex. : A *k*u ku mine : Il me dit.
8° Verbe défectif signifiant faire. Ex. : A ku gaa : Il fait gaa (= tombe à la renverse).
9° Particule auxiliaire descriptive. Ex. : A ku tlhasa : Le voici qui arrive.
10° Préposition signifiant : vers, à, auprès. Ex. : Ku mine : Vers moi.
11° Adverbe employé pour indiquer un certain nombre de fois. Ex.: Ku biṛi, deux fois.

3° Auxiliaire potentiel (pour indiquer la liberté intérieure).

4° Particule du parfait dans la conjugaison relative. Ex. : Lw'a nga ya : Celui qui est allé.

5° Présent relatif du verbe substantif.

6° Un autre sens de nga, dérivé sans doute du précédent, c'est *ressembler* (notion assez voisine de être). Il peut s'employer, avec cette signification, au présent, à la place de ku fana (véritable mot pour dire être semblable). Dans ce cas, il est suivi de la préposition ha ou hi, selon les cas (conformément aux lois indiquées § 345).

Ex. : La'*ba nga* ha ṅwine : Ceux qui vous ressemblent.
Homu leyi *ya nga* hi ya makweru : Un bœuf qui ressemble à celui de mon frère.
Ku kone laha *ka nga* hi halen : Il y a un endroit qui ressemble à ici.

On peut aussi dire ngi, au lieu de nga : C'est probablement un parfait.

Ex. : Nḍi kumi tiko le'ḍ*a ngi* hi ḍa kweṛu : J'ai trouvé un pays qui ressemble au nôtre.

270. Ce nga ou ngi, ressembler, précédé du pronom neutre ŝa, donne naissance à la conjonction : *ŝanga* ou *ŝangi*, qui signifie : *comme* (cela ressemble, littér.). Elle se construit, elle aussi, avec hi ou ha.

Ex. : Ŝa nga ha wene : Comme toi.

De là : *ŝanga hi loko*, cela ressemble à si, c'est-à-dire *comme si*.

Ex. : A nḍi ṛuka ŝanga hi loko nḍi mudlayi.
Il m'insulte comme si j'étais un meurtrier.

271. *Ngi*, *ingi*, *ŝangi*, non suivi de la préposition hi, s'emploie dans un autre sens. On pourrait le traduire par :

on dirait que et il peut se mettre au relatif (ingiki). Ce sens-là est évidemment dérivé du précédent.

Ex. : Ngi ba file : On dirait qu'ils sont morts.
Bhanu la'ba ingiki ba hungukile : Des hommes dont on dirait qu'ils sont fous.

272. Un troisième sens de *ngi* ou plutôt *hingi* (relatif hingiki) probablement indépendant du précédent, c'est celui de *jamais*.

Ex. : A nga hingi ta ou a ngi ngi ta : Il n'est jamais venu.
Mhunu lw'a nga hingiki byewula misisi : Un homme qui n'a jamais coupé ses cheveux.

11° et 12° *Ha et si.*

273. *Ha*, auxiliaire des verbes, renferme la notion de *encore* (une action encore en cours d'exécution).

Ex. : Nḍa ha ta : Je viens encore, je suis encore en train de venir.
Nḍa ha ta lwa : Je me battrai encore.

Au relatif, le ka se met après le verbe principal.

Ex. : Leŝi nḍa ha sukaka : puisque je suis encore partant....

Au négatif, il signifie : *ne plus*.

Ex. : A nḍa ha yi : Je ne vais plus (déclaratif).
Nḍi nga ha yi : Je ne vais plus, je ne veux plus aller (subjectif).

274. Combiné avec l'auxiliaire *ku*, il comporte la notion de : *je viens de* (une action terminée récemment).

Ex. : Nḍa ha ku tlhasa : Je viens d'arriver.
(Forme passée.) Nḍe he ku ya kubiṛi : Je viens d'aller deux fois (et je suis revenu).

Avec ha, on emploie toujours les formes pronominales en a.

275. *Si*, forme négative du verbe sa (qui signifie en zoulou et probablement dans le vieux langage bantou : le lever du jour, ku ša en ronga), signifie *pas encore*.

Ex. : A nga si ta : Il n'est pas encore venu (propr. il n'a pas encore paru à l'horizon pour venir).

En ronga, on ajoute volontiers la particule de simultanéité *na* après cet auxiliaire (qui a d'ailleurs sa forme relative siki et même la négative passée sanga).

Ex. : A ba sanga na fa : Ils ne sont pas encore morts.
La'ba nga siki na nḑuluka : Ceux qui ne se sont pas encore convertis.

276. 13° *A*.

Cet auxiliaire a deux sens différents dans la conjugaison, il peut être : 1° particule négative ; 2° particule exhortative (au subjonctif et à l'impératif).

Outre ces deux significations, a peut encore être :

3° Pronom troisième personne singulier : Il. Ex. : A famba : Il marche.

4° Article.

5° En djonga, pronom personnel pluriel, cl. ḑi-ma et cl. bu-ma (abrégé de ma et de ya).

6° En djonga, auxiliaire imparfait.

7° Préposition génitive, toujours unie à la caractéristique de la classe. (Voir § 108.)

277. 14° *Hanga*.

Probablement formé de ha (idée de continuité) et de nga (idée de possibilité), hanga est employé très fréquemment dans le sens de *donc*.

Ex. : Dambu ḑi pelile ; nḑa hanga ya yetlela.
Le soleil est couché ; je vais donc me coucher (littér. je puis (nga) ensuite de cela (ha) me coucher).
Ba ti ba bona lešaku mhaka le'yi khaneliwaka hi ya kwabu, ba hanga nhingena a hubyen.
Lors qu'ils virent que l'affaire en discussion était celle de leur village, ils entrèrent donc au tribunal.

Ce hanga possède une forme impérative, ou du moins auxiliaire des impératifs, *hinga*, qui s'emploie dans le même sens.

Ex. : Hinga yingisetan ! Ecoutez donc !

278. 15° *Ku ko; ku konḍa* sert à rendre notre conjonction : *jusqu'à ce que*. L'idée de ce verbe, c'est celle d'une action persévérante, jusqu'au bout, atteignant le but.

Ex. : N'ta lwa nḍi ko nḍi hlula : Je lutterai jusqu'à ce que je vainque.

La forme konḍa dont ko est une abréviation, s'emploie volontiers au futur.

Ex. : Nḍi ta tiṛa nḍi ta konḍa nḍi heta : Je travaillerai jusqu'à ce que j'aie fini.

279. 16° *Kaṛi.*

Ce mot invariable mérite à peine le nom de particule verbale, car on peut se demander s'il ne provient pas plutôt d'un substantif ou d'un adjectif que d'un verbe devenu défectif. Adjoint à l'auxiliaire li (relatif nga), il contient l'idée de *être en train de*, et peut servir à rendre notre conjonction : *tandis que, pendant que*. La conjonction ou auxiliaire de simultanéité na est souvent ajoutée au commencement de la proposition subordonnée pour rendre ce sens plus clair.

Ex. : Ha ba labisa, ba li kaṛi ba famba : Nous les regardons tandis qu'ils s'en vont.
A ya ku lwen, na makwabu e kaṛi a wisa : Il va au combat, alors que son frère se repose.

Si l'on rapproche ce mot de makaṛi, šikaṛi (§ 115) substantifs signifiant : le milieu de, on arrivera facilement à l'envisager comme une expression locative décrivant : le *milieu*, soit d'une chose (alors il devient *ma*kaṛi, au pluriel, les différents points qui sont au milieu), soit d'une action (alors il suit *li* et désigne l'action en train d'exécution).

280. 17° *Ku tama* ou *ku sama* (peut-être corruption du verbe ku ṭhama, être assis, mais aussi : être de telle ou telle nature) n'est jamais employé seul ; néanmoins, précédant un autre verbe, il contient l'idée de : avoir l'habitude, ou *être continuellement à....*

Ex. : Ba tama ba hi kaṛata : Ils sont toujours à nous ennuyer.
Leŝi faka u sama u yentŝya ŝone : Ce que tu avais l'habitude de faire.

Cette dernière particule, ayant ses pronoms à elle propres, ressemble déjà davantage à un verbe auxiliaire et nous fournit une transition toute naturelle entre les particules et les verbes auxiliaires.

II. *Verbes auxiliaires.*

281. Nous traiterons, sous ce titre, de certains verbes qui sont parfaitement réguliers d'ailleurs, ont un sens propre et peuvent être employés indépendamment (à l'encontre des particules auxiliaires), mais qui, lorsqu'ils deviennent auxiliaires, prennent une signification quelque peu différente et servent à rendre plusieurs de nos adverbes.

282. 1° *Ku tlhela* signifie originairement : *revenir en arrière.*

Ex. : A fambi namunhla, a ta tlhela ka Tembe : Il est parti aujourd'hui, il reviendra en arrière (quand il sera arrivé) au Tembé.

Uni à un autre verbe, il en vient à signifier : faire une seconde fois, et correspond à l'adverbe *de nouveau.*

Ex. : A fambi namunhla, a ta tlhela a famba munḍuku.
Il est parti aujourd'hui, il partira de nouveau demain.
A ta tlhelela ka Tembe signifierait en combinant les deux sens : Il retournera de nouveau au Tembe (dont il est venu).

283. 2° *Ku buya* signifie revenir. Ex. : U ta buya : Tu reviendras. Mais l'idée de répétition de l'action (ou de la route) est moins accentuée que dans tlhela. Buya halen, ce peut-être : « Viens ici, » sans aucune idée de revenir sur ses pas.

Dans la composition, ce verbe exprimera donc la nuance suivante : faire en plus, aller jusqu'au point de.

Ex. : Šikwembu	ša ṛanḍi	misaba,	ši buya	ši nyika	ṅwana	wa šone.
Dieu	a aimé	le monde	au point qu'il	a donné	son	Fils.

Cette forme est plutôt employée en djonga, Le ronga dirait : Ši ba ši nyika.

284. 3° *Ku tekisa,* qui seul signifierait : faire prendre ou prendre beaucoup (dérivé causatif ou intensif de ku teka, prendre), a dans la composition le sens de : faire *fréquemment*, beaucoup.

Ex. : Ba tekisa ku hlaya mhaka leyo : Ils disent beaucoup cette affaire-là.
Ba tekisa ku ya kone : Ils vont fréquemment là.

285. 4° et 5° *Ku hamba*, c'est faire, dans le sens de *fabriquer; ku yentšya*, c'est faire, dans le sens d'*agir*. Chacun de ces verbes, dont l'usage est très fréquent, a un sens particulier lorsqu'il est uni à d'autres. Hamba se met surtout devant l'impératif pour accentuer l'ordre et pousser à l'obéissance immédiate : Ex. Hamba u ya : Va ! (fais, tu vas !) A d'autres temps le sens de fabriquer reparaît.

Ex. : Ba byele	a ba hambe	ba yaka	yindlu.
Dis-leur	qu'ils	construisent une maison.	

Ku yenṭšya est suivi généralement de la préposition *hi*, par, avant le second verbe (mis à l'infinitif).

Ex. : A yentšya hi ku hi sola : Il fait par nous insulter, c'est-à-dire : Sa manière de faire, c'est de nous insulter.
Ba yentšya hi ku kala : Ils sont bien rares (de ku kala : manquer).

On pourrait citer ici le verbe banga ou bangela qui signifie : faire, dans le sens de causer, produire :

Ex. : A hi bangela ku ba hi ta dlawa.
Il est cause que nous serons tués.

286. 6° *Ku ḍyula* (djonga ku laba), qui veut dire généralement : chercher, nous fournit le moyen de rendre les adverbes : *environ*, *presque*.

Ex. : Ba ḍyula ku ba khume ḍa bhanu : Ils sont environ dix.
Šikhati ši ḍyula ku ba ša ntlhanu : Il est environ cinq heures (litt. : L'heure cherche à être celle de cinq).
A ḍyula ku fa : Il va mourir.

Le dérivé neutre de ḍyula : ku ḍyuleka, ŝa ḍyuleka signifie : il est à rechercher, il faut.

Ex. : Ŝa ḍyuleka nḍi famba ou nḍi fambile : Il faut que je parte.

287. 7° *Ku tšhuka*, proprement « tressauter, » faire un mouvement de surprise. Les indigènes, dont l'esprit observateur et primitif tout à la fois distingue les mouvements plutôt que les pensées, font grand usage de ce mot pour rendre diverses notions que nos langages plus réfléchis rendent par *peut-être*, *par hasard*, etc.

Tout d'abord ku tšhuka est employé pour *renforcer l'impératif* négatif. Ex. : U nga tšhuke u hlaya : Ne dis pas (ne va pas dire,... ne fais pas le mouvement de dire).

Divers exemples illustreront l'emploi de ce verbe dans d'autres cas :

U ta mu khoma loko u tšhuka u mu bonile.
Tu le saisiras si par hasard tu le vois.
Yindlu leyi yi nga tšhuka yi hi weli henhla.
Cette maison pourrait bien nous tomber dessus.

288. 8° *Ku yengeta*, ajouter, sert à rendre *encore* dans certains cas :

Ex. : A yengeta a nḍi byela ŝiṅwanyana : Il me dit encore d'autres choses.

289. 9° *Ku sala*, rester, correspond parfois à notre « conséquemment. » Il est fréquemment abrégé en *sa*.

Ex. : N'ta famba ; ba ta sa ba babiseka.
Je partirai ; ils resteront ils souffriront (ou : ils souffriront [en conséquence).

Nous avons indiqué les principaux verbes auxiliaires. Mais il en est d'autres encore que l'étude du langage fera découvrir à quiconque les cherchera. Il est tout à fait dans le génie du bantou de rendre par des verbes les notions que nous avons transformées en abstractions et exprimons par des adverbes.

SECTION III — LES DÉRIVÉS

290. Nous arrivons ici à l'un des phénomènes les plus curieux de la grammaire bantou. Il a été brièvement décrit § 215. Par l'adjonction de certains éléments au radical primitif, le verbe est susceptible de former des dérivés qui, chacun, comportent une certaine transformation, un certain enrichissement de la notion originelle.

Ces dérivés sont au nombre de neuf principaux :

1° Le dérivé passif en *iwa* : ku boniwa, être vu.
2° » qualificatif en *eka* : ku boneka, être visible.
3° » qualificatif en *ala* ou *akala* : ku bonakala (djonga), être manifeste.
4° » applicatif en *ela* : ku bonela, voir pour quelqu'un.
5° » causatif en *isa* : ku bonisa, faire voir.

6° Le dérivé intensif en *isa* ou *isisa* : ku bonisisa, voir parfaitement.
7° » réversif en *ula* : ku pakela, charger; ku pakula, décharger.
8° » mutuel en *ana* : ku bonana, se voir l'un l'autre.
9° » réfléchi, préfixe *ti* : ku tibona, se voir soi-même.

Nous aurons à examiner en outre le sens de certains dérivés secondaires en eta, ata, uta, elela, uša, oša, eša.

291. Ce sont là les dérivés simples. Il y en a aussi des *composés*. Deux ou trois éléments peuvent s'ajouter les uns aux autres, à la fin du verbe, apportant chacun sa sa signification propre.

On rencontre : ekisa, ekela, isela, isana, iselana, etc.

292. Déclarons cependant dès l'abord que peu de verbes sont susceptibles de former *tous* les dérivés. Bona, qui est l'un des plus plastiques, manque cependant de celui en ula. Le cours des siècles a troublé l'ordre logique qui existait peut-être dans une période antérieure, faisant tomber certaines formes, modifiant le sens d'autres. Parfois l'élément a entièrement perdu sa signification primitive comme dans beaucoup de verbes en ula, ala, eka. On ne saurait donc impunément partir des principes d'ailleurs parfaitement justes que nous venons d'exposer et fabriquer tous les dérivés mathématiquement possibles. L'usage de la langue enseignera quels sont ceux qui existent dans la pratique. Ceux en iwa, ela, isa et eka sont les plus fréquents. Mais même ici, il faut être prudent dans leur emploi.

1° LE DÉRIVÉ PASSIF EN IWA — (KU BONIWA, ÊTRE VU)

293. Il s'obtient en transformant la terminaison a en iwa, ou mieux en introduisant l'élément iw avant la terminaison. Dans le langage courant le i est souvent supprimé et la rencontre du w avec la consonne qui le précède peut entraîner certains changements phonétiques analogues à ceux qui se produisent au locatif. (§ 112.)

Ex. : ku kuma, trouver ; passif : ku kumiwa ou kuṅwa, être trouvé ;
ku pfuna, aider ; » ku pfuniwa ou pfunwa.

Le passif s'ajoute souvent aux autres dérivés et modifie leur sens en conséquence.

(Ex. : ku kata : bénir, être favorable à ; ku kateka : être béni, être heureux ; ku katekisa : faire être heureux, donner une bénédiction ; ku katekisiwa : être fait heureux, recevoir une bénédiction.)

Ku fa : mourir ; ku fela : mourir en relation avec ; ku feliwa ou felwa : être frappé par la mort de quelqu'un, le perdre.

293a. Une curieuse particularité du thonga, c'est qu'il aime assez employer l'actif au lieu du passif, afin de donner plus d'élégance et de légèreté au discours.

Ex. : Ŝi yentŝyi hi mine : Cela a été fait par moi (pour yentŝyiwi).
Si ḍyula hi balungu : Cela est recherché par les blancs (pour ḍyuliwa).

2° LE DÉRIVÉ QUALIFICATIF EN EKA — (KU BONEKA, ÊTRE VISIBLE)

294. Cet élément eka, ajouté au verbe simple, indique que l'action exprimée par ce verbe peut avoir lieu, dans le cas donné ; « ces verbes en eka sont une sorte de verbes passifs ; seulement, tandis que le passif en iwa suppose un agent personnel ou extérieur, celui en eka suppose un agent naturel ou intérieur, ou que l'action exprimée par le verbe est faite naturellement. » (Torrend, p. 274.)

Ex. : Ndlela yi fambeka : La route est faisable (propr. *marchable*).
Sa yentšyeka : Cela est faisable.
Bokisa leḍi, ḍi ŗwaleka : Cette caisse se laisse porter.
Šimaŗi a ši kumeki a byanyin : Une aiguille n'est par *trouvable* dans l'herbe.

La notion que eka ajoute au verbe est donc la même qu'on retrouve dans nos terminaisons adjectives : able, ible. Les verbes en eka sont aussi neutres, intransitifs, qualificatifs que possible.

295. Certains verbes en eka ont cependant totalement perdu ce sens étymologique et sont transitifs. Mais ils ne sont point dérivés : ce sont des verbes simples, et l'analogie est purement extérieure.

Ex. : ku beka, poser ; ku šeka, cuire ; ku beleka, porter ;
ku kuleka, attacher ; ku šeka, entailler ; ku teka, prendre.

296. Par contre, il y a toute une classe de verbes en uka, oka, ika, qui paraissent proches parents de ceux en eka et ont un sens neutre.

Parmi ceux en *uka :*

ku ŗetemuka, être glissant ; ku nḍuluka[1], se retourner, changer ;
ku tumbuluka, se produire ; ku suka, partir.

Quelques-uns désignent l'activité intellectuelle :

Ex. : ku ḍimuka, (ronga) se souvenir = ku ţunḍuka (djonga) — (causatif en uša ;)
ku kumbuka, penser à, avoir l'intention.

Parmi ceux en *oka* (factitif souvent en oša) :

---

[1] Ce verbe nḍuluka est très fréquent. Il faut noter le sens de quelques-uns de ses dérivés :
ku nḍuluta = faire changer, faire tourner, tourner (actif) ;
ku nḍulukela hosi = se détourner de son chef, l'abandonner ;
ku nḍulukela ku yiṅwana hosi = se détourner pour se rattacher à un autre chef : aller à lui.

ku longoloka, être à la file (ku longološa, faire se suivre à la file) ;
ku wololoka, se tenir droit (ku wolološa, faire se dresser) ;
ku somboloka, être courbé, être méchant ;
ku toboka, être heureux.

Parmi ceux en *ika :*

ku nanḍika, avoir bon goût ;
ku sika, mourir de faim ;
ku nyika, donner (est transitif, il se construit même avec deux accusatifs).

3° LE DÉRIVÉ QUALIFICATIF EN ALA OU AKALA
(KU BONAKALA, ÊTRE MANIFESTE)

297. Il a à peu près le même sens que celui en eka, mais tend beaucoup à disparaître. Celui en *akala*, forme plus complète que ala, n'existe plus, à ma connaissance du moins, en ronga. Il s'est conservé en djonga pour certains verbes.

Ex. : ku endlakala (de ku endla, faire), être accompli ;
ku bonakala (de ku bona, voir), être manifeste ;
ku fihlakala (de ku fihla, cacher), être caché.

Voici, si nous ne nous trompons, la nuance de sens qu'il y a entre le dérivé en ala et celui en eka :

ku endleka (ronga : yentšyeka) indique que la chose en question peut être accomplie.
ku endlakala (ronga : manque) indique que la chose en question est en état d'accomplissement.

298. En ronga, on rencontre assez fréquemment le dérivé en *ala*; mais les cas sont rares où l'on peut remonter au verbe simple. C'est pourtant le cas dans *ku twala*, retentir, être compréhensible, être glorieux, qui vient de ku twa, verbe inusité en ronga (où il est remplacé par yingela), mais très fréquent en djonga où il signifie : percevoir, toute sorte de perception, mais surtout l'audition et la compré-

hension intellectuelle. Un objet qui *twala*, c'est celui qui est dans une condition telle qu'on l'entend (nanga yi twala, la trompette retentit), qu'on le comprend (maṛito ma twala, les paroles sont claires). Hosi yi twala, le chef est glorieux, c'est-à-dire que ses actions, ses hauts faits sont de telle nature qu'on en entend parler partout.

299. Voici encore quelques verbes en ala. (Leur factitif est volontiers en ata.)

ku ḍibala, oublier (ku ḍibata, faire oublier) ;
ku pfumala, manquer de (ku pfumata, faire manquer de) ;
ku tala, être plein (ku tata, remplir) ;
ku kaṛala, être fatigué (ku kaṛata, fatiguer) ;
ku hlamala, être étonné (ku hlamalisa, étonner) ;
ku ṛwala, porter (ku ṛweša, charger sur les épaules).

300. En djonga, il existe une forme abrégée en *elè* pour le passé des verbes en ala, employée surtout lorsque le verbe est à la fin d'une phrase (mais aussi au milieu). Ex. : Ba hlamele : Ils ont été étonnés. En ronga, elle ne se retrouve que dans quelques cas : Ŝi telè : Il y en a beaucoup. Si sele : Il en est resté. Ba kaṛele : Ils sont fatigués. Ba ṛwele : Ils ont porté. Dans l'intérieur d'une phrase, le parfait abrégé est régulièrement en ali : Ba kaṛali hi ndlela : Ils sont fatigués du chemin. Pour sele, c'est se : Ba se nṭhaku : Ils sont restés en arrière. Pour ṛwele, c'est ṛwi : Ba ṛwi ngopfu : Ils ont beaucoup porté.

301. On a été probablement dans le vrai en supposant (Torrend) que les dérivés en eka, ala, akala proviennent tous trois du verbe kala, être assis, être dans l'état de. Cette étymologie est assez visible dans la forme *akala*. Celle en *ala* est abrégée de akala, car elle a le même sens : dans le nord, on dit aussi bien twala que twakala. Peut-être pourrait-on conserver des doutes pour la forme en *eka :* la présence de e a lieu d'étonner. Mais la comparaison entre les divers dialectes du thonga nous fournit la forme de transition aka (abréviation la plus directe de akala), grâce à laquelle on peut conclure à l'unité étymologique de toutes : plusieurs verbes, qui, en ronga, sont en eka (comme boneka, être visible ; honeka, être gâté), sont en *aka* dans le dialecte du nord (bonaka, onhaka, à Khocène).

4° LE DÉRIVÉ APPLICATIF EN ELA — (KU BONELA, VOIR POUR)

302. Nous appellerions plus volontiers ce dérivé : *relatif* qu'*applicatif*, mais nous abandonnons ce premier terme pour éviter la confusion avec la conjugaison relative. (§ 245.)

1° L'adjonction de l'élément *ela* indique en effet que l'action s'accomplit *en relation* avec une personne ou un lieu, comme les exemples suivants le montreront :

ku ta, venir.	Ba teli wene : Ils sont venus pour toi (relation de but) ;
ku fa, mourir.	Yesu a feli bhanu : Jésus est mort pour les hommes (relation de faveur) ;
ku da, manger.	U deli makwenu : Tu as fait tort à ton frère (relation de défaveur) ;
ku ŗanga, être le premier.	Nḍi ŗangeli ṅwana : J'ai précédé l'enfant (relation de simple position) ;
ku suka, partir.	Ba sukeli kone : Ils sont partis de là (relation d'éloignement) ;
ku haha, voler.	Ti haheli muţhwin : Ils (les oiseaux) ont volé vers la forêt (relation de direction vers) ;
ku kula, grandir.	Hi kuleli tikwen : Nous avons grandi dans le pays (relation de position dans).

303. Ce tableau révèle la richesse de sens du dérivé en ela, et on peut juger par là de la fréquence de son emploi. Il remplace bien des prépositions de nos langages et permet d'exprimer bien des nuances fines, d'autant plus qu'il est susceptible d'être mis au passif, au réfléchi, au mutuel, au causatif.

Ex. : A sukelwi hi Tatana : Il a vu partir son père (lit. il a été parti en sa défaveur par son père).

Ba tiḍilela ku fa ka ṅwabu : Ils pleurent la mort de leur mère (lit. ils se pleurent (ti) à eux-mêmes... (ela).

Ŝa hombe ku tiŗelana : C'est une belle chose de s'entre-aider (de travailler (tiŗa) en faveur (ela) les uns des autres (ana).

304. 2° Le dérivé en ela a un sens secondaire. Il indique dans certains cas la répétition multiple de l'action, et plus rarement le renforcement d'une qualité lequel se produit à la suite de cette répétition.

Ex. : Ŗola bomu : Ramasse un citron ; — Ŗolela mabomu : ramasse les citrons ;
ku dlaya mhunu, tuer un homme ; — ku dlayela bhanu, en tuer beaucoup ;
ku tiya, être solide ; — ku tiyela, être bien solide.

305. 3° Enfin plusieurs verbes en ela n'ont aucun de ces deux sens... ou du moins le sens relatif et le sens fréquentatif tendent à s'effacer dans ces verbes-là.

Ex. : ku hela, finir ; ku miyela, se taire.

Dans ku tlangela, remercier (verbe simple : ku tlanga, jouer, danser), le *ela* a peut-être le sens : danser devant quelqu'un (à la manière des natifs quand ils sont contents et veulent exprimer leur reconnaissance).

306. La conjugaison des très nombreux verbes en *ela,* offre certaines particularités. A côté de la forme parfaite abrégée en eli (provenant de elile) qu'on emploie généralement au milieu des phrases, il y en a une en ele, que l'on met, surtout en djonga, à la fin des phrases.

Ex. : Nḑi ŝi yingelile ou yingele : J'ai compris.

307. Quant à l'*étymologie* de ce dérivé, pourrait-on le rapporter à la racine *le*, qui reparaît dans beaucoup de langages bantous dans *ku leha*, être long et qui semble renfermer une idée d'extension vers, d'application à... ? (Comp. cl. li-ti.).

Au dérivé en ela, nous en rattachons deux secondaires, celui en *eta* et celui en *elela.*

a) Sous-dérivé en eta.

308. Tout d'abord, cette terminaison eta sert à former le *causatif* de certains verbes en ela (lesquels proprement devraient le faire et le font le plus souvent en elisa).



Ex. : ku hela, arriver au terme ; ku heta, achever ;
ku nabela, convoiter ; ku nabeta, exciter le désir ;
ku wela, passer l'eau ; ku weta, transborder (d'une rive à l'autre).

Mais il semble que le sens propre, original de eta, c'est plutôt celui d'un *fréquentatif*.

Ex. : ku ţemeta, tondre (de ku ţema, couper).

C'est surtout le cas si eta se combine avec ela, formant ainsi un dérivé etela.

Ex. : ku dlayetela, tuer beaucoup d'êtres vivants ou casser de nombreux objets ;
ku beketela, placer en ordre (beka) un grand nombre d'objets (etela) ;
ku byeletela, dire (byela) en détail (etela).

Dans *ku weteta,* faire passer le fleuve à beaucoup de gens, le premier eta a le sens causatif, le second, le sens fréquentatif. Cependant, dans plusieurs verbes, le sens propre au dérivé a disparu.

b) Sous-dérivé en elela.

309. Il paraît être le *renforcement* de ela, comme une sorte de superlatif.

Ex. : ku tibonelela, prendre bien garde à soi ;
ku tiyelela, être très résistant ;
ku ţeţelela, avoir pitié (de ku ţeţa, plaindre, se plaindre).

Mais fréquemment les verbes en elela prennent un sens étroit, en quelque sorte technique.

Ex. : ku felela, être avare ;
ku buyelela, aller souvent (se dit dans le sens restreint que ce mot a, lorsqu'il s'agit de maux d'entrailles !) ;
ku humelela, sortir (se dit d'une mère sortant pour la première fois après ses couches) ou se produire (se dit des événements) ;
ku tekelela, reprendre le refrain (dans les chants), etc.

5° LE DÉRIVÉ CAUSATIF EN ISA — (KU BONISA, FAIRE VOIR)

310. C'est un des plus fréquents et des plus utiles. Il se rend en français par : faire. Il correspond en gros au Hiphil des verbes hébreux, aux verbes français en « fier » et aux verbes grecs en *αζω*.

Ex. : ku kula, être grand = ku kulisa, faire grandir, élever ;
ku biha, être mauvais = ku bihisa, rendre mauvais ;
ku famba, marcher = ku fambisa, conduire ;
ku basa, être pur = ku basisa, purifier, etc.

311. Il y a cependant nombre de verbes en isa où le sens factitif ne se rencontre pas, soit qu'il se soit perdu, soit parce que le simple a disparu, soit enfin parce que certains de ces verbes-là sont des simples et non point des dérivés, malgré leur apparence.

Ex. : ku kanganyisa, tromper ; ku yetisa, imiter ;
ku hisa, chauffer ; ku wisa, se reposer ;
ku bisa, hoqueter, etc.

Les verbes en ana font volontiers leur causatif en anyisa dans le dialecte djonga en particulier.

Ex. : ku yabana, se séparer = ku yabanyisa, séparer, condamner.

(En ronga : ku ţabukanisa,)

312. Comme nous l'avons vu déjà, certains verbes en ela font leur causatif en eta, certains en ala le font en ata ; de même certains en ula le font en uta ; certains en uka le font en uša ; certains en oka le font en oša. On rencontre aussi eša, dans ku humeša, faire sortir, causatif de ku humela. Uša, oša, eša sont des transformations de ukisa, okisa, elisa.

313. Quant aux dérivés composés de isa, ils sont très fréquents : iseka, isela, isiwa, isana, ti — isa, etc.

Ex. : ku famba, marcher, fait au causatif : ku fambisa, conduire.
De fambisa dérivent :

ku fambisiwa, être conduit ;
ku fambiseka, être facile à conduire ;
ku fambisela, conduire pour ;
ku fambisana, se conduire l'un l'autre ;
ku tifambisa, se conduire soi-même, etc.

6° LE DÉRIVÉ INTENSIF EN ISA OU ISISA — (KU BONISISA, VOIR PARFAITEMENT)

314. Il est proche parent du précédent, et cependant il doit en être distingué, car le factitif ne se présente jamais sous la forme double en isisa, laquelle est la forme régulière de l'intensif. On pourrait même supposer que l'intensif en isa est abrégé de isisa.

1° Ce dérivé a pour effet de *renforcer la notion* du verbe simple. On peut le rendre en français par l'adjonction de : « beaucoup » ou « parfaitement. » Il est en général prononcé en insistant fortement sur la terminaison isisa.

Ex. : Ba mu ṛanḍisisa ŝinene : Ils l'aiment beaucoup.
Famba u ya bonisisa tiko : Va voir parfaitement le pays.

En voici quelques exemples très fréquents :

ku beka, poser ;	ku bekisa, poser avec soin, garder, sauver ;
ku ḍinga, tenter ;	ku ḍingisa, essayer ;
ku ṭhama, être assis ;	ku ṭhamisa, demeurer.

315. Dans certains verbes, cette terminaison isa semble n'être plus qu'une redondance. Elle renforce si peu l'idée du verbe que la forme en isa a presque le même sens que le simple.

Ex. : ku hlongola et ku hlongolisa, chasser ;
ku pfuna et ku pfunisa, aider ;
ku sungula et ku sungulisa, commencer.

316. 2° Nous devons signaler encore un autre emploi fort curieux du dérivé en isa. On pourrait l'appeler : *dérivé*

déterminatif, mais il se rattache sans doute à l'intensif dont il n'est qu'une variété. Il est suivi alors du pronom neutre ši qui prend le sens de : comme.

Ex. : Ba yakisa ši ŝoŝo : Ils bâtissent précisément ainsi (lit. : ils bâtissent, ši = comme, ŝoŝo, ainsi).

Ba mu dlayisa ši muhoni : On le tue comme un malfaiteur.

317. Une autre signification de isa qu'on peut rattacher soit au causatif, soit à l'intensif, c'est celle *d'aider*.

Ex. : Nḍi ba tiṛisile, peut signifier : Je leur ai aidé à travailler.

Mais ku tiṛisa veut dire le plus souvent : faire travailler.

Dans le verbe : ku ṛwala, porter ; le dérivé : ku ṛwalisa signifie « aider à porter » et ku ṛweša, faire porter, charger.

7° LE DÉRIVÉ RÉVERSIF EN ULA — (KU PAKULA, DÉCHARGER)

318. La terminaison ula ajoutée au radical d'un verbe signifie généralement que l'action indiquée par ce verbe a été *défaite*, qu'on est revenu en arrière, qu'on l'a annulée. Ce sens est très manifeste dans les cas suivants :

ku pakela, charger ;	ku pakula, décharger ;
ku yandlala, étendre (une natte) ;	ku yandlula, replier ;
ku yaneka, exposer au soleil (des habits, etc.) ;	ku yanula, serrer, rentrer à l'ombre ;
ku kuleka, attacher (un animal) ;	ku kulula, détacher, etc.

Parfois le dérivé en ula quoique conservant son sens fondamental indique que l'action n'est annulée que d'un certain côté, à un certain égard. Ainsi :

ku lanḍa, suivre ;	ku lanḍula, revenir en arrière sur *ses paroles*, *nier*.
ku tiṛa, travailler ;	ku tiṛula, racheter (défaire l'action de réduire en esclavage).

319. Plusieurs verbes en ula ont un sens réversif, mais le verbe simple, dont ils sont dérivés, n'existe plus.

Ex. : ku hlakula, sarcler ; ku phula, enlever la marmite du feu ;
ku gula, arracher ; ku kukula, balayer.

Enfin, ils sont nombreux ceux qui ont perdu tout sens réversif.

Ex. : ku ṛula, être tranquille ;
ku bukula, aboyer ;
ku sungula, commencer, etc.

Ce dérivé, quoique fort caractéristique, est relativement rare.

8° LE DÉRIVÉ MUTUEL EN ANA — (KU BONANA, SE VOIR L'UN L'AUTRE)

320. Ce dérivé est des plus fréquents. Il peut être formé avec presque tous les verbes actifs et indique toujours l'idée de mutualité.

Ex. : ku sola, insulter ; ku solana, s'insulter mutuellement ;
ku bekisa, garder ; ku bekisana, se garder l'un l'autre ;
ku hona, gâter ; ku honana, se gâter l'un l'autre.

Si le verbe contient une idée de direction, on emploie volontiers le dérivé applicatif pour le mettre au mutuel :

Ex. : ku ṭalela, écrire à quelqu'un ; ku ṭalelana, s'écrire l'un à l'autre ;
ku landa, suivre ; ku lanḍelana, se suivre l'un l'autre.

Certains dérivés mutuels n'ont plus de verbe simple :

Ex. : ku tlhangana, s'unir (tlhanga, n'existe pas).

321. Les verbes monosyllabiques forment leur mutuel en redoublant la syllabe *na*, sans doute pour raison d'euphonie et pour éviter des équivoques.

Ex. : ku da, battre ; ku banana, se battre l'un l'autre.
ku da, manger ; ku danana, se manger l'un l'autre.

322. En djonga comme dans plusieurs langages bantou, le dérivé mutuel possède une forme parfait abrégée en ene, au lieu de anile.

Ex. : ba hlangene : ils se sont réunis.
ba hambene : ils se sont séparés.

En ronga, la forme régulière est la seule employée : anile, abrégé ani.

323. Il est probable que la terminaison ana est en rapport étroit, étymologiquement parlant, avec la syllabe *na*, indiquant la simultanéité de deux actions ou de deux choses, et se retrouvant dans l'auxiliaire ana, dans la préposition et conjonction na.

9° LE DÉRIVÉ RÉFLÉCHI EN TI — (KU TIBONA, SE VOIR SOI-MÊME)

324. Celui-ci diffère de tous les précédents en ce qu'il est formé par la *préfixation* de la syllabe ti au radical du verbe. Aussi la plupart des grammairiens ne le comptent-ils pas comme un dérivé et envisagent-ils ce préfixe ti comme un pronom réfléchi. Nous avons déjà indiqué (§ 189) la raison pour laquelle nous n'admettons pas cette interprétation.

Ex. : ku tidlaya, se tuer ;
ku tišongisa, se faire beau ;
ku timukela, s'en retourner chez soi ;
ku tihlaya, se confesser ;
ku tiḍyulela, chercher pour soi ;
ku tibekisela, se conserver pour soi, etc.

APPENDICE AUX DÉRIVÉS

Le diminutif dans les verbes.

325. Les verbes ronga sont susceptibles, comme les substantifs, d'être mis au diminutif par l'adjonction de la particule *nyana*. Ce « nyana » s'incorpore au verbe à tel point qu'il peut être conjugué.

Ex. : Ba talanyanile : Ils sont assez nombreux.
Leŝi hi fambanyaniki tolo : Puisque nous avons un peu marché hier.

326. Une autre sorte de diminutif est obtenue par le redoublement du verbe lui-même. Par là on indique que l'action est répétée, mais aussi amoindrie.

Ex. : ku famba-famba, se promener ;
ku tlanga-tlanga, s'amuser, s'*amusotter ;*
ku khoma-khomana, se saisir l'un l'autre en jouant ;
ku tala-taleka, aller de côtés et d'autres en se multipliant.

Si au verbe redoublé on ajoute nyana, on aura obtenu le diminutif extrême.

Ex. : Ba tiṛa-tiṛanyana : ils *travaillottent* un peu.

327. Dans certains cas, le redoublement, au lieu d'avoir un effet de diminution, indique au contraire que l'action est prolongée et augmentée.

Ex. : ku bulabula, parler, gronder (de ku bula (djonga), dire).
ku ṭekaṭeka, trembler, être ébranlé [1].

COMPARAISON DU VERBE RONGA AVEC CELUI DES AUTRES DIALECTES THONGA

328. Nous avons indiqué au fur et à mesure les formes du verbe djonga et occasionnellement du hlengoué qui sont différentes de celles du verbe ronga. La dissemblance n'est pas très grande. Dans leurs traits généraux, tous les dialectes sont d'accord : ils ont tous la grande variété de formes relatives qui caractérisent le thonga en regard des autres langages du groupe.

329. Le *djonga* se distingue par la prédominance de la voyelle e au parfait abrégé et au parfait relatif et par l'emploi des particules a, au lieu de afa, et ngi au lieu de afaka et de anha, aux temps imparfaits et conditionnels. L'auxiliaire descriptif est lo au lieu de ku. Enfin, dans

[1] Il faut dire aussi que plusieurs verbes finissant en *ba* ou *la* perdent souvent leur dernière syllabe, dans le langage courant, au présent et au parfait. Ex. : U dyula ku ša yini ? Que désires-tu acheter (šaba) ? Nḍi ṛwa leši ? Porterai-je ceci (ṛwala) ? — De même dans sala, rester, laba, chercher, etc. (Comp. § 300. Hlayile s'abrège en *hle*, dlayile en *dle*.)

la conjugaison des verbes se terminant en *la,* l se transforme en r devan i et e.

Ex. : A hi ferile (de ku fela) : Il est mort pour nous.
U nga byere mhunu (de ku byela) : Ne dis à personne.

330. Le *hlengoué* se reconnaît très vite au fait que, au parfait relatif, la forme simple *ile* est conservée tout entière devant le suffixe relatif ke ou ko, donnant ainsi naissance aux formes : ileke (hlengoué de Tchaouké) et ileko (hlengoué-tsoua). Ces formes-là, avec le tz et dz (voir § 28) sont les shibbolet du clan hlengoué.

Les autres dialectes paraissent manquer des formes passées-passées où le pronom est en a (nḍa bonile). Elles paraissent caractériser le ronga.

CHAPITRE VI

PRÉPOSITIONS, CONJONCTIONS, ADVERBES ET INTERJECTIONS.

331. Le lecteur attentif aura déjà remarqué en étudiant les verbes que plusieurs des idées que nous rendons dans nos langages au moyen de prépositions, conjonctions invariables, indépendantes, sont exprimées, en ronga, par des formes verbales ou des particules verbales (sans parler des prépositions diverses qu'on rend par le locatif des substantifs).

Nous illustrons ce fait-là dans l'exemple suivant :

N'ta *tlhela* nḍi tiṛ*ela* wene, a šito*lwen* ša ku,
Je (*de nouveau*) travaillerai *pour* toi, *dans* ton magasin,
nḍi ko nḍi karala. *Nḍi ta ku loko* nḍi humile kone,
jusqu'à ce que je sois fatigué. *Lorsque* je serai sorti de là
n'ta tiḍyul*ela* mbangu wa ku ṛuṛ*ela* kone. N'ta
je chercherai *pour* moi un lieu pour *y* déménager. Je
yentšy*isa* ši ŝoŝo. N'ta ḍyu*lisisa* ku ku ṭhabisa.
ferai *précisément* ainsi. Je chercherai *beaucoup* à te plaire.

332. Néanmoins il existe en ronga des mots invariables qu'on peut appeler prépositions, conjonctions, adverbes, et que nous allons chercher à expliquer maintenant. Il semble que *l'évolution du langage* ait pour effet de multiplier leur nombre et de faire disparaître l'ancien système d'exprimer par des modifications verbales les relations prépositives et conjonctives. *Le contact des Européens* pousse dans la même direction. Les blancs qui apprennent les langages indigènes ne se donnent

généralement pas la peine de comprendre leur génie et les transforment inconsciemment selon leurs propres habitudes de parler. D'autre part les natifs les plus intelligents qui sont appelés à s'entretenir souvent avec eux adoptent autant que possible la façon de s'exprimer de leurs maîtres, cela avec d'autant plus de rapidité que la race noire possède des dons d'imitation et de compréhension très remarquables. Quelques Ronga des environs de la ville émaillent leur conversation de *para* (pour), *depois*, *ora*, *agora*, *by and by*, etc., qui font sourire, car ils sont absolument déplacés dans le parler indigène. Toutes ces idées peuvent être rendues, mais sur une autre voie.

Notre système d'exposition visera à être à la fois scientifique (nous rechercherons les prépositions et les conjonctions qui appartiennent vraiment au langage) et pratique (nous indiquerons comment on peut rendre les diverses prépositions et conjonctions de nos langages européens).

SECTION I — LES PRÉPOSITIONS

333. Nous avons déjà vu le *a* du génitif (§ 108), lequel n'est jamais employé seul, mais est toujours joint au préfixe de l'une ou l'autre des classes de substantifs.

Les trois seules prépositions simples qu'il y ait en ronga sont : 1° ni et na ; 2° hi et ha ; 3° ku et ka.

1° *Ni et na : et, avec.*

334. *Ni* et son confrère *na* dérivent sans aucun doute de la particule verbale na qui indique la simultanéité, la juxtaposition (§ 259), et ils remplissent pour cette raison la double fonction de la conjonction *et* (simultanéité de deux actions) et de la préposition *avec* (simultanéité ou juxtaposition de deux objets). Nous traitons ici de *ni* préposition.

335. Le *sens fondamental* de ce petit mot c'est *avec.*

Ex. : Nḍi fambi ni makweṛu : Je suis parti avec mon frère.
Ba ta lwa ni yingwe : Ils se battront avec un tigre.
Šana u ṛanḍana ni ban'aku : Aimes-tu tes enfants (litt. : T'aimes-tu avec tes enfants) ?

Il y a deux emplois particuliers de ni à indiquer :

336. *a)* Uni au verbe être, exprimé ou sous-entendu, ni lui donne le sens d'*avoir*. (Voir § 256.)

Ex. : Loko a li ni mali : S'il est avec = s'il a de l'argent ;
Ku ni mhunu : Il y a un homme. A ni ṅwana : Il a un enfant.
Lw'a nga ni buṛena : Celui qui a du courage.
Lw'a nga liki na bana : Celui qui n'a pas d'enfants.

Dans la phrase : a ni ku mi bekisa (litt. : Il est avec vous protéger), le *ni* en arrive à signifier *il peut* vous protéger ; et on dira plus volontiers encore : A na ko (kone) ku mi bekisa (litt. : Il est avec cela de vous protéger).

337. *b)* Un usage curieux de ni, c'est qu'il est employé pour désigner les *membres malades* :

Ex. : A ni mahlu : Il a des yeux = il a mal aux yeux.
A ni boko : Il a mal à la main.
A ni nḍen, ou tinḍen : Il a mal aux intérieurs (entrailles).

Cette manière de s'exprimer provient-elle du fait qu'on ne se rend compte qu'on possède un organe que lorsqu'il cause de la souffrance ? On dit d'ailleurs aussi : Ndi yingela mahlu = Je sens mes yeux, j'ai mal aux yeux, etc.

Ku ba ni nhloko : Etre avec une tête, avoir mal à la tête, se dit plutôt de la *folie* que de la migraine.

Quant à la *préférence à donner à la forme ni ou na*, il existe des lois très strictes.

338. Ni est la règle. Na se dit :

339. *a)* Devant les *noms propres* [1], ceux des fleuves y compris.

---

[1] Le ronga est assez difficile dans le choix des mots qu'il admet parmi les noms propres. Šikwembu, le mot que nous avons adopté pour Dieu, mais qui signifie « esprit de décédé, » sera précédé de *ni*, parce qu'il est susceptible d'être mis au pluriel ; Nkulukumba, le Très-Grand, proposé par d'autres, exige aussi *ni*, car c'est au fond un adjectif.

Ex. : Yingelana na Yehova : Fais la paix avec l'Eternel.
Nḑa suki na Mulati na Ñwašibye : Je suis parti avec Moulati et Nouachibyé.
Libembe na Nkomati i milambu : Le Limpopo et le Nkomati sont des fleuves.

340. *b*) Devant cinq noms communs désignant *certaines relations de famille* et qui ont presque passé au rang de noms propres : tatana, mon père ; manana, ma mère ; ṛaṛana, ma tante (sœur du père) ; kokwana, mon aïeul ; malume, mon oncle.

Ex. : Hi tlhangani na tatana na ṛaṛana : Nous nous sommes rencontrés avec mon père et ma tante.

Mais si ces mots-là sont suivis d'un déterminatif quelconque, ils sont traités comme des noms communs et sont précédés de ni.

Ex. : Ha bonani ni Tatana wa kwe ni kokwana wa Hosi.
(Lit. : Nous nous sommes vus avec le père de lui et l'aïeul du chef.)

341. *c)* Lorsqu'un nom commun est accompagné d'un *adjectif numéral* comme : ṅwe, biṛi, mune, khume, etc., ou des adjectifs *mbe* et *ngani*, na est de règle (mais on dit aussi parfois ni).

Ex. : Papela ḑa khume na tlhanu na ḑiṅwe : Page seize.

342. *d*) Avec *les pronoms personnels* (formes absolue, complète ou abrégée), on emploie toujours na.

Ex. : A ta buya na mine : Il reviendra avec moi.
N'ta suka na ṅhu : Je partirai avec toi.
Na šone (ou : na kone), hi ta mu hlula : Et de plus, nous le vaincrons.

343. *e*) Enfin, dans certains cas, lorsque la phrase est *négative*, toujours, si c'est le verbe substantif qui est au négatif, les Ronga emploient na.

Ex. : A nga na mali : Il n'a point d'argent.
A ku na mhunu : Il n'y a personne.
Lw'a nga liki na šilembe : Celui qui n'a point de chapeau.

Avec d'autres verbes on peut dire ni ou na.

Ex. : A nga fani na Hosi : Il ne ressemble pas au chef.
A ba tlhangani ni makwabu : Ils ne s'accordent pas avec leur frère.

Si la phrase est interrogative, que la négation ne soit par conséquent que dubitative, *ni* reparaîtra.

Ex. : Šana a ba welanga ni ba-nkhubu ? = N'ont-ils pas traversé (la rivière) avec les gens de la noce [1] ?

2° *Hi et ha, par.*

344. Ces deux petits mots sont aussi corrélatifs. Mais il y a entre eux une différence plus profonde qu'entre ni et na.

Pour comprendre les lois de leur emploi, il faut admettre, en effet, qu'il y a deux hi : *le premier,* correspondant au ὑπὸ grec, se met après les verbes passifs pour rendre notre : par, et exprime *l'instrumentalité directe.* Ce hi n'est jamais remplacé par ha.

Ex. : Hi yentšyiwi hi Yehova : Nous avons été faits par l'Eternel.
Nḑi biwi hi mune wa bhanu : J'ai été battu par quatre hommes.
A nḑi hluliwanga hi yene : Je n'ai pas été vaincu par lui.

345. *Le second hi* est employé pour désigner *l'instrumentalité indirecte* et se rencontre dans une quantité d'acceptions qui toutes se laissent ramener à cette signification fondamentale. Ce *hi*-là devient ha dans les mêmes cinq cas où ni se transforme en na.

---

[1] On emploie parfois na suivi de ni, sorte de réduplication qui semble renforcer l'idée d'appartenance.
Ex. : Nḑi na ni ku babiseka = J'ai de la souffrance.

Exemples :	
hi locatif :	Famba hi ndlela : Va par le chemin
»	Famba ha ndlela yimbe : Va par un autre chemin.
hi temporel :	Buya hi siku ḑa nkhubu : Reviens le jour de la noce.
»	Buya ha ḑimbe siku : Reviens un autre jour.
hi, de manière :	Famba hi ku kahlula : Va en hâte.
»	U nga te ha ku kahlula : Ne viens pas en hâte.
hi, de cause :	Nḑi biwi hi nsati : J'ai été battu à cause de ma femme.
»	Nḑi biwi ha manana : J'ai été battu à cause de ma
»	mère.
hi, de moyen :	Ba-ntima ba hanya hi buŝa : Les noirs vivent de farine.
»	Ha hanya ha Yesu : Nous vivons par Jésus.
hi distributif :	A ta hi masiku la'manyingi hi lembe : Il vient plu-
»	sieurs jours l'an.
»	A ta ha masiku mabiŗi : Il vient tous les deux jours.
hi, de l'organe :	Hi ta ya hi milenge : Nous irons à pied.
»	Hi ta ya ha yone, milenge : » »
hi, avec tiba,	A tiba hi ku kaŗata ntse : Il ne sait qu'ennuyer.
savoir :	A nga tibi ha ku karata : Il ne sait pas ennuyer.
hi, avec sungula,	A sunguli hi lipume : Il a commencé à être myope.
commencer :	A nga sungulanga ha lipume : Il n'a pas commencé
»	à être myope.
	hi ŝoso = par ainsi, de cette manière ;
	ha kone = par là, c'est bien ainsi[1].

346. Dans quelques expressions, ha est de rigueur.

Ex. : ha bomu, exprès ; ha siku, un jour ou l'autre ; ha hombe, doucement ; ha ŝanga, par moi-même, etc.

Les règles de l'emploi de ni et na et de hi ha diffèrent un peu dans les autres dialectes.

347. Quelle est *l'étymologie* de ce hi (qui se prononce parfois i, sans aspiration) ?

---

[1] L'exemple suivant permettra de bien saisir la différence entre le premier hi et le second (qui se transforme en ha dans les cinq cas donnés).

Ŝilungwin, ṅwana a phameliwa hi manana ha tatana a tiŗaka.

Parmi les blancs, l'enfant est nourri par la mère, au moyen du père qui travaille.

Il est identique, en forme, avec le hi copule que nous avons déjà étudié (voir § 208-211), et, si nous cherchons en zoulou la forme correspondante, nous trouverons que, comme la copule, ce hi préposition varie avec les classes. Il est donc bien probable que hi, par, et hi, c'est, sont aussi identiques quant au fond. Un fait caractéristique nous révèle cette unité fondamentale : à Cossine, on entend parfois dire : A biwile nḍi mena : Il a été battu, c'est moi, au lieu de : A biwi hi mine : Il a été battu par moi.

Qu'est-ce à dire ?

Dans une période plus ancienne de l'évolution de la langue, alors que les idées étaient, plus encore qu'aujourd'hui, présentées sous une forme coordonnée (et non subordonnée), on disait : Il a été battu, c'est moi, juxtaposant ainsi l'individu qui a souffert l'action à celui qui l'a accomplie. Plus tard, le *c'est* a pris le sens de *par*, et s'est transformé en une préposition invariable et indépendante.

Le *hi* après le verbe passif s'explique bien ainsi ; le *hi-ha* de même peut parfaitement n'avoir pas d'autre origine.

3° *Ku et ka, chez, dans le pays de.*

348. En ronga, ku signifie : auprès de la personne ; ka : dans le village. En djonga, on dit ka dans les deux sens.

Ex. : Nḍi tiṛa ku makweṛu = Je travaille auprès de mon frère ;
ka makweṛu = dans le village (dont il est chef).

Ku a d'ailleurs un sens très large et peut rendre : quant à, en relation avec, parmi, par rapport à.

Ka est généralement employé pour désigner le pays. On le nomme d'après le vocable du chef le plus anciennement connu dans la contrée, et l'on dit : ka Tembe : chez, dans la contrée de Tembé ; ka Maṭolo ; ka Mapuṭu, etc.

Il est donc erronné, grammaticalement, d'écrire en français ou en portugais : Catembe, et de dire : Nous allons à Catembe ; c'est *Tembé* tout court qu'il faut dire, comme on dit : Matolo, Nouamba, etc.

349. Ku et ka ont une seconde signification : ils peuvent désigner l'idée de « fois. » Dans ce sens, le ronga dit plus volontiers ku, le djonga ka.



kaṅwe, une fois (kuṅwe veut dire : ensemble) ;
kubiṛi ou kabiṛi, deux fois ;
ku mune ou ka mune, quatre fois ;
kungani ? kangani ? combien de fois ?
kunyingi ou kanyingi, souvent.

350. Il existe, à côté de ces prépositions proprement dites, des *locutions prépositives*, dont la racine est évidemment substantive, mais qui, en s'adjoignant ka (parfois ku) ou ni, arrivent à correspondre parfaitement à nos prépositions invariables.

hansi ka, sous (litt. : le dessous par rapport à) ;
henhla ka, sur ;
handle ka, en dehors de, sans ;
nḍen ka, dans, à l'intérieur de ;
buṭhaṅwin bya, à la place de ;
makaṛi ka, au milieu de ;
mahlwen ka, devant (mahlwin est la forme locative de mahlu et signifie : aux yeux) ;
nṭhaku ka, après ;
kule ni, loin de ;
kusuhi (ou kusuhwi) ni, près de.

351. *A cause de* se rend par *hi nkonta ya*, expression curieuse qui vient du mot portugais *conta*, compte, le premier qui soit devenu populaire chez les Ronga, qui l'emploient tous. Cela signifie proprement : au compte de. Mais l'idée a été élargie au point de signifier : à cause de, en faveur de, en raison de.

Ex. : Yesu a file hi nkonta ya badohi : Jésus est mort en faveur des pécheurs.

Le vrai mot ronga pour cela, c'est : hikolahu ka, c'est-à-dire : par là, par rapport à. (Djonga : hikokwalaho.)

352. *Depuis* se traduira : ku suka nkama (à partir du temps).

Ex. : Nḍa babya ku suka nkama nḍi buyiki.
Je suis malade depuis que je suis revenu.

On peut aussi dire : Ka ha li nkama, ou nkama, tout simplement.

Jusqu'à se rend par l'auxiliaire verbal : ku konḍa (abrégé ku ko, § 278).

Sans se rend de diverses manières :

Ex. : Sans lui, j'étais perdu : Handle ku yene, afa nḍi ta loba.
Il marche sans bâton : A famba na a nga tamelanga nhonga.

Pendant, nkameni, c'est-à-dire au temps où (suivi du relatif).

Ex. : Yi nhingenile nkamen lo afaka hi da : L'armée a fait irruption pendant que nous mangions.

Au delà de, ku tlula (dépasser).

Ex. : Nḍi mu heketi ku tlula muti : Je l'ai accompagné au delà du village.

Environ se rend par ku ḍyula. (Voir § 286.)

Quant à, loko a li.

Ex. : Quant à eux : Loko ba li bone.

Malgré, nambi a nga ŝi ṛanḍi ou na a nga ŝi ṛanḍi, c'est-à-dire : quoiqu'il ne veuille pas.

Hormis, loko a nga li.

Ex. : Ba fambi hikwabu loko a nga li yene : Ils sont tous partis, hormis lui.

L'étude du langage amènera vite à comprendre comment il faut tourner les autres prépositions qui n'ont pas d'équivalent immédiat en ronga.

SECTION II — LES CONJONCTIONS

353. Le génie du ronga n'admettant guère que la coordination des idées et non leur subordination les unes aux autres, il ne possède que des conjonctions coordinatives. Cependant deux d'entre elles réclament après elles les



formes relatives et se rapprochent davantage, par là, de nos conjonctions subordinatives. Ce sont leŝi et laha.

Commençons par étudier les conjonctions indigènes.

1°. *Conjonctions indigènes.*

354. 1° *Ni* et *na,* prépositions, jouent aussi le rôle de conjonctions avec le sens de *et.*

Ex. : nyama ni maṛambo, la viande et les os ;
tatana na manana, mon père et ma mère;

Pour unir deux phrases, *ni* ne peut être placé tel quel au commencement de la seconde, comme le français et. Il n'est pas correct de dire :

A ta nḍi hakela ni a ta nḍi nyika nkhanṭyu.
Il me paiera et me donnera un habit.

Il faut placer le ni devant le substantif nkhanṭyu, non devant le verbe :

A ta nḍi hakela, a ta nḍi nyika ni nkhanṭyu.

Si l'on veut absolument introduire la coordination au commencement de la seconde phrase, on peut le faire en disant : na ŝone : et de plus.

355. 2° De ni dérive *kutani*, proprement : ku ta ni : il vient en outre, c'est-à-dire puis, employé fréquemment pour unir deux phrases dans la narration avec le sens de *et puis* [1]. Kutani peut aussi prendre la signification de *enfin* à la fin d'une phrase.

Ex. : Nḍi mu kumile kutani : Je l'ai trouvé enfin.

---

[1] Une expression fréquemment employée pour rendre *et puis,* c'est « ku bona. » On pourrait traduire : « à cette vue. »

356. 3° *Ke* ou *ka* signifie *donc*. Dans la règle, il est placé à la suite d'un mot principal de la phrase.

Ex. : Famba ka ! = Va-t'en donc ! Hi yini-ke ? = Qu'est-ce donc ?

Parfois il s'entend au commencement de la phrase, et certains individus affectionnent cette construction, qui est, à tout prendre, assez rare.

Ex. : Ke nḍi ya ; ke ba nḍi hlongola : Je vais donc ; ils me chassent donc.

Dans ce cas ke signifie plutôt : et voilà que.

357. 4° *Kambe*, *mais* (de *mbe*, différent, et *ka*, c'est-à-dire d'un côté différent, d'autre part, mais). Au commencement d'une phrase, kambe signifie mais ; il s'emploie aussi à la fin des phrases avec le sens de *de nouveau*.

Ex. : Nḍi yile, kambe a nḍi mu kumanga : Je suis allé, mais je ne l'ai pas trouvé.
Nḍi yi kambe : Je suis allé de nouveau.

358. 5° *Nambi* (djonga hambe), dérivé aussi de l'adjectif mbe, signifie *quoique*. De là les emplois suivants :

Nambi ŝi li tanu : Quoi qu'il en soit.
Nambi u ya, nambi u ţhama : Soit que tu ailles, soit que tu restes.
Ba fambi hikwabu, nambi a li yene : Ils sont tous partis, même lui.
A ba yanga, nambi a li Fayi, nambi a li nsati : Ils ne sont allés, ni Fayi ni sa femme.

359. 6° *Loko* (ko de kone, lo, particule déterminative) a deux sens bien distincts :

a) Loko, *quand*, *lorsque*, employé seul ou à la suite des verbes ba, ku et ti (voir § 262-266) dans les expressions : ka ba loko, ku ba loko, ka ku ba loko, ku ku loko, ku ti loko, ka ti loko, ku ta ku loko, ku nga ku loko, etc. Jamais l'auxiliaire afa ne suit ce loko. Si « quand » est suivi de l'imparfait, on le remplace par le présent ou le passé.

Ex. : Loko nḍi khaluta, afa ba lwa : Quand je passais, ils se battaient.

360. *b*) Loko, *si*, est la conjonction hypothétique. Il est très souvent suivi de afa, ou de fanha, ou de fanga.

Ex. : Loko fanga nḍi babya, afa nḍi ta da muṛi.
Si j'étais malade, je prendrais un remède.

361. 7° *Leŝaku* ou *eŝaku* (en suite de la chute fréquente du l), *que*, *c'est-à-dire que*, est l'une des conjonctions les plus usuelles. Son étymologie est assez claire : leŝi ŝa ku, cela de être ou cela de dire. Elle peut rendre notre *que* après tous les verbes déclaratifs et ceux qui expriment un sentiment, une idée, une opinion.

Ex. : Nḍa ku byela *leŝaku* u lolo : Je te dis *que* tu es un paresseux.
Nḍi dumba leŝaku u ta hanya : Je crois que (cela de être) tu iras bien.

Leŝaku est donc purement coordinatif, bien qu'il serve à rendre plusieurs de nos conjonctions subordinatives.

On entend parfois la variété neŝaku = ni leŝaku et hetŝaku ou hi leŝaku, dont le sens apparaît dans les exemples suivants :

Ŝa boneka leŝaku ba ta ku hlula neŝaku ba ta ḍihisa.
C'est clair qu' ils te vaincront et qu' ils feront payer une [amende.
Hi leŝaku u tiba ku pfhumba ? C'est-à-dire que tu sais deviner ?

362. 8° *Akuba*, *afin que*, en ronga, est employé de préférence après les verbes qui indiquent un but.

Ex. : Ba mu nyiki mali akuba a ba komba ndlela.
Ils lui ont donné de l'argent afin qu'il leur montre le chemin.

En djonga, on emploie aussi leŝaku dans ce sens, akuba étant inconnu. L'étymologie de akuba est sans doute la suivante, c'est le verbe ku ba, être, précédé de la particule a qui a peut-être ici une sorte de sens locatif et la traduction exacte serait : pour être.

363. 9° *Hikuba* (djonga : hikubane) ou *hikusa*, *parce que*, dérivant des deux auxiliaires ba et sa, ont le même

sens : « par être » (hikuba) et « par se produire » (hi ku sa). Ils sont d'un emploi très fréquent, surtout hikuba.

Ex. : Nḍa hlunḍuki hikuba a nḍi solile.
Je me suis fâché parce qu' il m'a insulté.

364. 10° *Hi-leŝo-ke, par cela donc,* c'est-à-dire par conséquent.

Ex. : A nḍi na mali ; hi-leŝo-ke nḍi nga ku hakeli.
Je n'ai pas d'argent ; par conséquent je ne te paie pas.

365. 11° *Kumbe* et *tŝimbe*, *peut-être,* prennent parfois le sens de : ou, ou bien.

Ex. : Ku ta ya mine tŝimbe makweṛu : J'irai, moi ou mon frère.

Etymologie : adjectif mbe, autre. Proprement : une autre alternative; de là, ou bien.

Ces conjonctions ou adverbes peuvent se mettre au locatif dans les expressions suivantes :

Nḍi nga ha yi tŝimbeni : Je ne retournerai plus (une autre fois).
Nḍi nga ha yi kumbeni : Je n'irai plus ailleurs (dans un autre lieu).

366. 12° *Kasi, tandis que, alors que* (à la fin d'une phrase : donc).

Ex. : Wa hleka kasi nḍi le khombyen.
Tu ris tandis que je suis dans le malheur.

L'étymologie de ce mot très fréquent est peut-être aussi le verbe sa, apparaître; ka-si serait le passé avec pronom neutre : il est apparu, il s'est manifesté un autre phénomène en opposition avec ce que tu dis ou fais ; de là : tandis que.

Deux jolis composés de ce kasi :

1° *Na-kasi-ke ngwaso,* tandis que (kasi) d'autre part (ngwaso) en même temps (na), ke (donc) est un superlatif de kasi ; 2° *kas'eŝi,* pour exprimer l'étonnement : et voilà que ! ainsi donc !

Ex. : Wa nḍi ba, na-kasi-ke ngwaso nḍi tatana wa ku !
Tu me bats, alors que pourtant je suis ton père !
Kas'eŝi ! mheho ya ţhobi likambu la mbomu !
Ainsi donc ! le vent a brisé une branche de citronnier !

367. 13° *Suka, de peur que* (djonga tŝhuka) vient évidemment de ce tŝhuka, tressauter, expliqué au § 287.

Ex. : Pfala nyangwa suka mbyana yi nhingena.
Ferme la porte de peur que le chien n'entre.
(On pourrait dire aussi : Mbyana yi nga tŝhuke yi nhingena.)

Toutes ces conjonctions se construisent avec les formes simples. Hikuba parfois est suivi du relatif quand on désire présenter la raison comme incidente.

Mais il en est deux qui exigent les formes relatives toujours : leŝí et laha.

368. 14° *Leŝi, vu que, étant donné que, puisque*, n'est autre que le pluriel du pronom démonstratif, classe neutre, proprement : ceci, le fait que.

Ex. : Leŝi u kuliki, u nga famba ŝa ku.
Puisque tu es grand, tu peux aller seul.

Hi leŝi, abrégé *heŝi*, signifiera : *par le fait que*, et indiquera encore mieux la raison que leŝi tout court.

Ex. : Nḍi bona ku biha kwaku hi leŝi u lwaka ni hi-
Je vois ta méchanceté par le fait que tu te bats avec tout
kwabu.
le monde.

De leŝi dérive : *ŝa ku ba leŝi*, c'est-à-dire : *il y a que, c'est que, mais.*

Ex. : Nḍi nga da muṛi lo ; ŝa ku ba leŝi wu nga nḍi pfu-
Je puis prendre cette médecine ; il y a qu' elle ne m'aide
nikiki ntŝhumu.
en rien.

369. 15° *Laha*, proprement adverbe de lieu, *là*, prend constamment la valeur d'une conjonction après les verbes ku et ti.

Ex. : Ku ti laha a fambiki : Il arriva là où (= au moment où) il partit ; c'est-à-dire : lorsqu'il partit.

Il correspond tout à fait à loko dans cet emploi-là.

Mais il est plus fréquent encore sous la forme *hi laha*, par là, par où, qui prend le sens de *c'est pour cela*, *donc*, lorsqu'elle est seule, et de *selon que*, lorsqu'on ajoute l'expression *ha kone* à la fin de la phrase pour compléter l'idée.

Ex. : Ba nḍi bile ; hi laha nḍi ţuţumiki.
Ils m'ont battu ; par là (donc) je me suis enfui.
Nḍi yentšyile hi laha u nḍi byeliki ha kone.
J'ai agi selon que tu m'as dit (par là).

2° *Conjonctions françaises n'ayant pas d'équivalent immédiat en ronga.*

370. *Ainsi :* hi ŝoŝo, ha kone.

Aussi : na ŝone, na kone, na yene, etc.

Cependant : nambi ŝi tanu ou nambi ŝi li ŝoŝo.

Comme : ŝanga hi.

Comme si : ŝanga hi loko.

Donc : ke, hanga, kolahu, hi laha.

Encore : ha. (§ 273.)

Or : kambe, ŝoŝi.

Plutôt : ku tlula ni loko, ku ni loko (rare).

Ex. : Hi ta fa ku tlula ni loko hi ţuţuma.
Nous mourrons plutôt que de fuir.

371. *Que* peut être rendu par : leŝaku, ku ba, ku nha, ku ka, etc. Très souvent il n'est pas rendu du tout.

Ex. : Je vois qu'il pleut : Nḍi bona leŝaku ya na.
Il faut que vous partiez : Ŝa ḍyuleka ku nha mi famba.
Je désire que vous n'arriviez pas : Nḍi ranḍa ku ka mi nga tlhasi.
S'expliquer fait qu'on s'entend : Ku tlhamuŝelana ŝi banga ku ba bhanu ba yingelana.
Il est bon que vous sachiez : Ŝa hombe mi tiba.

372. Quant aux *locutions conjonctives* formées avec *que*, voici la manière d'en rendre quelques-unes :

Au point que : laha ka ku ba (proprement là que être).

Ex. : A nḍi bile la ka ku ba nḍi nga ha koti ku sekeleka.
Il m'a battu au point que je ne puis plus me lever.

Aussitôt que : loko, hi nomo-lo (proprement sur cette bouche, sur ce mot).

Ex. : Loko a ta ba a buyile, hi nomo lo nḍi ta famba.
Quand il sera revenu, aussitôt je m'en irai.

Avant que : (loko) a nga si na.

Ex. : A fambile nḍi nga si na tlhasa.
Il est parti avant que je fusse arrivé.

Après que : loko.

Ex. : A ta da loko a tiṛile.
Il mangera après avoir travaillé.

SECTION III — LES ADVERBES.

373. *1° Adverbes de lieu.*

La, *laha, haleno,* ici (où je suis), *hala.*

Laho, *halaho*, là (où tu es), *halahaya*, là-bas.

Lomu, *ko-lomu*, ici, dans ce pays (vient probablement du préfixe de l'ancienne classe locative en mu).

Kone, là (abrégé en ko).

Le,... là-bas (prononcé en faisant le e très aigu et très bref).

Henhla, dessus ; *hansi*, dessous ; *handle*, dehors.

Mahlwen, devant ; *nṭhaku,* derrière.

Kule, loin ; *kusuhi,* près; *makaṛi*, parmi; *kaya*, à la maison.

Kuṅwana, ailleurs.

Nḍeni, dedans (locatif d'un substantif inusité).

Hikwaku, partout ; *hi tlhelo*, de côté ; *hi šiṛi*, à part.

Tlhelo ḍa haleno, de ce côté-ci, en deçà ; *tlhelo ḍa halahaya*, au delà.

Hi matlhelo hikwawu, de tous côtés.

A ŝi kone *mbangu :* Cela n'est nulle part.

Hi hanyile *ku tšikela ŝoŝi :* Nous nous sommes bien portés jusqu'ici.

374. 2° *Adverbes de temps.*

Khale (akhale, ikhale) anciennement, il y a longtemps.

Ha khale, au bout de longtemps.

Hi nkhale, au bout de peu de temps.

Ŝoŝi, maintenant; *ŝoŝi-ŝoŝi*, tout de suite; *hi nomo-lo*, sur-le-champ.

Kambe, nangweso, de nouveau.

Kuṅwanyana, parfois ; *kunyingi*, souvent; *hi masiku hikwawu*, toujours.

Ntlhantakubiṛi, en second lieu ; *nhlambulo* (djonga), d'autre part.

Kutani, enfin. (§ 355.)

Ni mišo, *mamišwen*, le matin : *ni mpunḍu*, de bon matin.

Ni madambu, ni šidambu, *madambyen,* le soir.

Nhlekanhini, à midi ; *ni lihungu*, après midi.

Pour les noms des jours en avant et en arrière d'aujourd'hui, voir § 53.

Jours de la semaine : 1° musumbuluku, lundi ; 2° wa bubiṛi, mardi ; 3° wa buṛaṛu, mercredi ; 4° wa bumune,

jeudi ; 5° wa buntlhanu, vendredi ; 6° mudlebela, samedi (mot zoulou prononcé avec un clic) ; 7° sonto, dimanche.

D'autres adverbes de temps se rendent comme suit :

Vite, hi ku hungwesa.

Tard, hi ku hlwela.

D'abord, ku sungulen.

Alors, ka̤ ti, kolahu, ku bona, etc.

Bientôt, verbe ku hatla.

Ex. : A ta hatla a tlhasa : Il arrivera bientôt.

De nouveau, verbe ku tlhela. (Voir § 282.)

Jamais, hingi, ngi (§ 271) ou ni siku ḍiñwe, etc.

375. 3° *Adverbes de manière.*

Ŝoŝo, ainsi ; *tanu.*

Ha hombe, doucement ; *ha bomu*, exprès.

Ŝinene; bien; *mfuṛi* ou *mfuṭi*, en définitive, pour de bon, bien.

Ngwaso, *d'autre part.*

Les adverbes en *ment* se rendent volontiers par un verbe ou un substantif précédé de la préposition hi̤.

Ex. : paresseusement : hi ku loloha (= par être paresseux) ;
fortement : hi ntamu (= avec force) ;
soigneusement : hi ku bekisa (= par soigner).

376. 4° *Adverbes de quantité.*

Ngopfu, beaucoup ; *ŝiṭongo*, peu.

Ntsena, *ntŝena*, *ntse*, *ntŝe*, seulement, tout bonnement.

Ŝa ku nhati, tellement (ou ŝa ku nhaso, ŝa ku nhato).

Plus	se rend par :	ku tlula. (Voir § 133.)
En grand nombre	»	ku tala (être nombreux).
Passablement	»	ku talanyana.
Assez	»	ku ḍingana (être suffisant).

Trop se rend par ŝi tele (c'est beaucoup) ou ŝi tlula mpimu (cela dépasse la mesure).

377. 5° *Adverbes interrogatifs, affirmatifs, dubitatifs, négatifs.*

Ha yini ? pour quelle cause ? pourquoi ?
Hi ku yini ? en vertu de quoi ? comment ?
Hi mukhuba wini ? de quelle façon ? (Plutôt djonga.)
Hi ŝa ku yini ? qu'est-ce à dire ? pourquoi ?
Ḍini ? quand ? *kwini ?* où ?
Šana ? est-ce que ? (Suivi de *na* à la fin de la phrase.)

Ex. : Šana wa nḍi ṛanḍa na ? M'aimes-tu ?

E, eye, ina, oui ; *ina-ka !* mais oui !
Ahina ! vraiment !
Kunene, en effet.
Kumbe, peut-être ; *ha ti !* qui sait !
I-hi, non ; *maḍimi !* mensonges !
Ni ŝi ṭongo, ni kuṭongo, pas le moins du monde.

378. 6° *Adverbes descriptifs.*

Nous désignons par ce terme une sorte de mots que les grammairiens bantou envisagent généralement comme des interjections, des onomatopées. Ce sont des vocables généralement d'une seule syllabe au moyen desquels les indigènes expriment l'impression soudaine, immédiate causée sur eux par un spectacle, un son, une idée, ou décrivent un mouvement, une apparence, un bruit. Il suffit d'avoir assisté à quelques conversations de noirs, dans la liberté de la nature, lorsqu'ils n'étaient sous aucune contrainte, pour avoir remarqué quelle prodigieuse quantité d'expressions de ce genre ils ont à leur commande. On dira peut-être : « C'est là une manière enfantine de parler ; il ne

vaut pas la peine de s'y arrêter. » Bien au contraire ! L'esprit infiniment mobile, primesautier de la race se reflète dans ce parler pittoresque. Il réussit à rendre par ces mots-là des nuances qu'un langage plus posé ne saurait exprimer. De plus ces petits mots ont donné naissance à de nombreux verbes et mériteraient d'être connus à ce titre-là déjà.

Il faut cependant avouer que l'usage de ces adverbes descriptifs varie beaucoup avec les individus. Certains en émaillent leurs discours jusqu'à les rendre incompréhensibles pour quiconque n'est pas initié. Ils en inventent même de nouveaux. Néanmoins beaucoup de ces mots sont vraiment incorporés dans le langage, compris par chacun, et il faut chercher à les connaître et à les employer.

379. Ces adverbes descriptifs sont précédés du verbe ***ku*** (ou ***li*** et ***ti***, selon les cas) lequel, comme nous l'avons vu (§ 262-264), indique la parole ou l'action réduites à leur minimum. On les traduira par faire ou par dire.

Ex. : Nḍi ku *go :* Je fais go ! Je prends un air désolé.
Nḍi ku *gaa :...* Je fais gaa,... je tombe en arrière.
Nḍi ku *î* (accompagnant un geste) : Je fais ainsi.
A ku *ntse :* Il ne dit rien.
Ba ku *bi* ou *kutlu* : Ils sont anéantis jusqu'au dernier.
A ku *nḍašu :* Il tombe lourdement (loko a šuṛile, après avoir bien mangé).
Ba ku *tluku :* Ils se lèvent soudain.
Ba ku *fohlo :* Ils s'asseyent en rond.
Si ku : *keti-keti :* Cela scintille. (De là : ku ketemuka, être scintillant.)
Ŝi ku : *phati-phati :* Cela brille. (De là : ku phatima, être brillant.)
Buṛongo byi ku *dyu :* Le sommeil est profond.
Mati mau *šwee :* L'eau est transparente. (De là : ku ŝwenga.)
Ku ti *mphu* : Il fait obscur. (De là : ku mphuma, être obscur.
Yindlu yi li *baa :* La maison resplendit de blancheur.

Et des centaines d'autres.

380. Si certains de ces adverbes descriptifs ont donné naissance à des verbes réguliers, par contre certains verbes donnent naissance à des adverbes de ce genre.

A ku humelelo : Il fait l'action de humelela, c'est-à-dire de paraître soudain.

A ku wololoko : Il fait l'action de wololoka, c'est-à-dire de se dresser, etc.

SECTION IV — LES INTERJECTIONS

381. 1° *Interjections proprement dites.*

Yo! yoo! malheur !

Ale! hélas ! (Pour plaindre.)

Ehe! tiens ! (Pour exprimer l'étonnement.)

Oho! tiens ! (Dans le cas d'une réminiscence.)

N̈wenu kambe (dans la bouche des hommes), tiens ! je me souviens (proprement : par ta mère).

Kabyeta kambe (dans la bouche des femmes), tiens ! je me souviens (proprement : par ta mère).

He! (étonnement) ha ! (admiration).

Hahaha! Sois le bienvenu !

Mawaku! si seulement ! que j'aimerais ! (Djonga : mayo !)

Matšyoko, *tšiki*, *tšikana!* quelle chance, etc. !

382. 2° *Salutations.*

Elles nous présentent le phénomène curieux de certains locatifs verbaux :

Le matin, on se salue en disant *abušen* (b très faible, prononcé aušen), vieille forme pour : a byi šen, que l'aube (buša) paraisse (ša), c'est-à-dire : moment où l'aube paraît; de là : c'est le jour, bonjour.

Le soir, on se salue par : *a ḍipelen* (ḍi, pronom de dambu, le soleil), c'est-à-dire : que le soleil se couche, moment où

il se couche ; de là : c'est le soir, bonsoir. (Djonga : arihlwen dans le même sens.)

Durant le jour, on dira *a ši fen* ou *a yi fen* pour saluer un travailleur, c'est-à-dire : que ton travail meure, qu'il prenne fin ! L'interlocuteur peut répondre : hi šone, ši file : bien, il est mort, j'ai bientôt achevé, ou bien : yo ! ši fa ha yini ? a ši fanga ntšhumu : hélas ! comment mourrait-il ? il n'est pas mort du tout !

La salutation la plus habituelle est *a hi losanen* (de ku losa, saluer) ou *šawan*, abrégé *ša* (de ku šaweta, saluer).

On dira à une femme âgée : ša mama : salut mère ; à un homme d'âge mûr : ša tata ! une fille et un garçon non mariés se diront en plaisantant : ša nkata : salut époux ! et une vieille ayant des filles à marier saluera un jeune homme avec l'espoir qu'il deviendra un prétendant en lui disant : ša mukoṅwana : salut mon gendre !

En se séparant, celui qui part dit aux gens du village : *hambane*, ou hambane mi sala, ou *salani :* restez.

Ceux qui restent lui diront : *hamba u famba*, ou *fambani :* va ! ou *mukani* : retourne à la maison.

En allant se coucher, on se dit : *yetlelan* : couchez-vous (en djonga sibaman : étendez-vous à plat ventre), ou : hi ta pfušana hi buša : nous nous souhaiterons le bon lever à l'aube.

383. 3° *Serments. Remerciements.*

La formule sacramentelle est : intlana. Celui qui jure dit : Intla : Je le jure ; son interlocuteur lui demande : Intla na man ? Par qui le jures-tu ? et le premier ajoute : Intlaṅwaku ou Nyantlaṅwaku : Je le jure par ta mère.

Il est probable que ce intla est en rapport avec le verbe yetlela, se coucher, et que le serment revient à dire : il m'est aussi impossible de mentir que pour toi de commettre un adultère avec la personne que tu respectes le plus.

Pour remercier, on dit en djonga : nkomu (peut-être pour hi homu : c'est un bœuf! manière d'exalter le bienfait qu'on a reçu). En ronga : ikhani ou khani mambo, expression qu'on trouve dans le petit chant suivant, qu'on exécute, en guise de remerciement, en sautant et en battant des mains quand on a reçu un cadeau :

Khani, khani ba mbu,... khani mambo.
I tlangela ḍa mbyana.
Pulu-pulu nkila !
Merci, merci, mes amis ! Merci, mon ami !
C'est comme le remerciement du chien
Qui remue la queue de ci de là !

Ce mot : ku khana, comme tlangela, désigne la danse particulière du remerciement et encore une ou deux autres (celle qu'on appelle nhumbuṛi). Khani, c'est donc : nḍi khanile : je danse de joie. Il est encore d'autres expressions qu'on emploie pour remercier. Le hollandais *danki* est assez répandu.

Mais voici deux manières de parler plus originales :

U nga kaṛale : Ne te fatigue pas ! c'est-à-dire je me recommande pour une autre fois.

Et surtout celle-ci qui est très caractéristique :

U nga ha yengete, lit. : Ne continue pas, pour dire le contraire : continue ! donne-moi encore, merci !



APPENDICE

QUELQUES ÉCHANTILLONS DU FOLKLORE THONGA

De même que les autres tribus bantou, les Thonga possèdent un grand nombre de productions littéraires d'un caractère assez primitif, mais fort intéressantes néanmoins, parce qu'elles reflètent bien l'esprit populaire. Les chants (tinsimu), les énigmes (ŝitekatekisa) et les contes (ŝihetana, mikaringana), sont les trois genres principaux de cette littérature non écrite qui s'est transmise de siècle en siècle par la tradition orale. Les réunir n'est pas chose aussi facile qu'il paraît. Nous en avons néanmoins recueilli un bon nombre, de la bouche des indigènes, et nous donnerons quelques échantillons des contes et des énigmes, avec le texte thonga. Nous avons transcrit quelques chants dans l'introduction.

I. — ÉNIGMES. ŜITEKATEKISA

Le terme : ŝitekatekisa vient de : ku teka, prendre. Le premier interlocuteur prononce la première phrase avec l'intonation d'une question en disant à ses auditeurs : Teka, teka, prends, prends, c'est-à-dire : Donne la réponse,... et le plus habile, saisissant le sens de l'énigme, la résout en ajoutant une seconde phrase qui l'explique ou la complète.

Question : Miṅwala ya nghala a yi tobani?	Les griffes du lion ne s'égratignent pas les unes les autres.
Réponse : Mutin wa baloi, a ba loyani.... (*Djonga de Nkouna.*)	Dans le village des sorciers, on ne se jette pas de sorts!
* * *	* * *
Q. Nkwakwa lo, loko nḍi ni lobe?	Ce nkouakoua (arbre), si seulement j'avais un crochet (j'en cueillerais les fruits).
R. Nhwana lwe, loko nḍi ni bukosi! (*Ronga du Tembe.*)	Cette jeune fille! si j'avais de l'argent (je l'épouserais).
* * *	* * *
Q. Hi kumi nkuhlu, wu wupfa-wupfa, ka ku sala huhlu yiṅwe?	Nous avons trouvé un nkouchlou (arbre) qui mûrit, qui mûrit, il n'y reste qu'un fruit (à mûrir).

R. Hi kumi mulungu, a wonḍa-wonḍa, ka ku sala nsisi mun̂we !
(*Ronga de Matolo.*)

Nous avons trouvé un blanc qui maigrit, maigrit, il ne lui reste qu'un cheveu !

* * *

Q. Tinsinḍe timberi ti renḍelekela ṭhuka ?
R. Tihosi tiberi ti hleba nanḍa.
(*Hlengoué.*)

Deux souris se courent après autour d'une termitière...
Deux chefs disent du mal d'un sujet. (Ils ne tomberont jamais d'accord.)

* * *

Q. Tiba ro pšhya hi matlelo ?

R. Ndlopfu yo fa hi tšembeti.
(*Djonga de Nkouna.*)

Le lac sèche peu à peu en commençant par les bords.
L'éléphant meurt par (l'action d') une petite flèche de fer (c'est-à-dire ne méprisez pas les petits commencements).

Voici un adage en une seule phrase :

Mumiti wa nhengele a ṭhemba nkolo wa yena. (*Bila.*)

Celui qui avale un noyau d'abricot a confiance en son cou ! (Se dit à un prétentieux.)

II. — ŠIHETANA[1]. CONTES

Šihetana ša lembe da ndlala.

Din̂wana [119] lembe [85], ka ku ba [260] ni [336] ndlala le'yikulu [119]. — Ka ku bona [335 note] lwe [150] wansati [49] ni nuna, be [229] ku ḍima nsimu [69 note] ba ku byala šiṭama [103]. Ku ti laha [266] ḍi nga [255] khaba, a [201] nuna a [155] suka a yaka nṭonga. Kutani [355] a hamba [285] a ṛinḍa tingulube loko [359] ti da šiṭama ; na [259] a hamba nsati a khaya nkakana, a suka, a

Conte de l'année de la famine.

Une certaine année, il y eut une grande famine. — Il arriva qu'une femme et son mari labourèrent un champ et y plantèrent du maïs. Lorsqu'il fut en herbe, le mari partit et construisit une petite hutte. Puis il se mit à surveiller les porcs qui mangeaient le maïs ; en même temps la femme cueillait des petits concombres, elle allait

---

[1] Nous introduisons ici des renvois aux paragraphes de la grammaire, afin que l'on puisse comprendre les formes employées.

ŝeka a ya mu nyika masinwin[69 n]. Ku ti[265] ḍiṅwana siku[85], ku ba ni fufumbi, ni[354] tilo ḍi ḍuma.

A ya dlaya mhunti[69] lwe wanuna; loko a dlayi[217 n 2] mhunti, a buya a ta yi[167] šindla Loko a šindlile, a teka hoṭo leyi afaka[248] nsati a kaka mati ha yone[176] a mu[159] buyisela[313], a ya ṭhoba tihunyi a ta tlatleka. Dambu afa[218] ḍi pelile; kutani nsati a ku[202] ku[348] bana : « Ṭhamisan[314], nḍa ha[273] nyika tatana[48] wenu[154] ŝa-kuda. »

Kutani lwe wanuna a teka a[201] mhunti, a tšhululela a bantin[111], a yi mpŝinta handle a ku : « Mhunti hola ! nḍa ha khweba muṛu. » Kasi[366] lwe wansati a ta[257] a yi bona, a yi bekiki[253] handle. A ku[223] tlakula, a nga ha[273] mu nyiki ŝa-ku-da leŝi faka a ti na ŝu[176], a ku muka na yu kaya, a ku pfuša bana, hikusa[363] afa ba yetlelile. Ba ku ṭhamisa, a ba tlatulela nyama, be ku da ba suṛa ; yo na[259] sala, bo beka a ngulen[112]. A tiki[252] hi la[266] wanuna a ḍyulaka ku teka nyama ; a ku yi pfumala, a ku ḍyula hikwaku-kwaku[373], a ṭenḍewutela ni[354] nṭonga, a nga yi kumi ! a tekiki[252] mhanḍe a bohela[302] byanyi a hamba[285] ntlhabangu, a labisisa[314] hikwaku. A lanḍa ni nkonḍo, a nga wu boni, a ku buya !

Kutani a hlunḍukela[302] a hlembeto, a ku halata muṛu ! Byi[169] tiki bya ša, a yiki ku nsati a ku : « Šana tolo a ka[240] nḍi phame-

les cuire et allait lui en donner dans les champs. Un certain jour, il y eut une obscurité d'orage et il tonna.

Cet homme alla tuer une antilope. Quand il eut tué l'antilope, il revint la dépecer. Quand il l'eut dépecée, il prit le vase avec lequel sa femme puisait de l'eau et lui en apportait, il alla couper du bois et vint mettre sa marmite sur le feu. Le soleil s'était couché. La femme dit aux enfants : « Restez ici, je vais donner de la nourriture à votre père. »

Puis l'homme prit l'antilope, il la posa dans une grande écorce et la poussa dehors en disant : « Antilope, refroidis-toi pendant que je goûte la soupe. » Or la femme arriva et vit la bête qu'il avait mise dehors.... Elle l'enleva, sans plus lui donner la nourriture avec laquelle elle était venue, et la voilà qui retourne avec l'antilope à la maison, elle réveille les enfants, car ils s'étaient couchés. Ils se rassoient, elle leur distribue de la viande ; ils mangèrent et se rassasièrent. Il en resta et ils la mirent dans le panier. Mais voilà que l'homme chercha sa viande, il ne la trouva pas ; il chercha partout, partout et fit même le tour de la hutte sans la découvrir ; alors il prit une perche, y attacha de l'herbe, fit un flambeau et regarda avec soin partout. Il suivit ensuite les traces, mais ne les vit plus et s'en revint.

Alors il se fâcha contre sa marmite et renversa la soupe. Quand il fut jour, il alla auprès de sa femme et lui dit : « Pourquoi hier

langa ha yini [178] ? » A ku : « Ha [228] yentšyi hi mpfumbi, hi [220], tšhaba tolo hikusa afa ḍi ḍuma. » A ku : « Hi ŝone [170].... Šana hi yini-ke leši [368] baţongwana ba ţhabiki namunhla [53]. » Wansati a ku : « Šana ba ta holobela ndlala ? » Ku bona nuna, a miyela, a muka nţongen wa kwe [155].

Ku wupfiki mikelo, ku ba ni nḍalo. Ba thobeliki ŝitama. A huliki mankuhuna, a lobeki ni hanḍelo, a ţema tihunyi, a kanḍa ŝiţama leŝo [148], a yenga byala. Loko ba dyula ku hluta, a byela [262] nuna : « Famba u ya bitana mašaka [81] ya [108] ku [154], na mi [153], nḍi ta bitana mašaka ya nga [153], ha [230] ta tiḍilela [303] hikuba ha [228] ḍyuli [286] ku fa hi ndlala. A ya ba bitana ; ba tata [299] muti, ba nwa byala [94] lebyo [147]. Ku sunguleka lwe wansati, a ku : « Yingisetan ! « A ba byela hikwaŝu [190] le'ŝi [169] nga yentšyeka [294] loko ku [169] ni [256] ndlala. Kutani ba hlamala. Lwe wanuna a sungula ku khoma [293a] hi tingana kuńwe ni ba-le-kwabu [166]. La'ba kwabu ka [348] nsati ba longela ŝihunḍu [26 n], ba kongometa bana, ba muka na bu kaya. Kutani a sala a nge [255] na nsati.

Hi byone byamu.

(*Ronga de Matolo.*)

ne m'as-tu rien donné à manger ? » Elle dit : « C'est à cause de l'orage, nous avons craint hier parce qu'il tonnait. » Il dit : « C'est bien ; qu'est-ce à dire que les enfants sont si contents aujourd'hui ? » La femme dit : « Est-ce qu'ils doivent se mettre en colère contre la famine ? » Alors le mari se tut et retourna dans sa hutte.

Les produits du sol mûrirent et il y eut abondance. Ils récoltèrent leur maïs ; elle égrena les petits épis, mit dans l'eau son levain, coupa du bois et écrasa ce maïs-là pour préparer de la bière. Quand on fut sur le point de passer la bière, elle dit au mari : « Va appeler tes parents, moi aussi j'appellerai mes parents, nous pleurerons (nos malheurs), parce que nous avons été près de mourir de faim. » Elle alla les appeler, ils remplirent le village et burent cette bière-là. La femme commença et dit : « Ecoutez. » Elle leur raconta tout ce qui s'était passé au temps de la famine. Alors ils furent très étonnés. L'homme commença à être saisi de honte en même temps que ses proches. Les parents de la femme préparèrent les paniers, se dirigèrent vers les enfants et retournèrent avec eux à la maison. L'homme resta sans femme !

C'est là la fin.

Ndlela ya tilo.

Ša le Khosen.

Wanhwanyana wo[128] saseka a[258] a rumiwile hi ma mana wa yena ku ya ka mati. Loko a famba, a dlaya hoṭo. Loko a ŝi v̌ona, a tšhav̌a mana wa yena[164] letŝaku a ta ṅwe[159] tshinya kumbe[377]. Hi laha[369], a fambaka a khanḍiya hi ngoti ya yena ku ya tilwen : a khoma ndlela le'yi[173] yisaka tilwen.

Kutani a ya fika nḍawen leyi ku nga[255] ni monhu[50] wa modyuhali ngopfu, šikošanyana le'ši seleke marumbin. Kutani šikošana ši ṅwe[159] v̌itana, ši ku : « Ṅwan'anga[165], tana[232], nḍi ta ku[154] lerisa ndlela ya wena. » Kunene a ya, hikuv̌a a a re[263] monhu l'a olov̌eke, l'a nga tiarisangike. Kutani šikoša ši ṅwe byela : « Loko u fambile, u ta ya kuma laha ku ṭhameke nsukoti lo'wa ntima[128] kona. Loko wu ya ngena ndlev̌en ya wena, u nga ṭuke u wu susa, hikuv̌ane hi yena a nga[248] ta ku fambisa, a ta ku kombisa ku hanya ka tiko leri[145], ni ku ku tiv̌isa marito ya ku hlamula ka tihosi loko ti ku v̌utisa. »

Kunene, a ya, kutani nsukoti wu ngena ndlev̌en ya yena, a wu ṭika kona.

Kutani a fika mutin we tilwen ; nsukoti wu ku : « Ṭhamisa la handle. » A ṭhama kona. V̌eni v̌a kaya v̌a ṅwe v̌ona, v̌a m'mutisa[159] : « U pfa kwihi ? » A ku : « Nḍi pfe[234] kaya[116]. — U lav̌a yini ? » A ku : « Nḍi tele ṅwana. » V̌a ku : « Ngena kaya. » A endla tŝetŝo[148].

La route du ciel.

Conte de Cossine.

Une belle jeune fille avait été envoyée par sa mère pour puiser de l'eau. En route elle cassa sa cruche. Lorsqu'elle vit cela, elle craignit que sa mère ne la grondât peut-être. C'est pourquoi elle partit, grimpa par sa ficelle pour aller au ciel ; elle prit la route qui mène au ciel.

Elle arriva dans un endroit où il y avait quelqu'un de très âgé, une vieille femme qui était restée dans des ruines. Puis la vieille l'appela et lui dit : « Viens, ma fille, je te donnerai des recommandations sur ta route. » En effet, elle alla, car elle était une personne facile, qui ne faisait pas de difficultés. La vieille lui dit : « Quand tu auras marché (quelque temps), tu trouveras (un endroit) où se trouve une fourmi noire. Si elle elle entre dans ton oreille, ne l'enlève pas, car c'est elle qui te conduira, elle te montrera la manière de vivre de ce pays et te fera savoir les paroles que tu répondras aux chefs s'ils t'interrogent.

En effet, elle alla, et la fourmi entra dans son oreille ; elle l'y laissa.

Puis elle arriva au village du ciel ; la fourmi lui dit : « Assieds-toi ici dehors. » Elle s'y assit. Les maîtres de l'endroit la virent et lui demandèrent : « D'où viens-tu ? » Elle dit : « Je viens de chez nous. — Que désires-tu ? » Elle dit : « Je suis venue chercher un enfant. »

Kutani v̌a ṅwe kombisa metiro ya v̌ona, v̌a ṅwe nyika širunḍu, v̌a ṅwe ruma masiṅwen. V̌a ku : « Famba, u ya lav̌a ŝifake ŝa ṅwebo. » Nsukoti wu ṅwe byela : « Ṭuv̌ula šiṅwe. » A endla tŝetŝo. Wu ku : « Ngenisa širunḍwin. » Kutani a tlhomela ši tala. Kutani a muka kaya. La'v̌a ṅwe rumeke v̌a v̌ona letŝaku a endlile ŝona[170]. Kutani nsukoti u ṅwe byela ku sila ŝifake, kambe a pumba ŝiṅwanyana le'ŝi nga siriwangike[246] ; a ŝeka mapa ya le'ŝi siriweke[246], mati ma bila, a tlhela a tŝhela mbiten ŝiṅwana le'ŝi nga siriwangike ; loko a phurile a engeta ŝiṭongo le'ŝi nga upfangike ku nanḍihisa mapa. V̌a v̌ona letŝaku a endlile ŝinene, hikuv̌a hi wona maŝekela[89] ya v̌ona.

Byi ša v̌a ku ka yena : « Hi taku kombisa yindlu yo saseka laha ku[169] nge[255] ni v̌ana v̌o tala ; » kutani loko a ngena, a v̌ona laha ku tŝhukeke kona ni laha ku baseke kona : a ti re tingubo le'ti funengetaka v̌ana. V̌a ṅwe byela a ya langa ṅwana. Kutani wanhwanyana a a ranḍa ku ya teka laha ku tŝhukeke kona. Kambe nsukoti lo'wu thameke ndlev̌en wu ṅwe kombisa ku ya teka laha ku baseke. A teka ṅwana : a a sasekile ngopfu.

Kutani a timukela[324] ; nsukoti wu ṅwe ṭika laha a ṅwe kumeke

Ils dirent : « Entre chez nous. » Elle fit ainsi. Puis ils lui montrèrent leurs travaux, ils lui donnèrent un panier et l'envoyèrent aux champs. Ils lui dirent : « Va chercher du maïs de l'année nouvelle. » La fourmi lui dit : « Arrache une seule plante. » Elle fit ainsi. Elle ajouta : « Introduis le maïs dans le panier. » (La fille) mit des appuis, le panier fut rempli. Puis elle retourna à la maison. Ceux qui l'avaient envoyée virent qu'elle s'était bien conduite. Puis la fourmi lui dit de moudre du maïs, mais d'en mettre de côté un peu de non moulu. Elle cuisit la farine du maïs moulu, l'eau bouillit, et elle versa de nouveau dans la marmite quelque peu de maïs non moulu ; quand elle eut enlevé la marmite du feu, elle ajouta un peu de maïs non cuit pour rendre la farine meilleure. Ils virent qu'elle avait bien fait, car c'est là leur manière de cuire.

Le lendemain, ils lui dirent : « Nous te montrerons une belle maison où il y a des enfants en grand nombre. » Puis, lorsqu'elle fut entrée, elle vit un endroit où c'était rouge et un endroit où c'était blanc. C'étaient des vêtements qui couvraient les enfants. Ils lui dirent d'aller choisir un enfant. Or la jeune fille voulait aller prendre là où c'était rouge. Mais la fourmi qui était dans son oreille lui conseilla d'aller prendre où c'était blanc. Elle prit un enfant ; il était très beau !

Puis elle s'en retourna chez elle ; la fourmi la quitta là où elle l'avait

kona, a ṅwe byela : « Hamba [285] u famba, makweru. » A a tekile ŝo tala le'ŝo šonga ŝa ṅwana ni tingubo ni tŝuma tŝa yena.

A ku [262] a ya fika kaya ; mana wa yena a a yile masiṅwen.

Yena a ya ngena ndlwen, a tifihla kona. Ku ti loko ṽa ṽuyile masiṅwen, mana wa yena a ruma nḑisana lonţongo ndlwen, a ṅwe byela : « Famba u ya teka ŝibya. »

Kutani loko a fika a pfureta nḑilo, a ṽona tŝilo ŝo basa, le'ŝo saseka ndlwen a tšhaṽa, a huma, a ya byela ṽakulu. Ṽakulu, ṽona, ṽa ngena, ṽa kuma ṅwana wa ṽona, ṽa ku : « Ha ! hi ṅwana wa hena ! » Ṽa ţhaka, ṽa ṽona hikwatŝo.

Kambe nḑisana a nga ţhakanga, a ku : « Nḑa famba [221] ! » Lo'nkulu a ku ka yena : « Makweru, yima ! nḑa ha ku khongotela ! hekuṽa... ndlela leyi... loko nḑi tiṽa letŝaku u ni mbilu le'yi nga basangike... u ta fa... ku ni šikošana u nga [248] ta ši kuma.... » Kambe yena a ala a ku : « Na wena a ku byelange [293a] hi monhu, u fambile, na mena, n'ta [218 n] tifambela nḑi nga yingise ntšhumo. »

A famba ; a fika nḑawen ya šikošanyana lešiya [148]. Šikoša ši ṅwe ṽitana : « Tana, ṅwan'a nga haleno. » Yena a ku : « E-he ! u man ? a nḑi ṽoni letŝaku u monhu wa tšini ! » Šikoša ši ku ka yena : « Ho ! ho ! hamba u famba, u ta ṽuya hi kwala u ta ṽa u file ! »

Yena a ku : « Nḑi ta dlaya hi man ? » A famba ; a ṽona nsukoti. Nsukoti u laṽa ku ngena ndleṽen.

rencontrée, elle lui dit : « Va, ma sœur ! » Elle avait pris beaucoup de belles choses appartenant à l'enfant, et ses vêtements et ses trésors.

Elle arriva à la maison ; sa mère était allée aux champs.

Elle entra dans la hutte et s'y cacha. Lorsque les gens revinrent des champs, sa mère envoya sa cadette dans la hutte et lui dit : « Va prendre les marmites. »

Lorsqu'elle y fut arrivée, elle attisa le feu, elle vit des objets blancs, splendides, dans la maison ; elle eut peur, sortit et alla le dire aux grandes personnes. Les grandes personnes entrèrent et trouvèrent leur enfant. Elles dirent : « Ah ! c'est notre enfant. » Ils se réjouirent et virent tout.

Mais la sœur cadette ne se réjouit pas, elle dit : « Je pars ! » L'aînée lui dit : « Ma sœur, arrête, je veux encore t'exhorter, car... cette route... comme je sais que tu as un cœur qui n'est pas pur... tu mourras.... Il y a une vieille femme que tu trouveras.... » Mais elle refusa d'écouter et dit : « Toi aussi tu es partie sans que personne te dise rien ; moi aussi je m'en irai, sans rien écouter. »

Elle partit ; elle arriva dans l'endroit où demeurait cette vieille-là. La vieille l'appela : « Viens ici, ma fille. » Celle-ci dit : « Non ! qui es-tu ? je ne vois pas que tu sois une personne de rien du tout ! » La vieille lui dit : « Oh ! oh ! va seulement, tu reviendras par ici morte ! »

Elle dit : « Par qui serai-je donc tuée ? » Elle alla de l'avant et vit la fourmi. La fourmi chercha à en-

Kambe yena a ala a phumunha ngopfu a ku : « Eie ! eie ! » Nsukoti u ṅwe byela : « Miyela, makweru, n'ta ku fambisa ŝinene. » Kambe a ala a huwelela : « Hiya ! hiya ! hiya ! hiya ! » a nga ŝitwe. Nsukoti u ṅwe byela : « Hamba u famba, u ta humelela [309] hi khombo. »

Kunene a fika mutin, a ṭhamisa handle. Ṽa kona ṽa ṅwe ṽona, ṽa ku : « U laṽa yini ? » A ku : « Nḍi tele ṅwana ka [356] ! a ṽulaṽula hi ku kariha. » Kutani ṽa ku : « Monhu loyi !... ngena ! » Ṽa ṅwe byela : « Famba, u ya masiṅwen. »

Kunene a teka širunḍu a ya kona. Loko a fika, a ṭuṽula ŝifake ŝo tala, kutani a muka kaya. La'ṽa nga ṅwe ruma, ṽa ṽona letŝaku a hetile nsimo. Kutani ṽa ṅwe sola, ṽa ku : « A hi monhu wa ntŝhumo ! »

Kutani a sila, a endla hi laha [369] ṽa nga ŝekangike ha kona [369], a nga nusange hi tlelo, a sila hikwatŝu.

Loko byi šile, ṽa ku : « Famba. hi ta ya ku kombisa yindlu le'yi nga ni ṽana, u ta titekela. » Kutani ṽa ṅwe pfulela, ṽa ku : « Laha... ni laha... ni laha... u ranḍa ku teka ṅwana, šana ? u nga langa. » Yena a langutisisa [314] laha ku tŝhukeke kona, a ngenisa boko ku teka ṅwana. Kutani tilo ri baleka, ri ṅwe dlaya.

Kutani tilo ri hlungula marambo ya yena, ri [276] a teka ku

trer dans son oreille. Mais elle refusa, elle secoua la tête très fort et dit : « Eyé ! eyé ! » La fourmi lui dit : « Tais-toi, ma sœur, je te conduirai bien. » Mais elle refusa et cria : « Hiya ! hiya ! hiya ! hiya ! » Elle ne voulait rien entendre. La fourmi lui dit : « Va seulement, il t'arrivera malheur. »

Elle arriva en effet au village et s'assit dehors. Les gens de l'endroit la virent et lui dirent : « Que veux-tu ? » Elle dit : « Je suis venue pour un enfant ! allons donc ! » Elle parlait avec colère. Ils dirent : « Quelle femme ! Entre. » Ils lui dirent : « Va aux champs. »

En effet, elle prit le panier et y alla. Quand elle fut arrivée, elle arracha beaucoup de maïs et retourna à la maison. Ceux qui l'avaient envoyée virent qu'elle avait achevé le champ ! Ils la blâmèrent et dirent : « C'est une personne de rien du tout ! »

Puis elle moulut, elle fit autrement qu'eux en cuisant : elle ne mit rien de côté, elle moulut le tout.

Quand il fut jour, ils dirent : « Va, nous te montrerons la maison dans laquelle sont les enfants, tu t'en adjugeras un. » Puis ils lui ouvrirent la porte et dirent : « C'est ici,... et là,... et là,... est-ce que tu désires prendre un enfant ? tu peux choisir. » Elle regarda avec persistance là où c'était rouge et introduisit la main pour prendre un enfant. Mais le ciel fit explosion et la tua.

Puis le ciel réunit ses os et les prit et les fit passer là où était la

hunḍa laha kù nge ni nsukoti. Nsukoti wu ku : « Šana a ku ṽuyi u file šana ? Kasi ngi [268] u hanyile loko u yingisile ku khongoteriwa. »

A fika ka šikosanyana, ši ku : « Ṅwan'anga ! a ku fanga hekwalaho ka mbelu ya wena le'yo beha ? »

A ya fika ndyango [29] wa mana wa yena. Ku wa marambo ya yena kona, ma pfa tilwen. Kutani makwabu [165] a ku : « A a re ni mbelu le'yo beha, hikokwalaho tilo ri ṅwe kariheleke. Mena, nḍi tiṽile ku famba hi laha nḍi khongoteriweke. O file makweru ! »

(*Djonga de Cossine.*)

fourmi. La fourmi lui dit : « Ne reviens-tu pas morte ? Tandis que tu serais vivante si tu avais écouté les exhortations ! »

Elle arriva chez la petite vieille qui lui dit : « Ma fille ! N'es-tu pas morte à cause de ton cœur mauvais ? »

Elle arriva dans la maison de sa mère : ses os tombèrent à terre dans cet endroit, venant du ciel. Alors sa sœur dit : « Elle avait un mauvais cœur, c'est pourquoi le ciel s'est irrité contre elle. Pour moi, j'ai su marcher selon qu'on m'exhortait. Elle est morte, ma sœur ! »

Les deux contes ci-dessus donnent une idée des *récits moraux* que les vieilles femmes racontent aux jeunes le soir, autour du feu, dans les huttes. Chez beaucoup d'entre eux on remarque une tendance didactique. Il existe un autre genre de contes populaires : ce sont ceux qui mettent en scène des animaux personnifiés. Avec une imagination vraiment désordonnée, ils célèbrent les exploits du lièvre, qui, pour les Bantou, est le maître trompeur. (Il correspond au renard dans nos fables européennes.) Ce *roman de lièvre* comprend un grand nombre d'épisodes dans lesquels apparaissent l'éléphant, l'antilope, le caméléon, la civette, la colombe, l'hippopotame, chacun ayant son caractère propre. Le lièvre les trompe tous et vainc les plus gros d'entre eux par son habileté diabolique. Le but dernier et philosophique de ces histoires, parfois désopilantes, est de prouver que l'intelligence est plus puissante que la force brute. Nous donnerons ici un ou deux incidents de la carrière mouvementée du lièvre.

Tinanga ta ṅwampfundla-wa-mpfundla.

Kutani ṅwampfundla-wa-mpfundla [45],... ku ṽona [355 n 1] ṅwamhunti-wa-mhunti, a ta hungata kaya ka yena. Ku ṽona ṅwampfundla-wa-mpfundla a ku : « A hi tlangen ! » Ṅwamhunti-wa-mhunti a ku : « Šana hi ta tlanga ha yini ? » A ku : « N'ta ku kombisa ! » A ya

Les trompettes du lièvre.

...Or, le lièvre,... il arriva que l'antilope vint faire la causette chez lui. Or, le lièvre lui dit : « Amusons-nous ! » L'antilope dit : « Avec quoi nous amuserons-nous ? » Il lui dit : « Je vais te montrer ! » Il s'en fut chercher une marmite et la mit sur le

teka mbita, a tlatleka tikwen. Ṅwampfundla-wa-mpfundla a ku ka[348] yena : « Ngena. » Kambe ṅwamhunti-wa-mhunti a hlamula a ku : « Hi loko ku sungula wena.... » Ku v̂ona ṅwampfundla-wa-mpfundla a ngena loko mati a titimela. Ṅwamhunti-wa-mhunti a ṅwe funengeta, na mati ya ku ti-ti-ti-ti[379]. Ṅwampfundla a ku : « Hi tŝona, tŝetŝe ! nḍi funukule[318]. » A ṅwe funukula, a huma. A ku : « Na wena, engena. » Ku v̂ona ṅwamhunti a engena. Kutani ṅwampfundla a ṅwe funeketa, a ṭiv̂ela nḍilo mati a v̂ila. Ṅwamhunti a ba huwa a rila. Ṅwampfundla a hlamula a ku : « Hi leŝi[368] nḍi nav̂elaka ŝimonḍwamonḍwana[114] ŝa wena ! » A lo[223] fa !

Ṅwampfundla-wa-mpfundla a teka ŝimonḍwamonḍwana, a kwaya, a hlantŝa, a ya tota hi mafura, a aneka muṅwen. Kutani a ya dya[29] nyama ya ṅwamhunti. A dya a heta. Kutani a teka rikuku[74] a andlala, ni mafura a ma v̂eka kwalaho. A teka tinanga, a tlhela[282] a tota, a yimba, a ku : « Pfongo-pfongo ! pfongo-pfongo ! pfongo-pfongo ! »

Ka v̂a loko[260] ku pfa hi ku ṭuṭuma ŝiharikulobye[165 n], ŝi ta ka yena, ŝi v̂utisa : « V̂onanga lebyi byi twala kwihi[177 n] ? » A hlamula a ku : « Byi twala ka ṅweni wa tona le ntsinḍa[113 a]. » V̂a ṭuṭuma, v̂a ya kona. Yena a engeta a ba nanga a ku : « Pfongo-pfongo ! pfongo-pfongo ! » Si ta v̂uya, ŝi v̂utisa : « Ŝana, byi twala kwihi ? — Hi le ntsinda ! nḍo byi yingela kona. » V̂a muka v̂a ku : « Wee[163],

foyer. Le lièvre lui dit : « Entres-y. » Mais l'antilope lui répondit : « Si tu commences, toi ! » Alors le lièvre y entra, tandis que l'eau était froide. L'antilope le recouvrit du couvercle, tandis que l'eau faisait ti-ti (était fraîche). Le lièvre dit : « C'est bon, maintenant. Ote le couvercle. » Elle le découvrit et il sortit. Il lui dit : « Toi aussi, entres-y. » Alors l'antilope y entra. Puis le lièvre mit le couvercle, alluma le feu, l'eau cuisit. L'antilope poussa des cris et pleura. Le lièvre lui répondit : « C'est que je convoite tes petites, petites cornes ! » Elle mourut.

Le lièvre prit les petites, petites cornes, il les frotta, les lava, les enduisit de graisse, les étendit au soleil. Puis il s'en fut manger la chair de l'antilope. Il la mangea toute. Puis il prit une natte, l'étendit et mit la graisse dessus. Il prit les trompettes, les enduisit de nouveau, il en joua et fit : « Pfongo-pfongo ! pfongo-pfongo ! pfongo-pfongo ! »

Alors les autres bêtes des champs arrivèrent en courant ; elles vinrent à lui et lui demandèrent : « Où est-ce qu'on entend ce bruit de trompettes ? » Il répondit : « On l'entend chez le maître des trompettes, au village du chef. » Elles coururent s'y rendre. Lui, continua à sonner de la trompette et à faire : « Pfongo-pfongo ! pfongo-pfongo ! » Elles revinrent et demandèrent : « Où est-ce qu'on

nanḍwene [114], ṅwampfubu-wa-mpfubu, tumbelela lahaya, u ta hi tiv̌isa. » Kunene a ya tumbela. Ku v̌ona ṅwampfundla-wa-mpfundla a ku : « Pfongo-pfongo ! pfongo-pfongo ! pfongo-pfongo ! »

Ku v̌ona ṅwampfubu a ku : « Ho ! kasi hi wena u kanga nyisaka v̌ana v̌a hosi ! N'ta v̌a byela ! » Yena a ku : « Nḍi ţikete [232] ! n'ta ku dyonḍisa ku yimba v̌onanga. »

A ṅwe nyeka nanga. Ṅwampfubu a ringeta a ku : « Pff ! pff ! » Ku v̌ona ṅwampfundla a ku : « V̌uyisa, nḍi ţema nomu wa wena wa le hansi, lo'wu leheke, wu ku siv̌elaka [253] ku yimba. » A ţema. Ṅwampfubu-wa-mpfubu a ringeta kambe a ku : « Pff ! pff ! » Ṅwampfundla a engeta a ṅwe ţemela wa le henhla. Ku v̌ona ṅwampfubu a ku : « Wa nḍi dlaya kasi u ku u ta nḍi dyonḍisa ! N'ta mita tinanga ta wena. » A pfa a mita. Ku v̌ona ṅwampfundla a ku : « N'ta ku v̌ona nḍako ! n'ta ku tiv̌a hi leŝi nḍi ţemeke melomo ya wena na menyo ya wena yi te : bva ! » Kutani ṅwampfubu-wampfubu a ya muka ka-ri-kwav̌o.

Ka v̌a loko ṅwampfundla a ya endla ṿosev̌e ni ŝintluntana a tsuma, a tsuma, a ku a ta balesela. Ku v̌ona ṅwatuv̌a a ta byela ṅwampfubu a ku : « Gu ! hi loko ṅwampfundla a ku dlayaka. » Kutani ṅwampfubu a ngena a ya pela matin.

Kambe ṅwampfundla a v̌uya, a tsuma, a tsuma, a tsuma, a dlaya tuba. V̌uţenga [95] byi ku : ntlon [378],

entend ce bruit ? — C'est là, au village du chef que je l'entends ! » Elles partirent et dirent : « Toi, l'hippopotame, cache-toi là, tu nous renseigneras ! » En effet, il alla se cacher. Alors le lièvre fit : « Pfongo-pfongo ! pfongo-pfongo ! »

L'hippopotame lui dit : « Oh ! c'est donc toi qui trompes les enfants du chef ! Je le leur dirai. » Lui, répondit : « Fais-moi grâce ! je t'apprendrai à sonner des trompettes. »

Il lui donna la trompette. L'hippopotame essaya, il fit : « Pff ! pff ! » Le lièvre lui dit : « Donne, que je te coupe la lèvre inférieure,... elle est trop longue, elle t'empêche de jouer de la trompette. Il la lui coupa. L'hippopotame essaya de nouveau et fit : « Pff ! pff ! » Le lièvre alors lui coupa aussi la lèvre supérieure. Alors l'hippopotame lui dit : « Tu me massacres sous le prétexte de m'enseigner ! Je vais avaler tes trompettes. » Il les avala en effet. Le lièvre lui dit : « Je te reverrai plus tard ! je te reconnaîtrai puisque j'ai coupé tes lèvres et que tes dents font *bva* (se voient au grand jour). » Puis l'hippopotame retourna chez lui.

Alors le lièvre alla se faire des flèches et un arc, il guetta, il guetta afin de tirer. La colombe vint dire à l'hippopotame : « Gou ! voilà le lièvre qui va te tuer. » Alors l'hippopotame rentra et se jeta dans l'eau.

Mais le lièvre revint, il guetta, il guetta, il guetta et tua la colombe. Les plumes firent : *ntlon*,

byi hangalaka misav̌en. A rola tuv̌a a ya ţibela nḑilo, a oša, a sila nyama ya rona, a pfanga ni misav̌a. A tlhela a ya tsuma, a tsuma, a lav̌a [286] ku balesela : ku v̌ona v̌uţenga byi te : « Gu ! hi loko ṅwampfundla a lav̌a ku ku balesela. » Ṅwampfubu a ya pela matin, a muka. Ka v̌a loko ṅwampfundla a ŗolela [304] v̌uţenga, a muka, a ţiv̌ela, a sila a hangalasa misav̌en. A ya tsuma kambe [357]. A ku sele nţenga wuṅwe, wu te : « Gu ! hi loko ṅwampfundla-wampfundla a ku dlayaka ! » Kutani ṅwampfundla a lav̌a nkari lo'wo leha, a ya wu kuma, a muka na wona, a hisa, a sila, a pfanga ni misav̌a. A tsuma kambe, a balesela ; a tlhela a balesela hi wuṅwanyana : yi fa mpfubu.

Kutani ša šindla, ši hanḑula hi šikari [116], ši teka tinanga, ši hlantŝa, ši k̇hwaya, ši tola hi mafura, ši aneka muṅwen. Kutani ši tlhela ši muka...

(*Djonga de Ntimane.*)

elles se répandirent sur le sol. Il ramassa la colombe, il alluma du feu, la rôtit ; puis il moulut sa chair et la mélangea avec la terre. Il alla guetter de nouveau, il guetta et s'apprêta à tirer. Mais voilà les plumes qui dirent : « Gou ! le lièvre s'apprête à te tirer dessus. » L'hippopotame alla plonger dans l'eau et s'en retourna chez lui. Alors le lièvre ramassa les plumes, s'en retourna, alluma du feu, les moulut et les répandit à terre. Il guetta de nouveau. Il était resté une seule plume ; elle dit : « Gou ! voilà le lièvre qui va te tuer. » Le lièvre chercha longtemps, il la trouva, retourna avec la plume, la brûla, la moulut, la mélangea avec la terre. Puis il guetta de nouveau et tira ; il tira une autre flèche et l'hippopotame mourut.

Alors il le dépeça ; il le fendit par le milieu et reprit ses trompettes ; il les lava, les frotta, les enduisit de graisse, les étendit au soleil. Puis il s'en retourna chez lui.

Si le lièvre vainc l'hippopotame, le lion même et l'éléphant, il a pourtant été vaincu à son tour par la poule et l'hirondelle. Ces deux volatiles, auxquels nous n'aurions pas accordé la prime de l'intelligence, ont eu raison du prince des trompeurs. Nous donnerons encore l'un de ces récits.

Ku fa ka ṅwampfundla

Ku bona mpfundla ni huku, ši [171] yentŝya bunakulobye [93]. Ṅwampfundla a ya hungata ku nakulobye. Ṅwahuku a mu byela : « Munḑuku loko u ta ta, u ta kuma nḑi nge kone kaya ; u ta kuma nḑi yi ku hošen. » Ṅwampfundla a tlhela a ya ku Ṅwa-

La mort du lièvre.

Il arriva que le lièvre et la poule firent alliance. Le lièvre alla faire la causette auprès de son amie. La poule lui dit : « Demain, quand tu viendras, tu trouveras que je ne suis pas à la maison, tu trouveras que j'ai été à la pêche. » Le lièvre s'en alla de nouveau chez la poule

huku mišwen[374]. Ku bona babasati ba ku ku ṅwampfundla : « Nakuloni[165] a fambile, a yi ku hošen. » Mpfundla wu ku : « Lwe wa huku-ke, lw'a nga liki[255] na nhloko, a hi yene-ke[356] ? » Ku hlaya babasatikulobye ba ku : « Hi yene !... nhloko ya kwe yi yi ku hošen ; ku se[300] miṛi ; labisa, yi hefemula. » Ṅwampfundla a ku : « Hi ŝone ! n'ta ṭhamisa nḍi bona loko nhloko yi ta buya ku hošen. » Kasi afa a fihli nhloko tinsiben. Dambu ḍi ya pela, ba ku : « Famba, u ya mu ḍyula matin. » A suka a famba, a ya ḍyula nhloko ya huku ; babasati, bone, ba ya saben, ba ša tinhlampfi, ba peta tingoti ti ṭana ; ba buya, ba yaneka, na ye[155] ṅwahuku a ba pfuna.

Ṅwampfundla a buya na a mu pfumali nambyen ; a ku : « Mbalaku ! nḍi ku ṭhamiseli[302] khale. » — « A hi ntšhumu ! Teka nhlampfi. » A ku : « Hi ŝone. » Ṅwahuku a ku : « Na mine, n'ta ta munduku. » Ṅwampfundla a ku : « Na mine u ta nḍi kuma, nḍi ṭemi nhloko nḍi yi ku hošen. » Ṅwahuku a pfuka ni mišo, a ya kaya ka ṅwampfundla ; a ya kuma na ba ḍila : afa a bekisi tingoti, a ṭitemi nhloko a file !

(*Ronga de Mpfumo.*)

de bon matin. Alors les femmes dirent au lièvre : « Ton amie est partie, elle est allée à la pêche. » Le lièvre dit : « Et cette poule-ci, qui n'a pas de tête, n'est-ce donc pas elle ? » Les autres femmes dirent : « C'est elle !... sa tête (seule) est allée à la pêche ; le corps est resté ; regarde, elle respire. » Le lièvre dit : « C'est bien ! je resterai ici pour voir quand la tête reviendra de la pêche. » Or elle avait caché sa tête dans ses plumes. Le soleil allait se coucher, elles lui dirent : « Va chercher la poule auprès de l'eau. » Il s'en alla pour chercher la tête de la poule. Les femmes, de leur côté, allèrent au rivage, achetèrent des poissons, trempèrent des ficelles pour les mouiller ; elles revinrent, les étendirent, et la poule, elle aussi, les aidait.

Le lièvre revint, ne l'ayant pas trouvée au fleuve ; il lui dit : « Ma chère ! il y a longtemps que je t'attends. — Peu importe ! Tiens un poisson. » Il répondit : « C'est bien. » La poule lui dit : « Moi aussi, j'irai demain. » Le lièvre dit : « Tu trouveras que, moi aussi, je me serai coupé la tête pour aller pêcher. » La poule se leva de bon matin, alla à la demeure du lièvre. Elle les trouva qui pleuraient : il avait préparé des ficelles, puis il s'était coupé la tête et il était mort !

ERRATUM

Page 46, 1re ligne, lire : Exemple en ronga, au lieu de : Exemple en zoulou ; et : Exemple en zoulou, au lieu de : Exemple en ronga.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

MANUEL DE CONVERSATION

ET

DICTIONNAIRE

RONGA — PORTUGAIS — FRANÇAIS — ANGLAIS

PRÉPARÉ

PAR

Henri Junod

Missionnaire suisse à Lourenço Marquez.

Publié par les soins du Gouvernement portugais.

LAUSANNE

IMPRIMERIE GEORGES BRIDEL & C[ie]

—

1896

PRÉFACE

Le *Manuel de conversation* et le court *Dictionnaire* en quatre langues que nous offrons au public de Lourenço Marquez est avant tout destiné à faciliter *l'étude pratique* du dialecte ronga. Nous croyons que, à lui seul, il rendra service à quiconque désire apprendre à causer avec les indigènes de Delagoa et d'Inhambane. Néanmoins il a été composé pour faire suite à la *Grammaire* ronga, dans laquelle nous nous sommes efforcé de donner une *description scientifique* de l'idiome spécial du district de Lourenço Marquez. Les deux ouvrages doivent se compléter l'un l'autre. On ne saurait arriver à une connaissance vraiment adéquate d'un langage africain sans se rendre compte quelque peu de sa structure, et nous engageons vivement les Européens qui désirent parler *correctement* le ronga, à étudier les lois parfaitement régulières de sa grammaire.

Pour faciliter cette étude, nous avons introduit dans le texte ronga du manuel des renvois aux paragraphes de la grammaire. Ils permettront de comprendre les formes employées, et le lecteur attentif arrivera rapidement, sur cette voie, à vaincre les principales difficultés de cette

langue si différente de nos langages européens, mais si intéressante dans son genre.

Pour les personnes qui n'auraient néanmoins pu se procurer la grammaire, nous donnerons une rapide explication des signes employés pour le ronga. Ils ne sont autres que ceux qu'a proposés le célèbre professeur Lepsius dans son *Standard Alphabet*. (Voir l'explication détaillée, § 2.)

Ronga.		*Français.*	*Portugais.*	*Anglais*
š	=	ch (dans chapeau)	x (dans baixo)	sh (dans she)
ŝ	=	ps	ps	ps
ž	=	j (jour)	j (jardin)	z (azure)
ẑ	=	bz	bz	bz
ţ	=	tj	tj	ch (à peu près comme dans church)
ḑ	=	dj (djinn)	dj	j (just)
ŗ	=	rj (r très roulé)	rj	r
ṅ	=	g nasalisé	g nasalisé	ng (singing)
w	=	ou	u, ou (puro)	w (wire)
hl	=	chl	chl	ll (les mots gallois Llangollen)
ny	=	ny	nh	ny

Nous exprimons ici notre reconnaissance à MM. Torre do Valle et rév. Smythe, qui nous ont aimablement prêté leur concours pour la rédaction du manuel en portugais et en anglais. On comprendra que nous n'ayons pas visé à donner une traduction élégante des phrases ronga. Nous nous sommes appliqué à suivre le plus exactement les mots de l'original pour les rendre bien compréhensibles au lecteur. Nous serons suffisamment récompensé si ce modeste travail peut contribuer pour sa part à la bonne entente entre les blancs et les noirs. Beaucoup de préjugés tomberont quand la barrière du langage se sera abaissée,

et les deux races dont l'union est si nécessaire au progrès bien entendu de ce pays se supporteront mieux et peut-être même s'aimeront mieux, quand elles se comprendront mieux. Notre expérience des natifs de ces contrées nous prouve que, si le blanc se donne quelque peine pour se mettre à leur portée, il trouvera en eux des aides fidèles, intelligents, ouverts aux influences civilisatrices. L'avantage sera mutuel.

Au reste ce manuel a été aussi rédigé à l'intention des natifs et nous espérons que plusieurs en profiteront pour se perfectionner dans la connaissance des principaux langages parlés à Lourenço Marquez.

HENRI-A. JUNOD.

Lourenço Marquez, 18 septembre 1895.

MANUEL DE CONVERSATION

PORTUGAIS — RONGA

PORTUGAIS	RONGA
I. Saudações.	**I. Ku losa.**
Bons dias.	Šawan. [382]
	Aušen. [382]
Adeus.	Hambani. [382]
Fica (para se despedir.)	Salani. [382]
Vai »	Fambani. [382]
Vai para casa »	Mukani. [382]
Boas tardes.	A ḑi pelen. [382]
Boa noite.	Yetlelani. [382]
II. Palavras mais usadas.	**II. Maŗitu la'ma yanḑiki ku khanelen.**
Entra.	Nhingena.
Sai.	Huma.
Sahi.	Humani. [217]
Vae-te embora.	Suka.
Corre.	Ţuţuma.
Volta cá.	Buya.
Vae ali.	Yana hala.
Vem cá.	Tana halen. [373]
Fecha a porta.	Pfala šipfalu. [102]
Abre a porta.	Pfula šipfalu.
Fica em pé.	Yima.
Levanta-te.	Sekeleka.
Assenta-te, ou : Senta-te ali.	Ţhamisa [314] la.
Lava as mãos.	Hlamba mandla.

MANUEL DE CONVERSATION

FRANÇAIS — ANGLAIS

FRANÇAIS	ANGLAIS
I. Salutations.	**I. Salutations.**
Salut.	Good morning.
Bonjour.	» »
Adieu.	Good bye.
Reste. (pr. prendre congé)	Stay. (to take leave).
Pars. »	Go. »
Retourne chez toi. »	Go home. »
Bonsoir.	Good evening.
Bonne nuit.	Good night.
II. Mots très fréquents.	**II. Words which are frequently employed.**
Entre.	Come in.
Sors.	Go out.
Sortez.	Go out.
Va-t'en.	Go away.
Cours.	Run.
Reviens.	Come back.
Va là.	Go there.
Viens ici.	Come along.
Ferme la porte.	Shut the door.
Ouvre la porte.	Open the door.
Reste debout.	Stand up.
Lève-toi.	Get up.
Assieds-toi là.	Sit here.
Lave-toi les mains.	Wash your hands.

PORTUGAIS	RONGA
Onde vaes?	U ya kwini? [178]
Não quero ou recuso.	Nḍa [153] yala.
Consente.	Pfumela.
Este.	Leŝi. [148]
É assim.	Hi [208] ŝoŝo.
Está bem.	Hi ŝone. [170]
Não está bem.	A [239] hi ŝone.
O que é?	Hi yini? [178]
Quem é.	Hi mani? [179]
Sou eu.	Hi mine. [153]
Ha dinheiro.	Mali ma kone. [256]
Ha trabalho.	Ntiro wu kone.
Não ha trabalho.	Ntiṛo a wu kone.
Está bom.	Ŝinene. Ŝa hombe.
Na verdade.	Kunene.
É bonito.	Ŝi šongile. [237]
Não é bonito.	A ŝi šonganga. [237]
Dize.	Hlaya.
Dize-me.	Nḍi byele. [232e]
Cála-te.	Miyela.
Longe.	Kule.
Toma isto.	Teka leŝi. [148]
Traze.	Buyisa.
Tira.	Susa.
Anda depressa.	Hungwesa. Kahlula.
Põe.	Beka.
Segue-me.	Nḍi [153] lanḍe.
Dá.	Nyika.
Pucha.	Koka.
Empurra.	Susumeta.
Cuidado.	Tibone. [232e]
Receia.	Tšhaba.
Descança.	Wisa.
Trabalha.	Tiṛa.
Agarra.	Khoma.
Segura.	Tamela.
Larga.	Ṭika.
Veste-te.	Yambala.
Despe-te, tira o fato.	Susa nkhanṭyu.
Levanta.	Tlakula.
Faze força.	Tiya ntamu.
Esperá.	Ṛinḍela.

FRANÇAIS	ANGLAIS
Où vas-tu ?	Where are you going ?
Je refuse.	I won't.
Consens.	Consent.
Ceci.	This.
C'est ainsi.	It is so.
C'est bien.	All right.
Ce n'est pas bien.	It is not right.
Qu'est-ce ?	What is it ?
Qui est-ce ?	Who is it ?
C'est moi.	It is I.
Il y a de l'argent.	There is money.
Il y a du travail.	There is work.
Il n'y a point de travail.	There is no work.
C'est bon.	It is good.
Vraiment !	Indeed.
C'est beau.	It is nice.
Ce n'est pas beau.	It is not nice.
Dis.	Say.
Dis-moi.	Tell me.
Tais-toi.	Be silent.
Loin.	Far away.
Prends ceci.	Take this.
Apporte.	Bring.
Enlève.	Take away.
Dépêche-toi.	Make haste.
Pose.	Put down.
Suis-moi.	Follow me.
Donne.	Give.
Tire.	Draw.
Pousse.	Push.
Prends garde.	Take care.
Crains.	Fear.
Repose-toi.	Rest.
Travaille.	Work.
Saisis.	Seize (take hold).
Tiens.	Hold.
Lâche.	Leave, let go.
Habille-toi.	Dress yourself.(Put on your clothes.)
Enlève ton habit.	Take off your coat.
Soulève.	Lift up.
Mets de la force.	Put your strength in it.
Attends.	Wait, wait a little.

PORTUGAIS	RONGA
III. Perguntas. Pedidos.	**III. Sibutiso ni Sikombelo.**
O que dizes?	U li [262] yini?
Que dizem elles?	Ba li yini?
Quem é que disse?	Ku hlayi [262] mani?
Quem está lá?	Hi mani lw'a [173] nga [275] kone?
Chamam-te.	Ba [169] ku [154] bita.
Informa-me.	Nḍi tibise.
Mostra-me.	Nḍi kombe.
Conduze-me.	Nḍi fambise. [310]
Ajuda-me.	Nḍi pfune.
Acceita.	Yamukela.
Não acceites.	U nga yamukele. [237]
Não recuses.	U nga yale.
Recuza.	Yala.
Sabes?	Šana [182] wa [154] ŝi [169] tiba?
Sei.	Nḍa ŝi tiba.
Ignoro.	Ŝa nḍi kohla.
Esqueceste-te.	Šana u ḍibalile.
Não me esqueci.	A nḍi ḍibalanga.
Viste?	Šana u [154] bonile?
Interroga-o.	Mu butise.
Responde-me.	Nḍi yangule.
Responderei depois.	N'ta [218 note] yangula nṭhaku.
Isto faz me zangar.	Sa nḍi ṛoma.
Isto entristece-me.	Ŝa nḍi babisa.
Fala baixo.	Bulabula ha hombe. [375]
Fala devagar, ou : Fala sem te apressares.	Bulabula, u nga hungwesi.
Se falas depressa não te percebo.	Loko [360] u hungwesa, a nḍi ku yingeli.
É assim?	Šana ŝi tanu? [375] Šana hi ŝoŝo?
Qual é o teu nome?	Bito [88] ḍa [109] ku, [154] u mani?
Entendo.	Nḍi ŝi yingelile. [298]
Entendes?	Šana wa ŝi yingela šana? [182]
Não entendo.	A nḍi ŝi yingeli. [237]
Então não me conheces?	A ku [240] nḍi tibi kasi? [366]
Posso confiar em ti?	Šana nḍi nga [233] ku dumba šana?
Onde moras?	Šana u ṭhamisa kwini?
Moro na cidade.	Ndi ṭhamisa šilungwin. [112]
Moro na collina.	Nḍi ṭhamisa ntlhaben.
Ao pé do hospital.	Kusuhi [350] ni spirital.
Perto do cemiterio.	Kusuhi ni simetele.

FRANÇAIS	ANGLAIS
III. Questions. Prières.	**III. Questions. Requests.**
Que dis-tu ?	What do you say ?
Que disent-ils ?	What do they say ?
Qui l'a dit ?	Who has said ? (Who said so ?)
Qui est-ce qui est là ?	Who is there ?
On t'appelle.	One calls you.
Fais-moi savoir.	Let me know.
Montre-moi.	Show me.
Conduis-moi.	Lead me. (Show me the way.)
Aide-moi.	Help me.
Accepte.	Accept. (Receive, or take.)
N'accepte pas.	Don't accept.
Ne refuse pàs.	Don't refuse.
Refuse.	Refuse.
Le sais-tu ?	Do you know ?
Je le sais.	I know.
Je l'ignore.	I don't know.
As-tu oublié ?	Did you forget ?
Je n'ai pas oublié.	I did not forget ?
As-tu vu ?	Did you see ?
Interroge-le.	Ask him.
Réponds-moi.	Answer me.
Je répondrai après.	I shall answer afterwards
Cela me chicane.	It makes me angry.
Cela me peine.	It pains me.
Parle doucement.	Speak low.
Parle sans te presser.	Speak slowly.
Si tu parles vite, je ne te comprends pas.	If you speak quickly, I do not understand you.
Est-ce ainsi ?	Is it so ?
Quel est ton nom ?	What is your name ?
J'ai compris.	I did understand.
Comprends-tu ?	Do you understand ?
Je ne comprends pas.	I do not understand.
Ne me connais-tu donc pas ?	Do you not know me then ?
Puis-je avoir confiance en toi ?	Can I trust you ?
Où demeures-tu ?	Where are you staying ?
Je demeure en ville.	I am staying in the town.
Je demeure sur la colline.	I am staying on the hill.
Près de l'hôpital.	Near the hospital.
Près du cimetière.	Near the cemetery.

PORTUGAIS

Em Manjangalen.
Para os lados de Houléne.
Atraz do lago.
Lá em cima em Machaquene.
Perto da figueira.
Lá adiante na Munhuana.
Na floresta de Cupana.
Na collina, longe.
No Tembe na outra banda do rio.
Na Matola.
É longe?
É um pouco longe, mas não muito.
Mostra-me onde é.
É alem; vae sempre a direito.
Passa por aqui.
O caminho é este.
Chegarás depressa.
Qual é o caminho mais curto?
Eil-o.
Este homem é bom?
É bom.
D'onde vem elle?
Elle é de confiança?
Conheço-o, é um bom homem.
Tem mulher e filhos?
Tem.
Seria bom, se viesse trabalhar para minha casa.

RONGA

Le [373] Mahlangalen.
Tlhelo [373] ḑa le Hulen.
A nţhaku [373] ka tiba.
Le henhla Mašaken.
Le mphamen.
Lahaya [373] Munywana.
Le muţhwin [56] wa [109] ka [348] Nkupana.
Le ntlhaben, kule.
Ka Tembe, petšela (1).
Le ka Maţolo.
Šana hi [208] kule šana?
Hi kule nyana, a hi kule ngopfu.
Nḑi kombise; hi kwini?
Hi lahaya; famba u lulama.
Hunḑa haleno.
Hi yo [167] ndlela. [69]
U ta [217] hatla u tlhasa.
Ndlela le'yà [128] ku lulama, hi yini?
Hi yoleyi. [144]
Šana mhunu [50] lwe [143] i munene? [122]
I munene.
Šana a pfa [234] kwini?
Šana a dumbeka? [294]
Nḑa mu [159] tiba, hi mhunu wa hombe.
Šana a [155] ni [256] nsati? ni bana? [45]
Ba kone. [256]
Ŝi [169] nga [233] šonga loko [360] a ta tira kwa nga. [166]

IV. **Deveres de civilidade.**

Tira o chapeu.
Mostra-te respeitoso.
Quando fallares com um branco sê respeitoso.
Não fiques sentado, quando fallares com um branco.
Levanta-te quando elle falla comtigo.
Quando o teu superior te chama deixa tudo e vae depressa ao pé d'elle.

IV. **Ku komba šitšhabu.**

Susa šilembe.
Komba šitšhabu.
Loko [359] u bulabula ni mulungu yentšya [285] hi ku tšhaba.
U nga khanele ni mulungu na [252] u ţhamisile.
Sekeleka loko a ku yangula.
Loko nkulu a [168] ku bitana, ţika hikwaŝu [190] u kahlula u ta [257] ku [348] yene.

1 Mot emprunté au Zoulou, mais d'usage courant.

FRANÇAIS

A Majlangalen.
Du côté de Houlène.
Derrière le lac.
Là-haut à Machaquène.
Au figuier.
Là-bas à Monyuane.
Dans la forêt de Nkoupane.
Sur la colline, loin.
Au Tembé, de l'autre côté de la rivière.
A Matolo.
Est-ce loin ?
C'est un peu loin, mais pas très.
Montre-moi où c'est.
C'est là-bas ; allez tout droit.
Passe par ici.
Voici la route.
Tu arriveras tout de suite.
Quel est le chemin direct ?
Le voici.
Cet homme est-il bon ?
Il est bon.
D'où vient-il ?
Est-il de confiance ?
Je le connais, c'est un brave homme.
A-t-il une femme et des enfants ?
Oui.
Ce serait bien s'il venait travailler chez moi.

IV. Devoirs de politesse.

Ote ton chapeau.
Montre du respect.
Quand tu parles avec un blanc, aie du respect.
Ne parle pas avec un blanc en restant assis.
Lève-toi quand il parle avec toi.
Quand ton supérieur t'appelle, lâche tout et viens en hâte auprès de lui.

ANGLAIS

At Majlangalen.
On the side of Hulen.
Behind the lake.
There up at Mashaken.
Near the fig-tree.
There down at Monywana.
In the forest of Kupana.
On the hill, far away.
In Tembe on the other side of the river.
In Matola.
Is it far?
Some distance, but not very far.
Show me where it is.
It is up there, keep straight on.
This way.
This is the road.
You will arrive shortly.
Which is the shortest way?
It is this one.
Is this a good man?
He is good.
Where does he come from?
Is he trustworthy?
I know him, he is a fine man.
Has he a wife and children?
Yes.
It would be good if he would come to work at my home.

IV. Duties of politeness.

Take off your hat.
Be respectful.
Be respectful when you speak to a white man.
Don't talk to a white man sitting down.
Stand up when you are spoken to.
When your master calls you, leave everything and make haste to go to him.

PORTUGAIS	RONGA
Não entres no quarto, sem bater á porta.	U nga nhingene ndlwini u nga si [275] gongonḍa šipfalwini.
Quando um branco entra em tua casa, levanta-te, põe-te em pé e da-lhe uma cadeira para se sentar.	Loko mulungu a nhingena ndlwin [112 note] ya ku, sekeleka, u mu nyika šiṭhamu [102] a ta ṭhama.
Obrigado.	Kkani mambo. [383] Ikhani.
Agradeço.	Nḍa tlangela.
Estou muito obrigado.	Nḍi nkhensile ngopfu.
Faze tudo segundo as conveniencias.	Yentšyan hikwaŝu hi [345] fanelo.

V. Contractar obreiros. — V. Ku thola batiṛi.

PORTUGAIS	RONGA
Bons dias.	Aušen.
Bons dias, Senhor.	Šawan, [382] mulungu. [51]
O que fazes, que trabalho fazes-tu ?	Šana u tiṛa yini ?
Não faço nada.	A nḍi tiṛi ntšhumu. [186]
Queres trabalhar comigo ?	Šana u ḍyula ku tira ku [348] mine? [153]
Quero trabalhar.	Nḍi nga [233] tiṛa.
Bem ; vem d'ahi.	Hi ŝone, [170] hamba [285] hi famba.
Que trabalho hei de fazer ?	Nḍi ta tiṛa wini [177] ntiṛo ? [59]
Has de carregar caixas.	U ta ṛwala mabokisi.
Onde as hei de levar?	Nḍhi ta ṛwa [327 note] nḍi ma [167] yisa kwini?
Has de ir buscal-as á Alfandega e leval-as ao meu armazem.	U ta ma teka le Alifanti, u ma yisa šitolwen ša nga. [153]
Então, vamos !	A hi fambeni [217] ka ! [356]
Levanta esta caixa.	Tlakula bokisi leḍi. [145]
Não posso com ella.	Ḍa [167] nḍi hlula.
Faze força, não pesa muito.	Tiya ntamu. A ḍi binḍi ngopfu.
Ah ! Ella é pezada, não posso.	Yo ! [381] Ḍau [158] binḍa. A nḍi ḍi koti.
Tu não és senão um preguiçoso.	Wa ku [158] loloha ntsena.
Seria bom arranjares outro para me ajudar.	Sa hombe loko u kuma muṅwana [119] a ta nḍi pfuna.
Que hei de fazer? Está bem, vae arranjar um outro trabalhador.	Hi ta ku [262] yi ? [178] Hi ŝone ; famba u ya dyula muṅwana mutiṛi. [51]
Aqui está elle, já o encontrei.	Hi yelwe. [143] Nḍi mu kumile.
Levantem-na os dois.	Tlakulan hi bubiṛi [199] byenu.
Não chegaremos lá.	Hi nga ka [237] hi nga tlhasi.
Mentira! mostrem a sua força.	Maḍimi ! [377] Komban ntamu wenu.
Olhem, todas estas caixas, hão de leval-as para casa.	Labisan, hi wone mabokisi lawa [146] hikwawu, [190] mi ta ma yisa kaya. [116]

FRANÇAIS	ANGLAIS
N'entre pas dans la chambre sans heurter à la porte.	Don't enter the house without having knocked at the door.
Quand un blanc entre dans ta maison, lève-toi et te tiens debout, donne-lui un siège pour s'asseoir.	When a white man enters your house, stand up and give him a seat, that he may sit down.
Merci.	Thank you.
Je remercie.	I thank you.
Je remercie beaucoup.	Thank you very much.
Faites tout selon les convenances.	Do everything properly.
V. L'embauchage.	**V. To recruit workers.**
Bonjour !	Good morning.
Salut, blanc.	Good morning, Sir.
Quel travail fais-tu ?	What work are you doing?
Je ne fais aucun travail.	I am not doing anything.
Désires-tu travailler chez moi ?	Do you want to work for me ?
Je veux bien travailler.	I should like to work.
Bien. Allons !	All right. Let us go.
Quel travail ferai-je ?	What work shall I have to do?
Tu porteras des caisses.	You will carry boxes.
Où les porterai-je ?	Where must I carry them ?
Tu les prendras à la douane et tu les porteras dans mon magasin.	You will take them from the custom house and carry them to my [store.
Allons donc !	Let us go then!
Soulève cette caisse.	Carry this box.
(Litt. Elle me dépasse.) Elle est trop lourde pour moi.	It is to heavy for me.
Mets-y de la force, elle n'est pas très lourde.	Trust yourself. It is not very heavy.
Elle est lourde. Je ne puis pas.	Oh it is heavy ! I can't.
Tu n'es qu'un paresseux.	You are simply lazy.
Ce serait bien si tu trouvais quelqu'un d'autre pour m'aider.	It would be good if you could find somebody to help me.
Que dirons-nous ? C'est cela ; va chercher un autre ouvrier.	What shall we do ? All right ; go and fetch another man.
Le voici. Je l'ai trouvé.	Here he is. I have found him.
Soulevez entre les deux.	Lift it up both of you.
Nous n'arriverons pas.	We shall not get there.
C'est faux ! Montrez votre force.	Non sense ! Show your strength.
Regardez : voici toutes ces caisses, vous les porterez à la maison.	Look : all these boxes here, you will carry them home.

PORTUGAIS	RONGA
Segura bem, ella cae.	Tamela ŝinene, ḑa wa.
Toma cuidado, ha-de magoar-te.	Tibone! ḑi ta ku babisa.
Ai! ella cahiu sobre um dos meus pés.	Yo! ḑi wile henhla ka nenge [60] wa nga.
Isso não é nada. Hei de dar-te remedio.	A hi ntšhumu. Ṅ'ta [218 note] ku nyika muṛi. [54]
Quando acabarem, venhão a minha casa.	Loko mi hetile mi ta ta kwa [166] nga.
Hei de pagar-vos.	Nḑi ta mi hakela.
Quanto nos pagas-tu?	U ta hi hakela hi ku yini? [178]
Hei de dar-vos um shilling por dia.	N'ta ta mi nyika tšelin hi [345] siku.
É muito ponco. Nós não queremos.	Yiṭongo. (s. e. mali.) Hi nga ka hi nga. pfumeli.
Nós queremos dois shillings por dia.	Hi ḑyula batšilin babiṛi hi dambu [29].
Não é bom; vocês passam a medida.	A hi ŝone; mi tlula mpimu.
Dou-lhes um vintem por cada caminho.	Nḑi ta mi nyika ndzuruka, hi ndlela.
Ganhareis trez pence por trez caminhos.	Mi ta kuma pen hi tindlela tiṛaṛu.
Duas moedas de trez pence fazem um oitavo (six pence). Dois oitavos fazem um shilling.	Bapen babiṛi i [208] watawu; mawatawu mabiṛi hi tšelin.
Hão de ganhar muito dinheiro.	Mi ta kuma mali la'ya ku tala.
Está bem, Senhor; trabalhemos, meus amigos!	Hi ŝone mulungu! A hi tiṛen banḑuwene! [114]
O sol poz-se.	Dambu ḑi pelile.
Não comemos nada ainda.	A hi sanga [275] na da ntšhumu.
Nós temos fome.	Hi ni [256] ndlala.
Vamos para nossa casa.	Ha muka.
Adeus; vamos para casa.	Hambani. Hi ya kaya.
E eu tambem vou descançar.	Na mine nḑi ya wisa.
As caixas d'hoje eram grandes.	Mabokisi ya namunhla afa [218] me [263] makulu.
Não eram muito grandes.	Afa ma nga kulanga ngopfu.
Vêr-nos-hemos amanhã.	Hi ta bonana [320] munḑuku.
Na verdade havemos de voltar para acabar o serviço.	Kunene hi ta ta heta.

FRANÇAIS	ANGLAIS
Tiens bien, elle tombe.	Hold fast, it is falling.
Fais attention, elle te fera mal.	Take care, it will hurt you.
Oh ! elle est tombée sur mon pied.	Ho ! It has fallen on my foot.
Ce n'est rien. Je te donnerai de la médecine.	No matter. I will give you some medecine.
Quand vous aurez fini, vous viendrez chez moi.	When you have finished, you will come to my house.
Je vous paierai.	I shall pay you.
Comment nous paieras-tu ?	How much will you pay us ?
Je vous donnerai un schelling par jour.	I shall give you one shilling a day.
C'est trop peu. Nous ne consentirons pas.	It is too little ; we will not agree.
Nous voulons deux schellings par jour.	We want two shillings a day.
Ce n'est pas bien, vous dépassez la mesure.	That is not right, you are not behaving properly.
Je vous donnerai vingt reis par course.	I shall give you twenty reis each time.
Vous gagnerez trois pence en trois courses.	You will get three pence for three journeys.
Deux pièces de trois pence font six pence. Deux six pence font un schelling.	Two three penny bits make six pence. Two six pence make a shilling.
Vous gagnerez beaucoup d'argent.	You shall get much money.
C'est cela, blanc. Travaillons, les amis !	All right, white man ! Let us work, boys !
Le soleil est couché.	The sun has set.
Nous n'avons encore rien mangé.	We have not had anything to eat yet.
Nous avons faim.	We are hungry.
Nous allons chez nous.	We are going away.
Adieu, nous allons à la maison.	Good bye, we are going home.
Moi aussi, je vais me reposer.	I also am going to rest.
Les caisses d'aujourd'hui étaient grandes.	The boxes of to day were big.
Elles n'étaient pas très grandes.	They were not very big.
Nous nous reverrons demain.	We shall see each other to-morrow.
Oui, vraiment, nous viendrons finir.	Very good, we shall come to finish up.

PORTUGAIS	RONGA
VI. **Na loja.**	VI. **Le šitulwen.**
Adeus, rapazes.	Šawan, bafana.
Qual de vós deseja (trabalhar) por mez?	Hi ṁani lw'a ḑyulaka hweti ku [348] ṅwine?
Eu desejo trabalhar por semana.	Mine nḑi ḑyula toho.
Eu posso trabalhar ao mez.	Mine nḑi nga tiṛa hweti.
Sabes tratar d'uma loja?	Wa ŝi tiba ku bekisa ka [108] šitulo šana?
Eu posso aprender.	Ndi nga donḑa.
De manhã, levanta-te cedo e vae abrir as janellas e portas.	Ni mišu, u binḑuka, u ya pfula madžinela ni ŝipfalu.
Borrifa com agua o chão e varre.	Phuphutela hansi, u kukula.
Tira o lixo e vae deital-o fóra.	Susa nţhuṛi hikwawu u ya tšyumeketa.
Se encontrares dinheiro no chão, apanhá-o e dá-m'o.	Loko u kuma mali a hansi, ṛola u ta ta [230] nḑi nyika.
Vê que as pessoas que entram, não roubem alguma cousa.	Labisa bhanu la'ba [173] nhingenaka, [245] ba nga ti [242] yiba ntšhumu.
E tu mesmo receias roubar?	Šana u tšhaba ku yiba, wene?
Eu tenho muito medo de tirar as cousas d'outrem.	Ndhi tšhaba ngopfu ku teka ŝa [169] muṅwana.
Vê lá que se roubares serás preso.	Tibone hikusa [363] loko [360] u yiba u ta bohiwa.
Saccode os pannos.	Phumuna makapulana.
Mata os bichos e vermes que estragam a comida.	Dlaya tinsumba ni ŝibungu le'ŝi honaka ŝa-ku-da.
Mata as baratas e os ratos.	Dlaya mahele ni makhondlo.
Ata bem com um fio.	Ţimba ŝinene hi ngoti.
Vae levar esse embrulho a casa do branco que mora na collina.	Famba u mukisa [310] mpahla leyi [144] ku mulungu lweye a [144] ţhamaka šiţungen.
Eu não sei onde elle mora.	A nḑi ku [116] tibi laha [369] a ţhamaka kone.
Perguntarás no caminho.	U ta butisa ndlelen.
Não saberei.	Si ta nḑi kohla.
Não! isso não te será impossivel.	I-nhi, ŝi nga ka ŝi nga ku hluli.
Aquelle branco é conhecido em toda a parte.	Mulungu lwe a tibyiwa hikwaku. [373]
Vae só.	Famba ntsena.

FRANÇAIS	ANGLAIS
VI. Au magasin.	**VI. In the store.**
Salut, garçons !	Good morning, boys.
Qui désire (travailler) au mois parmi vous ? [maine.	Who wants to work one month ?
Moi, je désire le travail à la se-	I want to work a week.
Moi, je puis travailler au mois.	I would work a month. [a store ?
Sais-tu soigner un magasin ?	Do you know how to take care of
Je puis apprendre.	I would learn.
Le matin tu te lèves de bonne heure et tu vas ouvrir fenêtres et portes.	In the morning you must get up early and open the windows and doors. [sweep.
Asperge d'eau par terre et balaie.	Sprinkle water on the floor and
Enlève la poussière et va la jeter.	Take the dust and throw it away.
Si tu trouves de l'argent par terre, ramasse-le et me le donne.	If you find any money on the floor, pick it up and give it me.
Regarde les gens qui entrent pour qu'ils ne volent rien.	Look after the people who come in and see that they don't steal anything.
Crains-tu de voler, toi ?	Are you afraid to steal yourself ?
Je crains beaucoup de prendre ce qui est à autrui.	I dare not take the things of another man.
Fais attention, car si tu voles tu seras mis en prison.	Take care ! because if you steal you will be put in prison.
Epoussète les étoffes.	Brush the clothes.
Tue les gerces et les vers qui gâtent la nourriture.	Kill the maggots, which are spoiling the food.
Tue les cafards et les souris.	Kill the cook-roaches and the rats.
Attache bien avec une ficelle.	Tie up tight.
Va porter ce paquet chez le blanc qui demeure sur la colline.	Go and take this parcel to the white man who is staying on the hill.
Je ne sais pas où il demeure.	I don't know where he is staying.
Tu demanderas en route.	You must ask on the road.
Je ne saurai pas.	I shall not be able to find out.
Non, cela ne te sera pas impossible.	On the contrary. It will not be impossible for you.
Ce blanc est connu partout.	This white man is known everywhere.
Va seulement.	Go simply.

PORTUGAIS	RONGA
VII. Serviço da casa.	**VII. Mitiro ya le ndlwini.**
Farás o serviço de cosinhar.	U ta tiṛa ntiṛo wa ku ŝeka. [295]
Accende o lume.	Ṭibela nḍilo.
Aqui está a lenha.	Tihunyi hi leti. [137]
Aqui está o carvão.	Makhala hi lawa. [146]
Entretem o lume para não se apagar.	Hlanganyeta nḍilo, wu nga timeke.
Tira a cinza.	Susa noṛa.
Corta a lenha um pouco curta.	Panḍela tihunyi, ti goma nyana. [325]
Vae buscar o machado.	Ḍyula kaula.
Deita agua da chaleira.	Tšhela mati ketlelen.
Faze ferver a agua.	Bilisa mati.
Ella ferve agora?	Šana ma bila ŝoŝi?
Coze a carne n'esta panella.	Seka nyama hlembetwen leyi.
Descasca as batatas e as batatas doces.	Bandla mazambane ni mihlata.
Mata uma gallinha e prepara-a.	Dlaya huku u yi lungisa.
Depois has-de frigil-a.	U ta yi kaṛinga ạ nṭhaku.
Deita agua no arroz.	Tšhela mati mpungen.
Vae por a loiça na meza.	Famba u ya beketela ŝibya tafoleni.
As facas, as colheres, os copos e os pratos.	Mikwa [54] ni minkombe makopo ni mapaṛatu. [18]
Quando tocar campainha vem ter comigo.	Loko nḍi ba nsimbi, tana [233 b] ku mine.
Tira a loiça, e vae laval-a.	Susa ŝibya u ya nhlantŝa.
Põe tudo dentro d'agua quente.	Peta hikwaŝu matini ya ku [128] hisa.
Tira os pratos e limpa-os bem.	Humeša [312] mapaṛata u sula ŝinene.
Acabaste?	Šana u hetile?
Sim, ja acabei.	E, [377] nḍi hetile.
Quando quebrares a loiça deverás pagal-a.	Loko u dlaya ŝibya, u ta fanela ku hakela.
Vae comprar ovos e peixe á cidade.	U nga šaba manḍa [79 note] ni tinhlampfi šilungwini.
Apaga o lume.	Tima nḍilo.
Põe a comida n'este quarto.	Beka ŝa-ku-da ndlwin leyo. [139]
Vae buscar agua.	Famba u ya ka [261] mati.

FRANÇAIS	ANGLAIS
VII. Ouvrages dans la maison.	**VII. The house-work.**
Tu feras le travail de cuisinier. (Lit. de cuire.)	You will work as a cook.
Allume le feu.	Light the fire.
Voici le bois.	Here is the wood.
Voici la houille. [pas.	Here is the coal.
Entretiens le feu qu'il ne s'éteigne	See that the fire does not go out.
Enlève la cendre.	Take away the ashes.
Coupe du bois un peu court.	Chop the wood, make it short.
Va chercher la hache.	Fetch the axe.
Verse de l'eau dans la bouilloire.	Pour the water into the kettle.
Bouillis l'eau.	Boil the water.
Est-ce qu'elle bout maintenant?	Is it boiling now?
Cuis la viande dans cette marmite.	Cook the meat in this pot.
Pèle les pommes de terre et les patates.	Peel the potatoes and the sweet potatoes.
Tue une poule et prépare-la.	Kill the hen and prepare it.
Tu la friras ensuite.	You will roast it afterwards.
Verse de l'eau dans le riz.	Pour water on the rice.
Va mettre les couverts sur la table.	Go and set the table.
Les couteaux et les cuilliers, les verres et les plats.	The knives and the spoons, the glasses and the plates.
Quand je sonne, viens vers moi.	When I ring the bell, come to me.
Enlève les ustensiles, tu iras les laver.	Take away the plates and clean them.
Trempe-les tous dans de l'eau chaude.	Put everything in hot water.
Enlève les plats et essuie-les bien.	Take away the plates and clean them well.
As-tu fini?	Have you finished?
Oui, j'ai fini.	Yes, I have finished.
Si tu casses les ustensiles, tu devras payer.	If you break the plates, you will have to pay.
Va acheter des œufs et des poissons en ville.	You can buy eggs and fish in the town.
Eteins le feu.	Put out the fire.
Mets la nourriture dans cette chambre-là.	Put the food in that room.
Va puiser de l'eau.	Go and fetch water.

PORTUGAIS	RONGA
Deita fóra a agua suja.	Tšhulula [318] handle mati ya ku biha.
Vem fazer a cama.	Buya u yandlala [318] bunanu.
Lava as mãos.	Hlamba mandla.
Limpa os meus sapatos.	Khuša ŝifambu [102 note] ŝa nga.
Tira o pó das mezas e das cadeiras.	Susa nṭhuṛi matafuleni ni le ŝiṭhañwini.
Varre o chão.	Kukula hansi.
Arranja bem o quarto.	Lungisa yindlu [68] ŝinene.
Não te demores a ver-te ao espelho.	U nga hlwele hi ku tilangusa [324] šiboneboneni.
Ajuda-me aqui.	Nḍi pfune haleno.
Empurra a meza.	Susumeta tafola.
Vae devagar.	Hamba ha hombe. [375]
Não posso.	Ŝ̂a nḍi hlula.
Encontrei um piolho no quarto! vem de ti. Tu tens tambem percevejos.	Nḍi kumile nhwala ndlwini. [112 note] Yi pfa ku wene. U na ni [343 note] tinseketi.
Não tenho. E' mentira.	A ti kone : Maḍimi.
Chama os outros que eu quero-lhes perguntar.	Bitana bañwana hi ta ba butisa.
* * *	* * *
Veste um fato limpo e vae brincar com a creança.	Yambala nkhanṭyu wa ku basa u ta tlanga ni ñwana.
Leva a creança, e vae passear com ella.	Tlakula ñwana u famba-famba [326] na ye. [155]
Assenta-te debaixo de sombra, não te assentes ao sol.	Ṭhamisa hansi ka minṭhuti, u nga ṭhamise muñwini.
O calor desta terra mata os filhos dos brancos.	Mumu wa tiko leḍi wu dlaya bana ba balungu.
Anda com o carrinho da creança.	Fambisa kalitši ya ñwana.
Se fores brincar com os rapazes, teus amigos, batto-te.	Loko u tlanga ni bafanakuloni [165 note] nḍi ta ku ba.
Quando a creança acordar e chorar, volta depressa.	Loko ñwana a pfuka, a ḍila, u ta hatla u buya.
Segura bem o chapeu de sol, impede que os raios de sol batam na cara da creança.	Tamela a nṭhuti ŝinene u sibela masana ma nga tlhabe a liso la kwe.
Deita e faz calar a creança.	Lata, khongotela ñwana.
Podes amal-o do coração mas não abraçal-o.	U nga [233] mu ṛanḍa hi mbilu kambe [357] u nga bi [237] mu ntŝontŝa.

FRANÇAIS	ANGLAIS
Verse dehors l'eau sale.	Pour out the unclean water.
Viens préparer le lit.	Come along and prepare the bed.
Lave-toi les mains.	Wash your hands.
Nettoie mes souliers.	Clean my boots.
Enlève la poussière sur les tables et sur les chaises.	Remove the dust off the tables and chairs.
Brosse par terre.	Sweep the floor.
Arrange bien la chambre.	Arrange the room well.
Ne t'attarde pas à te contempler dans le miroir.	Don't waste time in looking at yourself in the looking glass.
Aide-moi ici.	Help me here.
Pousse la table.	Push the table.
Fais doucement.	Do it quietly.
Je ne puis pas.	I cannot.
J'ai trouvé un pou dans la chambre, il vient de toi. Tu as aussi des punaises.	I have found a loose in the room, it comes from you. You have got bugs.
Je n'en ai point. Ce sont des mensonges.	I have not got them. It is not true.
Appelle les autres, nous les interrogerons.	Call the other ones, we shall ask them.
* * *	* * *
Mets un habit propre et tu t'amuseras avec l'enfant.	Put on a clean cloth and come and play with the child. [him.
Porte-le et te promène avec lui.	Carry the child, take a walk with
Assieds-toi sous les ombrages, ne t'assieds pas au soleil.	Sit down in the shade don't sit in the sun.
La chaleur de ce pays tue les enfants des blancs.	The heat of this country kills the children of the white.
Conduis la voiture de l'enfant.	Push the perambulator of the child.
Si tu t'amuses avec les garçons tes amis, je te battrai.	If you play with the boys, your companions, I shall beat you.
Si l'enfant se réveille et pleure, tu reviendras en hâte.	If the child wakes and cries come back quickly.
Tiens bien l'ombrelle, empêche les rayons du soleil de frapper son visage.	Hold the umbrella nicely to keep off the rays of the sun, that they may not shine in his eyes.
Couche, console l'enfant.	Put the child to bed, and quiet it.
Tu peux l'aimer du cœur, mais ne va pas l'embrasser.	You can love him in your heart, but don't kiss him.

PORTUGAIS	RONGA
VIII. **Serviço de fóra.**	VIII. **Mitiro ya le handle.**
Deita agua no balde, e lavarás a roupa.	Tšhela mati bakitin u ta nhlantŝa minkhanṭyu.
Ha muita hoje. Começarás pela manhã cedo.	Mi tele [300] namunhla. U ta sungula mišweni.
Has de metel-a dentro d'agua.	U ta mi [167] peta matini.
Hei-de dar-te sabão.	N'ta ku nyika nsepu.
E' preciso esfregar com força para que saia toda a porcaria.	U fanela ku fuka hi ntamu, nsila hikwayu [190] yi suka.
Desejo que ella seja bem limpa.	Nḍi ṛanḍa leŝaku [361] mi [154] basa ŝinene.
A roupa não está limpa.	Minkhanṭyu a mi basanga.
Tu não trabalhaste bem.	A u tiṛanga ŝinene.
Não te pagarei a conta toda.	Nḍi nga ka nḍi nga ku hakeli nkonta [351] hikwayu.
Onde lavas?	Šana u nhlantŝa kwini?
Eu lavo na fonte das Bananeiras.	Nḍi nhlantŝa nhlobyen, le tinsengen.
E' bom sitio esse?	I ka hombe kone šana?
Sim, é bom, quando os Angolas não nos apoquentam.	I ka hombe, loko Bangole ba nga hi kaṛati.
Aqui está a roupa d'hontem : 2 camisas e 5 lençoes, um casaco e um par de calças.	Minkhanṭyu ya tolo hi yoleyi. [144] Mahembe mabiṛi; [195] na [341] ntlhanu wa mintuṛu; bantši ḍiṅwe na buluku ḍiṅwe.
Se lavares bem a minha roupa dou-te trabalho todos os dias.	Loko u basisa ŝinene minkhanṭyu ya nga, n'ta ku nyika ntiṛo masiku hikwawu.
Põe lá fóra ao sol a roupa.	Yaneka makapulana handle.
Faz seccar a roupa.	Womisa [310] minkhanṭyu.
Ainda não está secca, está ainda humida.	A mi si [275] woma, ma ha [275] ṭakama.
* * *	* * *
Cultiva o campo.	Ḍima nsimu. [69 note].
Tira a herva toda para ficar limpo.	Susa byanyi hikwabyu, ku basa.
Semêa estes grãos.	Tlobotela timbeu [12] leti.
Os pequenos são de couve.	Le'tiṭongo [125] i ta makhofu.
Os grandes são de feijões.	Le'tikulu i ta timbawen.
Outros são de alface.	Tiṅwana [126] i ta lifasi.
Tu os regarás todos os dias.	U ta tšhelela [309] mati masiku hikwawu.

FRANÇAIS

VIII. Les ouvrages de dehors.

Verse de l'eau dans la baignoire, tu laveras les habits.

Il y en a beaucoup aujourd'hui. Tu commenceras de bon matin.

Tu les tremperas dans l'eau.

Je te donnerai du savon.

Il faut les frotter avec force pour que toute la saleté parte.

Je désire qu'ils soient bien propres.

Les habits ne sont pas propres.

Tu n'as pas bien travaillé.

Je ne te paierai pas tout le prix.

Où laves-tu?

Je lave à la source, dans les bananiers.

Y fait-il beau?

Il y fait beau quand les Angolais ne nous ennuient pas!

Voici les habits d'hier : deux chemises et cinq mouchoirs, un veston et un pantalon.

Si tu appropries bien mes habits, je te donnerai de l'ouvrage tous les jours.

Mets au soleil les étoffes dehors.

Fais sécher les habits.

Ils ne sont pas encore secs, ils sont encore humides.

* * *

Laboure le champ.

Enlève toute l'herbe, que ce soit propre.

Sème ces graines.

Les petites sont des graines de choux.

Les grandes sont celles de haricots.

D'autres sont celles de salade.

Tu arroseras tous les jours.

ANGLAIS

VIII. Outdoor works.

Pour water in this backet and wash the clothes.

They are many to-day. You will begin at dawn.

You will dip them in the water.

I will give you soap.

You must rub them hard, in order that all the dirt may come out.

I want them quite clean.

The clothes are not clean.

You do not work well.

I will not pay you the whole sum.

Where do you wash?

I wash at the pool by the bananas.

Is it nice there?

It is nice when the Angolas don't tróuble us!

These are the clothes of yesterday two shirts, five handkerchiefs, one coat, and one pair of trowsers.

If you wash my clothes well, I will give you work every day.

Spread the clothes outside.

Dry the clothes.

They are not dry yet, they are still wet.

* * *

Dig the garden.

Take away all the grass, make it clean.

Sow these seeds.

The small ones are cabbage-seeds.

The big ones are haricot-seeds.

The others are lettuce-seeds.

You will water them every day.

PORTUGAIS	RONGA
Rega a horta de manhã, quando os raios do sol não battem ainda.	Tšhelela šiṛamba ni mišu, masana ma nga si [275] na tlhaba.
Quando soprar o vento do norte, rega muito.	Loko ku ba ṅwalungu, tšhelela ngopfu.
O calor d'hoje ha-de murchar tudo.	Mumu [55] wa namunhla wu ta bunisa hikwaŝu.
Sacha onde nós semeámos.	Ṭyuṭya laha hi byaliki [246] kone.
* * *	* * *
Faze sahir os bois do curral.	Humeša tihomu ṛangeni.
Fal-os pastar, que vão comer a herva um pouco longe.	Ti byise, [232e] ti ya da byanyi kule nyana.
Se elles se quizerem batter separa- [os.	Loko ti ḍyula ku lwa, ti yabanyise.
Has de leval-os a beber, á lagoa, ao meio-dia.	U ta ti yisa ku nwen, [112] a tiben, nhlekanhini.
Muge essa vacca.	Senga homu leyi.
Se ella se debatter, ata-lhe as pernas.	Loko yi lwa u ta yi ṭimbela milenge. [60]
Attrella os bois ao waggon.	Ṭimba tihomu golonyin.
Prende-os todos pelos chavelhos.	Ṭimba hikwatu hi timhonḍo.
E's tu o carroceiro?	U mutšhayeli wene?
Um pega na corda adiante o outro leva o chicote.	Muṅwe a ta khoma ntambu mahlwen, muṅwana a tamela šisepu.
Carrega trez caixas, descarrega-as na estação.	Pakelan mabokisi maṛaṛu, mi ta pakula [318] le šitetšini. [18]
Faze correr os bois.	Ṭuṭumisa tihomu.
Para-os, vaes ter um accidente.	Ti yimise, u ya khombyen.
Desata os bois.	Nṭyunša tihomu.
Deixa-os ir, onde quizerem.	Ti ṭike, ti ya lomu [116] ti ṛandaka [kone. [251]
Prende os burros.	Kuleka timbongolo.
Mete o cavallo na cocheira.	Nhingenisa a hanši šitebeleni. [18]
Limpa o cavallo, tira-lhe as carraças.	Khwaya a hanši; susa ŝikalana.

IX. **Na casa dos creados.**	IX. **Ndlwin ya bafana.**
Aqui está o quarto de vocês dormi- [rem.	Yindlu yenu ya ku yetlela, hi [208]
Tratem d'elle bem.	Yi bekisan [314] ŝinene. [leyi.
Pendurem os seus fatos.	Hayekan minkhanṭyu yenu.
Não tenham desordem nem porcaria.	Mi nga bi [238 note] ni futa ni nsila.

FRANÇAIS	ANGLAIS
Arrose le jardin le matin, quand les rayons du soleil ne frappent pas encore.	Water the garden in the morning before the rays of the sun beat strongly.
Quand le vent du nord souffle, arrose beaucoup.	When the north wind is blowing, water them much.
La chaleur d'aujourd'hui flétrira tout.	The heat of to-day will wither everything.
Sarcle là où nous avons semé.	Weed where we have sown.
* * *	* * *
Fais sortir les bœufs de l'enclos.	Get the oxen out of the kraal.
Fais-les paître, qu'ils aillent manger l'herbe.	Herd them, see that they go and eat grass some distance off.
S'ils veulent se battre, sépare-les.	If they want to fight, separate them.
Tu les conduiras boire au lac à midi.	You will lead them to drink at the lake at noon.
Trais cette vache.	Milk this cow.
Si elle se débat, tu lui lieras les jambes.	If it kicks, tie its legs.
Attelle les bœufs au wagon.	Inspan the oxen to the waggon.
Attache-les tous par les cornes.	Tie them all by the horns.
Es-tu un *driver?*	Are you a driver?
L'un prendra la corde devant, l'autre tiendra le fouet.	One will hold the rein in front, the other will carry the whip.
Chargez trois caisses, vous les déchargerez à la gare.	Take on three boxes and put them off at the station.
Fais courir les bœufs.	Make the oxen run. [dent.
Arrête-les, tu vas avoir un accident.	Stop them, you will have an acci-
Délie les bœufs.	Loose the oxen.
Laisse-les aller où ils veulent.	Let them go where they like.
Attache les ânes.	Tie up the donkeys.
Fais entrer le cheval dans l'étable.	Make the horse go into the stable.
Étrille le cheval, enlève-lui les tiques.	Rub the horse down take off the ticks.

IX. Dans la maison des domestiques. / IX. In the house of the boys.

FRANÇAIS	ANGLAIS
Voici votre chambre à coucher.	Here is your sleeping-room.
Soignez-la bien.	Take good care of it.
Suspendez vos habits.	Hang up your clothes.
N'ayez pas de désordre ni de saleté.	Let there be no disorder nor dirt.

PORTUGAIS	RONGA
Quando se levantarem, enrolem as esteiras.	Loko mi pfukile, songan' ţinkuku [74] tenu.
Dobrem as capellanas e o fato e mettam-no n'uma caixa.	Hinḑan makapulana ni minkhanţyu, mi beka bokisen.
Varram o chão e matem todos os bichos que mordem.	Kukulan hansi, dlayan ŝibandana le'ŝi [173] lumaka.
Quando fallarem com os seus amigos não façam barulho.	Loko mi hungata ni banakuloni, [165] mi nga be pongwe.
Não levantem a voz.	Mi nga tlakuše maŗitu. [79]
Conversem baixo e não encommodem os seus superiores.	Khanelan ha hombe, mi nga tinge bakulu benu.
Não consentimos que se fume canhamo cá em casa.	A hi pfumeli ku ḑaha mbange kaya.
Podem fumar tabaco lá fóra : não fumem dentro de casa, principalmente na cosinha.	Mi nga ḑaha fole handle; mi nga ḑahe ndlwini, ngopfu a khišin.
A maneira de vocês cosinharem ha-de ser assim : Hão-de cosinhar uma panella grande d'arroz á tarde e temperal-a-hão com molho de amendoim.	A maŝekela [89] yenu ma ţa ba lawa : ṅwi [154] ta ŝeka bota le'ḑikulu ḑa mpunga ni madambu mi ṅwela hi muŗu [55] wa maŗumana.
No dia seguinte, de manhã, hão-de ter molho outra vez e temperarão o arroz que ficou da vespera.	A [204] siku le'ḑi ntlhantamaka ni mišu, mi tlhela mi ŝeka muŗu, mi ta ṅwela mpunga lo saliki wa tolo.
N'outros dias poderá ser que nós vos daremos carne, se trabalhardes bem.	A maṅwana masiku, hi nga tšhuka [287] hi mi nyika nyama, loko mi tiŗa ŝinene.
Regalal-os-hemos com peixe hoje.	Hi ta mi ţhabisa hi tinhlampfi namunhla.
Não se molestem uns aos outros com as vossas palavras.	Mi nga babisane hi maŗitu.
Não se insultem uns aos outros.	Mi nga tšhuke mi ŗuketelana. [320]
Soceguem, não digam nada.	Ŗulani, mi ku [379] ntse.

X. O commercio.	X. Mišabu.
A loja deste branco tem fazendas muito boas.	Šitulo ša mulungu lwe [143] ši ni [256] mpahla le'ya ku [128] šonga.
Entrem e observem as mercadorias.	Nhingenani, mi ta labisa timpahla.
Podem observar tudo, mas não toquem em nada.	Mi nga labisa hikwaŝu, kambe mi nga bi khumba ntšhumu. [186]

FRANÇAIS	ANGLAIS
Quand vous vous levez, enroulez vos nattes.	When you get up, roll up your mats.
Pliez les couvertures et les habits, mettez-les dans une caisse.	Fold up the blankets and the clothes and put them in a box.
Balayez par terre et tuez les petites bêtes qui piquent.	Sweep the floor, kill the little animals which bite.
Quand vous causez avec vos amis, ne faites pas de bruit.	When you chat with your friends, don't make a noise.
N'élevez pas la voix.	Don't raise your voices.
Discutez doucement et ne dérangez pas vos supérieurs.	Speak gently, don't annoy your masters.
Nous ne permettons pas qu'on fume le chanvre à la maison.	We don't allow hemp-smoking at home.
Vous pouvez fumer du tabac dehors : ne fumez pas dans la maison, surtout pas à la cuisine.	You can smoke tobacco outside : don't smoke in the house, especially not in the kitchen.
Votre manière de cuire sera la suivante : vous cuirez la grande marmite de riz le soir et vous assaisonnerez avec de la sauce d'arachides.	This will be your way of cooking : you will cook the big pot of rice in the evening, you will mix it with ground-nut sauce.
Le jour suivant, au matin, vous cuirez de nouveau de la sauce et vous assaisonnerez le riz qui est resté de la veille.	The following day in the morning you cook sauce again and mix it with the rice, which was left the day before.
D'autres jours il se pourrait que nous vous donnions de la viande si vous travaillez bien.	Some days we may give you meat, if you work well.
Nous vous réjouirons avec des poissons aujourd'hui.	We shall give you for a treat some fish to-day.
Ne vous faites pas de peine les uns aux autres par vos paroles.	Don't pain one another by your words.
Ne vous insultez pas.	Don't insult each other.
Soyez tranquilles, ne dites rien.	Be silent, don't say a word.

X. Le commerce. / X. Trade.

FRANÇAIS	ANGLAIS
Le magasin de ce blanc a de belles marchandises.	The store of this white man has some nice goods.
Entrez et regardez les marchandises.	Come in, look at the goods.
Vous pouvez tout regarder, mais ne touchez rien.	You can look at every thing, but dont touch any thing.

PORTUGAIS	RONGA
Eu vendo fazendas bonitas.	Nḍi šabisa makapulana la'ma tiyiki.
Uma braça desta chita quanto custa, senhor?	Bemba ḍa mašita lawa i mali mune, [180] mulungu?
E'um *scotchman* (isto é dois shilling).	I šikotšoman (hi leŝaku baṭšelin babiṛi).
Desejo meia braça d'esta fazenda branca.	Nḍi dyula šikumba ša tingidao.
Uma kumba são duas « bembas. »	Nkumba hi mabemba mabiṛi.
Duas « nkumba » fazem uma peça.	Minkumba mibiṛi mi hamba pesa.
Vende me dessa lopa, nós temos lucto em'casa.	Nḍi šabise malopa lawa, hi nga [253] ni nkosi kaya.
Has de pagar dois shillings six pence.	U ta hakela fagolwen.
Estás a encarecer, senhor.	Wa dulisa mulungu.
Tu queres comer nos assim.	U yentšya [285] hi ku hi dela.
Faze nos um pouco mais barato.	Hi tšhipisele nyana....
Oh! não é verdade, eu não encareço.	Yo! A hi ŝone. A nḍi dulisi.
E'esse o preço d'isso.	Hi wone [170] mali ya ŝone.
Eu tambem comprei por esse preço.	Na [342] mine nḍa [228] šabile hi mali wolawo.
Não. E' muito, não comprarei.	I-nhi. Yinyingi. [146 note] Nḍi nga ka nḍi nga šabi.
Não faz mal. Então vae-te embora.	A hi ntšhumu. Famba-ka! [356]
Todas as qualidades de capellanas estão aqui.	Tinšaka [74] hikwatu ta makapulana ti kone la.
Escolhe aquellas de que tu gostas.	Hlaula lawa [175] u ma ṛanḍaka.
Se comprares uma peça de *gangisantombi*, dar-te-hei de presente um lenço.	Loko u šaba pesa ḍa gangisantombi, n'ta ku basela hi ntuṛu.
E' bom dar presentes, senhor!	Ŝa hombe ku basela, mulungu.
Tenho anneis de ferro e de cobre.	Nḍi na ni ŝitleṅwana [XXIV] ŝa nsimbi ni le ŝa nsuku.
Podes obter esta candeia por 6 pence.	U nga kuma moṭe lowu hi watawu.
Se tens fome, compra pães e biscoitos e uma lata de sardinhas.	Loko u ni ndlala, šaba mapao (makati) ni ŝiguguḍu ni šikotela ša tinhlampfi.
Se tens sede, compra um copo d'aguardente.	Loko u ni toṛa, šaba kopo ḍa sope.

FRANÇAIS	ANGLAIS
Je vends des étoffes solides.	I am selling strong clothes.
Une brasse de ce chita, combien coûte-t-elle, blanc?	A fathom of this print how much does it cost, sir?
C'est *skotchman* (c'est-à-dire deux schellings).	It costs one scotchman (viz. two shillings).
Je désire une demi-brasse de cette étoffe blanche.	I want half a fathom of the white calico.
Une *nkoumba* ce sont deux brasses.	One *nkoumba* makes two fathoms.
Deux *nkoumba* font une pièce.	Two *nkoumba* make on a piece.
Vends-moi cette étoffe bleu foncé, nous avons un deuil à la maison.	Sell me this blue stoff as we are in mourning at home.
Tu paieras deux schellings six pence.	You must pay half a crown.
Tu renchéris, blanc.	You make it dear, sir.
Tu nous manges ainsi!	You eat us up!
Fais-nous un peu meilleur marché.	Make it a little cheaper for us.
Oh! ce n'est pas vrai. Je n'enchéris pas.	No! Not at all. I don't make it too dear.
C'est bien là le prix de cela.	That is the proper price.
Moi aussi, j'ai acheté à ce prix-là.	I too have bought it for that price.
Non! C'est trop. Je n'achèterai pas.	No! it is to much. I won't buy.
Peu importe. Va-t'en donc!	No matter! Go away.
Toutes les espèces d'étoffes sont là.	Here are all kind of clothes.
Choisis celle que tu aimes.	Choose those you like.
Si tu achètes une pièce de *gangisantombi*, je te donnerai comme pourboire un mouchoir.	If you buy a piece of *gangisantombi*, I will give you a handkerchief as a gift.
C'est une bonne chose de donner des pourboires, blanc.	It is good to make presents, sir!
J'ai des bagues de fer et de cuivre.	I have rings of iron and of copper.
Tu peux te procurer cette lampe pour six pence.	You can get this lamp for six pence.
Si tu as faim, achète des pains et des biscuits et une boîte de sardines.	If you are hungry, buy bread and biscuits and a tin of sardines.
Si tu as soif, achète un verre d'alcool.	If you are thirsty, buy a glass of rhum.

PORTUGAIS	RONGA
Eu não bebo aguardente, eu, isso faz mal ao interior.	A nḍi nwi sope mine, ḍi dlaya nḍeni.
Tu tens razão. Bebe agua e *buputu* (cerveja de milho).	U hlayela mfuṭi. [375] Nwana! [232] mati ni bupuṭu. [94]
Cinco anzoes custam 3 pence.	Ntlhanu wa [198] tinḍobo ti šabiwa hi pen.
Se queres ficar bonita aqui tens manilhas.	Loko u ḍyula ku tišongisa, hi lebyi busenga.
Vocês, rapazes novos, comprem estas correntes e atem-nas nos cintos de pelles.	Ñwi, maḍyaha, šaban timpentšana leti, mi ṭimba kuñwe ni maḍyobo yenu.
Todos devem ter um pente, uma faca e uma colher.	Mhunu [50] muñwana ni muñwana [183] a fanela ku ba ni šifenyo ni mukwa ni nkombe.
As colheres de ferros são melhores que as esculpidas de madeira.	Minkombe ya nsimbi mi tlula le'ya ku batliwa.
Trabalhem no serviço dos brancos, e terão assim dinheiro.	Tiṛan mitiṛo ya šilungu mi ta tiba ku tikumela mali.
* * *	* * *
Vocês, mulheres, vão a casa dos brancos e vendam-lhes milho e milho-miudo.	Nwi, babasati, [49] famban ku balungu, mi šabisa ŝiṭama ni maphila.
Um cesto de batatas quanto custa?	Šihunḍu ša mihlata, i mali mune? [180]
Estas aboboras são pequenas.	Ŝilutana leŝi [148] ŝiṭongo. [122]
As melancias teem pevides pretas.	Makhalabatla ma ni [256] tinyingi ta ntima.
As aboboras são compradas pelos brancos porque têm bom gosto.	Maṛanga ma šabiwa hi balungu hikusa ma nandika.
As redes com tomates não apparecem no inverno.	Masengwe ya ŝimati ma kala hi bušika.
Trez vintens são trez pence.	Mindzuruka miṛaṛu mi hamba pen.
As qualidades de missanga são numerosas.	Tinšaka ta nkaṛaṛa ti tele. [300]
As missangas compram-nas muito as mulheres.	Nkaṛaṛa wu šabiwa ngopfu hi babasati.
Eu desejo comprar o teu boi.	Ndi nga [233] šaba homu ya ku.
Quanto dinheiro pedes tu?	U bitana mali mune?

FRANÇAIS	ANGLAIS
Je ne bois pas d'alcool, moi. Cela tue à l'intérieur.	I don't drink rhum, myself. It injures the body.
Tu dis bien. Bois de l'eau et du *boupoutou* (bière légère de maïs).	You are right. Drink water and mealies beer.
Cinq hameçons coûtent trois pence.	Five fish hooks are sold for three pence.
Si tu veux te faire belle, voici des bracelets.	If you want to make yourself pretty, here are bracelets.
Vous, jeunes gens, achetez ces chaînettes et attachez-les avec votre ceinture de queues.	You, young men, buy these chain-links and tie them to your belt of tards!
Tout le monde doit avoir un peigne, un couteau et une cuillère.	Everybody ought to have a comb, a knife and a spoon.
Les cuillères de fer l'emportent sur celles qu'on sculpte.	Metal spoons are better than those which are carved.
Travaillez aux ouvrages des blancs, vous vous procurerez ainsi de l'argent.	Work for the white people, you will be able to get money.
* * *	* * *
Vous, les femmes, allez chez les blancs et vendez-leur du maïs et du sorgho.	You women, go to the white people and sell them mealies and sorgho.
Un panier de patates, combien coûte-t-il ?	A basket of sweet potatoes, how much does it cost?
Ces courges sont petites.	These pumkins are small.
Les pastèques ont des noyaux noirs.	Water melons have black seeds.
Les courges sont achetées par les blancs, parce qu'elles ont bon goût.	Pumkins are bought by the white, because they are nice.
Les paniers de tomates sont rares en hiver.	Baskets of tomatoes are rare during the winter.
Trois pièces de cuivre de vingt reis font trois pence.	Three coins of twenty reis make three pence.
Les espèces de perles sont nombreuses.	There are many kinds of beads.
Les perles sont achetées surtout par les femmes.	Beads are bought especialy by women.
J'aimerais acheter ton bœuf.	I should like to buy your ox.
Combien demandes-tu d'argent?	How much do you ask?

PORTUGAIS	RONGA
Seis libras.	Ntlhanu [198] wa bampondo na [341] mpondo muṅwe.
E' muito. Os chavelhos d'elle são pequenos.	Yinyingi! [146 note] Timhonḍo [74] ta yone ti gomile. [227]
O boi está gordo e demais está luzidio.	Homu yi kulukile; [227] ya phatima mfuṛi. [375]
Está magro, não tem gordura.	Yi wonḍile; a yi na [343] mafuṛa.
E' um boi velho, e a carne d'elle já não é gostosa.	I ya khale. Nyama ya yone a ya [273] ha nanḍiki.
Se fosse capado era bom, nós não desejamos bois inteiros no talho.	Loko fa i homu ya ku ţeniwa, hi šone; a hi ḍyuli tinkuzi silahen.
Se tens cabras e carneiros, nós podemos comprar-t'os.	Loko u ni timbuti ni tihamba, hi nga šaba.
Procuram-se principalmente gallos gordos.	Ku ḍyuliwa ngopfu minkuku le'ya ku kuluka.
Eu posso pagar um gallo por dois shillings six pence.	Nḍi nga hakela nkuku muṅwe [122 note 2] hi fagolwen.
Uma gallinha é um shilling.	Huku, yone, i tšhelin.
Um pato e um perú podem chegar a 4 shillings.	Patu ni pelu, ma nga tlhasa ku mune wa batšelin.
Os pombos novos são procurados pelos brancos.	Matuba la'mantšha [119] ma ḍyuliwa hi balungu.
Traze passaros quando os podéres apanhar.	Buyisa tinyanyana loko u ši kota [233] ku ṛeya.
As codornizes e os patos bravos principalmente são uteis.	Tihwaṛi ni matutwana ngopfu ma ni ntiṛo.
Tu vaes á pesca?	Šana u tama [280] u ya ku hošen.
Se apanhares peixes, corre a vir vendel-os antes que apodreçam.	Loko u phasile tinhlampfi, hatla u ta ta šabisa ku mine ti nga sanga [275] na bola.
Os caranguejos e os camarões têm uma bella carne.	Tihala ni mahanti ti ni nyama ya ku šonga.
Os peixes são apanhados principalmente por aquelles que teem redes.	Tinhlampfi ti kumiwa ngopfu hi la'ba nga ni minkukutu.
Aquelle que fizer uma nassa tambem os apanha.	Lweyi a yakiki nhangu, na yene awa [222] ti kuma.
Mas a maior parte apanham-nos ao anzol.	Kambe la'ba ku tala ba phasa hi tinḍobo.
Tu tens alguma lancha?	U na ni baṛika šana?

FRANÇAIS	ANGLAIS
Six livres.	Six pounds.
C'est trop, les cornes sont courtes.	It is to much. The horns are short.
Le bœuf est gras et même il est brillant (en bonne santé).	The ox is fat and healthy as well.
Il est maigre, il n'a pas de graisse.	It is thin, it has no fat in it.
C'est un vieux bœuf, sa viande n'est plus bonne.	It is old. Its flesh is no longer good to eat.
Si c'était un bœuf opéré, c'est bon ; nous ne désirons pas des taureaux à la boucherie.	If it were an ox, all right; we don't want bulls at the butchery.
Si tu as des chèvres et des brebis, nous pouvons les acheter.	If you have goats and sheeps, we might buy them.
On recherche surtout des coqs gras.	Fat cocks are badly wanted.
Je puis payer un coq deux schellings six pence.	I might pay half a crown for a cock.
Une poule, c'est un schelling.	A hen is a shilling.
Un canard et un dindon peuvent arriver à quatre schellings.	A duck and a turkey might reach four shillings.
Les jeunes pigeons sont recherchés par les blancs.	Young pigeons are wanted by the white.
Apporte des oiseaux, si tu peux en attraper.	Bring birds if you can catch them.
Les cailles et les canards sauvages surtout sont utiles.	Quails and wild ducks are especially useful.
Vas-tu à la pêche ?	Do you go fishing.
Si tu attrapes des poissons, dépêche-toi de venir me les vendre, avant qu'ils se gâtent.	When you have caught any fish, make haste and bring them to me to be bought before they get bad.
Les crabes et les langoustes ont une belle chair.	Crabs and lobsters are nice meat.
Les poissons sont obtenus surtout par ceux qui possèdent des filets.	Fish is found especially by the owners of nets.
Celui qui a construit un piège en obtient, lui aussi.	The man who has built a trap gets them also.
Mais la plupart les attrapent à l'hameçon.	But most people catch them by means of hooks.
Possèdes-tu une barque ?	Have you a boat ?

PORTUGAIS	RONGA
Está inscrita no registro do governo?	Šana ḍi ṭaliwile bukwin ḍa tihosi sana?
Sim, paguei a licença.	E. Ḍi ni pase (lisense).
* * *	* * *
Não irás cortar-me lenha?	Šana u nga ka u nga yi nḍi ṭemela tihunyi šana?
Corta duzentos paus de madeira vermelha para queimar.	Ṭema madzana [198] mabiṛi ya tihunyi ta nkuwa-nkuwa ta ku ṭibela ha tone. [69]
Irás ainda cortar paus de mangal do rio.	U ta tlhela [282] u ṭema timhanḍe ta šitaka le nambyen.
Os grandes são de 3 shellings; ha de 2 shellings; d'um shelling e de seis pence (um oitavo).	Le'tikulu i ta batšelin baṛaṛu. Ti kone ta batšelin babiṛi na tšelin muṅwe ni watawu.
São muito caros.	Ta dula ngopfu.
E' um custoso serviço ir cortal-os, ao lodo.	I ntiṛo lo'wukulu ku ya ṭema tone le ṭhukwini.

XI. Carregadores. — Viagens. / XI. Ba ku ṛwala. — Ku yenḍa.

PORTUGAIS	RONGA
Preciso d'homens para carregarem as minhas cargas.	Nḍi ḍyula bhanu [50] ba ta ṛwala timpahla ta nga.
Será bom que tu peças ao pequeno chefe d'esta terra, que elle t'os arranjará.	Sa hombe u kombela ku hosana ya tiko, a ta ku kumela [302] bone.
Onde mora elle?	Šana a ṭhamisa kwini?
A povoação d'elle é alli, mas aqui está o secretario grande d'elle.	Muti wa kwe wu lahaya; kambe nḍuna ya kwe le'yikulu hi yelwe.
Está bem! dá-me duzentos homens.	Hi šone; nḍi nyikan babanuna ba madzana mabiṛi.
Hei de pagar-lhes quando terminarmos a viagem.	Nḍi ta mi hakela loko hi hetile ndlela.
Não queremos! desejamos ser pagos antes de partir.	Ha yala; hi ḍyula ku hakeliwa na [259] hi nga si [275] famba.
Não, um homem deve trabalhar e terá depois o seu pagamento.	A hi šone; mhunu a fanela ku tiṛa, a ta tiba ku hakeliwa nṭhaku.
Porei os vossos pagamentos sobre as vossas cargas todos os dias, à tarde; tiral-os-heis quando chegarmos.	N'ta beka hakelo ḍenu henhla ka timpahla tenu masiku hikwawu hi madambu; mi ta titekela [303] ḍone loko hi tlhasile.

FRANÇAIS	ANGLAIS
Est-elle inscrite dans le registre du gouvernement ?	Is it registred in the book of the government ?
Oui, elle a payé la licence.	Yes it has a licence.
* * *	* * *
N'irais-tu pas me couper du bois ?	You will go to cut wood for me, won't you ?
Coupe deux cents bûches de bois rouge pour brûler.	Cut two hundred pieces of red wood for fire wood.
Tu couperas encore des perches de palétuvier dans la rivière.	You will go again to cut mangrove poles.
Les grandes sont de trois schellings; il y en a de deux schellings, d'un schelling et de six pence.	The big ones are three shillings, there are some of two shillings of one shelling and of six pence.
Elles sont bien cher.	They are very dear.
C'est un grand travail d'aller les couper dans la vase.	It is hard work to go and cut them in the mud.
XI. Porteurs. — Voyages.	**XI. Carriers. — Travelling.**
Je cherche des hommes pour porter mes paquets.	I want boys to carry my loads.
Il serait bon que tu demandasses au petit chef du pays ; il t'en trouvera.	You have better ask the chieftain of the country to find them for you.
Où demeure-t-il ?	Where is he living ?
Son village est là-bas ; mais voici son principal conseiller.	His village is over there ; but his chief induna is here.
C'est bien ; donnez-moi deux cents hommes.	Very good ; give me two hundred men.
Je vous paierai quand nous aurons fini le voyage.	I will pay you when we have finished our journey.
Nous refusons ; nous désirons être payés avant de partir.	We do not agree, we want to be payed before starting.
Pas du tout ; un homme doit travailler et il aura son salaire ensuite.	Certainly not ; one must work first, to be payed afterwards.
Je poserai votre paiement sur vos paquets tous les jours, le soir. Vous le prendrez quand nous serons arrivés.	I shall put your pay on your loads every day in the evening ; you will receive it when we have arrived.

PORTUGAIS	RONGA
Agora acceitamos.	Ha pfumela ŝoŝo.
As cargas estão bem pesadas, cada uma d'ellas são pezo para um homem.	Timpahla ti pimiwile ŝinene. Yiṅwana ni yiṅwana yi fanekela wanuna muṅwe.
São pezadas, senhor!	Tau [158] binḍa mulungu!
Não se podem segurar bem.	A ti tameliki [294] ŝinene.
São grandes. E bom que sejam compridas.	Tau ṭinda; ŝa hombe loko ti lehile.
Leval-as-hemos á cabeça ou ás costas.	Hi ta ti ṛwala nhlokweni. [113] kumbe makatleni.
Se fugirem, eu direi ao vosso chefe que vos castigará.	Loko mi timela, n'ta byela hosi yenu a ta mi ba.
Fugir, é feio.	Ku timela, ŝa biha.
Quando uma pessoa diz uma cousa e está ligado, não deve voltar atraz com a palavra.	Loko mhunu a hlayile ša-ntšhumu a tibohile, a nga faneli ku tlhelela nṭhaku.
Que caminho deveremos tomar?	Ndlela leyi hi taka famba ha yone [175] hi yini?
Partiremos da cidade e vamos dormir ao Marraquene; de manhã cedo passaremos o Morako (Incomati) e chegaremos à Macandja. Na manhã seguinte, passaremos a Chichongui e dirigimos-nos aò Bilene.	Hi ta sukela šilungwin, hi ya yetlela le Morakwen. Byi ša hi wela Morako hi ya tlhasa ka Makanḍa. Byi ša hi famba, hi ya hunḍa ka Šišongi, hi kongoma Bilen.
Ha muita areia n'esse caminho.	Pfunye ḍi kone ndlelen leyo.
Ha em toda a parte.	Ḍi kone hikwaku.
Seria melhor ir pelo rio do que por terra.	Ŝa hombe hi ya hi nambu ku ni [133 note 1] ntlhaba.
O caminho por terra é custoso: os espinhos, o calor, os grãos picantes e os arbustos.	Ndlela ya ntlhaba ya kaṛata: mitwa ni mumu, mahlehlwa ni mankuṅhu.
Pelo rio os mosquitos são muitos, não se pode reconciliar o somno.	Nambyeni, busuna [95] byi tele; mhunu a nga ka a nga kumi buṛongo.
Se fores por terra, deves tomar pelos valles onde o caminho é duro.	Loko u famba hi ntlhaba u nga lanḍa minhlangwa, laha ku [169] tiyiki hansi.
N'outros sitios encontrarás terra preta e sombra de acaju.	Kuṅwana u ta kuma nyaka ni nṭhuti wa mihlapfuta.

FRANÇAIS	ANGLAIS
Nous consentons ainsi.	We consent on these terms.
Les paquets ont été bien pesés ; chacun d'eux convient pour un homme.	The loads have been well weighed, each is right for one man.
Ils sont lourds, blanc !	They are heavy, sir !
Ils ne sont pas commodes à tenir.	They are not easy to hold.
Ils sont trop larges. Il est bon qu'ils soient longs.	They are too broad. It is better when they are longer.
Nous les porterons sur la tête ou sur les épaules.	We shall carry them on our head or on our shoulders.
Si vous vous enfuyez, je le dirai à votre chef qui vous punira.	If you run away, I shall tell your chief to beat you.
S'enfuir, c'est vilain.	It is not right, to run away.
Quand un homme a dit quelque chose et s'est engagé, il ne doit pas revenir en arrière.	When any one has said a thing and pledged himself, he must not go back from his word.
Quel est le voyage que nous ferons?	Which is the road, by which we shall go?
Nous partirons de la ville et irons coucher à Morakouène. Au lever du jour nous passerons le Morako (Nkomati) et arriverons à Makandja. Le lendemain nous passerons à Chichongui ; nous nous dirigerons vers Bilène.	We shall start from the town and sleep at Morakwen. At dawn, we shall cross the river and arrive at Makanja. Next day we shall pass Shishongi going in the direction of Bilen.
Il y a beaucoup de sable sur cette route.	There is much sand on the road.
Il y en a partout.	There is sand every where.
Ce serait mieux d'aller par fleuve que par terre.	It is better to go by the river than by the high land.
La route de terre est ennuyeuse : les épines, la chaleur, les graines piquantes et les buissons.	A journey by the high land is tiring, because of the thorns the heat, the prickly seeds and the bush.
Sur le fleuve, les moustiques abondent ; on ne peut trouver de sommeil.	On the river, there are plenty of mosquitos. One cannot get good sleep.
Si tu vas par terre, tu peux suivre les dépressions où le sol est solide.	If you go by the high land, you can follow the valleys where the ground is firm.
En certains endroits, tu trouveras la terre noire et l'ombre des acajous.	In some places, you will find black earth and the shadow of cashew trees.

PORTUGAIS	RONGA
Principalmente passarás pelas povoações, encontrarás parentes que te darão cerveja e milho cosido e farinha moida pelas mulheres.	Ngopfu, u ta khaluta hi[345] miti, u kuma mašaka, ba ta ku phamela bupuţu[952] ni tihobe[70] ni mapa ya ku kanḑa[293a] hi babasati.
Quem me dera ir por terra que é melhor que o rio, meu amigo!	Mawaku! ntlhaba. Wu tlula nambu, nanḑuwene[48].
Quando tiveres subido á collina, tu tornarás a descer ao regato; ali ha fresco, debaixo das figueiras e palmeiras.	Loko u ntlhantukeli šiţungeni, u ta tlhela[282] u fulamela nhlalaleni; ka titimeta kone[201] a hansi ka minkuwa ni mimale.
Depois passarás ao pantano.	U ta tlhela u wela ţhobo.
A agoa corre devagar. E é na realidade boa.	Mati ma ţuţuma ha hombe, ma nanḑikela mfuŗi.
Descançaremos um pouco, conversaremos e informar-nos-hemos com os que passam.	Hi ta wisanyana[325] kone, hi hungata hi ḑungulisana ni ba-ndlela.
Levantem-se, rapazes; vamos tomar outra vez o nosso caminho, se nos demorarmos, o sol ha-de pôr-se antes que cheguemos.	Pfukan, maḑyaha; a hi khomen ndlela yeŗu. Loko hi hlwela, ḑi[169] ta pela hi nga sanga[273] na tšikela.
É preciso levantarmos-nos cedo para se andar até que os raios do sol nos aqueçam.	Ŝi fanekele ku pfuka mpunḑwin, mhunu a famba, masana ma ko[278] ma tlhaba.
Estender-nos-hemos um pouco ao meio dià para descançar.	Hi ta tilatanyana nhlekanhini, hi wisa.
A tarde, a brisa começa a soprar, tornar-nos-hemos a pôr caminho (marcharemos), e chegaremos á povoação antes do pôr do sol.	Hi lihungu, mfenya wu sungula ku ba; hi ta tlhela hi famba, hi ya tlhasa a mutini, dambu ḑi nga si na pela.
Os ventos não se parecem. O norte é muito quente. O sul traz chuva. A brisa d'este é muito util.	Timheho a ti fanani; Ňwalungu wu ni mumu ngopfu. Nyingitimu yi tisa[310] mpfula. Mfenya wunene, wu pfuna ngopfu.
O vento de leste não sopra muitas vezes.	Mupfanyaka a u tekisi[284] ku ba.
Olhem estas nuvens negras ao Sul; troveja para lá. O ceu explue, é o relampago.	Labisan matlabi la'ya ntima[128], le nyingitimu. Ka ḑuma lahaya. Tilo ḑi baleka : hi ḑo[167] lihati.

FRANÇAIS	ANGLAIS
Surtout, tu passeras par les villages, tu trouveras des parents, ils te donneront de la bière légère et du maïs cuit et de la farine écrasée par les femmes.	The great thing is that you will pass through villages and find relations and they will give you beer, cooked mealies and flour prepared by the women.
Oh ! si seulement (on allait par) la colline! Elle vaut mieux que le fleuve, mon ami!	I should like to go by the hill; it is better than the river, my friend!
Quand tu seras monté sur la colline, tu redescendras au ruisseau; il y fait frais, sous les figuiers et les palmiers.	When you have climbed up the hill you will go down to the brook; it is cool there under the figtrees and the palm-trees.
Puis tu passeras le marais.	Then you will cross the swamp.
L'eau coule doucement; elle est vraiment bonne.	The water flows gently; it is very pleasant.
Nous nous y reposerons un peu, nous causerons, nous nous communiquerons les nouvelles avec les passants.	We shall rest a while there and chat together and speak about the news with those who pass by.
Levez-vous, jeunes gens, reprenons notre route. Si nous tardons, le soleil se couchera avant que nous soyons arrivés.	Get up boys; let us get along. If we delay the sun will set before we reach our journey's end.
Il faut se lever de bon matin; qu'on marche jusqu'à ce que les rayons du soleil transpercent.	We must get up early and walk till the sun's rays are scorching.
Nous nous étendrons un peu à midi pour nous reposer.	We shall lie down a while at noon to rest.
L'après-midi la brise commence à souffler; nous nous remettrons en route et nous arriverons au village avant le coucher du soleil.	In the afternoon, the breeze will begin to blow; we shall start again on our march and reach the village before the sun sets.
Les vents ne se ressemblent pas. Le nord est très chaud; le sud apporte la pluie; la brise d'est est bonne et très utile.	The winds are not alike. The north wind is very hot; the south wind brings rain; the east breeze is pleasant and very useful.
Le vent d'ouest ne souffle pas souvent.	The west wind does not blow often.
Regardez ces nuages noirs au sud; il tonne là-bas. Le ciel fait explosion.... C'est là l'éclair.	Look at these black clouds, southwards. It is thundering over there. The heaven explodes. That his the lightening.

PORTUGAIS	RONGA
A chuva não tardará ; procuremos onde nos recolhermos.	Mpfula yi nga ka [242] yi nga hlweli ; a hi ḍyulen laha hi taka [248] tšhabela kone.
Realmente ! O senhor do ceu é poderoso !	Kunene ! Hosi ya tilo yi ni ntamu !
Agora a terra está humida. Ha-de ser escorregadio na terra preta.	Ŝoŝi misaba mi ţanile ; ku ta ŗetemuka le nyakeni.
Os canaes tornaram-se em rios.	Minkobotlo mi nḍuluki [296 note] milambu [60].
A inundação vae espalhar-se e cobrirá a planicie do Incomati, não se poderá mais passar.	Ntita yi ta halaka, i fukumeta libala la Nkomati, ku nga [239] ha weleki [294].
E no Bilene tambem, morrerá muita gente e as casas serão arrastadas pela inundação.	Ni le Bilen, bhanu ba ta fa, tiyindlu ti ta wutliwa hi ntita.
Isto parecerá como nos dias de Noé.	Ŝi ta fana ni masiku ya Noa.
Tu não ouviste fallar de Noé, tu ?	A ku mu tibi, wene, Noa ?
Foi o unico homem que se escapou com a sua mulher e os seus filhos do diluvio dos tempos antigos que destruiu a terra toda.	Hi lweyi a nga huluka [246] ha ŝakwe [191], ni nsati ni bana, ntiten le'ya khale, le'yi honiki misaba hikwayu.
Estas questoẽs interessam-me, amigo ! Conta me tudo até o fim.	Ta nabeta, timkaka leti, mbalaku ! Nḍi byeletele [308] tone, u heta.
* * *	* * *
Ouviste a hyena, durante a noite ?	Ŝana mi yingelile mhisi makaŗi ka busiku ?
Eu por mim diria que isso não são senão rapozas ou uma coruja.	Mine, nḍi nga ku [262] : hi mabuwana, ntse, kumbe ŝikotlwana.
Hontem, ouvi realmente um leão.	Tolo, nḍa yingeli nḍau kunene.
Talvez fosse um, porque os ha aqui, e mesmo elles arrebataram dois bois no mez passado.	Yi nga ba yone, hikusa ti kone kolomu, mfuŗi ta [228] wutli tihomu tibiŗi hweti le'yi hunḍiki.
As tuas palavras fazem-me medo. Todo eu tremo !	Maŗito ya ku ma nḍi tšhabisa. Nḍa ku [379] pyaţa-pyaţa !

FRANÇAIS	ANGLAIS
La pluie ne tardera pas ; cherchons où nous nous réfugierons.	The rain will not delay much. Let us look for a place where we can take refuge.
En vérité, le Seigneur du ciel est puissant !	In truth ! the Lord of heaven is powerful !
Maintenant la terre est humide. Ce sera glissant sur la terre noire.	Now the earth is wet. It will be slippery on the black earth.
Les canaux sont devenus des rivières.	The ditches have grown to be rivers.
L'inondation se répandra et couvrira la plaine du Nkomati ; on ne pourra plus passer.	The inundation will spread on and cover the plain of the Nkomati, it will be impossible to cross.
Aussi à Bilène, les gens mourront ; les maisons seront emportées par l'inondation.	Even in Bilen, the people will die, the houses will be carried away by the inundation.
Cela ressemblera aux jours de Noé.	It will be the same as in the days of Noah.
Tu n'as pas entendu parler de Noé, toi ?	You did not know about Noah, did you ?
C'est l'homme qui s'est échappé seul, avec sa femme et ses enfants, dans le déluge des anciens temps qui a détruit toute la terre.	He is the man who was saved alone with his wife and children in the inundation of old times which ruined the whole earth.
Ces affaires-là me font bien envie, mon cher. Dis-les-moi toutes jusqu'à la fin.	These matters are interesting, my friend. Tell me all about them.
* * *	* * *
Avez-vous entendu la hyène, durant la nuit ?	Did you hear the hyena during the night ?
Pour moi, je dirais que ce ne sont que des renards ou une chouette.	Myself, I think it was only foxes or an owl.
Hier j'ai entendu vraiment un lion.	Yesterday I really heard a lion.
Ce pourrait en être un, car il y en a ici... et même ils ont enlevé deux bœufs le mois passé.	It might be so, because there are some, here ; moreover they took away two oxen last month.
Tes paroles me font peur. Je suis tout tremblant !	Your words frighten me. I am trembling !

PORTUGAIS

XII. No rio.

D'esta vez, iremos pelo rio.

Arrumem tudo no barco partiremos pela manhã.
Os remos estão em bom estado?
A vela é forte?
N'alguns sitios iremos a remos, n'outros vocês empurrarão com os croques.
O vento sopra com fôrça. Levanta a vela.
Não! Isto são só lufadas que não servem de nada. E'preciso abaixar a vela, nós nos serviremos dos remos só.
O Baixo-Incomati é muito fundo até Manguène, na Xerinda, e até Manhiça. Se fores mais longe, encontrarás praias de areia.

Tocámos na areia! salta para a agoa para empurrar o barco para um sitio mais profundo.
As ondas são grandes. Nós poderiamos receiar. Mas o barco é solido.
Se eu não tivesse calefetado uma taboa hontem, veriamos uma grande desgraça, hoje.

Um outro barco, como estava furado, afundou-se perto da Xefina. As mercadorias perderam-se completamente e os tripulantes só se salvaram a nado.
Um vapor pequeno pode chegar até Magule; um grande não poderá.

RONGA

XII. Nambyen [112].

Nkama lo, hi ta famba hi nambu.

Pakelan hikwaŝu a baŗiken, hi ta famba ni mišo.
Šana mawombe ma lulamile?
Šana ţanga ḍi tiyile?
Kuṅwana hi ta weta hi mawombe, kuṅwana mi ta tlhabelela hi maphondo.
Mheho yi ba hi ntamu. Kakulela ţanga.
I-hī! hi masima ntsena; a ma pfuni ntšhumu. Ŝi fanekele ku yisara, hi ta tipfuna hi mawombe ntsena.
Moŗako wu yetile ngopfu, ku tšikela le Mhongweni, ka Šiŗinḍa, ni le ka Manyisa. Loko u ya mahlwen, u ta kuma minţunḍulu.
Hi khisile. Tlulela [302] matin, u ţinetela baŗika laha ku yetiki.

Mabimbi makulu [122]. Afa hi nga tšhaba. Kambe baŗika ḍi tiyile.

Loko fanga [360] nḍi nga behelanga pulangu ḍiṅwana tolo [53], anha hi bonile [218] khombo le'ḍikulu namuhla [5].
Ḍiṅwana baŗika, leŝi [368] ḍi tunyekiki, ḍe [229] ku tika le Šefini; a mpahla ya lahleki hikwayu, ni bhanu ba huluki hi ku buma ntsena.
Šitimela le'šitongo ši nga tlhasa le ka Magule; le'šikulu ši nga hluleka.

FRANÇAIS

XII. Sur le fleuve.

Cette fois-ci, nous irons par la rivière.

Chargez tout dans la barque, nous partirons de bon matin.

Les rames sont-elles en bon état?

La voile est-elle solide?

Dans certains endroits nous irons à rames; ailleurs, vous pousserez avec les gaffes.

Le vent souffle avec force. Lève la voile.

Non! Ce ne sont que des rafales qui ne servent à rien. Il faut baisser la voile; nous nous aiderons des rames seulement.

Le Bas-Nkomati est très profond jusqu'à Mongouène, à Chirindja et à Manyissa. Si tu vas plus loin, tu trouveras des bancs de sable.

Nous nous sommes ensablés! Saute dans l'eau pour pousser la barque à un endroit profond.

Les vagues sont grandes. Nous pourrions craindre; mais la barque est solide.

Si je n'avais pas fixé une planche hier, nous verrions un grand malheur aujourd'hui.

Une autre barque, parce qu'elle était trouée, s'est enfoncée à Chéfine. Les marchandises se sont toutes perdues et les gens se sont sauvés seulement en nageant.

Un petit steamer peut arriver à Magoulé, un grand ne le pourrait.

ANGLAIS

XII. On the river.

This time we shall go by the river.

Pack everything in the boat; we shall start at dawn.

Are the oars in good order?

Is the sail strong?

In some places; we shall go with the oars. In others you shall work with the poles.

The wind is strong. Hoist the sail.

No! it is only gusts of wind. They are useless. We must take the sail down and work with the oars only.

The Lower-Nkomati is very deep as far as Mongwen, in Shirinda and Manyisa. If you go further up, you will find sand banks.

We have run up on a sand bank. Jump into the water and push the boat into deep places.

The waves are high. We might be frightened, but the boat is strong.

If I had not put in a fresh plank yesterday, we would have seen a great accident to-day.

Another boat, because it had a hole in it, was wrecked at Shefin. All the goods were lost, and the people were saved only by swimming.

A little steamer can reach Magule. A big one cannot.

PORTUGAIS	RONGA
Os rios do Maputo estão cheios de crocodilos; aqui, no Marracuène, não ha senão hippopotamos.	Milambu ya ka Mapuṭu mi tele hi tingwenya. Halen, Moŗakwen, ka ku ba[260] ni timpfubu ntsena.
Nos ouvimol-os ; vêm respirar durante a noite ; elles sahem e vêm mesmo estragar os campos.	Ha ti yingela, ta ku hefemula ni busiku ; ti huma, ta ta hona[230] ni masimu mfuŗi !
Carreguem aquium pouco de lenha; aqui da floresta, porque, quando tivermos ido mais para diante, encontraremos grandes planicies com caniço e juncos e papyrus, e faltará com que fazermos fogo.	Pakelan tihunyinyana, ko-lomu, muṭhwin ; hikusa loko hi hunḍela mahlwen, hi ta kuma timbala le'tikulu ta nhlanga, ni papala ni bungu, hi ta pfumala ŝa ku ṭibela ha ŝone.
Chegaram hoje trez vapores ; um vem de Natal, outro d'Inhambane, outro dizem que vem de Moçambique.	Ku tlhese ŝitimela ŝiŗaŗu namunhla. Šiṅwe ši pfa Thawen, šiṅwe ši pfa Nyembane, šiṅwe ba li[169] ši pfa Manga.

XIII. **A caça.**	XIII. **Ku hloten.**
Nós partiremos amanhã para caçar animaes selvagens.	Hi ta famba munḍuku, hi ya hlota ŝihaŗi ŝa nhoba.
Está bem. Éum trabalho muito agradavel.	Hi ŝone ! hi ntiŗo lo'wu ṭhabisaka ngopfu.
Sabes tu aonde a caça grande é abundante?	Šana u tiba mbangu laha ŝihaŗi le'ŝikulu ŝi taliki ŝinene kone ?
Sim ! Ha muita na Cossine na fronteira das terras de Likoto.	Eye ! Ŝi kone, ŝa ku tala ngopfu, le Khosen, laha ku banḍamanaka ni tiko ḍa ka Likoṭo.
Quaes são as variedades?	Tinŝaka ta ŝone hi tini šana ?
Ha buffalos e antilopes. Tu poderás ahi encontrar tamben girafas e zebras.	Ti kone tinyaŗi ni tihungunyi ; u nga kuma ni tinhutlwa ni timangwa.
Quanto aos leões e aos leopardos, podem se encontrar no Chlenguè, do outro lado do Limpopo, ha tambem ahi elephantes no deserto e nas grandes florestas d'esse paiz.	Tinḍau, tone, ni tiyingwe, ti nga[267] kumiwa le Hlengwe, tlhelo ḍiṅwana ḍa Bembe, laha ku nga[267] ni tindlopfu le mananga ya kone ni miṭhwini[56] le'mikulu ya tiko leḍo.
Quem me dera, iremos lá !	Mawaku ! hi ya kone !

FRANÇAIS

Les fleuves, à Mapoute, sont pleins de crocodiles. Ici, à Morakouène, il n'y a que des hippopotames.

Nous les entendons ; ils viennent respirer pendant la nuit ; ils sortent et viennent même gâter les champs.

Chargez un peu de bois, ici, à la forêt, car lorsque nous serons allés de l'avant, nous trouverons de grandes plaines de roseaux, de masettes et de papyrus et nous manquerons de quoi faire du feu.

Il est arrivé trois steamers aujourd'hui. L'un vient de Natal, l'autre d'Inhambane ; on dit que l'autre vient de Mozambique.

XIII. A la chasse.

Nous partirons demain pour chasser les bêtes sauvages.

C'est cela ! c'est un ouvrage très plaisant.

Sais-tu l'endroit où le grand gibier est abondant ?

Oui, il y en a beaucoup à Cossine, à la frontière du pays de Likoto.

Quelles en sont les espèces ?

Il y a des buffles et des antilopes. Tu peux y rencontrer aussi des girafes et des zèbres.

Quant aux lions et aux léopards, on peut les rencontrer dans le Hlengoué, de l'autre côté du Limpopo, là où il y a aussi des éléphants, dans le désert et les grandes forêts de ce pays-là.

Si seulement nous y allions !

ANGLAIS

The rivers of Mapute are full of crocodiles. Here, at Morakwen, there are only hippopotami.

We hear them, they snort during the night. They come out and go and spoil the gardens.

Pack some wood, here, in the forest. Because when we have gone further on, we shall find large plains of reeds and of rushes and papyrus and we shall not have anything to make fire with.

There are three steamers arrived to-day. One comes from Natal, another from Inhambane ; and the other, they say, from Mozambique.

XIII. Hunting.

We shall go to-morrow to hunt wild animals.

Very good ! it is a pleasant occupation.

Do you know a place where large game is plentiful ?

Yes ! there is plenty at Cossine, at the border of the country of Likoto.

What kinds of game are there ?

There are buffalos and bucks ; and you may meet with girafes and zebras.

Lions and tigers might be found in Hlengoland, on the other side of the Limpopo where there are also elephants, in the deserts and the big forests of that country.

I should like that we go there.

PORTUGAIS	RONGA
A minha espingarda tem muito poder. Não errarei um antilope nem uma gazella correndo.	Šibalesa ša nga [267], ši ni ntamu ngopfu ; ndi nga [267] ka nḍi nga hoši mhala-mhala nambi mhunti loko yi ṭuṭuma.
Alguns boers veem todos os annos, matam os hippopotamos do lago Chuale e matam tambem as girafas das planicies do Manzimichlope.	Mabunu maṅwana ma ta malembe hikwawu, ma balesela timpfubu a tiben ḍa Šwale, ma dlaya ni tinhutlwa timbalen ta Manzimhlope.
Alli é que ha animaes selvagens Algures desapparecem por causa do grande numero de povoaçoẽs.	Hi laha ku nga ni ŝihaṛi. Kuṅwanyana ŝi hela hi ku tala ka miti.
Diz-se que os brancos fazem muito dinheiro a vender as pelles d'animaes selvagens : fazem d'ellas chicotes e correias.	Ba li balungu ba kuma mali le'yinyingi [146 note 1] hi ku šabisa ŝikhumba ŝa ŝihaṛi ; ba hamba ŝisepu ha ŝone, ni mibya.
Nós, os pretos, sabemos só curtir para as nossas mulheres um ntéhé (pelle para trazer as crianças ás costas).	Hine, ba-ntima, ha tiba ntsena ku fukela [302] nsati a ntehe.
A carne do hippopotamo é bem bôa. Mas os dentes do elephante e do rhinoceronte teem um grande valor.	Nyama ya timfubu ya nanḍikanyana. Kambe lihonḍo la ndlopfu ni la šibeḍyana li ni lisima ngopfu.
Estender laços aos passaros e fazer armadilhas, nós não ignoramos.	Ku ṛeya tinyanyana ni ku hamba ŝiṛimba, a ŝi hi kohli.
Os macacos podem ser apanhados na floresta das palmeiras quando sahem para vir comer o milho dos campos.	Tihabu ti nga baleseliwa a muṭhwin wa mimale, loko ti huma ti ta ta [257] da ŝiṭama masiṅwin [69 note 1].
Os porcos selvagens tambem ahi são muito numerosos.	Tingolube ta nhoba ti tele kone na tone.
Se desejardes encontrar muita caça, é bom levar comvosco um caçador que conheça bem o paiz.	Loko ṅwi [154] ḍyula ku kuma ŝihaṛi ŝinene, ŝa hombe mi teka muhloti lw'a tibaka tiko.
Quando mataram muito, os caçadores gostam de conversar á tarde quando assam a carne que caça-	Ku nga ku [266] loko ba dlayi ngopfu, bahloti ba ṛanḍa ku hungata hi madambu, be kaṛi [279] ba woša

FRANÇAIS	ANGLAIS
Mon fusil a beaucoup de puissance, je ne manquerais pas une antilope ou une gazelle à la course.	My gun is very powerful. I should not miss a running antilope or buck.
Certains Boers viennent tous les ans tirer les hippopotames au lac Chwalé. Ils tuent aussi des girafes dans les plaines du Manziméhlopé.	Some Boers come every year to shoot hippopotami in the Shwale lake. They also kill girafes in the plains of Manzimhlope.
C'est là qu'il y a des bêtes sauvages ; ailleurs elles disparaissent à cause du grand nombre de villages.	That is the place where there is game ; elsewhere they are not to be seen on account of the great number of villages.
On dit que les blancs se font beaucoup d'argent en vendant les peaux des bêtes sauvages ; ils en font des fouets et des lanières.	They say that white people make much money by selling the skins of wild beasts ; they make whips and lashes of them.
Nous, les noirs, nous savons seulement tanner pour notre femme un *ntéhé* (couverture pour porter les enfants).	We, black people, only know to tan a *ntéhé* (skin to carry the child) for our women.
La viande des hippopotames est assez bonne. Mais la défense de l'éléphant et celle du rhinocéros ont une grande valeur.	The meat of hippopotamus tastes fairly nice. But the tusks of elephants and rhinoceros is very valuable.
Tendre des lacets et faire des pièges, nous ne l'ignorons pas (nous savons le faire).	To set traps and to make snares is not unknown to us.
Les singes peuvent être tirés dans la forêt des palmiers, lorsqu'ils sortent pour venir manger le maïs dans les champs.	Monkeys can be shot in the palm-groves, when they come out to eat mealies in the gardens.
Les cochons sauvages y sont aussi nombreux.	The wild pigs are also numerous there.
Si vous désirez trouver beaucoup de gibier, il est bon de prendre avec vous un chasseur qui connaisse le pays.	If you want to get plenty of game, you ought to take with you a hunter who knows the country.
Lorsqu'ils ont beaucoup tué, les chasseurs aiment à causer, le soir, tout en rôtissant la viande qu'ils	When they have killed much game, hunters like to chat together in the evening, while roasting

PORTUGAIS

ram, contando os feitos da sua habilidade.

Ahi está justamente um leão que se faz ouvir a pequena distancia! Elles agarram nas suas espingardas e vão para lá. Os cavallos e os bois tremem de medo. Um verdadeiro caçador, elle, não, o receia!

XIV. **Doenças.**

Como passas tu?

Passo bem; mas não estou muito bem.

Estou um pouco bem, pouco, pouco.

O que sentes tu?

Sinto a cabeça a doer-me e sinto arrepios e o meu corpo escalda.

Transpiras?

A transpiração sae quando acabo de sentir arrepios. Pouco tempo depois, sinto de novo o frio.

E comes?

Quando por acaso como, vomito.

Sinto vertigens quasi que caio.

E'a doença desta terra. Ha um certo remedio dos brancos que imita uma farinha branca e que é muito util.

Chama se quinino.

E'isso! Se tiveres isso de novo, tu poderás mandar alguem e eu t'o enviarei.

Obrigado.

Tenho tosse; o peito doe-me.

RONGA

nyama leyi ba yi kumiki, ba ḍungulelana mitiŗo ya butlhaŗi bya bu.

Ngwaso nḍau ya twala kulenyana! Ba khoma ŝibalesa, ba ya kone. Mahanši ni tihomu ŝi ŗuŗumela hi ku tšhaba. Muhloti lw'a nga yene [170], a nga tšhabi, yene!

XIV. **Mababyi.**

Šana wa hanya šana?

Nḍi hanyanyana. Kambe a nḍi hanyi ŝinene.

Nḍi hanyanyana, ŝiţongonyananyana [114].

Šana u yingela [298] yini?

Nḍi yingela nhloko yi tlhanyaka, ni ku ŗuŗumela ni ku hisa ka miŗi.

Wa ku nyuka šana?

Wa huma nyuku, loko nḍi hetile ku ŗuŗumela. Ku hunḍa nkamanyana, nḍi yingela šiŗami kambe.

Šana wa da šana?

Ku nga ku [266] loko nḍi da, nḍa ku [217] nhlanta.

Nḍi na ni ndzululwana, nḍi ḍyula ku wa.

Hi bubabyi bya tiko leḍi [138]. Wu kone muŗi muńwana wa balungu, wu yentšyaka mapa ya ntlhohe, wu pfunaka ngopfu.

Ba li i kinini.

Hi wone [170]! Loko ŝi tlhela ŝi ku khoma, u nga ŗuma mhunu, n'ta ku ŗumela wone.

Ikhani [383]! babisa.

Nḍi ni mukhuhlwana; šifuba ša

FRANÇAIS

ont obtenue, et en se racontant les uns aux autres les exploits de leur habileté.

Voilà justement un lion qui se fait entendre à quelque distance ! Ils prennent leurs fusils et y vont. Les chevaux et les bœufs tremblent de peur. Un vrai chasseur ne craint pas, lui !

XIV. Les maladies.

Te portes-tu bien ?

Je me porte bien,... mais je ne me porte pas très bien (je vais assez bien).

Je vais assez bien,... un peu,... un peu....

Que ressens-tu ?

Je sens ma tête qui me fait mal et je frissonne et mon corps brûle.

Est-ce que tu transpires ?

La transpiration sort quand j'ai fini de frissonner. Un peu de temps se passe, je sens de nouveau le froid.

Manges-tu ?

Lorsque par hasard je mange, je vomis.

J'ai le vertige, je suis près de tomber.

C'est la maladie de ce pays. Il y a une certaine médecine des blancs qui imite une farine blanche et qui est très utile.

On l'appelle quinine.

C'est cela. Si cela te prend de nouveau, tu peux envoyer quelqu'un et je t'en enverrai.

Merci ! [mal.

J'ai la toux, et la poitrine me fait

ANGLAIS

the meat which they have got, they relate to each other their clever deeds.

But suddenly a lion is heard at some distance ! They seize their guns and go there. The horses and oxen are trembling for fear. A true hunter does not fear !

XIV. The diseases.

Are you well ?

I am pretty well, but I am not in very good health.

I am in poor health, poor, poor....

What do you feel ?

I feel my head, it aches, I am shivering and my body is hot.

Are you perspiring ?

The perspiration comes when I have ceased to shiver ; some time afterwards I feel cold again.

Can you eat ?

Whenever I eat anything, I am sick.

I feel dizzy, I nearly fall down.

It is the disease of this country. There is a certain medicine of the white people which is like white floor, which is very use-

They call it quinine. [ful.

Very good. If it should attack you again, you can send somebody and I will send you some.

Thank you !

Icough. My chest is very sore.

PORTUGAIS	RONGA
Escarro sangue e isto faz me doer as costas e os hombros.	Nḍi kohlela ni [354] ngati : ku tlhanya ngopfu timbambyen ni le makhatleni.
Seria bom que te friccionasses pela manhã, ao meio dia e á noite com um oleo medicinal.	Ša hombe u tišoša mišwen ni le nhlekanhin ni madambyen hi mafuṛa lawa ya muṛi.
Dá m'o então !	Nḍi hanane-ka [356] !
Vão todos bons, em casa ?	Šana ba hanya šana, le kaya ?
Elles vão menos mal. Teem tosse, comtudo passeiam (com ella).	Ba hanyanyana. Mukhuhlwana ba na wu [167], nambi ši tanu ba famba-famba na wu.
Uma doença grave, é a do nosso pequeno. Está doente com uma angina.	Šinyonga i ša ṅwan'eṛu, a babyaka hi mubukulu.
Ella fal-o soffrer muito. Elle não pode respirar. Tem a garganta embaraçada.	U mu babisa ngopfu. A nga ha koti ku hefemula. Mikolo mi sibekile.
Um outro tem escarlatina. Sahiu hontem. E uma epidemia espantosa que mata muitas creanças.	Muṅwana a ni šiṭhinana. Ša humi tolo. Mpungu lo wu tšhabisa ngopfu hi ku dlaya baṭongwana ba ku tala.
O reumathismo tambem apanhou o pae d'elles. E'lhe impossivel levantar-se e sahir fóra.	Šifambi na šone ši khomile ṛoṛwabu [165]. A hluleka ni ku sekeleka a huma handle.
Meu irmão, esse, tem dores intestinas. Isto queima-o (morde) e obra muito. Tem mesmo sangue.	Makweṛu, yene, a ni [337] le nḍen. Ka mu luma, a buyelela ngopfu ; a buyelela ni ngati.
Minha mãe tem uma grande ferida nas pernas. D'antes era um abcesso, afinal abriu-se, não se curou e deu em resultado esta ferida.	Mamana a ni šilonḍa le'šikulu milengeni. Khale afa ḍi li [214] ṛumba. Ḍa balekile kutani ; a ḍi holanga, ḍa yentšyi šilonḍa lešo.
Tens muitas doenças em tua casa, pobre amigo !	Mababyi ma yanḍile kaya kwenu [166] mbuyangana !
* * *	* * *
Vae ter com os medicos, elles vos curarão.	Yana ku tiṅanga, ba [171] ta mi daha.
São muito caros.	Ba dulisa ngopfu.

FRANÇAIS	ANGLAIS
Je crache du sang, cela me fait très mal aux côtes et aux épaules.	I spit blood. There is an aching pain in my ribs and shoulders.
Ce serait bon que tu te frictionnes le matin et à midi et le soir avec une huile médicinale.	You had better rub yourself morning and at noon and evening with a medicinal oil.
Donne-m'en donc !	Give me some !
Vont-ils bien, à la maison ?	Are they well, at home ?
Ils vont assez bien. Ils ont la toux, néanmoins ils se promènent (avec elle).	They are not very well. They have coughs, but still they get about (with it).
Une maladie grave, c'est celle de notre enfant. Il est malade de l'angine.	A serious disease is that of our child, who has got the croup.
Elle le fait beaucoup souffrir. Il ne peut plus respirer, sa gorge est obstruée.	It causes him great suffering. He cannot breathe. His throat is obstructed.
Un autre a la scarlatine. Elle est sortie hier ; c'est une épidémie effrayante qui tue beaucoup d'enfants.	Another one has scarlatina. It appeared yesterday. This epidemy is awful, it kills a lot of children.
Le rhumatisme aussi a saisi leur père. Il lui est impossible de se lever et d'aller dehors.	Also their father has taken rheumatism. He is unable to stand up and to go out.
Mon frère, lui, a mal à l'intérieur. Cela le brûle (mord) et il sort beaucoup. Il a même du sang.	My brother is sick internally. It causes him bad pains (it bites). He has severe diarroea ; there is even blood.
Ma mère a une grande plaie aux jambes. Autrefois, c'était un abcès. Il s'est ouvert enfin ; il n'a pas guéri et a produit cette plaie.	My mother has a large sore on her legs. Previously it was an abcess. It broke at last, but it did not heal and gave rise to this sore.
Les maladies sont nombreuses chez vous, pauvre ami !	The diseases are many in your house, poor man !
* * *	* * *
Va auprès des médecins, ils vous soigneront.	Go to the doctors, they will cure you.
Ils font payer bien cher.	They are very dear.

PORTUGAIS	RONGA
Alguns feiticeiros enganam-nos, dizem que temos espiritos dentro de nós, tocam nos tambor (aos ouvidos) toda a noite, e bastante nos atormentam.	Baṅwana bangoma ba hi kanganyisa, ba li hi ni Ŝikwembu nḑen kweṛu ; ba ta hi gongonḑela busiku hikwabyu [190], ba hi hlupha Ŝinene.
Realmente ! São mentirosos, elles levam simplesmente o seu dinheiro. Não sabem nada !	Kunene ! Ba na ni maḑimi. Ba ku teka mali yenu. A ba tibi ntšhumu !
E mesmo quando a doença se torna muito grave, deitam os ossos (gagáo) dizem muitas coisas, exigem uma cabra, fazem-nos beber o sangue e comem elles a carne.	Mfuṛi loko šinyonga ši tshima ngopfu, ba hlahlubabula, ba hi hlaya Ŝa ku tala, ba bitana mbuti, ba hi disa [310] ngati, bone ba da nyama.
Que tambor é esse que se ouve lá adiante?	Šana maḑanḑana la'ma twalaka [298] lahaya, hi yini šana ?
São ainda elles que tocam tambor a um doente.	Behe [263] bone, bangoma ; ba gongonḑelaka mhunu wa ku [128] babya.
Outras vezes fazem nos incisões ou então cauterisam o membro doente.	Kuṅwana ba hi tlhabela tinhlanga ; kumbe ba tlema šiṛo le'ši babyaka.
O banho turco, esse, é bastante util. A maneira de o preparar (coser) é a seguinte : embrulhamnos em mantas e introduzem perto de nós uma vasilha d'agoa a ferver que contem o remedio.	Phungulu, ḑone, ḑi ni ntiṛo nyana. MaŜekela ya ḑone, ba hi biyelela hi tinkuku, ba nhingenisa ku hine a hlembeto ya mati ya ku bila, ma nga ni muṛi.
Transpiramos, transpiramos e tossimos. Algumas vezes curam nos assim.	Ha nyuka, ha nyuka, ha kohlela. Maṅwana masiku ba hi hanyisa ha [346] kone.
Deixem os seus medicos e as suas invenções.	Ţikan tiṅanga tenu, ni loko mi li mitsiko ya tone.
Peçam aos brancos para os curar.	Kombelan ku balungu ba mi daha.
São elles que sabem.	Hi bone ba Ŝi tibaka !

FRANÇAIS	ANGLAIS
Certains sorciers nous trompent ; ils disent que nous avons des esprits au dedans de nous ; ils battent du tambour (à nos oreilles) toute la nuit et nous tourmentent bien.	Some sorcers deceive us ; they say we have got spirits inside of us. They beat drums during the night. They torment us very much.
Vraiment ! ce sont des menteurs. Ils prennent simplement votre argent ; ils ne savent rien !	Indeed ! They lie. They take your money for nothing. They do not know anything !
Et même, lorsque la maladie devient très grave, ils jettent les osselets ; ils nous disent beaucoup de choses, ils exigent une chèvre, ils nous font boire le sang, eux en mangent la viande.	Moreover when a disease gets very serious, they cast lots and tell us many things. They ask for a goat, they make us eat the blood and they eat the meat themselves.
Qu'est-ce que ces tambours qu'on entend là-bas?	What are these drums which are audible over there ?
Ce sont encore eux, les sorciers, qui battent le tambour pour un malade.	It is these same sorcers. They are beating drums for a sick man.
D'autres fois ils nous font des incisions ou bien ils cautérisent le membre malade.	On other occasions they cut incisions (in our skin) or they cauterise the diseased limb.
Le bain turc, lui, est assez utile. La manière de le préparer (cuire) est la suivante : ils nous enferment entre des nattes ; ils introduisent près de nous une marmite d'eau bouillante qui contient de la médecine.	The turkish bath is somewhat useful. As regard the way of preparing it, they wrap us in mats, they put in near us a pot of boiling water which has medicine in it.
Nous transpirons, nous transpirons, nous toussons. Certains jours ils nous guérissent ainsi.	We perspire, we perspire, we cough. Some days they cure us by it.
Abandonnez vos médecins et leurs inventions.	Leave your sorcers and their frauds.
Demandez aux blancs de vous soigner.	Ask white people to cure you.
Ce sont eux qui le savent.	It is they who understand it.

PORTUGAIS

XV. Discussão no tribunal.

Qual é a tua questão?
Nos vimos aqui, nosso chefe, a respeito de dividas.
És tu quem accusa este homem?
Sou eu.
Que mal te fez elle?
Tem uma divida para comigo, porque me comeu os meus bois.
Como é que elle os comeu?
Casando com a minha filha sem pagar o dote.
Não vos entendestes bem então?

Nos tinhamos decidido que elle me daria cinco bois ou doze libras.

Elle casou com a sua mulher e não pagou nada!
Quem são as testemunhas?
Estão em casa : são muitas.

Vae buscal-as e vem amanhã.

* * *

Eu tambem venho cá por causa d'um negocio de dinheiro.
Conta nos isso bem.
Foi isto : Eu tinha uma mulher e tres filhos, raparigas. Depois a minha mulher morreu.
Os parentes della vieram ter comigo e disseram me que pagasse a filha d'elles que tinha morridà as minhas mãos. Elles querem levar me as minhas filhas para as vender em casamento mais tarde.
Eu recuso.

RONGA

XV. Ku khanela ka hubo.

Šana mhaka ya ku hi yini?
Hi tele ku wene, Hosi, hi nkonta [351] ya milanḍu [60].
Hi wene u ŗambelaka mhunu lwe?
Hi mine.
A ku dohele [302] yini [178] šana?
A ni nanḍu [60] ku [348] mine, hikusa a di tihomu ta nga.
A ti dile hi ku yini [178]?
Hi ku lobola ṅwan'a nga a nga ka [242] a nga humeši [312] bukosi.
Afa mi yingelanile ŝinene, šana?

Afa hi halile hi ku [262] : a ta nḍi nyika ntlhanu wa tihomu, nambi be bamponḍo ba khume na babiŗi. Yene a teka nsati a nga ha [273] loboli ha ntšhumu!
Šana timboni ta ku hi tini [177]?
Ti ko [373] kaya ; ti tele.

Famba, u ya ti ḍyula, mi ta buya munḍuku.

* * *

Na mine nḍi tile hi mhaka ya bukosi.
Hi tibise [310] yone ŝinene.
Hi leyi : Afa nḍi ni nsati ni bana baŗaŗu, banhonyana. Ka ba [260] loko nkat'a [105] nga a file.
Mašaka ya kwe ma ti ku mine ma ku : a nḍi lobole [231] ṅwan'a [165] bu lw'a fiki mandlen ya nga. Ba ḍyula ku nḍi tekela bana, ba ta ba lobolisa a nṭhaku.

Nḍi yala.

FRANÇAIS

XV. La discussion au tribunal.

Quelle est ton affaire ?
Nous sommes venus à toi, notre chef, au sujet de dettes.
Est-ce toi qui accuses cet homme ?
C'est moi.
Quel mal t'a-t-il fait ?
Il a une dette vis-à-vis de moi, car il a mangé mes bœufs.
Comment les a-t-il mangés ?
En épousant ma fille sans payer le douaire.
Vous étiez-vous bien entendus ?

Nous avions décidé qu'il me donnerait cinq bœufs ou douze livres. Il a épousé sa femme et n'a rien payé !

Quels sont tes témoins ?
Ils sont à la maison ; il y en a beaucoup.
Va les chercher, vous reviendrez demain.

* * *

Moi aussi, je suis venu pour une affaire d'argent.
Fais-la-nous bien connaître.
La voici : j'avais une femme et trois enfants, des filles. Ma femme mourut.
Ses parents vinrent vers moi et dirent que je paie pour leur enfant qui est morte dans mes mains. Ils veulent me prendre mes enfants pour les vendre en mariage plus tard.
J'ai refusé.

ANGLAIS

XV. The discussion in law-court.

What is your case ?
We have come to you, our chief, on the matter of debts.
Is it you who accuse this man ?
I am.
What wrong has he done to you ?
He has a debt towards me, because he has eaten my oxen.
In what way did he eat them ?
By buying my daughter in marriage, without paying the dowry.
Did you thoroughly understand each another ?
We had decided that he would give me five oxen or twelve pounds. He took the woman but he did not pay anything !

Who are your witnesses ?
They are at home ; they are plenty.

Go and fetch them ; and come back to-morrow.

* * *

I also, come for a matter of money.
[clearly.
Let us understand the matter
It is this : I had a wife and three children, daughters. My wife died.
Her relatives came to me and said that I must pay the dowry of their daughter who has died in my hands. They want to take away from me my daughters to sell them in marriage by and by.
I refused.



PORTUGAIS

Onde está o dono da mulher que morreu, o que te accusa?
Aqui está.
Conta, tu esta questão, conforme sabes.
Na verdade, senhor, o ponte principal da questão é que este homem quando casou com a nossa filha não pagou por ella a conta completa do dote.
Pagou cinco libras. A mulher morreu, em quanto que elle devia ainda pagar oito libras.

É por isso que reclamamos as crianças.
São ainda muito pequenas.
Isso não faz nada. Raparigas, são como bois: ellas cresserão.
Os negocios de dotes, de vocês, pretos, são muito aborrecidos!

* * *

Tu, o que queres.
Tenho uma historia. Roubaramme um gallo.

Viste o ladrão?
Vi-o.
Com quem estavas-tu?
Estava só.
Tu conheces o teu gallo?
Conheço-o.
O que fez elle d'elle?
Comeu-o.
Oh! como conheceremos esta questão, nós? É uma desgraça.
Volta para tua casa!

RONGA

A kwi ṅwinyi [45] wa nsati lw'a fiki, a ku [154] ɽambelaka?
Hi yelwe.
Hlaya, wene, a mhaka hi laha [369] u yi tibaka ha kone.
Kambe, we hosi, nsinya ya mhaka hi leŝaku mhunu lwe, a ku [266] loko a teka ṅwan'eɽu [165], a nga mu lobolanga hi nkonta [351] hikwayu ya mali.
A humeŝi ntlhanu wa bampondo. Ku bona nsati a fa na [259] a fanekela ku yengeta bampondo baṅwana ba ntlhanu na maɽaɽu.
Hi laha [369] hi bitanaka bana.

Ba ha li baţongwana ngopfu.
A hi nţšhumu! Banhonyana i [208] tihomu : ba ta kula!
Timhaka ta ku lobola kwenu, bantima, ta ku kaɽata ŝinene!

* * *

Wene, u ḑyula yini?
Nḑi ni mhaka; ba nḑi yibeli huku.

Ŝana u mu [168] bonile muyibi?
Nḑa mu bonile.
Af' u na mani?
Afa ndi ŝa nga.
Huku ya ku wa yi tiba?
Nḑa yi tiba.
A yentŝyi yini ha [345] yone?
A dile.
Yo! hi ta yi tiba hi ku yini, mhaka leyi? Ḑi [210] khombo!
Muka kaya.

FRANÇAIS

Où est le maître de la femme qui est morte, celui qui t'accuse ?

Le voici.

Raconte, toi, cette affaire selon que tu la connais.

Mais, ô chef, le centre de l'affaire c'est que cet homme, lorsqu'il a épousé notre fille, n'a pas payé pour elle le compte complet du douaire.

Il a payé cinq livres. La femme est morte tandis qu'il devait encore payer huit livres.

C'est pourquoi nous réclamons les enfants.

Elles sont encore bien petites !

Peu importe ! les filles ce sont des bœufs : elles grandiront.

Les affaires de vos douaires, vous autres noirs, sont bien ennuyeuses !

* * *

Toi que veux-tu ?

J'ai une affaire ; on m'a volé une poule.

As-tu vu le voleur ?

Je l'ai vu.

Avec qui étais-tu ?

J'étais seul.

Tu la connais, ta poule ?

Je la connais.

Qu'en a-t-il fait ?

Il l'a mangée.

Oh ! comment connaîtrions-nous cette affaire ? C'est un malheur.

Retourne à la maison !

ANGLAIS

Where is the guardian of the woman who died, who accuses you ?

Here he is.

Do you relate your version of the story.

Well, sir, the main thing in the matter is that this man, when he took our daughter, did not pay for her the full amount of money.

He payed five pounds. Then the woman died when he had still eight pounds to pay.

Therefore we claim the daughters.

They are still very young.

No matter ! Girls are like oxen : they will grow !

In the matters of dowries, you, black people, are very troublesome !

* * *

And you, what do you want ?

I have a case (to bring before you). Some one has stolen a fowl from me.

Did you see the thief ?

I saw him.

With whom were you ?

I was alone.

Do you know your fowl ?

Yes, I know it.

What did he do with it?

He ate it.

Hum! how shall we get to the bottom of this matter? It is a pity.

Go home !

PORTUGAIS	RONGA
* * *	* * *
Tu, homem da ferida, o que tens?	Wene, wa šilonḍa, u na yini?
Bateram-me com paus.	Ba nḍi dlele hi tinhonga.
Como foi isso?	Si humelele [309] hi ku yini?
Nos estavamos sentados na loja d'um baniane. Este homem atacou-me, insultou-me.	Afa hi thamile šitolwen ša Mubanyana. Mhunu lwe [143] a nḍi sungula, a nḍi ṛuketela.
Então eu ataquei-o. Elle bateu-me na cabeça com um pau e até fez sahir sangue.	Nḍa ti [266] nḍa mu pfukela, a ku nḍi ba nhloko hi nhonga, ni ngati yi huma.
E não tinham, vocês, bebido aguardente, homens?	Afa mi nga nwanga sope, babanuna?
Nos tinhamos bebido.	Afa hi nwile.
Ha-de-ser isso, e vocês estavam bebedos! Vão pagar todos multa, porque teem todos culpa, porque são bebedos.	Kunene! ni ku popya. Mi ta ḍiha hikwenu [190], hikusa mi ni nanḍu hikwenu leši mi nga timpopyi.
Tu, que bateste, pagarás dois *shillings* de multa; tu em quem bateram, um *shilling*.	Wene, lw'a biki, u ta ḍiha hi batšelin babiṛi, wene lw'a biwiki hi tšelin muṅwe.
Eh! amigos! este chefe não se diverte. Para outra vez, battemos uns nos outros em casa; não voltaremos cá mais!	Yo! banḍuwene [48]! a [201] hosi leyi a yi tlangi. Ḍiṅwana siku hi ta banana [321] kaya hi nga [239] ha tlheli [282] hi ta halen!
Não, homens; deixem a aguardente e não joguem a pancada.	Manga, babanuna! Ţikan sope mi nga ha banani.
* * *	* * *
O chefe fez saber (que haverá) trabalho. Os homens deverão apresentar-se amanhã na povoação do chefe.	A hosi yi bikile šibalu. Babanuna ba ta fanela ku humelela munḍuku a ntsinḍa.
Foram chamados todos os rapazes.	Ku ṛambiwi maḍyaha hikwawu.
Vão ao Bilene levar cargas.	Ba ta ya Bilen, ba ṛwa timpahla.

FRANÇAIS	ANGLAIS
* * *	* * *
Toi, l'homme à la plaie, qu'as-tu?	You, there, with the sore, what do you want?
On m'a massacré avec des bâtons!	They have killed me with sticks.
Comment cela s'est-il passé?	How did it happen?
Nous étions assis dans le magasin d'un Banyan. Cet homme m'a attaqué, il m'a insulté.	We were sitting down at a Banyan's store; this man attacked me and insulted me.
Lorsque je l'attaquai, il me frappa la tête avec un bâton et même le sang sortit.	When I attacked him, he hit me on the head and the blood came out.
N'aviez-vous pas bu de l'eau-de-vie, hommes?	You had not been drinking rhum, men, had you?
Nous avions bu.	We had been drinking.
Vraiment! et vous étiez ivres. Vous payerez tous deux l'amende, car vous avez tous deux une faute, puisque vous êtes des ivrognes.	Yes, and you were drunk. You shall pay a fine both of you, because both of you were in fault as you are drunkards.
Toi qui as battu, tu payeras deux schellings d'amende, toi qui as été battu, un schelling.	You who struck the other man, shall pay a fine of two shillings, you who were struck, one shilling.
Oh! oh! les amis! ce chef-ci ne s'amuse pas (n'y va pas de main morte)! Un autre jour nous nous battrons à la maison et ne reviendrons plus ici.	Ho! comrades! this chief does not make fun! Another day we will fight at home and not come back here.
Point du tout, hommes! abandonnez l'eau-de-vie et ne vous battez plus!	Not at all, men! Leave off rhum and don't fight any more.
* * *	* * *
Le chef a fait savoir (qu'il y aura) une corvée. Les hommes devront se présenter demain au village du chef.	The chief has given notice that there will be a work to be done for the government. All the men must go to-morrow to the village of the chief.
On lève tous les jeunes gens.	All the boys have been called.
Ils iront à Bilène porter des paquets.	They are to go to Bilene to carry loads.

PORTUGAIS	RONGA
Mandal-os-hão á cidade, accompanharão o branco que foi mandado (em serviço) para Gaza.	Ba ta ṛumiwa šilungwin, ba ta heketa mulungu lw'a bekiwiki le Gaza.
Pagam-lhes um pequeno ordenado.	Ba ta nyikiwa hakelonyana.
Um pouco depois, os secretarios levar-nos-hão para ir levar os tectos das palhotas. E'o trabalho d'inverno.	Anṭhakunyana, tinḓuna ti ta hi ṛamba ku ya tlakula tiyindlu. Hi wone ntiṛo wa bušika.
Na estação do verão, iremos trabalhar nos campos do chefe.	Nkameni wa hlobo, hi ta ya ḓima nsimu [69 note] ya hosi.
* * *	* * *
Dizem que os recebedores sahiram a cobrar o imposto de palhotas na Matola.	Ba li tinemba ti humile ti holisa tiyindlu ka [348] Maṭolo.
Hão de chegar aqui no mez que vem.	Ti ta tšikela halen hweti le'yi taka.
Partamos! Vamos trabalhar para a cidade para que possamos pagar.	A hi famben, hi ya tiṛa šilungwin, hi ta tiba ku humeša mali.
Elles dão aos chefes das povoações um papel que mostra que realmente pagaram.	Ba nyika benyi ba miti papela le'ḓi kombisaka lešaku ba holisile kunene.
Guarda bem este papel.	Bekisan papela leḓo šinene.
E dever dos subditos o pagar o imposto.	Hi fanelo ku [348] malanḓa ku hlenga.

FRANÇAIS	ANGLAIS
On les enverra en ville ; ils accompagneront le blanc qui a été mis (en charge) à Gaza.	They will be sent to town to accompany the white man who has been appointed for Gazaland.
On leur donnera un petit salaire.	They will be given a little pay.
Un peu plus tard, les conseillers nous appelleront pour aller porter des huttes. C'est là le travail de l'hiver.	Afterwards, the indunas will call us to move the huts. That is the work of winter time.
A la saison d'été, nous irons labourer le champ du chef.	In summer, we shall go to plough the gardens of the chief.
* * *	* * *
On dit que les percepteurs se sont mis en route et qu'ils perçoivent l'impôt des huttes à Matolo.	They say that the tax collectors have started and are collecting the hut-tax at Matolo.
Ils arriveront ici le mois prochain.	They will reach this place next month.
Partons, allons travailler en ville afin que nous ayons de quoi payer.	Let us go and work in the town, that we may be able to pay.
Ils donnent aux maîtres des villages un papier qui montre qu'ils ont payé en vérité.	They give the owners of the kraals a paper to show that they have really paid.
Gardez bien ce papier.	Keep that receipt carefully.
C'est un devoir pour les sujets de payer l'impôt.	It is a duty for subjects to pay taxes.

INDICE. — ŠIKOMBISO ŠA TIMHAKA

TABLE DES MATIÈRES. — CONTENTS

DICTIONNAIRE

PORTUGAIS — RONGA — FRANÇAIS — ANGLAIS

A

PORTUGAIS	RONGA	FRANÇAIS	ANGLAIS
Aba	Bugamu	Extrémité	Extremity
Abaixar	Ku beka hansi	Abaisser	To lower
Abaixo	A hansi	En bas	Down
Abalar	Ku ţekaţekisa	Ebranler	To affect
Abanar	Ku hlanganyeta	Souffler le feu	To blow the fire
Abandonar	Ku ţika	Abandonner	To leave
Abelha	Nyoŝi (yi-ti) [68]	Abeille	Bee
Aberto	Le'ŝi pfuliwiki [127]	Ouvert	Open
Abominação	Šikelemu	Abomination	Abomination
Abrir	Ku pfula	Ouvrir	To open
Abobora	Ŗanga (ḑi-ma) [79]	Courge	Pumkin
Abraçar	Ku yamukela	Embrasser	To embrace
Abrigar	Ku šiŗelela	Abriter	To defend
Abcesso	Ŗumba (ḑi-ma)	Abcès	Abscess
Acabar	Ku hetisa	Achever	To finish
Acarretar	Ku yisa	Charrier	To carry
Acampamento	Magobela. Šikanekiso	Camp	Camp
Acaso	Ku nga li ha bomu [346]	Par hasard	Per chance
Accrescentar	Ku yanḑisa	Accroître	To increase
Accusar	Ku ŗamela	Accuser	To accuse
Aceitar	Ku yamukela	Accepter	To accept
Acender (a luz)	Ku lumeka (moţe)	Allumer (une lumière)	To light
Acender (o lume)	Ku ţibela (nḑilo)	Allumer (le feu)	To light
Acertar	Ku ŝi kota	Réussir	To succeed

PORTUGAIS	RONGA	FRANÇAIS	ANGLAIS
Achar	Ku kuma	Trouver	To find
Acima	A henhla	En haut	Up
Acobardamento	Butoya (byi-ma)	Poltronnerie	Cowardice
Acolá	Lahaya. Kolaho	Là	There
Acompanhar	Ku heketa	Accompagner	To accompany
Aconselhar	Ku tlhabukanyisa	Conseiller	To advise
Acordado	Wa ku ḩiteka	Vigilant	Watchful
Acordar	Ku pfuša	Réveiller	To awake
Adeos	Hambani	Adieu	Good bye
Adheri	Ku namaŗela	Adhérer	To stick to
Adiante	A'mahlwen	En avant	Forward
Adivinhar	Ku pfhumba	Deviner	To guess
Adivinho	Mungoma (mu-bə) [44]	Devin	Sorcerer
Admirar	Ku hlamala	Admirer	To admire
Adoecer	Ku sungula hi bubabyi	Tomber malade	To fall sick
Adornar	Ku šongisa	Orner	To adorn
Advertir	Ku mamulela	Avertir	To warn
Adulto	Nkulu	Adulte	Adult
Affecto	Tintŝalu	Affection	Kindness
Afflicção	Nhlomulo	Affliction	Affliction
Affrontar	Ku sola	Outrager	To insult
Afora	A handle ka	Outre	Besides
Agarrar	Ku khoma	Saisir	To seize
Agoniar	Ku babisa	Chagriner	To vex
Agonisar	Ku nhlala	Agoniser	To be in agony
Agradar	Ku ţhabisa	Plaire	To please
Agradecer	Ku tlangela	Remercier	To thank
Agricultar	Ku ḑima	Labourer	To plough
Agua	Mati (ḑi-ma) [94]	Eau	Water
Aguardente	Sope (ḑi-ma)	Eau-de-vie	Rum
Aguçar	Ku lota	Aiguiser	To sharpen
Agulha	Šimaŗi	Aiguille	A needle
Ajuntar	Ku tlhanganisa	Joindre	To join
Ajudar	Ku pfuna	Aider	To help
Ajuntamento	Nhlengeletanu (yi-ti)	Réunion	Meeting
Algadiço	Leŝi nga ni nţaka [130]	Bourbeux	Swampy
Alargar	Ku yanamisa	Élargir	To enlarge
Alçar	Ku tlakula	Élever	To lift up
Alegre	Wa ku ţhaba	Gai	Gay
Alem	Ha lahaya	Au delà	Beyond
Alem d'isso	Ntlhantakubiŗi	En outre	Moreover
Algodão	Bušale	Coton	Cotton

PORTUGAIS	RONGA	FRANÇAIS	ANGLAIS
Alguem	Mhunu. Muṅwana	Quelqu'un	Somebody
Alimento	Sa-ku-da	Aliment	Food
Alimpar	Ku basisa	Nettoyer	To clean
Alinhar	Ku longološa	Aligner	To make straight
Alma	Moya (mu-mi) [55]	Ame	Soul
Alongar	Ku lebisa	Allonger	To prolong
Alpista	Mabele	Millet	Millet
Altercar	Ku holoba	Quereller	To quarrel with
Alto	Wa ku tlakuka	Haut	High
Alvor	Buṛonga (byi)	Aube	Dawn
Alvoroto	Dzolonga (ḍi-ma)	Trouble	Trouble
Amanhã	Munḍuku	Demain	To morrow
Amargo	Ŝa-ku-baba	Amer	Bitter
Amarrar	Ku kuleka ; ku ṭimba	Lier	To tie fast
Amavel	Wa ku ṛanḍeka	Aimable	Kind
Ameaçar	Ku wumeta	Menacer	To threaten
Amigo (meu)	Nakuloṛi [165]	Mon ami	My friend
Amolar	Ku lotisa	Aiguiser	To sharpen
Amparar	Ku tiyisa	Soutenir	To strengthen
Ananaz	Lalasi (ḍi-ma)	Ananas	Pine apple
Ancora	Soma (ḍi-ma)	Ancre	Anchor
Animal	Šihaṛi (ši-ŝi)	Animal	Animal
Annel	Šitleṅwana (ši-ŝi) [98]	Anneau	Ring
Anno	Lembe (ḍi-ma)	Année	Year
Anojar	Ku kaṛata	Ennuyer	To annoy
Annunciar	Ku tibisa.	Annoncer	To tell. To announce
Ante-hontem	Tolwen	Avant-hier	The day before yesterday
Antes	Mahlwen (si § 275)	Avant	Before
Antilope	Mhalamhala (yi-ti)	Antilope	Antilope
Anzol	Nḍobo (yi-ti)	Hameçon	A hook
Aonde ?	Kwini ? [178]	Où ?	Where ?
Apagar	Ku susa. Ku dlaya	Effacer. Rayer	To efface. To blot out
Apagar a luz	Ku tima moṭe	Éteindre une lampe	To put out a light
Apanhar	Ku khoma	Empoigner	To catch
Apear	Ku šika	Descendre	To descend
Aperceber	Ku lungisa	Apprêter	To prepare
Apodrecer	Ku bola	Pourrir	To rot

PORTUGAIS	RONGA	FRANÇAIS	ANGLAIS
Apontar	Ku kombisa	Indiquer	To indicate
Aprender	Ku donḍa	Apprendre	To learn
Aprisionar	Ku boha	Emprisonner	To imprison
Aqui	Halen. La	Ici	Here
Arder	Ku tŝha	Brûler	To burn
Areia	Saba. Pfunye (ḍi-ma)	Sable	Sand
Arma	Tlhaṛi (ḍi-ma)	Arme	Weapon
Arrancar	Ku gula	Arracher	To root up
Arrastar	Ku kokobisa	Traîner	To drag
Arrebatar	Ku wutla	Ravir	To take away
Arrebentar	Ku fahla	Briser	To break
Arrenegado	Wa ku hlunḍuka	En colère	Angry
Arrombar	Ku ṭhoba	Rompre	To break
Arroz	Mpunga (mu-mi)	Riz	Rice
Arrumar	Ku beketela	Mettre en ordre	To put in order
Arvore	Muṛi (mu-mi)	Arbre	Tree
Assar	Ku woša	Rôtir	To roast
Assaz	Ŝa ku ḍingana	Assez	Enough
Assentar	Ku beka	Poser	To put
Assentar-se	Ku ṭhamisa.	S'asseoir	To sit down
Assobiar	Ku ba noti	Siffler	To whistle
Assobio (com a bocca)	Noti (mu-mi § 60)	Sifflement	Whistle
Assucar	Bulombe [94] (byi-ma)	Sucre	Sugar
Assustar	Ku tšhukisa	Effrayer	To frighten
Atar	Ku ṭimba	Attacher	To tie
Atirar	Ku tšyukumeta	Lancer	To throw
Atraz	A nṭhaku	Après	After
Audiencia	Nkama wa ku khanela	Audience	Audience
Aurora	Buṛonga. Buša	Aurore	Dawn
Avassalar	Ku yentšya malanḍa	Assujettir	To subdue
Avô	Kokwana (mu-ba)	Grand'père	Grand father
Avó	Kokwana (mu-ba)	Grand'mère	Grand mother
Azeite	Mafura (ḍi-ma)	Huile	Oil
Azul	Sa nkuše	Bleu	Blue
Azedo	Sa ku baba	Acide	Acid

B

PORTUGAIS	RONGA	FRANÇAIS	ANGLAIS
Baba	Maṛi [94] (byi-ma)	Bave	Foam
Bafo	Hefemulo (di-ma)	Souffle	Breath
Bagagem	Mpahla (yi-ti)	Bagage	Luggage
Bahia	Nsongo (mu-mi)	Baie	Bay
Baixo (em)	Hansi	En bas	Down
Bala	Bale (ḍi-ma)	Balle	Bullet
Balburdia	Nkiṭi-nkiṭi (mu-mi)	Confusion	Confusion
Banana	Nsenge (yi-ti)	Banane	Banana
Bananeira	Nsinya ya nsenge	Bananier	Banana-tree
Bandeira	Mudžeka (mu-mi)	Drapeau	Flag
Bando	Ntlawa (mu-mi)	Bande	A company
Banhar	Ku hlamba	Se baigner	To bathe
Barato (é)	Ši tšipile	Bon marché	Cheap (it is)
Barba	Malepfu (ḍi-ma)	Barbe [(c'est)	Beard
Barco	Byaṭu (byi-ma). Baṛika (di-ma)	Bateau	Boat
Barraca	Yindlu (yi-ti). Tende (ḍi-ma)	Cabane. Tente	Barrak. Tente
Barril	Mphongolo (mu-mi)	Tonneau	Barrel
Barro	Wumba (ḍi-ma). Mbompfi	Argile	Clay
Bastão	Nhonga (yi-ti)	Bâton	Stick
Batatas	Mazambana (ḍi-ma)	Pommes de	Potatoes
Bater	Ku ba	Battre [terre	To beat
Bazofia	Magugu (ḍi-ma)	Forfanterie	Boastfulness
Beber	Ku nwa	Boire	To drink
Beberagem	Sa-ku-nwa	Breuvage	Beverage
Beiço	Nomo (mu-mi)	Lèvre	Lip
Bem	Hi šone	Bien	Well
Benevolencia	Bumbilu	Bienveillance	Benevolence
Bezerro	Ṛole (ḍi-ma)	Veau	Calf
Boca	Nomo (mu-mi)	Bouche	Mouth
Bofe	Phaphu (ḍi-ma)	Poumon	Lung
Boi	Homu (yi-ti)	Bœuf	Ox
Bom	Nene	Bon	Good
Bonito	Sa ku šonga	Joli	Nice
Borda	Nkinga (wu-mi)	Rivage	Border, shore
Bosta	Bulongo (byi-ma)	Fumier	Dung
Braço	Boko (ḍi-ma)	Bras	Arm

PORTUGAIS	RONGA	FRANÇAIS	ANGLAIS
Bradar	Ku huwelela	Crier	To shout
Bravo	Ngwaza (yi-ti)	Brave	Brave
Briga	Mholoba (yi-ti)	Querelle	Quarel
Brincar	Ku tlanga	Jouer	To play
Bruma	Hunguba (yi-ti)	Brume	Fog
Bruxo	Mungoma (mu-ba)	Sorcier	Sorcerer
Burro	Mbongolo (yi-ti)	Ane	Donkey
Buscar	Ku ḑyula	Chercher	To search

C

Cá	Halen. La	Ici	Here
Cabaça	Nkhubi (mu-mi)	Calebasse	Calabash
Cabeça	Nhloko (yi-ti)	Tête	Head
Caber	Ku fanela. Ku yenela	Convenir	To fit
Cabello	Nsisi (mu-mi)	Cheveu	Hair
Cabra	Mbuti (yi-ti)	Chèvre	Goat
Cabrito	Šimbutana (ši-ŝi)	Chevreau	A kid
Caçar	Ku hlota	Chasser	To hunt
Cachimbo	Šipana (ši-ŝi)	Pipe	A pipe
Cadaver	Nṭumbu (mu-mi)	Cadavre	A corpse
Cadeira	Šiṭhamu (ši-ŝi)	Chaise	Chair
Cadeia	Mpentšana (yi-ti)	Chaîne	Chain
Café	Khofi (ḑi)	Café	Coffee
Cafre	Mukhafula (mu-ma)	Cafre	Kaffir
Cahir	Ku wa	Tomber	To fall
Cal	Mhemba (yi)	Chaux	Lime
Calar	Ku miyela	Se taire	To be quiet
Calor	Mumu (mu-mi)	Chaleur	Heat
Cama	Bunanu[96] (byi)	Lit	Bed
Camarão	Hanti (ḑi-ma) Mundle (mu)	Crevettes	Prawn
Caminho	Ndlela (yi-ti)	Chemin	Road
Camisa	Hembe (ḑi-ma)	Chemise	Shirt
Canal	Nkobotlo (mu-mi)	Canal	Canal
Canna	Lihlanga (li-ti)	Roseau	Reed
Canna d'assucar	Muba (mu-mi)	Canne à sucre	Sugar cane
Canniçada	Khumbi ḑa tinhlanga	Treillis de roseaux	Reed's wall
Cansar	Ku kaṛata	Ennuyer	To be tiresome
Cansado (estar)	Ku kaṛala	Etre fatigué	To be tired

PORTUGAIS	RONGA	FRANÇAIS	ANGLAIS
Cantar	Ku yimbelela	Chanter	To sing
Cantiga	Lisimu (li-ti)	Chant	Song
Cão	Mbyana (yi-ti)	Chien	Dog
Capão	Nkuku (mu-mi)	Coq	Cock
Ca pim	Byanye bya lihlaza	Herbe verte	Green grass
Cara	Buso (byi)	Visage	Face
Caranguejo	Hala (yi-ti)	Crabe	Crab
Caro	Ša ku dula	Cher	Dear
Carga	Nţhwalo (mu-mi)	Charge	Load
Carne	Nyama (yi-ti)	Viande	Meat
Carneiro	Hamba (yi-ti)	Mouton	Sheep
Carregador	Muŗwali [44] (mu-ba)	Porteur	Carrier
Carregar	Ku pakela ; ku ŗweša [317]	Charger	To load. To pack
Carta	Papela (ḑi-ma)	Lettre	Letter
Carvão	Khala (ḑi-ma)	Charbon	Coal
Casa	Yindlu (yi-ti)	Maison. Hutte	House. Hut
Casamento	Nkhubu wa ku tekana	Mariage	Wedding
Casar	Ku lobola. Ku teka	Se marier	To marry
Casca	Kamba (ḑi-ma)	Ecorce	Bark (of a tree)
Castrado	Śa ku ţeniwa	Châtré	Castrated
Cauda	Nkila (mu-mi)	Queue	Tail
Cautela	Butlhaŗi (byi)	Prudence	Caution
Cavallo	Hanši (ḑi-ma)	Cheval	Horse
Cavar	Ku kela	Creuser	To dig
Caverna	Mhakwa (yi-ti)	Caverne	Cave
Cebola	Nyala (yi-ti)	Oignon	Onion
Cego	Wa ku fa mahlu	Aveugle	Blind
Celeridade	Ku kahlula	Célérité	Celerity
Céo	Tilo (ḑi-ma)	Ciel	Heaven. Sky
Cercar	Ku biya	Enclore	To enclose
Cesto	Hwama (yi-ti)	Panier	Basket
Chamar	Ku bitana	Appeler	To call
Chão	Misaba	Sol	Ground
Chegar	Ku tlhasa	Arriver	To arrive
Cheirar	Ku nuheta	Flairer	To smell
Cheirar bem	Ku nuhela	Sentir bon	To smell nice
Cheirar mal	Ku nuha	Sentir mauvais	To smell bad
Cobertor	Mubalu (mu-mi) Mpisi-mpisi	Couverture	Blanket
Cobra	Nyoka (yi-ti) [(yi-ti)	Serpent	Snake
Cobre	Nsuku (mu-mi)	Cuivre	Copper
Cobrador	Nemba (yi-ti)	Percepteur	Receiver
Cobrir	Ku fukumeta	Couvrir	To cover

PORTUGAIS	RONGA	FRANÇAIS	ANGLAIS
Colher	Ku kha. Ku hlengeleta	Cueillir. Rassembler	To pluck. Gather
Colhér	Nkombe (mu-mi)	Cuiller	Spoon
Combinar	Ku tlhanganisa	Combiner	To combine
Comer	Ku da	Manger	To eat
Comida	Ŝa-ku-da	Nourriture	Food
Comprehender	Ku yingela	Comprendre	To understand
Comprimentar	Ku šawisa	Saluer	To greet
Como	Ŝanga-hi	Comme	As
Concelho	Hubo (yi-ti)	Conseil	Council
Concertar	Ku busetela	Réparer	To repair
Concertar. Combinar	Ku hala kuṅwe	Concerter	To concert
Concluir. Terminar	Ku heta	Conclure	To finish
Concluir. Resolver	Ku tiyisa mhaka	Décider	To decide
Condemnar	Ku yabanyisa	Condamner	To condemn
Conhecer	Ku tiba	Connaître	To know
Conseguir	Ku ŝi kuma	Obtenir	To obtain
Consentir	Ku pfumela	Consentir	To consent
Contar	Ku nkonta. Ku hlaya (djonga)	Compter	To count
Contente	Wa ku ţhaba	Content	Glad
Copo	Kopo (ḍi-ma). Nglazi (yi-ti)	Verre	Glass
Cór	Mubala (mu-mi)	Couleur	Colour
Coração	Mbilu (yi-ti)	Cœur	Heart
Corda	Pinḍa (di-ma)	Corde	Rope
Correio	Koreyo. Poso	Poste	Post office
Correr	Ku ţuţuma	Courir	To run
Cortar	Ku ţema	Couper	To cut
Cortir	Ku fuka	Tanner	To tan
Coser	Ku ŗunga	Coudre	To sew
Crescer	Ku mila	Croître	To grow
Crer	Ku kholwa	Croire	To believe
Criado	Mufana (mu-ba)	Valet	Valet
Cru	Bisi	Cru	Raw
Cuidar	Ku pimisa. Ku yanakanya	Penser	To think
Culpa	Nanḍu (mu-mi)	Faute	Fault
Cumprir	Ku hetisa	Accomplir	To accomplish
Curto	Wa ku goma	Court	Short

D

PORTUGAIS	RONGA	FRANÇAIS	ANGLAIS
Dançar	Ku kina	Danser	To dance
Dar	Ku nyika. Ku hwa	Donner	To give
Dedo [ma)	Litiho (li-ti)	Doigt	Finger
Deitar (na ca-	Ku lata. Ku yetlelisa	Coucher	To lay down
Deitar (agua)	Ku tšhulula. Ku tšhela	Verser	To pour out
Defronte	Mahlwen	Devant	Before
Deixar	Ku ţika	Laisser	To let
Deliberar	Ku khanela	Délibérer	To discuss
Demorar	Ku hlwela	Tarder	To delay
Denegar	Ku lanḑula. Ku doba	Nier	To deny
Dente	Tinyo pl. menyo (di-ma)	Dent	Tooth
Depressa	Hi ku hungwesa	Vite	Quick
Derrocar	Ku hahlula	Démolir	To demolish
Desanimar	Ku heta mbilu	Décourager	To dishearten
Desaparecer	Ku nyamalala	Disparaître	To disappear
Desatar	Ku nţyunša	Délier	To untie
Desenterrar	Ku yimbula	Déterrer	To disenter
Deserto	Mananga 113a (mot au pl.)	Désert	Wilderness
Devagar	Ha hombe	Doucement	Slowly
Dez	Khume	Dix	Ten
Dia	Siku (ḑi-ma)	Jour	Day
Dinheiro	Mali (mot au pl.)	Argent	Money
Direito	Ŝa ku lulama	Droit	Right
Dirigir	Ku fambisa	Diriger	To lead
Divida	Nanḑu (mu-mil)	Dette	Debt
Dizer	Ku hlaya	Dire	To say
Dobrar	Ku songa	Plier	To fold
Doente	Mubabyi (mu-ba). Mbabyi	Malade	Sick
Doer	Ku babiseka [(yi-ti) 72	Avoir mal	To feel sick
Dois	Biṛi Biḑi 195	Deux	Two
Dono	Munu m'zana. Ṅwinyi (mu-	Seigneur. Maî-	Lord. Master
Dôr	Nhlomulo (yi-ma) [ba)	Douleur [tre	Pain
Dormir	Ku khuţiyela	Dormir	To sleep
Doze	Khume na tibiṛi	Douze	Twelve
Duração	Nkama (mu-mi)	Durée	Duration
Duro	Wa ku nonoha	Dur	Hard
Dysenteria	Ku buyelela ngati	Dysenterie	Dysentry

E

PORTUGAIS	RONGA	FRANÇAIS	ANGLAIS
Ebano	Musimbiti (mu-mi)	Ebène	Ebony
Educar	Ku donḍisa	Eduquer	To educate
Egual	Le'ši fanaka	Egal	Equal
Elephante	Ndlopfu (yi-ti)	Eléphant	Elephant
Elephantisis	Nhlokono (yi)	Lèpre	Leprosy
Emprestar	Ku boleka	Prêter	To let
Encher	Ku tata	Remplir	To fill up
Encontrar	Ku tlhangana	Rencontrer	To meet
Encostar	Ku gimeka	Appuyer	To support
Endireitar	Ku lulamisa	Redresser	To make straight
Enganar	Ku kanganyisa	Tromper	To deceive
Ensinar	Ku donḍisa	Enseigner	To teach
Entender	Ku yingela	Comprendre	To understand
Enterrar	Ku yimbela	Enterrer	Tu bury
Entrar	Ku nhingena	Entrer	To enter
Escada	Šikada (ši-ŝi)	Echelle. Escalier	Stair, ladder
Escovar	Ku phumuna	Brosser	To brush
Escravo	Sikaṛawa (ši-ŝi). Nhloko (yi-ti)	Esclave	Slave
Escudo	Šitlhangu (ši-ŝi)	Bouclier	Shield
Escuridade	Munyama (mu-mi)	Obscurité	Darkness
Esgaravatar	Ku nwaya	Gratter	To scratch
Esperar	Ku ṛinḍela	Attendre	To wait
Espetar	Ku tlhaba	Percer	To pierce
Espião	Nhloli (yi-ti)	Espion	Spy
Espingarda	Šibalesa (ši-ŝi)	Fusil	Gun
Esplendente	Ša ku phatima	Splendide	Splendid
Esquecer	Ku ḍibala	Oublier	To forget
Estacada	Khumbi (di-ma). Fenise (yi)	Mur. Palissade	Fence
Estomago	Khuṛi (ḍi-ma	Estomac	Stomach
Estudar	Ku donḍa. Ku kamba	Etudier	To study
Estulto	Singe (ḍi-ma)	Fou	Fool
Explicar	Ku tlhamušela	Expliquer	To explain
Extinguir	Ku tima	Eteindre	To put out
Extremidade	Bugamu (byi-ma)	Extrémité	Extremity

F

PORTUGAIS	RONGA	FRANÇAIS	ANGLAIS
Fabricar	Ku hamba	Fabriquer	To make
Faca	Mukwa (mu-mi)	Couteau	Knife
Facil	Ša ku nabyala	Facile	Easy
Fallar	Ku bulabula. Ku khanela	Parler	To speak
Familna	Ndangu (mu-mi)	Famille	Family
Fama	Ku twala	Renommée	Fame
Faminto	Lw'a nga ñi ndlala	Affamé	Hungry
Farinha	Mapa (pl.)	Farine	Flour
Fato	Nkhanṭyu. Minkhanṭyu	Effets	Clothing
Fazenda	Bukosi (byi)	Richesse	Wealth
Fazer	Ku yentšya (ku endla, djo-	Faire	To make
Fé (de boa)	Wa ku dumbeka [nga)	De bonne foi	Trustworthy
Febre	Ku hisa ka miṛi	Fièvre	Fever
Fechar	Ku pfala	Fermer	To shut
Fecho	Šipfalu (ši-ŝi)	Verrou	Lock
Feiticeiro	Mungoma (mu-ba)	Enchanteur	Magician
Femea	Ntŝele (yi-ti)	Femelle	Female
Ferida	Šilonḍa (ši-ŝi)	Plaie	Wound
Ferir	Ku tlhaba	Blesser	To hurt
Fermentar	Ku bila	Fermenter	To ferment
Fermento	Hanḍelo (ḍi-ma)	Levain	Leaven
Ferro	Nsimbi (yi-ti)	Fer	Iron
Ferver	Ku bila	Bouillir	To boil
Festa	Nkhubu (mu-mi)	Fête	Feast
Ficar	Ku ṭhama	Rester	To stay
Filho	Ṅwana (mu-ba)	Fils	Son
Fim	Ku hela	Fin	End
Firme	Wa ku tiya	Ferme [ment	Firm
Fitar	Ku honolela	Regarder fixe-	To fix (with the
Flamma	Langabe (ḍi-ma)	Flamme	Flame [eyes
Flavo	Sa libungu	Jaune	Yellow
Flôr	Šiluba (ši-ŝi)	Fleur	Flower
Floresta	Muṭhu (mu-mi)	Forêt	Wood
Fogo	Nḍilo (mu-mi)	Feu	Fire
Folha	Tluka. Kamba (ḍi-ma)	Feuille	Leaf
Fóra	Handle	Dehors	Outside
Força	Ntamu (mu-mi)	Force	Strength

PORTUGAIS	RONGA	FRANÇAIS	ANGLAIS
Forma	Šiwumbeko (ši-ŝi)	Forme	Form
Forte	Wa ntamu ; wa ku tiya	Fort	Strong
Fosso	Kele (ḍi-ma)	Fosse	Hole
Fraco	Lw'a nga ni gome	Faible	Weak
Fraternidade	Bušaka (byi)	Fraternité	Fraternity
Frente	B̤uso (byi)	Le devant	The front
Fresco	Sa ku titimeta	Frais	Fresh
Frio	Širami (ši)	Froid	Cold
Fructo	Mhanḍu (mu-mi)	Fruit	Fruit
Fugir	Ku ṭuṭuma	S'enfuir	To fly
Fumo	Musi (mu-mi)	Fumée	Smoke
Fundir	Ku nyukisa	Fondre	To melt
Furar	Ku ṭunya. Ku boša	Percer	To pierce
Furo	Nyangwa (yi-ti)	Ouverture	Opening
Furtar	Ku yiba	Voler	To steal

G

Gabar	Ku kulisa	Vanter	To praise
Gado	Šifuyo (ši-ŝi)	Bétail	Cattle
Gago	Mbebebe	Bègue	Stammering
Gallinha	Huku (yi-ti)	Poule	Hen
Ganhar	Ku hola	Gagner	To gain
Garção	Mufana (mu-ba). Wanḍisanyana (pl.) Bayisanyana	Garçon	Boy
Garganta	Nkolo (mu-mi)	Gorge	Throat
Garfo	Šitlhabu (ši-ŝi)	Fourchette	Fork
Garrafa	Šigaḍana (ši-ŝi)	Carafe	Bottle
Gastar	Ku halata mali	Dépenser	To spend
Gato	Šipakana (ši-ŝi)	Chat	Cat
Gemer	Ku konya	Gémir	To groan
Genio	Butlhaṛi (byi)	Génie	Genius
Gente	Tiko (ḍi-ma). Bhanu	Gens	People
Gentio	Muhedene (mu-ba)	Païen	Heathen
Gomma	Nembu (yi). Nome (yi)	Gomme	Gum
Gordo	Ša ku nona	Gras	Fat
Gostar	Ku ranḍa	Goûter	To like
Governador	Hosi le'yihulu	Gouverneur	Governor
Gozar	Ku ṭhabela. Ku nyoša	Jouïr	To enjoy
Graça	Tintŝalu (mot pluriel)	Grâce. Bonté	Grace

PORTUGAIS	RONGA	FRANÇAIS	ANGLAIS
Grande	Kulu ; kulukumba	Grand	Big. Great
Gritar	Ku ba huwa	Crier	To shout
Guerra	Fumu (ḑi-ma)	Guerre	War
Guia	Passe (ḑi-ma) Mukombi wa ndlela	Passe-port. Guide.	Pass. Guide
Guarda	Muţhameli (mu-ba)	Garde	Guard
Guardar	Ku bekisa	Garder	To Keep

H

Habil	Wa ku tlhaŗiha	Habile	Clever
Habitar	Ku ţhamisa	Habiter	To stay
Haver	Ku ba ni (§ 256)	Avoir	To have
Herdar	Kuda pfindla	Hériter	To inherit
Herva	Byanyi (byi-ma)	Herbe	Grass
Hippopotamo	Mpfubu (yi-ti)	Hippopotame	Hippopotamus
Hoje	Namunhla [53]	Aujourd'hui	To-day
Hombro	Katla (ḑi-ma)	Epaule	Shoulder
Homem	Mhụnu (mu-ba)	Homme	Man
Honrar	Ku tšhaba	Honorer	To honour
Hontem	Tolo	Hier	Yesterday
Horŗivel	Ša ku tšhabisa	Horrible	Dreadful
Horta	Širamba (ši-ŝi)	Jardin potager	Garden
Hortaliça	Sa ku mila	Légumes	Vegetables
Humilhar	Ku ţongahata	Humilier	To humble
Hyena	Mhisi (yi-ti)	Hyène	Hyena

I

Ida	Ndlela ya ku ya	Allée	The way of [going
Idea	Muyanakanyo (mu-mi)	Idée	Idea
Igualar	Ku ḑingana (na)	Egaler	To be equal
Illustre	Wa ku twala	Illustre	Illustrious
Imagem	Šifaniso (ši-ŝi)	Image	Image
Immediatamente	Soŝi-ŝoŝi	Immédiatement	Immediately
Immortal	Wa-ku-ka [260] a nga fi	Immortel	Immortal
Imperar	Ku fuma	Régner	To reign

PORTUGAIS	RONGA	FRANÇAIS	ANGLAIS
Imprecar	Ku ŗuketela	Maudire	To curse
Incendiar	Ku hisa	Incendier	To burn
Inchar	Ku pfimba	Enfler	To swell
Inclinar	Ku byekama	Incliner	To incline
Indicar	Ku komba	Indiquer	To show
Indolente	Lolo (ḍi-ma)	Paresseux	Lazy
Infamar	Ku lumbeta	Diffamer	To defame
Inhabilidade	Futa (ḍi-ma)	Maladresse	Inability
Injuria	Šisolo (ši-ši)	Injure	Insult
Insultar	Ku sola	Insulter	To insult
Intentar	Ku kumbuka	Avoir l'intention	To intend
Interior	Nḍen (ka)	Intérieur	Inside
Interpretar	Ku nḍuluta. Ku tlhamuša	Interpréter	To interpret
Interrogar	Ku butisa	Interroger	To ask
Inundação	Ntita (yi)	Inondation	Inundation
Inutil	Sa-ku-ka ŝi nga pfuni	Inutile	Useless
Ir	Ku ya	Aller	To go
Irar	Ku hlunḍuka	Se mettre en colère	To get angry
Irmã. Irmão	Makwabu (§ 165)	Frère. Sœur	Brother. Sister
Ironia	Ku ţekeţela	Ironie	Mockery
Irritar	Ku hlunḍukisa	Irriter	To irritate
Isolamento	Šibunḍa	Isolement	Isolation

J

PORTUGAIS	RONGA	FRANÇAIS	ANGLAIS
Ja	Ŝoŝi	Tout de suite	Now
Janella	Džinela (ḍi-ma)	Fenêtre	Window
Jazer	Ku yetlela	Etre couché	To lie down
Joelho	Ţolo (ḍi-ma)	Genou	Knee
Jogar	Ku tlanga	Jouer	To play
Joven	Džaha (ḍi-ma)	Jeune homme	Young man
Juiz	Muyabanyisi (mu-ba)	Juge	Judge
Julgar	Ku yabanyisa	Juger	To judge
Junco	Nḍulu (yi-ti)	Jonc	Junk
Jungir	Ku pana	Atteler les (bœufs)	To span
Jurar	Ku tiyisa hi ku funga	Jurer	To swear
Justiça	Ku lulama	Justice	Justice
Justo	Wa ku lulama	Juste	Just

L

PORTUGAIS	RONGA	FRANÇAIS	ANGLAIS
Labio	Nomo (mu-mil)	Lèvre	Lip
Ladrão	Šiyibi (ši-ŝi)	Voleur	Thief
Ladrar	Ku bukula	Aboyer	To bark
Lago	Tiba (ḍi-ma)	Lac	Lake
Lagrima	Nyembeti (mu-mi)	Larme	Tear
Lama	Nṭaka (mu-mi)	Boue	Mud
Lamentar	Ku ḍila	Pleurer	To weep
Lançar	Ku tšyumeketa	Lancer	To throw
Laranja	Lalandži (ḍi-ma)	Orange	Orange
Largar	Ku ṭiketa	Lâcher	To leave
Largo	Ša ku yanama	Large	Broad
Lavar	Ku hlantŝa	Laver	To wash
Lebre	Mpfundla (mu-mi)	Lièvre	Hare
Leão	Nḍau (yi-ti)	Lion	Lion
Lei	Nau (mu-mi)	Loi	Law
Leite	Nṭhwamba (mu-mi)	Lait	Milk
Leito	Bunanu (byi)	Lit	Bed
Lembrar	Ku ḍimuša	Rappeler	To remind
Lenço	Nturu (mu-mi)	Mouchoir	Kerchief
Leopardo	Yingwe (yi-ti)	Léopard	Leopard
Léste	Buša (byi)	Est	East
Levantar	Ku tlakula	Soulever	To lift up
Levar	Ku yisa. Ku mukisa	Transporter	To carry
Lhe	Yene	Lui	He. Him
Libra (dinheiro)	Pondo	Une livre	One pound
Limite	Nḍilekana (mu-mi)	Limite	Limit
Limoeiro	Mbomu (mu-mi)	Citronnier	Lime-tree
Limpar	Ku basisa	Nettoyer	To clean
Lingua	Liḍimi (li-ti)	Langue	Tongue
Livrar	Ku lwela	Délivrer	To set free
Lombo	Šifunga (ši-ŝi)	Reins	Loins (or Reins)
Longe	Kule	Loin	Far
Louvar	Ku bonga	Louer	To praîse
Lua	Hweti (yi-ti)	Lune	Moon
Lugar	Mbangu (mu-mi). Šibati [(ši-ŝi)	Lieu	Place
Luz	Ku bonekisa	Lumière	Light
Luzir	Ku phatima	Luire	To shine

M

PORTUGAIS	RONGA	FRANÇAIS	ANGLAIS
Macaco	Habu (yi-ti)	Singe	Monkey
Machado	Kaula (ḍi-ma)	Hache	Axe
Macho	Ţune (ḍi-ma)	Mâle	Male
Macular	Ku nyamisa	Maculer	To spot, stain
Madeira	Mapulangu (ḍi-ma)	Bois de construction	Timber
Magro	Wa ku wonḍa	Maigre	Thin
Maī	Mamana [48] (mu-ba)	Mère	Mother
Maior	Lw'a tlulaka	Plus grand	Greater
Mais	Ku tlulisa	Plus	More
Malfadar	Ku loya	Jeter un mauvais sort	To witch
Mamma	Bele (ḍi-ma)	Mamelle	Breast
Manço	Šilema (ši-ŝi)	Estropié	Lame
Mandioca	Nţumbula (mu-mi)	Manioc	Manioc
Mangar	Ku ţekeţela. Ku hleka	Se moquer	To mock
Mão	Šipapa (ši-ŝi)	Main	Hand
Mar	Likhulu (li-ti). Lwandle (ḍi-ma)	Mer	Sea
Marcar	Ku funga. Ku ba nţhati	Marquer	To mark
Marchar	Ku famba	Marcher	To walk
Martello	Nyunḍu (yi-ti)	Marteau	Hammer
Mas	Kambe	Mais	But
Mascar	Ku ḍaha	Chiquer	To chew
Mastro	Ntsintsi (yi-ti)	Mat	Mast
Matar	Ku dlaya	Tuer	To kill
Mato	Nhoba (yi-ti)	Broussailles	Bush
Matrimonio	Bukati (byi)	Mariage	Marriage
Medico	Nanga (yi-ti) Dokodela (mu-ba)	Médecin	Doctor
Medir	Ku pima	Mesurer	To measure
Medida	Mpimu (mu-mi)	Mesure	Measure
Medo	Butoya (byi)	Peur	Fear
Mel	Bulombe (byi)	Miel	Honey
Melancia	Khalabatla (ḍi-ma)	Pastèque	Water-melon
Menina	Wanhwana (mu-ba)	Jeune fille	Girl
Menor	Lw'a tluliwaka	Moindre	Smaller

PORTUGAIS	RONGA	FRANÇAIS	ANGLAIS
Mentir	Ku hemba. Ku tsika	Mentir	To lie
Mercê	Tintŝalu 77	Grâce	Kindness
Mesa	Tafula (ḍi-ma). Mesa (mu-mi)	Table	Table
Meu	Ŝa nga	Mon	My
Milho	Ŝiṭama	Maïs	Mealies
Mim	Mine	Moi	Me
Mirar	Ku labisa	Regarder	To look
Moer	Ku sila	Moudre	To grind
Molho	Muṛu (mu-mi)	Sauce	Gravy
Mondar	Ku ṭyuṭya	Sarcler	To weed
Marar	Ku ṭhamisa	Demeurer	To stay
Morder	Ku luma	Mordre	To bite
Morrer	Ku fa	Mourir	To die
Morto	Mufi (mu-ba)	Mort	Dead
Mosca	Nhongana (yi-ti)	Mouche	Fly
Motejar	Ku mpfhaba	Plaisanter	To joke
Mouro	Musulumana (mu-ba)	Musulman	Mahommedan
Mudar (de casa)	Ku ṛuṛa	Déménager	To move
Muito	Ngopfu. Ŝa ku tala	Beaucoup	Much. Very
Mulher	Wansati (mu-ba)	Femme	Woman
Mungir	Ku senga	Traire	To milk
Murmurar	Ku ṅunuṅuta.	Murmurer	To complain
Musica	Timbila. Nṭhumba	Musique	Musik

N

Nação	Tiko (ḍi-ma)	Nation	Nation
Nada	A ku na ntŝhumu 186	Rien	Nothing
Nadar	Ku buma. Ku hlamba	Nager	To swim
Não	I-hi	Non	No
Nariz	Nhompfu (yi-ti)	Nez	Nose
Nascer	Ku tŝaliwa. Ku tumbuluka	Naître	To be born
Natal (paiz)	Thaweni	Natal	Natal
Naufragar	Ku loba	Naufrager	To wreck
Navio	Ngalawa (yi-ti)	Navire	Ship
Negar	Ku lanḍula. Ku doba	Nier	To deny
Negocio	Miŝabu (mu-mi)	Négoce	Trade
Negro	Wa-ṅtima	Noir	Black
Neto	Ntukulu (mu-ba)	Petit-fils	Grandson
Ninguem	A ku na mhunu	Personne	Nobody

PORTUGAIS	RONGA	FRANÇAIS	ANGLAIS
Nó	Fundu (ḍi-ma)	Nœud	Knot
Noite	Busiku (byi-ma)	Nuit	Night
Nome	Bito (ḍi-ma)	Nom	Name
Norte	N̂walungu	Nord	North
Noticiar	Ku tibisa	Informer	To inform
Novo	Ntŝha	Nouveau	New

O

Obra	Ntiṛo (mu-mi)	Œuvre	Work
Obrigado	Khani mambo	Merci	Thank you
Obstar	Ku sibela	Empêcher	To prevent
Obter	Ku kuma	Obtenir	To get
Occidente	Bupeladambu (byi)	Occident	West
Ocioso	Lolo (ḍi-ma)	Paresseux	Lazy
Olhar	Ku labisa	Regarder	To Look
Olho	Tihlo (pl. mahlu ḍi-ma)	Œil	Eye
Onze	Khume na šin̂we	Onze	Eleven
Opprimir	Ku šanisa	Opprimer	To oppress
Orar	Ku khongota	Prier	To pray
Orelha	Ndlebe (yi-ti)	Oreille	Ear
Oriente	Buša (byi)	Orient	East
Orvalho	Mbeṛe (yi-ti)	Rosée	Dew
Oscular	Ku ntŝontŝa	Baiser	To kiss
Osso	Ṛambo (ḍi-ma)	Os	Bone
Ostra	Hwaṛu (yi-ti)	Huitre	Oyster
Ouro	Gole (ḍi)	Or	Gold
Ouvir	Ku yingela	Entendre	To hear
Ovo	Tanḍa, pl. manḍa [79] (ḍi-ti)	Œuf	Egg

P

Pá	Fotšole	Pelle	Shovel
Paga	Hakelo (ḍi-ma)	Paye	Pay
Pagar	Ku hakela	Payer	To pay
Pai	Tatana (mu-ba)	Père	Father
Paiz	Tiko (ḍi-ma)	Contrée	Country
Palavra	Ṛito (ḍi-ma)	Parole	Word

PORTUGAIS	RONGA	FRANÇAIS	ANGLAIS
Palha	Byanyi (byi-ma)	Paille	Straw
Palhota	Yindlu (yi-ti)	Hutte	Hut
Panella	Hlembeto (yi-ti)	Marmite	Pot
Panno	Kapulana (ḍi-ma)	Drap	Cloth
Pantano	Ţhobo ḍi-ma)	Marais	Swamp
Pão	Šinkwa (ši-ši). Kati (ḍi-ma)	Pain	Bread
Papel	Papela (ḍi-ma)	Papier	Paper
Paralytico	Šilema (ši-ši)	Paralytique	Lame
Parar	Ku tingawula	Eviter	Avoid
Parente	Šaka (ḍi-ma)	Parent	Relation
Parte	Šiyenge (ši-ši)	Portion	Part
Partir	Ku suka	Partir	To start
Passar	Ku hunḍa	Passer	To pass
Passaro	Nyanyana (yi-ti)	Oiseau	Bird
Pastar	Ku byisa	Paître	To graze
Pastor	Mubyisi (mu-ba)	Berger	Shepherd
Pateo	Kintali (ḍi-ma)	Cour	Courtyard
Pato	Patu (ḍi-ma	Canard	Duck
Paz	Ku ŗula	Paix	Peace
Pé	Nkonḍo (mu-mi)	Pied	Foot
Peccado	Šihono (ši-ši)	Péché	Sin
Pedir	Ku kombela	Demander	To ask
Pedra	Ŗibye pl. mabye (ḍi-ma)	Pierre	Stone
Pegar	Ku nameka	Coller	To fix
Peito	Šifuba (ši-ši)	Poitrine	Chest
Peixe	Nhlampfi (yi-ti)	Poisson	Fish
Pelle	Nhlonge (yi-ti)	Peau	Skin
Pello	Boya (byi-ma)	Poil	Hair
Pender	Ku hayeka	Etre suspendu	To hang
Penetrar	Ku nhingena	Pénétrer	To penetrate
Penna	Lisiba (yi-ti)	Plume	Fealther
Pensar	Ku yanakanya	Penser	To think
Pequeno	Ţongo	Petit	Small
Perante	Mahlwen	Devant	Before
Perder	Ku lahla	Perdre	To lose
Perecer	Ku loba	Périr	To perish
Perfazer	Ku sasa. Ku hetisisa	Perfectionner	To complete
Perigo	Khombo (ḍi-ma)	Péril	Danger
Permittir	Ku pfumela	Permettre	To allow
Perseguir	Ku hlupha	Persécuter	To persecute
Persistir	Ku phika	Persister	To persist
Perto	Kusuhi	Près	Near

PORTUGAIS	RONGA	FRANÇAIS	ANGLAIS
Pesar	Ku pima	Peser	To weight
Peste	Mpungu (mu-mi)	Peste	Pest
Picar	Ku tlhaba	Piquer	To sting
Planicie	Libala (li-ti)	Plaine	Plain
Planta	Ša ku mila	Plante	Plant
Pleno	Le'ši taliki	Plein	Full
Pobre	Šisiwana (ši-ŝi). Mupfumali (mu-ba)	Pauvre	Poor
Poder	Ntamu (mu-mi). Matimba, (djonga)	Force. Pouvoir	Power
Pœnte	Bupeladambu	Occident	West
Pois	Hi-leŝo-ke, etc. 370	Donc	Therefore
Polir	Ku kuša	Polir	To polish
Polvora	Musizi (mu-mi)	Poudre	Powder
Pombo	Tuba (ḍi-ma)	Colombe	Pigeon
Ponte	Buluhu (ḍi-ma)	Pont	Bridge
Por	Ku beka	Placer	To put
Porco	Ngulube (yi-ti)	Porc	Pig
Porque	Hikusa	Parce que	Because
Porta	Šipfalu (ši-ŝi). Nyangwa (yi-ti)	Porte	Door
Pouco	Ŝiţongo	Peu	Little
(É) Preciso	Ša ḍyuleka	Il faut	It is necessary
Prego	Pereku (ḍi-ma)	Clou	Nail
Preguiça	Bulolo (byi)	Paresse	Lazziness
Preço	Lisima (li)	Prix	Price
Prenda	Sagwati (ḍi-ma)	Présent	Present. Gift
Prender	Ku boha	Arrêter	To catch
Preparar	Ku lungisa. Ku bekisa	Préparer	To prepare
Pressa	Ku hungweyesa	Hâte	Haste
Preto	Wa-ntima	Noir	Black
Privar	Ku ţona	Priver	To deprive
Procurar	Ku ḍyulela	Procurer	To obtain
Prohibir	Ku tsimba	Défendre	To prevent
Prolongar	Ku lehisa	Prolonger	To protract
Prudencia	Butlhaṛi (byi)	Prudence	Wisdom
Pulga	Butseka (byi)	Puce	Flea
Punho	Šibakela	Poing	Fist
Pus	Bupfu (byi)	Pus	Pus
Puxar	Ku koka	Tirer	To draw

Q

PORTUGAIS	RONGA	FRANÇAIS	ANGLAIS
Qual ?	Wini ? (§ 177)	Quel ?	Which ?
Quando ?	Ḍini ? (§ 178)	Quand ?	When ?
Quando	Loko	Lorsque	When
Quanto ?	Ngani ? (§ 181)	Combien ?	How much ?
Que ?	Yini ? 178	Quoi ?	What ?
Quebrar	Ku fahla	Casser	To break
Queimar	Ku hisa	Brûler	To burn
Queixar	Ku ṭeṭa	Se plaindre	To complain
Querer	Ku ḍyula	Chercher. Vouloir	To want
Quem	Lw'a	Celui qui	Who
Quem ?	Man ? 173	Qui ?	Who ?

R

Rabo	Nkila (mu-mi)	Queue	Tail
Rachar	Ku hanḍula	Fendre	To split
Raiz	Muṭu (mu-mi)	Racine	Root
Ramo	Likambu (li-ti)	Rameau	Branch
Rapariga	Wanhwana (mu-ba)	Jeune fille	Maid
Rapaz	Mufana (mu-ba)	Garçon	Boy
Raspar	Ku khwaya	Râcler	To scrap
Rato	Khondlo (ḍi-ma)	Rat	Rat
Receber	Ku yamukela	Recevoir	To receive
Recolher	Ku hlengeleta	Cueillir	To pluck
Recuar	Ku ṭhinikela nṭhaku	Reculer	To recoil
Reger	Ku fuma	Régner	To reign
Regulo	Hosana (yi-ti)	Petit roi	Chieftain
Rei	Hosi (yi-ti)	Roi	King [sen
Relaxar	Ku ṭiketa	Relâcher	To relax, to loo-
Remar	Ku weta	Ramer	To row
Remetter	Ku nyiketa	Remettre	To remit
Remir	Ku tiṛula	Racheter	To redeem
Remo	Wombe (ḍi-ma)	Rame	Oar
Reo	Muṛameliwa (mu-ba)	Accusé	Defendant
Reparar	Ku busetela	Réparer	To repair

*

PORTUGAIS	RONGA	FRANÇAIS	ANGLAIS
Repente	Hi-nomo-lo	Soudain	Suddenly
Respeito	Šitšhabu	Respect	Respect
Responder	Ku yangula	Répondre	To answer
Resto	Le'ŝi saliki	Reste	The ramainder
Rico	Wa-ku-fuya	Riche	Rich
Rio	Nambu (mu-mi)	Fleuve	River
Rir	Ku hleka	Rire	To laugh
Roda	Sonḑo (ḑi-ma)	Roue	Wheel
Rodar	Ku pfinguka	Rouler	To roll
Roncar	Ku ba manao	Ronfler	To snore
Rosto	Liso (li-ti). Buso (byi)	Visage	Face
Roubar	Ku yiba	Voler	To steal
Roupa	Makapulane (ḑi-ma)	Vêtements	Garments.
Rua	Ŗuwa (ḑi-ma). Nţendele	Rue	Street [Dress
Rude	Wa ku lebya [(mu-mi)	Rude	Rough
Ruina	Ŗumbi (ḑi-ma)	Ruine	Ruin

S

Sabbado	Mudlebela	Samedi	Saturday
Sabão	Nsepu (yi)	Savon	Soap
Saber	Ku tiba	Savoir	To Know
Sabio	Ntlhaŗi (yi-ti)	Sage	Wise
Sabor	Bunanḑi (byi)	Saveur	Savour
Sacco	Saka (ḑi-ma)	Sac	Bag
Saccudir	Ku ţekaţekisa	Secouer	To shake
Sahir	Ku suka. Ku huma	Sortir	To go out
Sal	Munyu (mu-mi)	Sel	Salt
Saliva	Maŗi	Salive	Saliva
Salvador	Muhuluši (mu-ba)	Sauveur	Saviour
Salvar	Ku hululša. Ku lonḑobota	Sauver	To save
Sangue	Ngati (yi-ti)	Sang	Blood
São	Tomi	Sain	Healthy
Sapato	Šifambo (ši-ŝi)	Soulier	Boot
Sapo	Kele (ḑi-ma)	Crapaud	Toad
Secca	Danḑe (ḑi-ma)	Sécheresse	Drought
Secco	Ša ku woma	Sec	Dry
Sede	Toŗa (ḑi-ma)	Soif	Thirst
Seguir	Ku lanḑa	Suivre	To follow
Segunda-feira	Musumbuluku	Lundi	Monday

PORTUGAIS	RONGA	FRANÇAIS	ANGLAIS
Segurar	Ku ţamela	Tenir	To hold
Sem	Handle ka (§ 350)	Sans	Without
Semear	Ku tlobotela. Ku byala	Semer	To sow
Semelhança	Ku fana	Ressemblance	Likness
Semente	Mbeu (yi-ti)	Semence	Seed
Sempre	Hi minkama hikwayu	Toujours	Always
Senhor	We Hosi	Monsieur	Sir
Senior	Nonḍwa (yi-ti)	Aîné	Eldest. Senior
Sentir	Ku yingela	Sentir	To feel
Separar	Ku ţabuša	Séparer	To sever
Sepultar	Ku lahla	Enterrer	To bury
Ser	Ku ba	Etre	To be
Serpente	Nyoka (yi-ti)	Serpent	Snake
Serrar	Ku saha	Scier	To saw
Seu	Ya kwe	Son	His. Her
Sim	Ina. Eye. Ee	Oui	Yes
Sitio	Mbangu (mu-mi). Šibati (ši-ŝi). Nḍau (yi-ti)	Endroit. Site	Place
Só	Ntsena. Ntŝena. Ntse	Seulement	Only
Sob	Hansi	Sous	Under
Soberba	Ku tikulisa	Orgueil	Pride
Sobrancelha	Lišiyi (li-tin)	Sourcil	Eye brow
Sobre	Henhla	Sur	Upon
Sobretudo	Ngopfu. Nsinya (yi-ti)	Surtout	Especially
Socegar	Ku ŗulisa	Tranquilliser	To quiet. To
Soffrer	Ku babiseka	Souffrir	To suffer [calm
Sogra	Ňwingi (pl. bengi)	Belle-mère	Step-mother
Sol	Dambu (ḍi-ma)	Soleil	Sun
Solido	Ša ku tiya	Solide	Firm
Soltar	Ku nţyunša	Délier	To untie
Soldado	Sotšha (ḍi-ma)	Soldat	Soldier
Sombra	Nţhuti (mu-mi)	Ombre	Shadow
Soprar	Ku huhuta. Ku hunga	Souffler	To blow
Suar	Ku nyuka [nḍiya	Suer	To perspire
Subir	Ku ntlhantuka. Ku kha-	Monter	To ascend
Sujeito	Nanḍa (mu). Pl. malanḍa	Sujet	Subject
Sul	Nyingitimu (yi)	Sud	South
Sumo	Nome (yi)	Suc	Juice [treat
Supplicar	Ku khongota	Supplier	To beg, to en-
Suppôr	Ku pimisa	Supposer	To suppose
Surdo	Wa ku fa tindlebe	Sourd	Deaf
Suspender	Ku hayeka	Suspendre	To hang

T

PORTUGAIS	RONGA	FRANÇAIS	ANGLAIS
Tabaco	Fole (ḍi-ma)	Tabac	Tobacco
Taboa	Pulangu (ḍi-ma)	Planche	Plank
Talar [deira)	Ku hlasela	Ravager	To ravage
Talhar (a ma-	Ku batla	Tailler	To cut
Tambor	Munţinţi (mu-mi). Dandane (ḍi-ma)	Tambour	Drum
Tanto !	Ŝa ku nhati !	Tant !	So much !
Tarde	Madambu	Soir	Evening
Tardes (boas)	A ḍi pelen	Bonsoir	Good evening
Teimar	Ku phika	S'obstiner	To be obstinate
Tela	Kapulana (ḍi-ma)	Toile	Linen (canvas)
Temer	Ku tšhaba	Craindre	To fear
Tempo	Nkama (mu-mi). Nkari (djonga)	Temps	Time
Ter	Ku ba ni (§ 256)	Avoir	To have
Terra	Misaba (mu-mi)	Terre	Earth
Testemunha	Mboni (yi-ti)	Témoin	Witness
Tigre	Yingwe (yi-ti)	Tigre	Tiger
Tinta	Enke (yi)	Encre	Ink
Tirar	Ku susa	Enlever	To take away
Tocar	Ku khumba. Ku tebeta	Toucher	To touch
Tocar (instrumentos)	Ku yimba	Jouer	To play
Tomar	Ku teka	Prendre	To take
Tomate	Šimati (ši-ŝi)	Tomate	Tomato
Tornar	Ku tlhelisela	Rendre	To give back
Torcido	Sa ku heŗeka	Tordu	Crooked
Tosar	Ku byebula. Ku ţemeta	Tondre	To shear
Trabalhar	Ku tiŗa	Travailler	To work
Traduzir	Ku nḍuluta	Traduire	To translate
Trançar	Ku yahliya. Ku luka	Tresser	To weave
Trapo	Lapi (ḍi-ma)	Haillon	Rag
Tratar	Ku daha	Soigner	To treat
Trazer	Ku buyisa	Apporter	To bring
Tremer	Ku ŗuŗumela	Trembler	To tremble
Trepar	Ku khanḍiya	Grimper	To climb
Tribunal	Hubo (yi-ti)	Tribunal	Tribunal

PORTUGAIS	RONGA	FRANÇAIS	ANGLAIS
Tripa	Ŗumbu (ḓi-ma)	Boyau	Bowel
Tropa	Ntlawa (mu-mi)	Troupe	Troop
Trocar	Ku džindža	Changer	To change
Tronco	Nsinya (yi-ti)	Tronc	Trunk
Troçar	Ku mpfhaba	Badiner	To joke
Trovejar	Ku ḓuma (ka tilo)	Tonner	To thunder
Tudo	Hikwaŝu (§ 190)	Tout	All
Tumulto	Pongwe. Dzolonga (ḓi-ma)	Tumulte	Tumult
Tutor	Muwundli. Mukulisi	Tuteur	Guardian

U

Um	Muṅwe (§ 119)	Un	One
Unha	Ṅwala (mu-mi)	Ongle	Nail
Unir	Ku tlhanganisa	Unir	To unite
Untar	Ku tota	Oindre	To anoint
Urinar	Ku ŗonda	Uriner	To pass water
Urrar	Ku ḓuma	Rugir	To roar
Uso	Mukhuba (mu-mi)	Usage	Habit
Usar	Ku tiŗa ha	Faire usage de	To use
Util	Le'ši pfunaka	Utile	Useful

V

Vacca	Homu ya ntŝele	Vache	Cow
Vaccinar	Ku tlhabela (nyedzana)	Vacciner	To vaccinate
Vagar (de)	Ha hombe	Lentement	Slowly
Valor	Lisima (li-ti)	Valeur	Value
Valle	Nkhinsi (mu-mi). Nkoba (mu-mi) (djonga)	Vallée	Valley
Váo	Hlaluko. Zibuko (ḓi-ma)	Gué	Ford
Vara	Mhanḓe (yi-ti)	Perche	Pole
Vasar	Ku tŝhulula	Vider	To pour
Velho	Šiduhati	Vieillard	Old man
Vender	Ku šaḅisa	Vendre	To sell
Veneno	Venini (yi)	Poison	Poison
Vento	Moya (mu-mi). Mheho (yi-ti)	Vent	Wind
Ventre	Khuŗi (ḓi-ma)	Ventre	Stomach. Belly

PORTUGAIS	RONGA	FRANÇAIS	ANGLAIS
Ventura	Nḍyombo (yi-ti)	Bonheur	Chance
Ver	Ku bona	Voir	To see
Verde	Lihlaza (li)	Vert	Green
Vermelho	Libungu (li)	Rouge	Red
Vespa	Mupfu (mu-mi)	Guêpe	Wasp
Vestir	Ku yambala	Revêtir	To put on
Via	Ndlela (yi-ti)	Route	Road
Viagem	Liyenḍo (li-ti)	Voyage	Voyage
Vicioso	Wa ku somboloka	Vicieux	Vicious
Vida	Butomi (byi)	Vie	Life
Vinda	Ku tšikela	Venue	Coming
Vingar	Ku ḍihisela	Venger	To revenge
Vinho	Vinya (ḍi-ma)	Vin	Wine
Vinte	Makume mabiṛi	Vingt	Twenty
Vintem	Ndzuruka (mu-mi)	Vingt reis	Twenty reis
Vir	Ku ta	Venir	To come
Vituperar	Ku lumbeta	Diffamer	To defame
Vivo	Tomi. Wa ku hanya	Vivant	Living
Voar	Ku haha	Voler	To fly
Voltar	Ku tlhela	Revenir	To come bacl
Vomitar	Ku nhlanta	Vomir	To vomit
Vos	Ṅwine	Vous	You
Voz	Ṛito (pl. maṛito)	Voix	Voice

Z

Zagaia	Tlhaṛi (ḍi-ma)	Assagaie	Assagai
Zombar	Ku ṭekeṭela	Se moquer	To mock
Zangar	Ku pfuša. Ku hlunḍukisa	Mettre en colère	To make ang
Zangado	Wa ku hlunḍuka	En colère	Angry
Zebra	Mhangwa (yi-ti)	Zèbre	Zebra





